LA

RUSSIE ET LES RUSSES

I.

LA NATURE RUSSE, LE TCHERNOZIOM, LES STEPPES ET LA POPULATION.

L'ignorance de l'étranger a été l'un des principaux défauts de la France, l'une des principales causes de ses récens revers. A ce vice de notre éducation nationale, nous cherchons aujourd'hui un remède : nous nous décidons à apprendre les langues de nos voisins; mais, pour nous être d'une sérieuse utilité politique, notre connaissance de l'étranger ne doit point se borner aux peuples qui touchent nos frontières. L'Europe est solidaire; dans un moment de surprise, elle peut sembler l'oublier; à la longue, il lui faudra toujours se le rappeler. Comme l'ancienne Grèce, l'Europe moderne forme une famille, dont au milieu même de leurs querelles les membres se tiennent tous dans une réciproque dépendance. Les intérêts de la politique extérieure sont généraux, ceux de la politique intérieure ne le sont guère moins. La connaissance de leurs ressources, de leurs tendances, de leurs institutions mutuelles, est un des premiers besoins des peuples et des gouvernemens de notre âge.

Parmi les états européens, il en est un qui, malgré son éloignement, a plus d'une fois pesé d'un grand poids sur l'Occident. Il est relégué aux confins de l'Asie; mais entre nous et lui il n'y a que l'Allemagne. C'est le plus vaste des états de l'Europe, c'est celui qui compte le plus d'habitans, et c'est le moins connu : l'Orient

musulman et les deux Amériques le sont davantage. La distance ne peut plus le séparer de nous, mais les mœurs, les institutions, la langue, maintiennent entre la Russie et le reste de l'Europe de difficiles barrières; les préventions politiques ou religieuses en élèvent d'autres. Libéraux ou démocrates, catholiques ou protestans, il nous est également malaisé de ne point laisser nos idées occidentales donner de fausses couleurs à nos peintures de l'empire des tsars. La pitié même excitée par les victimes de sa politique a longtemps troublé la sûreté de notre jugement sur la Russie. On ne la regardait qu'à travers la Pologne, le plus souvent on ne la connaissait que par les tableaux de ses adversaires.

Devant tant d'obstacles, nous nous sommes demandé si, même après plusieurs voyages dans toutes les parties de l'empire, et avec une certaine connaissance de sa langue, nous nous pouvions permettre de parler de la Russie, ou si, comme ils le disent, les Russes seuls peuvent écrire sur leur patrie. Nous leur laisserions volontiers la charge de se peindre eux-mêmes, s'ils pouvaient mettre à nous faire comprendre leur pays le même zèle, la même impartialité, le même intérêt que nous mettons à le connaître. Puis, si l'étranger a ses préventions, chaque peuple sur son propre compte a naturellement les siennes. Aux préjugés nationaux se joignent les vues de parti, les théories d'école. Nulle part nous n'avons entendu la Russie jugée de manières plus différentes que chez elle. De là une des grandes difficultés de toute étude sur la nation russe. Il faut expliquer un peuple qui cherche encore à se deviner lui-même, dont la marche saccadée n'a point de but encore distinct, qui, selon l'un de ses proverbes, a quitté une rive et n'a point atteint l'autre. Dans ces transformations successives, il faut distinguer ce qui est superficiel, extérieur, officiel, de ce qui est profond, permanent, national. Aucun pays du monde, aucun peuple de l'histoire peut-être n'a subi de tels changemens en un ou deux siècles, aucun n'en a vu de pareils en quelques années. Les réformes du règne actuel ont été si nombreuses que pour l'observateur le plus attentif elles sont difficiles à suivre; l'application en est encore si récente, parfois si contestée, qu'il est malaisé d'en apprécier tous les effets. La vieille Russie, celle que nous connaissions tant bien que mal, a péri avec le servage; la nouvelle est un enfant dont les traits ne sont pas encore formés. Les anciens voyages dans l'empire des tsars, ceux même qu'ailleurs on appellerait récens, frappent par l'inexactitude de leurs peintures : les plus véridiques ont cessé d'être vraies. Il y a là un monde nouveau, une civilisation en travail dont il faut suivre les phases jour par jour.

Est-ce à dire que devant la Russie contemporaine il faille oublier le passé? Non, loin de là : partout le passé se retrouve sous le présent. Toutes les institutions, tous les caractères particuliers à la Russie, tout ce qui la fait différer de l'Occident a des racines profondes qu'il faut mettre au jour, sous peine de ne rien comprendre à ses difficultés. Quelque violence que la main d'un despote de génie semble avoir faite à ses destinées, le peuple russe est demeuré sous le joug des lois qui règlent le développement des nations. Sa civilisation est liée à la terre qui le porte, au sang d'où il est sorti, à l'éducation séculaire que lui a donnée l'histoire. Comme pour tous les peuples, en dépit d'apparentes solutions de continuité dans son existence, le présent de la Russie est sorti de son passé, et l'un est incompréhensible sans l'autre. Pour avoir de cette nation, à la fois si différente de nous et si semblable à nous, une connaissance efficace, la première chose est d'avoir sous les yeux les grandes influences physiques et morales sous l'empire desquelles elle s'est formée, et qui malgré elle la tiendront longtemps sous leur domination. Avant d'étudier les importantes réformes qui la métamorphosent, il faut savoir quel est le fond national auquel elles s'appliquent. La portée réelle, les chances de succès de tous les changemens qui s'opèrent en Russie nous échappent, si nous ignorons les aptitudes et les conditions de développement de la nation qui les subit. En un mot, pour se rendre compte de la vitalité de la Russie nouvelle, il faut savoir quelle est la capacité de civilisation du pays et du peuple. C'est là une grande, une immense question, et, comme si elle n'était pas entourée d'assez de ténèbres, elle est obscurcie par des préventions invétérées. A vrai dire, c'est la première et la dernière question, sans la solution de laquelle toute étude sur la Russie demeure sans base comme sans conclusion. Moins le pays, moins le peuple nous sont connus, plus les élémens de la puissance et du caractère de la nation sont complexes, et plus est indispensable une analyse des principales conditions de son existence. Pour apprécier son génie et ses ressources présentes et futures, il faut savoir quel est le sol qui la nourrit, quels sont les peuples dont elle est composée, l'histoire qu'elle a vécue, la religion qui l'a élevée. Commençons par la nature, par la terre et le climat; voyons quel est le développement moral et matériel qu'ils lui permettent, la population et la puissance qu'ils lui promettent.

I.

La première chose qui frappe le regard dans l'empire russe, c'est l'étendue. Il couvre près de 20 millions de kilomètres carrés;

en Europe seulement, il en occupe 5 1/2, c'est-à-dire environ onze fois plus que notre France mutilée, quinze ou seize fois plus que l'Italie unifiée ou les trois royaumes britanniques. Ces dimensions colossales sont tellement hors de proportion avec la petitesse de nos grands états européens que, pour en donner à l'imagination une juste idée, un des plus illustres savans de notre siècle, a eu recours aux astres. Selon la remarque de Humboldt, la partie de notre globe soumise au sceptre de la Russie est plus grande que la surface de la lune que nous voyons. Dans cet empire d'une immensité sidérale, tout est sur une autre échelle que dans notre Occident. La terre n'y a point de borne; ses plaines, les plus vastes de notre planète, se prolongent au cœur du vieux continent jusqu'aux montagnes de l'Asie centrale, les plus hautes du monde; entre la Mer-Noire et la Caspienne, elles aboutissent à la gigantesque muraille du Caucase, dont le pied est en partie au-dessous du niveau de la mer, et dont les sommets les plus élevés surpassent de 800 mètres le Mont-Blanc. Au nord-ouest, dans le Ladoga et l'Onéga, elle a les plus grands lacs de l'Europe, en Sibérie dans le Baïkal le plus grand de l'ancien continent, au sud dans la Caspienne et l'Aral les plus grands de la terre. Ses rivières sont en proportion de ses plaines : en Asie l'Obi, l'Ienisei, la Lena, l'Amour, — en Europe le Volga, un fleuve qui, avec son cours sinueux de près de mille lieues de long, n'est plus européen. Les neuf dixièmes du territoire de la Russie sont encore à peu près vides d'habitans, et elle compte déjà une population de plus de 80 millions d'âmes, le double de celle des autres états chrétiens les plus peuplés.

A ne regarder que la Russie européenne de l'Océan-Glacial au Caucase, ce pays où la terre s'étend sur de tels espaces appartient-il bien à l'Europe? Les proportions seules sont-elles agrandies? N'y a-t-il de changé que l'échelle des dimensions? ou plutôt cet élargissement prodigieux des terres ne suffit-il point à lui seul à séparer la Russie de notre Europe occidentale? Les conditions de la civilisation ne sont-elles point modifiées par l'agrandissement démesuré de la scène qu'elle doit remplir? Le seul contraste des proportions mettrait entre la vieille Europe et la Russie une différence capitale; mais est-ce la seule? De cette première opposition n'en découle-t-il point d'autres non moins importantes? La structure géographique, le sol, le climat de la Russie, sont-ils européens?

Au lieu d'être, comme l'Afrique, rattachée au tronc commun du vieux monde par une étroite articulation qui l'en distingue nettement, l'Europe forme une presqu'île triangulaire dont la base large et déprimée s'appuie sur toute sa surface à l'Asie et fait corps avec elle. Entre l'une et l'autre, il n'y a qu'une chaîne de montagnes

sans élévation, et au-dessous de cette chaîne qui ne divise rien une large porte que rien ne ferme. Ainsi liée à l'Asie, la Russie en a gardé la configuration. Deux grands traits distinguent l'Europe entre toutes les régions du globe et en ont fait la patrie naturelle de la civilisation : c'est d'abord sa structure découpée par les mers, taillée en petits morceaux selon l'expression de Montesquieu, péninsulaire, articulée selon le mot de Humboldt; c'est ensuite un climat tempéré du nord au midi comme il ne l'est nulle part sur la même latitude, — climat qui est en grande partie le résultat de cette configuration. Tout autre est la structure de la Russie. Adhérente au massif de l'Asie sur sa plus grande dimension, bornée au nord et au nord-est par des mers auxquelles les glaces laissent peu des avantages des côtes maritimes, la Russie est une des contrées du globe les plus compactes, les plus éminemment continentales.

Avec la structure morcelée, articulée de l'Europe, le climat européen, le climat maritime et tempéré, fait défaut à la terre russe. Comme sa forme géographique, son climat est continental, c'est-à-dire également « extrême dans les rigueurs de l'hiver et les ardeurs de l'été. » Aussi les températures moyennes y sont-elles trompeuses, et n'y donnent-elles que la plus fausse idée du climat. Les lignes isothermes s'y redressent en été vers le pôle, s'y creusent en hiver vers le sud, en sorte que la plus grande partie de la Russie est comprise en janvier dans la région froide, en juillet dans la région chaude. Le seul élargissement des terres la condamne à des saisons excessives. Les mers qui la baignent sont trop loin ou trop petites pour lui pouvoir comme à nous servir tour à tour de réservoirs de chaleur ou de bassins de fraîcheur. Nulle part en Occident, il n'y a sur la même latitude d'hiver aussi dur ou aussi long, d'été aussi brûlant. La Russie demeure étrangère aux grandes influences qui réchauffent le reste de l'Europe, à celle du *gulf-stream* comme à celle du Sahara. Elle est le seul des pays septentrionaux de l'Europe dont les côtes ne sentent point les tièdes émanations du courant du golfe du Mexique; la longue presqu'île scandinave qui s'avance entre elle et l'Atlantique l'empêche d'être baignée par le grand « fleuve d'eau chaude » que le Nouveau-Monde envoie à l'ancien. Au lieu du *gulf-stream* ou des déserts de l'Afrique, ce sont les glaces du pôle, c'est la Sibérie, la région boréale de l'Asie, qui tiennent la Russie sous leur influence. Contre ce voisinage, l'Oural n'est qu'une faible barrière. En vain la Russie s'étend-elle en bas vers le sud à la latitude de Pau ou de Gênes, il lui faut descendre jusqu'au-dessous du Caucase pour trouver un rempart contre les vents du nord. La conformation du sol, plat, déprimé, la laisse ouverte à tous les courans de l'atmosphère, aux souffles des-

séchans des déserts du centre de l'Asie comme aux vents du cercle polaire.

Cette absence de montagnes et par suite de vallées est un autre des grands traits qui distinguent essentiellement la nature russe et la nature européenne; elles diffèrent autant par le relief de la terre que par la configuration des contours et par le climat. Nulle des contrées de l'Europe n'est à ce point dépourvue de montagnes; la nature extra-européenne, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique ou l'Australie, offrent seules de ces immenses surfaces géographiques uniformes. Cette horizontalité du sol russe n'est point seulement superficielle, c'est un trait essentiel de la géologie comme de la géographie du pays. L'aplatissement de l'écorce n'est que le résultat du parallélisme des couches souterraines. Au lieu d'affleurer fréquemment à la surface comme en Occident, en y offrant une riche variété d'aspects, de sols et de cultures, les différens étages géologiques demeurent horizontalement superposés, ne présentant sur d'immenses espaces que les mêmes terrains propres aux mêmes cultures. Les formations géologiques ont une étendue, les stratifications une régularité, les roches une identité de composition comme il ne s'en rencontre nulle part en Occident. C'est le trait commun de tous les âges géologiques en Russie, des époques primaires, comme des époques récentes. Sur la plus grande partie de cette vaste surface, la croûte terrestre semble demeurée à l'abri des commotions qui ont partout laissé tant de traces dans l'Europe occidentale. Les plus vieilles formations s'y retrouvent sans dislocation, sans altération apparente de l'eau ou du feu. Lentement émergées de la mer, ces terres en conservent l'aspect dans leurs immenses plaines légèrement ondulées. L'imagination en présence de ce spectacle se reporte aisément à la période relativement récente, où à travers cette vaste dépression la mer Baltique s'unissait à la Mer-Noire et à la Caspienne, isolant l'Europe de l'Asie; l'œil se figure sans peine l'époque glaciaire, alors que les glaces flottantes emportaient dans le sud de la Russie jusqu'à Voronége, sur le Don, les blocs de granit de Finlande, dont tout le centre de l'empire est encore jonché.

La structure géographique, le climat, la conformation du sol, distinguent également la Russie de l'Europe; bien d'autres caractères propres à la nature européenne lui font défaut avec ceux-là, un en particulier d'une grande importance, le degré d'humidité. La configuration même de la Russie, le manque de mers et le manque de montagnes la privent en grande partie de l'humidité que l'Atlantique nous apporte, que les Alpes nous conservent. Elle est ainsi frustrée d'une des grandes causes de richesse de l'Europe

occidentale. Les vents de l'Océan ne lui parviennent que privés de presque toute leur vapeur d'eau; ceux de l'Asie l'ont perdue longtemps avant d'arriver jusqu'à elle. De l'ouest à l'est, l'humidité en Russie va constamment en décroissant jusqu'à disparaître presque entièrement dans le centre de l'Asie. Plus le continent s'élargit, et plus il devient pauvre en pluie. A Kazan, il pleut déjà deux fois moins qu'à Paris : de là dans une vaste région de la Russie la séparation des deux principaux élémens de fécondité, l'humidité et la chaleur; de là en partie ces steppes déboisées, arides, ces steppes à l'aspect anti-européen du sud-est de l'empire.

Pour toutes ces conditions physiques de structure, de climat, d'humidité, la Russie est en opposition complète, et pour ainsi dire en antagonisme avec l'Europe occidentale, l'Europe historique; pour toutes, elle est en relation étroite avec les contrées de l'Asie auxquelles elle adhère. Les différences avec nous deviennent des ressemblances avec elles. A consulter la nature, l'Europe proprement dite ne commence qu'au rétrécissement du continent entre la Baltique et la Mer-Noire : la Russie, qui lui sert de base, se rattache mieux à l'épais massif de l'Asie, dont elle n'est que le prolongement, et dont les limites des géographes la distinguent sans la séparer.

Au sud-est, il n'y a aucune frontière entre elle et l'Asie, et c'est parce qu'il n'y en a point que les géographes ont tour à tour été prendre le Don, le Volga, l'Iaïk ou Oural. Les steppes désertes du centre du vieux continent pénètrent en Russie par la large ouverture que l'Oural laisse entre la Caspienne et lui. Du cours inférieur du Don au lac Aral, toutes ces steppes basses des deux côtés du Volga et du fleuve Oural forment une région naturelle indivisible, ancienne mer desséchée, dont on peut encore en certains endroits reconnaître les côtes et dont les vastes lacs de la Caspienne et de l'Aral ne sont que les restes. Par un accident hydrographique qui sur la vocation et les destinées du peuple russe a eu une influence considérable, c'est dans une de ces mers fermées, décidément asiatiques, que, tournant le dos à l'Europe presqu'à partir de sa source, se jette la grande artère de la Russie, le Volga.

Au nord des steppes de la Caspienne, du 52e degré de latitude aux régions inhabitables du pôle, une longue chaîne de montagnes, la plus longue chaîne méridienne de l'ancien continent, semble de loin mettre une muraille entre la Russie et l'Asie. Les Russes l'appellent la ceinture de pierre, et le nom tatar d'*Oural* n'a point d'autre sens; mais en dépit de son nom elle ne marque un instant la fin de l'Asie que pour la laisser recommencer presque semblable sur son versant européen. Descendant lentement par terrasses du

côté de l'Europe, l'Oural est moins une chaîne qu'un « plateau couronné d'une ligne de faîtes peu élevés. » Le plus souvent il ne présente que des croupes basses couvertes de forêts telles que celles des Vosges ou du Jura. Sa partie centrale est tellement déprimée, que, dans les principaux passages de Russie en Sibérie, à Ekaterinebourg par exemple, l'œil cherche en vain des sommets. A cette haute latitude, où les plaines basses restent six ou sept mois sous la neige, aucune des cimes de cette longue chaîne n'atteint la limite des neiges éternelles. L'Oural ne sépare réellement ni les climats ni les faunes ou les flores. Dirigé presque perpendiculairement à l'équateur, il laisse les vents du pôle souffler presque également sur ses deux pentes; le léger abri qu'il offre à l'Europe modère un peu le climat, mais ne le transforme point. La nature semble se répéter des deux côtés de la chaîne. La Russie est la même sur ses deux versans, ou mieux la Sibérie n'est qu'une exagération de la Russie d'Europe, ou celle-ci un adoucissement de la Sibérie. Les plaines russes recommencent au-delà des pentes orientales de l'Oural, aussi vastes, aussi monotones dans le bassin de l'Obi que dans celui du Volga, offrant les mêmes assises d'atterrissement uniforme, la même horizontalité du sol et des sédimens géologiques. Des deux côtés, la végétation reste semblable. A peine un seul arbre, le pin de l'extrême nord, le *pinus cembra,* distingue-t-il les forêts de la Sibérie de celles de la Russie cisouralienne. Il faut aller jusqu'au centre de la Sibérie, jusqu'à l'Ienisei et au lac Baïkal, pour rencontrer une nature nouvelle, une autre flore, une autre faune. Le soulèvement de l'Oural n'a pas rompu la ressemblance et l'unité des deux régions qu'il divise. Au lieu d'une limite ou d'une barrière, il n'est pour les Russes que le réceptacle des plus précieuses richesses minérales. Dans ses roches d'origine éruptive ou métamorphique, il donne aux deux Russies les filons et les métaux qui manquaient aux stratifications régulières de leurs larges plaines : il ne les sépare pas plus l'une de l'autre que le fleuve auquel on a donné son nom, et, quand l'heure d'être peuplée sera venue pour la Sibérie occidentale, on pourra regarder l'Oural comme l'axe central, l'arête médiane des deux grandes moitiés de l'empire.

Ainsi envisagée comme un tout, formée de deux moitiés analogues, la Russie se montre décidément étrangère à notre Europe. Est-ce à dire pour cela qu'elle soit asiatique, et qu'au nom de la nature il la faille rejeter vers le vieux monde en compagnie des peuples endormis ou stationnaires de l'extrême Orient? Non, loin de là. La Russie n'est pas plus asiatique qu'elle n'est européenne. Par le sol et le climat, par l'ensemble de ses conditions

naturelles, elle ne diffère pas moins de l'Asie historique que de l'Europe proprement dite, et ce n'est point par un pur accident que les civilisations asiatiques ont échoué dans leur établissement chez elle. Des deux côtés de l'Oural, la Russie forme à elle seule une région particulière, avec des caractères physiques spéciaux, région embrassant toutes les plaines septentrionales de l'ancien continent, descendant trop au sud pour qu'on l'appelle boréale, mais qu'on peut nommer *région russe*, et qui du centre de l'Asie au pôle comprend toute la dépression colossale du nord du vieux monde, la Basse-Europe et la Basse-Asie de Humboldt. Plutôt qu'à la vieille Asie ou à l'Europe occidentale, c'est à l'Amérique du Nord, à l'Amérique, qu'elle va joindre par la Sibérie, que pour la nature et toutes les conditions physiques il convient de comparer la Russie. Avec son climat excessif et ses immenses espaces, elle était de ces terres trop âpres, de ces régions construites sur un plan trop large pour être le berceau de la civilisation. Impropre à en nourrir les premiers jours, elle est de ces pays admirablement disposés pour la recevoir et la faire grandir. Comme l'Amérique du Nord, comme l'Australie, la Russie, en dehors de ses parties extrêmes, offre à l'Europe un sol assimilable, un champ où l'activité humaine peut se déployer sur une plus large échelle, et de fait elle est l'aile orientale de notre civilisation, comme l'Amérique en est l'aile occidentale, et, faisant le tour de notre hémisphère, toutes deux iront un jour se donner la main par-dessus l'Asie.

Avec son ciel inclément, avec ses maigres forêts et ses steppes déboisées, la Russie peut sembler une chétive demeure pour la culture européenne. La terre et le ciel y promettent peu; mais ce qu'il faut à l'homme, c'est moins la richesse spontanée du sol que la facilité de s'en rendre maître, de le plier à ses besoins et pour ainsi dire de le domestiquer. Bien des contrées plus belles dans les deux hémisphères offrent à la civilisation un champ moins fécond. Il y a dans le Nouveau-Monde un empire auquel les forêts et les savanes de l'Amérique du Sud offrent une carrière presque aussi vaste, aussi indéfinie que celles de la Russie. Sa position tropicale, ses fleuves, les plus grands du globe, l'humidité que lui apportent les vents alizés, y donnent à la végétation et à la vie sous toutes ses formes une vigueur incomparable. La flore et la faune y ont une variété sans borne, une puissance indestructible; mais cette fécondité même de la nature est hostile à l'homme, qui ne sait comment la dompter. Herbes et forêts, animaux féroces et insectes lui disputent également le sol du Brésil. La nature est trop riche, trop indépendante, pour se laisser aisément réduire au rôle de servante, et alors même qu'ainsi que dans l'Inde l'homme se sera emparé

matériellement du sol, il courra le risque de rester encore moralement sous le joug, énervé par le climat, esclave d'impressions d'une nature qui le rapetisse. Tout autre est la Russie : si les forêts n'y couvrent pas moins d'espace, nulle végétation sous leur maigre feuillage; point de ces lianes, point de ces belles parasites de toute sorte qui rendent inextricables les forêts tropicales. La faune comme la flore est pauvre pour un si vaste pays; peu d'insectes, point de serpens, point d'animaux féroces, seulement quelques loups dans les bois, quelques ours dans les déserts du nord. La monotonie et l'indigence sont les caractères de cette nature. En dehors des grands déserts, on ne rencontre peut-être pas sur le globe une aussi large surface où la vie présente aussi peu de variété et de puissance. La nature inanimée, la terre seule est grande; la vie est faible, peu féconde en espèces, peu robuste dans ses produits, hors d'état de lutter avec l'homme. A ce point de vue capital, la Russie est aussi européenne qu'aucune partie de l'Europe. La terre y est docile, facile à asservir. A l'inverse des plus magnifiques contrées des deux hémisphères, elle est faite pour le travail libre, le travail du blanc. Le climat russe n'exige point le labeur de l'esclave, il n'a pas besoin du nègre de l'Afrique ou du coulie chinois. Le sol russe n'use point celui qui le cultive, il ne menace point sa race de dégénérescence, il ne produit point de créoles. L'homme n'y rencontre que deux obstacles, le froid et l'espace, — le froid, plus facile à vaincre que l'extrême chaleur, et plus qu'elle congénère à notre race et à notre civilisation, — l'espace, dans le présent l'ennemi déjà à demi vaincu de la Russie, et son grand allié pour l'avenir.

II.

Le principal caractère de la Russie, c'est l'unité dans l'immensité. Au premier coup d'œil, en comparant les extrémités de ce vaste empire, les *toundras* glacées du nord aux déserts brûlans des bords de la Caspienne, les lacs à vasques de granit de la Finlande aux chaudes montagnes de la côte méridionale de la Crimée, on est frappé de la grandeur des contrastes. Il semble qu'entre ces limites, entre la Laponie, où vit le renne, et les steppes du Volga, où vit le chameau, l'intervalle soit si vaste qu'il faille bien des régions différentes pour le remplir. Il n'en est rien. La Russie à ses extrémités, en Europe même, a des échantillons de tous les climats; mais les contrées de l'aspect le plus tranché, la Finlande, la Crimée, le Caucase, ne sont que des annexes de l'empire, annexes

naturelles, quoique bien différentes de la Russie proprement dite. Dans l'intervalle entre les contre-forts des Karpathes et l'Oural s'étend une région d'une analogie de climat, d'une monotonie de structure, impossible à rencontrer à pareil degré sur de pareils espaces. De l'énorme muraille du Caucase à la Baltique, cet empire, à lui seul presque aussi grand que le reste de l'Europe, présente dans ses nombreuses provinces moins de variété que les nations occidentales dont le territoire est dix ou douze fois plus petit. C'est l'uniformité de la plaine. L'ouest est plus tempéré, plus européen, l'est plus aride, plus asiatique; le nord est plus froid, le sud est plus chaud; mais, sans abri contre les vents du nord, le sud ne peut différer de lui par les aspects et la végétation d'une manière aussi frappante qu'en France, en Espagne ou en Italie. La Russie a des étés; au nord du Caucase, on pourrait dire qu'elle n'a point de midi.

Dans cette unité fondamentale, à travers cette homogénéité de climat et d'aspects, se présentent cependant plusieurs régions marquées avec une singulière netteté par la nature elle-même, et dont la connaissance est la première condition de toute étude des ressources actuelles ou futures de la Russie. De ces régions, distinctes par un ensemble de caractères spéciaux et comme par une vocation physique, une énumération complète et minutieuse devrait bien compter dix ou douze; un examen général peut les ramener dans une vue d'ensemble à deux grands groupes, deux grandes zones embrassant toute la Russie d'Europe (1). Toutes deux également plates, avec un climat presque également extrême, ces deux zones, à travers leurs analogies, présentent le plus singulier contraste. Pour le sol, pour la végétation, pour l'humidité, pour la plupart des conditions physiques et économiques de la vie, leurs différences vont presqu'à une complète opposition. Superposées l'une à l'autre selon la latitude, ces deux régions, en laissant de côté les extrémités inhabitables du nord, se partagent l'empire russe, le coupant par le milieu de l'ouest à l'est et toutes deux franchissant l'Oural pour se prolonger en Asie. L'une est la région des forêts, des *polessia,* l'autre la zone déboisée, la zone des steppes. La première, la plus vaste en même temps que la plus homogène, occupe tout le nord et la plus grande partie du centre de la Russie en s'abaissant vers l'ouest jusqu'à Kief. A

(1) Pour une étude détaillée des différentes régions de la Russie par rapport à la nature et à la population, nous renvoyons au savant travail de M. Séménof, chef du bureau de statistique de l'empire, dans le *Statistitcheski Vréménik* de 1871 : *Naséleniiost Evropeiskoï Rossii v'zavisimosti ot pritchine obouslovlivaioustchikh rasprédélénié naséléniia Imperii.*

l'extrême nord, aux abords du cercle polaire comme sur les sommets des hautes montagnes, aucun arbre ne peut résister à l'intensité et à la permanence du froid. Dans le voisinage de la Sibérie, des deux côtés de l'Oural, il n'y a que des *toundras*, déserts marécageux où la mousse cache une terre presque perpétuellement durcie par la glace. A ces latitudes, point de culture possible, nul autre pâturage que le lichen, nul autre bétail que le renne, dont ces contrées boréales sont devenues la seule demeure. La chasse et la pêche sont les seules industries des rares habitans de ces landes de glace. Dans le nord de la Russie d'Europe, légèrement réchauffée par le voisinage de l'Atlantique et la profonde échancrure de la Mer-Blanche, les forêts commencent dès le 65e ou 66e degré de latitude, sous un ciel presque aussi défavorable à l'agriculture et à la vie humaine.

De la Mer-Blanche, au-dessus d'Archangel, ces forêts coupées de larges clairières s'étendent jusqu'au sud de Moscou et aux environs de Kief (1). Le mélèze se montre le premier au nord, puis viennent le pin sylvestre et le bouleau, les deux arbres les plus communs de la Russie, dont plus de la moitié du territoire leur paraît abandonné. Avec le bouleau et le pin alterne souvent le sapin, auquel se mêlent l'aulne et le tremble; plus au sud se montrent le tilleul, l'érable, l'orme, et enfin vers le centre apparaît le chêne. Il y a dans ces régions, surtout dans le nord-est, des forêts que jamais le pied de l'homme semble n'avoir foulées, d'immenses forêts vierges que le manque de voies de communication laisse abandonnées à elles-mêmes, mais des forêts clair-semées, diffuses, interrompues par de vastes landes où ne viennent que de maigres broussailles. Le sol de la plus grande partie de ces bois, dans le nord-ouest au moins, de la Mer-Blanche au Niémen et au Dniéper, est une plaine basse, marécageuse et tourbeuse, entrecoupée d'arides bancs de sable. Les plus hauts plateaux, les monts Valdaï, n'ont guère plus de 300 mètres d'altitude. Cette région est riche en eaux; c'est le point de départ de tous les grands fleuves de la Russie, des principaux tributaires de ses quatre mers. Le peu de relief du sol y prive souvent les cours d'eau d'une ligne de partage nettement indiquée. Aucune crête ne sépare les bassins, et à la fonte des neiges les affluens des diverses mers se confondent parfois en énormes marais. Sur ce sol à peine incliné, les fleuves ont un cours lent, indécis; les eaux, incertaines de la pente, se perdent en marécages sans fin, ou se rassemblent en lacs sans nombre,

(1) La proportion des bois, croissant en général de l'occident en orient, varie de 35 à 75 pour 100 de la superficie totale. *Statistitcheski Vréménik.*

les uns immenses vasques comme le Ladoga, vraies petites mers intérieures, les autres chétifs étangs comme les 1,145 lacs du seul gouvernement d'Archangel.

Dans toute cette zone, l'hiver, durant plus de la moitié de l'année, laisse peu de temps à la végétation et à la culture. Le sol reste souvent plus de deux cents jours sous la neige; les rivières ne dégèlent qu'en mai ou à la fin d'avril. Sans l'actif printemps du nord, qui fait pour ainsi dire éclater la végétation en une soudaine explosion, tout travail de la terre serait inutile. L'orge, puis le seigle, sont les seules céréales de ces ingrates contrées. La culture du froment est rare et peu productive; le lin est la seule plante que ce ciel rigoureux laisse vraiment prospérer. La terre pourvoit mal à la nourriture de ses habitans. La population a beau être disséminée sur de vastes espaces, elle a beau ne pas dépasser dix habitans par kilomètre carré et tomber souvent fort au-dessous de ce faible chiffre, elle n'obtient point du sol qu'elle cultive un pain suffisant; elle est obligée de demander à une foule de petites industries la vie que lui refuse l'agriculture. Rare et diffuse comme elle est, la population de ces pauvres contrées ne croît que d'une manière insensible. De toute cette région, qui occupe plus de la moitié de son territoire européen, la Russie ne peut espérer quelque augmentation du nombre de ses habitans, de sa richesse et de sa force que grâce à l'industrie, comme aux environs de Moscou ou dans l'Oural.

Plus féconde en promesses d'avenir, au moins dans plusieurs de ses régions, est la zone déboisée, la plus originale, la moins européenne des deux. Moins vaste que la zone des forêts, elle est sans cesse agrandie par d'imprudens déboisemens. Occupant tout le sud de la Russie, elle va en s'élargissant de l'ouest à l'est à partir des anciennes provinces polonaises, se relevant fortement vers le nord sur les méridiens du Volga et de l'Oural, au-delà duquel elle se prolonge dans les solitudes de l'Asie. Cette zone est plus plate encore que celle des forêts; sur une surface plusieurs fois grande comme la France, elle n'offre pas une colline de 100 mètres de haut. Les Karpathes y envoient une ramification granitique qui redresse le cours des fleuves, et parfois, comme le Dniéper, les embarrasse de cataractes sans presque accidenter le pays. Tantôt la terre s'étend en plaines ondulées, tantôt elle présente l'horizontalité parfaite de la mer au repos. Parfois elle s'abaisse lentement vers la Mer-Noire ou la Caspienne; parfois elle s'affaisse brusquement, formant comme des plateaux superposés de différent niveau, des étages de hauteur inégale, mais également plats. Rien ne limite ces surfaces à perte de vue que l'horizon, qui se confond avec elles. Aucune proéminence, si ce n'est dans certaines contrées de petites

collines artificielles appelées *kourganes*, innombrables tertres arrondis, de 6 à 12 ou 15 mètres de haut, qui parfois semblent disposés sur une ligne régulière comme pour marquer un chemin à travers ces solitudes, — tombes de peuples éteints ou phares de routes perdues, du sommet desquels le berger des steppes surveille au loin son troupeau. Dans ces plaines, point de montagnes, point de vallées, car les fleuves qui descendent du nord n'en forment vraiment pas. Suivant les contours des plateaux qu'ils rencontrent sur leur passage, ils coulent le plus souvent au pied d'une sorte de falaise; mais ces falaises, que le Dniéper, le Don, le Volga, laissent d'ordinaire sur leur rive droite, ne sont que l'escarpement d'un étage supérieur, aussi uni, aussi plat à son sommet que les plaines basses de l'autre bord, sur lesquelles les eaux s'étendent au printemps à perte de vue. Les rivières et les petits cours d'eau qui naissent de la fonte des neiges creusent le sol sans y former plus de vallées que les grands fleuves. Ils roulent d'ordinaire au fond de fissures profondes, à pentes abruptes, véritables ravins qu'on n'aperçoit que lorsqu'on est arrivé au bord, et au fond desquels les villages comme les arbres cherchent souvent un abri contre les vents de la plaine.

L'absence d'arbres est le caractère distinctif de toute cette zone. Dans sa partie septentrionale, là où elle confine à celle des forêts, le déboisement est sans aucun doute le fait de la main de l'homme; parfois même il est récent, ou, pour mieux dire, contemporain. Plus au sud, dans les steppes proprement dites, la chose est moins certaine; s'il n'est l'œuvre de la nature, le déboisement est celle des plus anciennes migrations. Aujourd'hui, par la faute du sol ou du climat, dans la plus grande partie de ces immenses régions des steppes, on ne rencontre presque aucun vestige de végétation arborescente. La faute en est surtout au manque d'eau et au manque d'abri. Les seuls arbres qui viennent spontanément se réfugient au fond des ravins qui servent de lit aux ruisseaux. La plaine est souvent recouverte d'une terre fertile, mais peut-être trop meuble, en tout cas trop exposée à tous les souffles de l'air, pour que les arbres y prennent racine, et le sous-sol, généralement crayeux, est peu favorable à la végétation forestière. Ailleurs c'est un fond pierreux ou imprégné de substances salines, partout c'est la sécheresse qui fait obstacle à la croissance des bois. Cette région traversée par les plus grands fleuves de l'Europe souffre du manque d'eau; le ciel est avare de pluies et le sol de sources. Ce mal augmente du nord au sud, et de l'ouest à l'est. Souvent rares et toujours irrégulières, au moins pour la quantité, de façon qu'à des années humides succèdent des années de sécheresse, les pluies ne tom-

bent qu'au printemps et en automne. L'été, la terre, échauffée par un soleil d'Asie, cède toute son humidité à une atmosphère qui ne la lui restitue point : les nuages se maintiennent à une élévation qui ne permet pas à leurs vapeurs de se condenser en eau. On a vu dans certains districts de l'extrême sud des années entières, des périodes de dix-huit mois sans une goutte de pluie. La craie perméable, qui le plus souvent forme le sous-sol de ces plaines absorbe leur humidité sans pouvoir la leur rendre en sources. Les différences de niveau sont si insignifiantes que, même dans les terrains les plus poreux, il ne se peut rassembler une quantité d'eau suffisante pour donner à fleur de terre des sources perpétuelles. Les ravins appelés *bolka* qui sillonnent le terrain uni de la steppe restent souvent à sec pendant la plus grande partie de l'année, comme les *wadi* du désert, et les ruisseaux qui coulent au fond de ces crevasses se trouvent fréquemment trop au-dessous des terres pour les pénétrer et en rafraîchir la végétation. Le manque d'eau en été est souvent tel que, dans beaucoup de villages des steppes, les paysans, faute de source ou de ruisseau, boivent la boue liquide des mares toutes noires de poussière où ils ont retenu les eaux du printemps. Après le manque de montagnes, le manque de forêts est lui-même un grand obstable à l'accumulation des eaux, comme à la croissance des arbres, qu'il laisse sans abri dans ces plaines ouvertes aux quatre vents. Que ce soit l'œuvre de l'homme ou de la nature, les contrées au nord du Pont-Euxin et de la Caspienne ont été déboisées dès la plus haute antiquité, et leur nudité a eu une influence capitale sur l'histoire de la Russie et de l'Europe.

Cette zone, qui occupe la Russie méridionale, semble par sa latitude devoir jouir d'un climat plus tempéré que les *polessia* du nord : cela est vrai pour les anciennes provinces polonaises, mieux abritées par les forêts et plus voisines de l'Europe. Pour les autres régions, c'est tout différent. Le sud de la Russie est par excellence le pays du climat excessif, des saisons fortement contrastées. Il passe la même année par les froids du nord et les chaleurs du midi, subissant tour à tour la domination du pôle et de la Sibérie et celle de l'Asie centrale, des déserts de glace du nord et des déserts de sable du sud-est. Sur la latitude de Paris et de Venise, les contrées placées au nord de la Mer-Noire et de la Caspienne ont en janvier la température de Stockholm, en juillet celle de Madère. Deux saisons extrêmes s'y succèdent l'une à l'autre presque sans transition, le printemps et l'automne n'y durant que quelques semaines. Ces oppositions de saisons comme le manque d'humidité augmentent d'occident en orient, de l'Europe vers l'Asie. De l'ouest à l'est, les lignes isothermes présentent entre leur di-

rection d'hiver et leur direction d'été un écart croissant. Dans ces régions du sud, les hivers sont moins longs que dans le nord; ils ne sont guère moins rigoureux; quand ce n'est pas sous celui de la température moyenne, c'est sous le rapport des abaissemens extrêmes. A Astrakan, sous la latitude de Genève, il n'est pas rare qu'à six mois d'intervalle les variations thermométriques embrassent jusqu'à 70 et même 75 degrés de l'échelle centigrade. Les influences contraires de la Sibérie et de l'Asie centrale enlèvent à la Caspienne le rôle modérateur des grandes surfaces d'eau. Sur les côtes de cette mer intérieure jusqu'au pied du Caucase, sous le 44e parallèle à la hauteur d'Avignon, le froid descend jusqu'à 30 degrés au-dessous de la glace : en revanche la chaleur en été peut s'élever jusqu'à près de 40 au-dessus. Aux confins de l'Asie, dans les brûlantes steppes des Kirghizes, sur la latitude du centre de la France, le mercure demeure quelquefois congelé pendant des journées entières, et en été le même thermomètre, mal surveillé, éclate au soleil. C'est au centre du continent, vers les bords de la mer d'Aral, que ces températures excessives atteignent leur maximum. Il y a là des intervalles de 80, peut-être 90 degrés centigrades entre les plus grands froids et les plus grandes chaleurs, et c'est ainsi que dans leur récente marche sur Khiva les troupes russes ont eu à braver tour à tour l'extrême de l'hiver et l'extrême de l'été. Dans le sud de la Russie d'Europe, en dehors du bassin inférieur du Volga, le climat n'est point aussi inhumainement outré. Les contrastes des saisons sont cependant encore fort sensibles au nord de la mer d'Azof et même de la Mer-Noire dans le bassin du Don et du Donets. Là aussi l'écart entre le jour le plus froid et le jour le plus chaud dépasse parfois l'intervalle de 70 degrés centigrades (1). La Crimée elle-même, que baignent deux mers, n'est pas à l'abri de ces redoutables contrastes; pour leur échapper, il faut que les Russes franchissent les montagnes de la côte méridionale de la presqu'île ou les escarpemens du Caucase.

Pour produire une distribution de la chaleur aussi inégale entre les diverses saisons, il suffit de la concordance de l'aplatissement du sol avec les influences continentales, jointes au déboisement de ces régions. Ces oppositions de température sont en Russie un des grands obstacles à la vie civilisée; ils ne sont une barrière insurmontable que là où, comme au-delà de la Caspienne, ils atteignent à des excès effrayans pour l'imagination. Il ne faut point oublier que notre climat tempéré est de tous les privilèges de l'Europe celui

(1) Le Play, *Description du bassin du Donets; Voyage du prince Demidof dans le sud de la Russie*, t. III.

que l'Européen retrouve le plus rarement dans les plus belles de ses colonies. Les autres continens présentent souvent, pour des raisons analogues, ce même défaut de la Russie; le climat du nord des États-Unis ressemble beaucoup à cet égard à celui du sud de la Russie, et les états les plus peuplés de l'Union, ceux de la Nouvelle-Angleterre, New-York et la Pensylvanie, passent presque par des températures aussi extrêmes que les steppes désertes du nord de la Mer-Noire.

Pour être dénuée d'arbres, la Russie méridionale est loin d'être privée de végétation. Dans une grande partie de ce vaste territoire, la richesse du sol compense la parcimonie des eaux. Là où les conditions atmosphériques ne sont point par trop hostiles, la fécondité de la terre est souvent merveilleuse. Pour le sol, pour la culture et la population, toute la zone déboisée se partage naturellement en trois régions différentes, en trois bandes superposées du nord-est au sud-ouest. L'une est la région agricole de la terre noire, la seconde celle des steppes à sol fertile, la troisième celle des steppes à base sablonneuse ou saline.

La première, un des plus féconds comme un des plus vastes pays agricoles du globe, occupe la partie supérieure de la zone déboisée à son point de jonction avec la zone des forêts. Participant encore de l'humidité de celle-ci et abritée par elle, la contrée de la terre noire est dans des conditions climatériques beaucoup moins défavorables que les steppes de l'extrême sud. Elle doit son nom de terre noire, *tchernoziom*, à une couche d'humus noirâtre, d'une épaisseur moyenne de 50 centimètres à 1 mètre et plus. Ce terreau est principalement composé de marne et d'une moindre proportion d'argile grasse. Il se dessèche rapidement en se convertissant en une fine poussière; mais avec une égale promptitude il s'imprègne d'humidité, et sous l'action de la pluie reprend l'aspect d'une pâte noire. La formation de cette couche d'une admirable fécondité doit probablement être attribuée à la lente décomposition des herbes de la steppe, accumulées pendant des siècles. Le tchernoziom s'étend en longue bande sur toute la largeur de la Russie d'Europe. Partant de la Podolie et de Kief au sud-ouest, il monte vers le nord-est jusqu'au-delà de Kazan, et, interrompu par l'Oural, il reparaît en Sibérie dans le sud du gouvernement de Tobolsk. Confinant aux régions des forêts, le tchernoziom, surtout dans sa partie septentrionale, conserve encore quelques bois. A mesure que l'on avance vers le sud, ils diminuent de nombre et d'étendue pour disparaître peu à peu. Au milieu des plaines sans bornes, les derniers bouquets de chênes, de trembles ou d'ormes semblent de petites îles perdues dans l'immensité. Les arbres isolés, les buissons même finissent

par s'effacer; il ne reste que la terre cultivée, un champ sans limite, s'étendant à perte de vue sur une longueur de plusieurs centaines de lieues, comme une Beauce gigantesque de 600,000 à 700,000 kilomètres carrés.

Non contente de suppléer à l'insuffisance en grains de la moitié septentrionale de la Russie, cette région est, avec le bassin moyen du Mississipi, un de ces grands magasins de blé qui permettent au monde moderne de défier toute famine. Médiocrement pourvue d'humidité, médiocrement cultivée, avec des procédés d'agriculture souvent encore primitifs, la terre noire est capable de nourrir l'Europe et la Russie. La fécondité de son sol encore neuf semble inépuisable, et jusqu'à ces dernières années ses propriétaires pouvaient croire qu'elle n'aurait jamais que faire de fumier et d'engrais d'aucune sorte. Une telle fertilité en a fait la partie la plus habitée de la Russie. Sa population totale s'élève à 25 millions d'âmes, elle va en croissant avec les débouchés que lui ouvrent les chemins de fer et à mesure des conquêtes de l'agriculture sur les steppes voisines. Grâce au tchernoziom, on peut dire que le centre de gravité de l'empire tend de plus en plus à se déplacer du nord vers le sud.

III.

Au-dessous du tchernoziom, entre les mers du midi et lui, viennent les steppes proprement dites, car les champs de la terre noire sont souvent en Russie même désignés de ce nom, qu'on finit ainsi par appliquer à toute plaine dénuée d'arbres. C'est dans les steppes que l'aplatissement du sol, l'absence de toute végétation arborescente et la sécheresse de l'été atteignent leur maximum. Inclinées vers la Mer-Noire, la mer d'Azof et la Caspienne, occupant les bassins inférieurs du Dniéper et du Don, du Volga et de l'Oural, ces steppes sont les parties les plus basses de ces basses plaines de Russie. Encore abandonnée à elle-même ou à demi sauvage, peu ou point cultivée, la steppe est une plaine déserte sans arbres, sans ombre, sans eau. Sur des surfaces à perte de vue, on chercherait souvent en vain pendant des journées entières un arbuste, une maison; mais pour être dégarnie de forêts, la steppe n'est point toujours le désert stérile que l'Occident s'est figuré sous ce nom. Dans ces vastes espaces plus ou moins inhabités, qui occupent encore en Europe de 900,000 à 1 million de kilomètres carrés, se confondent sous la même désignation des terrains de qualité fort différente, et qui, avec une certaine analogie d'aspects extérieurs, sont appelés

par leur fond même à des destinées fort diverses. Les steppes se divisent naturellement en deux types nettement tranchés par le sol : les steppes à terre végétale identique ou analogue au tchernoziom. et les steppes de pierre, de sable ou de sel. Les premières, qui en Europe occupent la plus vaste surface, offrent à l'agriculture un champ dont elle n'a qu'à s'emparer, les secondes lui sont à jamais rebelles. Si par ce nom de steppe on entend un espace inculte et désert, celles-là ne le méritent que transitoirement, celles-ci d'une manière permanente; les unes sont des steppes accidentelles qui ne le restent encore que grâce à l'absence de l'homme, les autres sont des steppes éternelles du fait même de la nature (1).

Les steppes fertiles remplissent la plus grande partie de l'intervalle entre le tchernoziom, qu'elles continuent, et la Mer-Noire et la mer d'Azof. Elles occupent le cours inférieur de tous les fleuves qui se jettent dans ces deux mers, du Dniester et du Boug au Don et au Kouban; elles restent à une distance d'une centaine de lieues de la mer Caspienne et du delta du Volga, mais remontent au nord-est entre ce fleuve et l'extrémité méridionale des monts Oural. La plus grande partie de cette surface repose sur un fond de craie, — seulement dans la Nouvelle-Russie, au nord d'Odessa et vers le Dniéper, sur un fond granitique, continuation des Karpathes. Ce sous-sol est généralement recouvert d'une épaisse couche végétale, identique à l'humus de la terre noire, ou comparable à lui. Laissées à elles-mêmes, ces steppes témoignent magnifiquement de leur fécondité naturelle. Dépourvues d'arbres, elles ont leur végétation, leur flore à elles, qui dans sa libre croissance ne leur laisse rien à envier aux plus belles forêts. Au lieu de bois, elles se couvrent au printemps d'herbes et de plantes de toute sorte qui les font ressembler à une mer de verdure. Ce n'est point aux déserts d'Afrique, c'est à la *prairie* d'Amérique qu'il faut alors comparer la steppe. La nature montre une vie, une exubérance souvent extraordinaire. Dans leur sauvage végétation, les herbes des steppes atteignent une hauteur de 5 à 6 pieds, parfois dans les années de pluie de 8 à 10. En les traversant en été, nous avons compris les légendes de l'Ukraine, racontant que dans leurs aventureuses expéditions les cosaques à cheval se cachaient dans le fourré de la steppe. Cette puissance de la végétation herbacée peut être regardée comme une des causes de l'absence de bois; les hautes herbes dans leur rapide croissance étoufferaient les jeunes arbres.

(1) *Zufällige steppen*, — *Ewige steppen*, dit M. Tutzmann dans un mémoire joint à celui de M. de Kœppen, — *Beiträge zur Kenntniss des russischen Reiches*, Saint Pétersbourg, t. XI. — M. Séménof se sert des noms, pour nous un peu barbares, de *région tchernozémienne steppienne* et *région steppienne non tchernozémienne*.

A vrai dire, les herbes proprement dites, les graminées, sont loin de former à elles seules toute la flore steppienne. Ce ne sont point elles qui lui donnent cette vigueur d'aspect, ce sont des plantes plus hautes, qui les recouvrent, ombellifères, dipsacées, malvacées, légumineuses, labiées, composées, dont au printemps les tiges fleuries émaillent la steppe de mille couleurs. Comme dans les bois du nord, dans ces frêles forêts les espèces sont peu variées; ce sont des plantes sociales dont chacune couvre de grands espaces, la plupart espèces annuelles, les autres ayant de la peine à supporter un climat qui unit les hivers de la Baltique aux étés de la Méditerranée. En dépit des idées reçues, la steppe n'est point absolument dépourvue de plantes ligneuses. Il s'y rencontre quelques arbustes, quelques arbres même, mais petits et rabougris, entre autres le poirier sauvage, dont les ballades cosaques ont fait le symbole de l'amour méconnu. Dans le court printemps de ces régions, la végétation des steppes, comme celle du nord de la Russie, se développe avec une prodigieuse rapidité. Elle prend dans les pluies printanières de quoi résister aux chaleurs intenses de l'été; mais, si les pluies ne viennent à temps, elle succombe à la sécheresse. Dans certains terrains ou dans certaines années, toute cette brillante végétation ne dure que quelques mois; tout est flétri en juillet, un soleil sans ombre a tout brûlé, et les hautes plantes qui en faisaient un océan de verdure hérissent la plaine de leurs tiges dénudées; les steppes sont devenues des pampas desséchés. Sous cette forme même, leur ancienne parure n'est point perdue pour l'homme; ces plantes, brûlées par le soleil dans leur pleine maturité, fournissent aux troupeaux des steppes comme un foin naturel qui les nourrit pendant le reste de la saison. Chaque année, toute la végétation disparaît à l'hiver; ce qui a résisté au soleil périt sous la neige.

Cette steppe vierge à la libre végétation, la steppe de l'histoire et des poètes, se rétrécit chaque jour pour bientôt disparaître devant les envahissemens de l'agriculture. L'Ukraine des cosaques et de Mazeppa avec toutes ses légendes a déjà perdu son ancienne et sauvage beauté. La charrue s'en est emparée; les plaines désertes où se perdait l'armée de Charles XII sont déjà en culture régulière. La steppe de Gogol, comme en Amérique la *prairie* de Cooper, ne sera bientôt plus qu'un souvenir. Entamée de tous côtés par le laboureur, elle est destinée à être peu à peu conquise par lui et annexée à la région voisine du tchernoziom. Entre les deux zones, il est difficile de tracer une limite exacte, l'une augmentant toujours aux dépens de l'autre, pour finir par l'absorber tout à fait. Dans les deux, le sol est le même et d'une égale fertilité. C'est à

l'histoire autant qu'à la nature qu'il faut demander les causes de leur inégal développement. Pendant des centaines et des milliers d'années, ces steppes ont été la grande route de toutes les émigrations d'Asie en Europe; jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, elles sont demeurées exposées aux incursions des nomades de la Crimée, du Caucase et du Bas-Volga. Pour les assurer à la culture, il n'a fallu rien moins que la soumission des Tatars de Crimée, des Nogaïs des bords de la mer d'Azof, des Kirghizes de la région caspienne. Avant les steppes du sud, l'agriculture et la population ont naturellement occupé tout le tchernoziom, le premier conquis sur les nomades, ou mieux c'est par le nord qu'elles ont entamé ces immenses plaines, longtemps condamnées à une inutile fécondité par la domination des Asiatiques, car la plus grande partie de la terre noire n'a pendant des siècles formé avec les steppes qu'une région, comme elles n'en feront plus qu'une lorsque ces dernières auront toutes passé sous le joug de la culture.

Égales au tchernoziom pour la fertilité du sol, les steppes n'ont vis-à-vis de lui qu'un désavantage qui rendra leurs progrès plus lents : le climat y est plus excessif et en même temps l'air et la terre plus pauvres en humidité, les bois encore plus rares. Cette sécheresse et ce manque de bois sont des obstacles presque égaux dans un pays où les étés sont très chauds et où les froids de l'hiver réclament d'abondans moyens de chauffage. Au premier défaut il est difficile de trouver un remède, et, grâce à lui, lorsqu'elles seront en culture, les plus fertiles de ces plaines resteront exposées à des années stériles après des années d'abondance. Aujourd'hui le manque d'arbres est peut-être un plus grand obstacle à la population, ainsi privée à la fois de combustible et de matériaux de construction. Pour le chauffage, on n'a que les tiges des hautes herbes de la steppe et le fumier des troupeaux, ainsi enlevé à la terre. De pareilles ressources ne pourraient suffire à une population dense, mais l'achèvement des voies de communication et l'exploitation des mines de houille et d'anthracite, dont cette région est fort bien pourvue, remédieront bientôt à ces inconvéniens, apportant ou remplaçant le bois et rendant le fumier à l'agriculture. Avec toutes ces causes d'infériorité, une grande partie des steppes fertiles a sur tout le reste de la Russie un avantage considérable, redoutable un jour pour leurs concurrens agricoles de l'Occident : la position géographique. Placées aux embouchures des grands fleuves, dans le voisinage de la Mer-Noire et de la mer d'Azof, elles ont vers l'Europe les débouchés les plus faciles et sont même la seule région de la Russie qui ait accès sur une mer libre en toute saison.

Entre cette région des steppes arables et le tchernoziom propre-

ment dit, jadis séparés l'un de l'autre par l'agriculture et aujourd'hui en train d'être de nouveau réunis par elle, le mode même de culture et la densité de la population sont les seules distinctions qu'on puisse établir avec quelque précision. Dans la steppe, la population est rare, la culture encore nomade. Les champs n'occupent que la moindre partie du sol, au plus 25 pour 100 de l'étendue totale; le reste, la steppe inculte, forme d'immenses jachères qui servent de pâturages. La terre est cultivée pendant plusieurs années de suite, puis abandonnée pour une plus longue période à sa végétation naturelle, pendant que le laboureur va chercher dans ces vastes espaces des champs d'une fertilité vierge. Cette culture de translation et comme nomade ne peut persister qu'avec une faible population. Il ne faut que 22 ou 23 habitans par kilomètre carré pour la rendre à peu près impossible par l'insuffisance des jachères et lui faire céder la place à la culture triennale, le mode habituel d'exploitation du tchernoziom. Ainsi avec le progrès de la population s'accomplit graduellement l'annexion des steppes à la terre noire. Ces conquêtes sur la nature sauvage s'opèrent sans efforts, sans souffrances du premier occupant, sans martyrs de la civilisation. A vrai dire, il n'y a pas même de défrichement. La steppe à sol fertile, couvrant près de 600,000 kilomètres carrés, est encore presque aussi vaste que toute la zone du tchernoziom actuellement en culture régulière, dans laquelle elle doit s'absorber. Cette riche contrée est ainsi appelée à doubler d'étendue. Dans un avenir plus ou moins prochain, ces steppes et la terre noire ne formeront qu'une seule région agricole, comme un seul et même champ de blé, à la fois peut-être le plus fertile et le plus vaste du globe, occupant en Europe seulement de 1 million à 1,100,000 kilomètres carrés d'un seul tenant, environ deux fois la surface totale de la France. La *prairie* d'Amérique, qui passe par des phases à peu près analogues, sera probablement la seule contrée à lui pouvoir être comparée.

Au sud et à l'est de la région du tchernoziom steppien viennent les steppes infertiles, les steppes éternelles, qui semblent à jamais impropres à l'agriculture. Là toute couche végétale disparaît pour ne laisser voir que la pierre, le sable ou un sol imprégné de sel plus défavorable encore à la culture. Cette région inféconde est formée de la vaste dépression ouralo-caspienne, fond de mer récemment desséché, où l'eau en s'évaporant a laissé le sel, et qui est encore çà et là couverte de petits lacs salins, comme les grandes surfaces de la Caspienne et de l'Aral, débris de l'ancienne méditerranée aujourd'hui disparue. Ainsi que le Sahara, cette région est un vrai désert qui n'offre à l'homme que de rares oasis. Occupant

tout le cours inférieur du Volga, à partir de Tzaritzine sur la rive droite, de Saratof sur la rive gauche, ces déserts de sel se mêlent et se relient, sur les rives septentrionale et orientale de la Caspienne, à des déserts de sable qui forment les vastes steppes des Kirghizes, et se prolongent en Asie jusqu'au cœur du Turkestan. Une partie de ces steppes salines sont au-dessous du niveau de la mer, comme la Caspienne elle-même, dont elles forment l'ancien bassin, et qui, rétrécie et abaissée, se trouve aujourd'hui de 28 mètres au-dessous de la surface de la Mer-Noire. Cette steppe ouralo-caspienne est de toute la Russie d'Europe la partie la plus sèche, la plus dénuée de bois, la plus exposée à des saisons excessives. C'est une contrée décidément asiatique par le sol et le climat, par la flore et la faune, comme elle l'est encore par la race et le genre de vie de ses habitans. S'il y a de ce côté une limite naturelle entre l'Europe et l'Asie, ce n'est pas au fleuve Oural qu'il la faut chercher, c'est aux extrémités de cette concavité caspienne, prolongement du désert de l'Asie centrale; c'est au point où le Don et le Bas-Volga se rapprochent le plus l'un de l'autre, sans que l'art ait encore pu les réunir, si nette est la délimitation physique des deux régions où ils coulent.

De l'autre côté de la mer d'Azof, la moitié septentrionale de la Crimée et les côtes adjacentes entre l'isthme de Pérécop et l'embouchure du Dniéper forment une petite région, qui n'est guère moins rebelle à l'agriculture, comme un autre morceau de l'Asie transporté au nord de la Mer-Noire. Ici, sur les steppes salines dominent les steppes pierreuses ou les sables, et là même où se montre quelque terre végétale, le manque de cours d'eau et le manque de pluies semble condamner toute cette moitié supérieure de la Crimée, d'où l'on se promettait tant de merveilles au temps de Catherine II, à demeurer longtemps inculte. Des montagnes du sud de la Crimée et du Caucase au tchernoziom encore steppien, les steppes infertiles occupent en-deçà du fleuve Oural près de 400,000 kilomètres carrés qui ne comptent pas 1,500,000 habitans. Sur toute cette surface, le reboisement, facile dans le tchernoziom, possible encore dans les steppes à sol analogue, devient entièrement impraticable. Impropres à l'agriculture et presqu'à la vie sédentaire, ces vastes espaces, comme les parties voisines de l'Asie, ne paraissent convenir qu'à l'élève du bétail et à la vie nomade. Aussi de toute la Russie d'Europe sont-ce les seules contrées qui soient demeurées jusqu'à nos jours habitées par les tribus nomades de l'Asie, les Kirghizes et les Kalmouks, et jusqu'à ces dernières années par les Tatars de Crimée et les Nogaïs. Sur ces steppes, ces Asiatiques semblent aussi bien chez eux que dans leur

patrie originaire et ils y mènent naturellement la même vie, conduisant leurs troupeaux brouter les herbes des sables ou les plantes salines qui sur le sol aride poussent en petits îlots ou en touffes. A cette extrémité sud-est de la Russie d'Europe se rencontre presque le même genre d'existence qu'à l'extrême nord, chez le Lapon et le Samoyède : la vie nomade, la tente de peau et seulement le chameau à la place du renne. Aussi ces deux régions sont-elles les moins peuplées de toute la Russie en-deçà de l'Oural. En comprenant les nombreux pêcheurs du Volga et les ouvriers des salines, les steppes du sud-est ne comptent pas en moyenne 4 habitans par kilomètre carré. Dans certaines parties, dans la steppe des Kalmouks en particulier, entre le Volga et l'isthme du Caucase, il n'y a guère que 1 habitant par kilomètre. Il faut remonter dans l'extrême nord, jusqu'à l'embouchure de la Dwina, pour trouver une population aussi faible. Les bords de la Caspienne ne sont guère plus peuplés que ceux de la Mer-Blanche et n'offrent guère plus d'avenir. La richesse n'y fait pas plus de promesses que la population. Avec le sol le plus ingrat, ces steppes ont le ciel le plus inclément, subissant tour à tour l'influence des glaces de la Sibérie et des chaleurs de l'Asie centrale. Pour tout bien, elles n'ont que leurs troupeaux de moutons, nourris sur un sol maigre et exposés à tous les contrastes du climat le plus excessif, souffrant souvent de la soif en été, et en hiver souvent dispersés par les tempêtes de neige ou ensevelis par les montagnes mouvantes qu'elles soulèvent. En dehors des troupeaux, les seules richesses de ce pays sont ces salines, qui rendent l'agriculture impossible, mais qui alimentent de sel les parties les plus continentales de l'empire, et enfin les pêcheries du Volga et de la Caspienne, les riches pêcheries de l'esturgeon et du caviar.

Pour compléter le tableau des régions naturelles de la Russie, il nous en reste une à indiquer, de moindre étendue et d'acquisition récente, mais à laquelle un sol montagneux et un climat méridional donnent dans l'empire une place à part. C'est le Caucase, et la côte sud de Crimée, dont la haute muraille n'est que le prolongement de la chaîne caucasique. La nature, qui n'a marqué à la Russie de limite nulle part, ni vers l'Europe, ni vers l'Asie, semblait ne lui avoir opposé de vraie barrière que d'un côté, entre la Caspienne et la Mer-Noire. Quelle frontière mieux marquée que cette chaîne de 4,000 à 6,000 mètres de haut, dressée entre deux mers? C'était comme des Pyrénées près de deux fois plus élevées que celles qui nous séparent de l'Espagne. Et pourtant cet obstacle qui paraissait lui devoir fermer la route, la Russie l'a franchi. La nature même, en lui opposant cette muraille, lui avait fourni les moyens de la tourner.

Étendu au milieu d'un isthme, d'une longueur à peu près égale à sa largeur, entre deux mers fatalement soumises à l'influence russe, du jour où la Russie aurait atteint leurs rivages, le Caucase devait être débordé des deux côtés, et aisément pris à revers par les armes des tsars. C'est ce que nous avons vu. C'est par le versant méridional, par la Géorgie, par Bakou et les anciennes provinces persanes, que la Russie s'en est emparée, et ce n'est qu'au nord, parmi les montagnards mahométans des hautes vallées, qu'elle a rencontré une sérieuse résistance. Il lui fallait franchir cette barrière pour atteindre le midi, l'éternelle tentation des peuples du nord. Le Caucase et la côte méridionale de Crimée nous offrent non pas une nouvelle région du sol russe, — la nature russe finit avec la plaine, — mais une contrée toute différente, aussi multiple et variée que sont uniformes dans leur immensité les régions de la Russie proprement dite. Là se retrouvent dans les vallées du Caucase les forêts disparues depuis le centre de l'empire, non plus maigres, monotones et diffuses comme dans le nord, mais épaisses, vigoureuses et d'une puissance de végétation inconnue à l'Occident et à l'Europe. Là réussissent les arbres fruitiers et toute cette variété de plantes et de cultures que la Russie eût en vain demandée à ses plaines, des rives de la Mer-Glaciale à celles de la Mer-Noire, — la vigne, qui, sur les bords du Don et même en Bessarabie, ne trouve encore qu'un abri précaire, — le mûrier, l'olivier. Il semble que les diverses zones de culture, ailleurs désignées par ces trois arbres, se soient rapprochées et réunies sur les pentes de ces montagnes comme pour dédommager la Russie de la monotonie de ses plaines. Il y a peu de plantes qu'on n'ait acclimatées dans les jardins suspendus sur la mer de la *Corniche* de Crimée. Dans la Transcaucasie, on cultive avec succès le coton et la canne à sucre, et les marchands russes ont déjà parlé d'y introduire des plantations de thé.

IV.

La diversité des régions physiques de la Russie et la grandeur du tout ne doivent point nous faire illusion sur son homogénéité. Il importe de ne le point perdre de vue : l'unité de la Russie est si naturelle qu'à moins d'être une île ou une presqu'île aucun pays du globe n'a été plus clairement marqué pour l'habitation d'un seul peuple. A travers toutes leurs différences, toutes leurs oppositions physiques et économiques, les deux grandes zones de la Russie sont attachées l'une à l'autre comme deux moitiés qui se com-

plètent et qu'on ne saurait isoler. Pour premier lien elles ont le sol, la plaine, qui entre elles ne laisse aucune barrière, aucune frontière possible; pour second lien, elles ont le climat, l'hiver, qui presque chaque année les confond pendant de longues semaines sous le même manteau de neige. Au mois de janvier, on peut aller en traîneau d'Archangel ou de Pétersbourg à Astrakan. L'absence de neige est pour le sud de la Russie une calamité presque aussi grande, presque aussi rare que pour le nord. Dans les steppes du midi comme dans les forêts voisines du cercle polaire, les fleuves demeurent plusieurs mois enchaînés par la glace. La mer d'Azof gèle comme la Mer-Blanche, la moitié septentrionale de la Caspienne comme le golfe de Finlande. La Mer-Noire est la seule des mers de la Russie d'Europe dont la glace ne ferme les ports que dans les années exceptionnellement rigoureuses; mais les larges embouchures de ses grands fleuves se prennent presque régulièrement. D'ordinaire la navigation n'est point interrompue; mais au souffle du vent du nord, sur les côtes de la Crimée comme sur celles du Canada, les bateaux ont parfois leurs agrès durcis par la glace et leur carène couverte d'une croûte congelée, qui les alourdit et les met en danger.

Sans montagnes pour les séparer, les forêts et les steppes des deux zones sont réunies par leurs fleuves. Les plus grands ont leur source dans l'une, leur embouchure dans l'autre. Les différentes régions physiques de la Russie ne correspondent point à ses bassins: celui de la Mer-Arctique ne possède que l'extrême nord, celui de la Baltique que les contrées de l'ouest; tout le centre et l'est de l'empire inclinent vers le sud par le Dniéper, le Don, et surtout par le Volga, le Mississipi russe, qui porte à la Caspienne les eaux des forêts du nord de l'Oural avec celles des lacs du sud de Novgorod. Ce n'est pas seulement ce qu'elles ont en commun, ce sont leurs dissemblances mêmes qui lient les deux grandes zones de la Russie. Plus leur sol, plus leurs produits diffèrent, plus exclusive est la vocation qu'elles semblent avoir reçue de la nature, et plus chacune est obligée de recourir à l'autre. Seul le centre de la Russie, où les forêts et les champs se touchent et se mêlent (l'ancien grand-duché de Moscou), pourrait se suffire à lui-même. Le nord et le sud ne le peuvent. Il faut au nord les blés du sud, au sud les bois du nord. Ils se tiennent dans une mutuelle dépendance qui, en dépit de tous leurs contrastes et par leurs contrastes mêmes, assure éternellement leur union. Si la nature a jamais tracé les contours d'un empire, c'est en Russie, de la Baltique à l'Oural, de l'Océan-Arctique à la Caspienne et à la Mer-Noire. Le cadre était nettement marqué, l'histoire n'a eu qu'à le remplir. Ces vastes régions étaient aussi

fatalement vouées à l'unité politique que des contrées douze ou quinze fois plus petites, comme la France ou l'Italie; bien plus, la plaine y devait rendre l'unification plus aisée et plus rapide. A cet égard, la Russie a l'avantage sur l'autre colosse du monde moderne; dans l'aplatissement général de son sol, dans l'homogénéité relative de son climat, elle a de plus solides garanties d'unité que les États-Unis d'Amérique, dont le sud et le nord sont, eux aussi, fortement reliés par un grand fleuve, mais où les contrastes de tout genre sont plus prononcés, et pourraient être encore augmentés par des acquisitions de territoire au nord et au midi. En Asie comme en Europe, c'est la nature qui a préparé le champ au règne de la Russie. Des hauts plateaux de l'Oural, elle domine les plaines de la Sibérie, des bas plateaux du Don et du Volga, la dépression caspienne et l'Asie centrale. La Russie d'Asie, la Sibérie et même le Turkestan, ne sont point pour la Russie des colonies exotiques, impossibles à assimiler, difficiles à conserver; l'un et l'autre sont un prolongement, une dépendance naturelle de ses territoires européens. Loin de ressembler aux constructions éphémères des conquérans asiatiques, l'empire russe est un édifice solide dont la Providence même a posé les fondemens. Ses limites définitives peuvent être incertaines vers l'ouest, au point de contact avec l'Europe occidentale, là où l'histoire a créé des forces vivaces indépendantes des conditions physiques; mais qu'elle perde ou gagne quelques provinces entre la Baltique et les Karpathes, la Russie est assurée de demeurer une dans son ensemble, dans ses deux grandes zones du nord et du sud, assurée de garder l'empire de la région basse et froide du vieux continent, immense région faite pour l'unité, mais en même temps pour la centralisation et par suite peut-être pour l'autocratie, pour le pouvoir absolu.

La nature avant Pierre le Grand a marqué la place de l'empire russe : quand et comment ce cadre immense sera-t-il rempli? Par combien de centaines de millions se compteront ses habitans? Quelle sera la population de cet état, le plus vaste du globe, et dans la plus grande partie de ses territoires encore l'un des moins peuplés? C'est là une grande, une difficile question; mais, s'il paraît téméraire de la prétendre résoudre, il est impossible de ne se la point poser. En face de ces immenses espaces, l'imagination se demande involontairement quel est le nombre d'hommes qu'ils peuvent, qu'ils doivent un jour contenir. Le politique se fait malgré lui la même question, et il est obligé de tenter d'y répondre. Autrement il lui faut renoncer à se faire aucune idée de l'avenir et des destinées plus ou moins prochaines de la Russie. Avec une population en proportion de celle des îles britanniques, la Russie

pourrait contenir, en Europe seulement, 600 millions d'habitans. En face de ce mirage de fourmilière humaine deux ou trois fois plus vaste que la Chine, il y a un autre mirage de vide et de solitude qui fait regarder ces immenses territoires comme incapables de jamais nourrir des peuples aussi agglomérés que ceux de l'Occident. Pour trouver la vérité entre ces deux extrêmes qui dans leur vague font tour à tour illusion à l'imagination, il faut mesurer la capacité naturelle de population des deux moitiés de l'empire. L'étude des principales régions physiques de la Russie d'Europe nous a fourni les premiers élémens de ce calcul; nous demanderons les autres à la répartition actuelle de la population, aux causes de sa distribution dans le passé, et de son mode d'accroissement dans le présent.

Le fait qui frappe d'abord les yeux, c'est l'inégale densité de la population. En Europe même, dans la Russie proprement dite, il y a des districts ruraux qui, pour une même superficie, sont plus de cent fois plus peuplés que d'autres. Deux grands ordres d'influences ont présidé à cette inégale répartition des habitans : les conditions historiques et les conditions physiques, celles-ci permanentes, essentielles, celles-là transitoires, accidentelles, et par conséquent devant s'effacer devant les autres. L'histoire, grâce à leur situation géographique, a longtemps fait aux deux grandes zones de l'empire des destinées peu en accord avec la nature du sol et du climat. Confinant aux steppes de l'Asie centrale, la zone déboisée a été la première exposée, la dernière arrachée aux invasions des nomades asiatiques. De là est venu pour la Russie un développement anormal de ces deux régions et une distribution de la population en quelque sorte artificielle. En dehors de l'ouest, auquel l'éloignement de l'Asie a fait un sort à part, les régions les plus fécondes ont été les dernières habitées, les dernières mises en culture. L'agriculture, et par suite la richesse et la civilisation, ont été des siècles avant de pouvoir fleurir à la place que la nature leur avait marquée. Repoussés du sud par les incursions des nomades (1), les Russes ont été relégués dans les régions du nord, incapables de nourrir une grande population, une grande civilisation. Encore très sensibles au XVIII[e] siècle, les effets de cette anomalie s'effacent rapidement. Déjà la moitié méridionale de l'empire contient beaucoup plus d'habitans que la septentrionale, et des contrées du tchernoziom en grande partie désertes il y a un siècle ou deux

(1) Il fallait toute l'ignorance occidentale sur la Russie pour laisser les russophobes parler « de renvoyer les Russes dans leurs steppes, d'où ils n'eussent jamais dû sortir. » Loin de venir des steppes, les Russes n'y ont mis le pied qu'à une époque très cente; on pourrait même dire qu'ils ne font qu'y entrer.

comptent parmi les plus peuplées de l'empire. La population la plus dense se presse encore autour des deux centres historiques de la vieille Russie, Kief et Moscou; mais l'ancienneté de la population n'est plus la principale raison de sa densité. A Kief, c'est le sol et le climat, à Moscou, c'est la position centrale et l'industrie qui retiennent les habitans agglomérés, tandis que la reine du nord, la grande Novgorod, n'a autour d'elle que de rares habitans, aussi pauvres que les ressources de ses campagnes.

L'influence de l'histoire sur la répartition de la population russe tend à s'effacer devant celle des conditions physiques; elle persiste cependant indirectement par un côté important, le degré de culture du peuple. Dans des conditions physiques égales, la population d'un pays, sur une surface donnée, peut être d'autant plus élevée que plus haute est sa civilisation. Chaque passage d'un degré de culture à l'autre, de la vie de chasseur à celle de pasteur, de la vie pastorale et nomade à la vie agricole et sédentaire, de l'état purement agricole à l'état industriel et commercial, chaque progrès même d'un mode d'exploitation de la terre à un autre, de l'agriculture instable comme celle des steppes à l'assolement triennal, de la culture extensive à l'intensive, chaque pas en avant dans cette longue carrière du développement des peuples élargit le champ de la population. En Russie, où, dans les limites mêmes de l'Europe, se retrouvent tous les modes d'existence depuis la vie de chasseur et la vie nomade, il n'y a de capable d'une augmentation considérable de population que les régions qui peuvent passer d'un degré de culture à l'autre. Ce passage, la nature l'interdit à plusieurs : l'extrême nord est voué à la chasse et à la pêche, les steppes ouralo-caspiennes sont condamnées à la vie pastorale et nomade; la civilisation ne le promet à d'autres que dans un avenir lointain dont nous ne pouvons supputer la date.

L'industrie ne faisant qu'éclore en Russie, c'est de la vie agricole qu'il faut attendre presque tout le développement prochain de la population de l'empire. Or l'agriculture est plus que l'industrie dans la dépendance immédiate des conditions physiques; aussi en Russie l'accroissement de la population est-il presque complétement sous l'empire de ces conditions naturelles du climat, du degré d'humidité et d'arrosement; de la situation géographique, et par-dessus tout de la fertilité du sol. Le plus ou moins de fertilité du sol, voilà l'agent qui préside manifestement à la répartition des habitans de la Russie, et, sans le retard que l'histoire a fait subir au sud de l'empire, la densité de la population y serait à peu près en raison directe de la fécondité de la terre. Cette tendance donne la raison d'un curieux phénomène statistique,

d'une sorte de contradiction qu'on ne saurait trop méditer. Si l'on prend la Russie d'Europe avec la Pologne, la Finlande et le Caucase, on trouve que les deux tiers de ses habitans n'occupent pas un tiers de son territoire, et, chose plus singulière, c'est dans cette zone la plus peuplée que la population augmente le plus (1). Cette apparente anomalie s'explique aisément : cette zone, où la population est la plus dense ou la plus progressive, renferme les parties les plus productives de l'empire. Elle est composée de quatre régions, dont trois possèdent les meilleures terres de la Russie, et dont la quatrième en est le grand, presque l'unique centre industriel. Les régions agricoles sont la terre noire, le grenier de la Russie et de l'Europe, — les steppes à sol arable, qui déjà commencent à rivaliser avec le tchernoziom, en attendant qu'elles se confondent avec lui, — enfin les frontières occidentales de l'empire, le royaume de Pologne avec une partie de la Lithuanie et des provinces baltiques, pays dont le sol est moins riche, mais dont la position géographique et l'ancienneté de la civilisation favorisent l'essor. La région industrielle est celle de Moscou et des gouvernemens voisins, qui doit sa nombreuse population moins à des causes historiques qu'à sa position centrale entre les deux grandes voies fluviales de l'intérieur de l'empire, le Volga et son affluent l'Oka, et au voisinage des plus belles contrées forestières du nord en même temps que des plus fertiles terres du tchernoziom. Réunies, ces quatre régions n'occupent en-deçà de l'Oural que 1,700,000 kilomètres carrés sur une surface d'environ 5 millions 1/2, tandis qu'elles comptent de 53 à 54 millions d'habitans sur un total de 77 à 78. Avec une population d'une densité moyenne, plus de quatre fois supérieure au reste de la Russie d'Europe, elles ont une augmentation proportionnellement deux fois et demie plus forte (8,6 pour 100 contre 3,4 pour 100 dans une période de neuf ans). C'est à leur point de réunion, vers le méridien de Moscou et au sud de cette ville, que se trouve le centre de gravité naturel de l'empire. Ce sont là les parties vitales de la Russie; les autres régions, qui comprennent les deux tiers de son territoire européen, n'en sont que des appendices plus ou moins indispensables : toute leur importance est déterminée par leurs relations avec ce noyau central, les unes le reliant à la mer et par de longs fleuves lui ouvrant des débouchés sur l'Europe ou l'Asie, les autres lui offrant dans leurs montagnes de précieuses richesses minérales; la plupart lui gardant dans leurs forêts d'immenses réserves de bois, quelques-unes lui servant au midi de jardin et comme de serre ou de verger.

(1) Séménof : *Statistitcheski Vréménik*, p. 154-155.

C'est de ce noyau de ces forces productives, qui n'a guère que trois fois l'étendue de la France, que doit venir à la Russie presque tout l'accroissement de sa population; mais dans ces régions mêmes le progrès ne peut être partout identique. Une grande partie de cette zone semble n'être pas très éloignée des limites naturelles de sa population, au moins dans l'état actuel de culture de la Russie. La région industrielle centrale, qui autour de Moscou, entre le Volga et l'Oka, renferme de 9 à 10 millions d'habitans, n'a pas encore atteint une moyenne de 35 par kilomètre carré, et déjà elle ne croît plus que lentement (1). La zone agricole la plus fertile, le tchernoziom, a généralement dépassé cette moyenne de 35 âmes; dans certaines de ses parties, au centre et à l'ouest, ce nombre moyen s'élève même à 45, et dans un de ses gouvernemens agricoles, en Podolie, presqu'à 55, aussi haut que le gouvernement avec la ville de Moscou. Dans cette vaste zone du tchernoziom, c'est encore la partie la plus peuplée sur la rive droite du Dniéper qui offre l'accroissement le plus rapide. Là, autour et au sud de Kief, tout se réunit pour stimuler la population : le voisinage de l'Europe et de la mer, la facilité des débouchés, la clémence relative du ciel, les forêts qui fournissent du combustible, une industrie agricole prospère, les raffineries de sucre, tout, jusqu'aux Juifs, qui s'entassent dans les villes de ces anciennes provinces polonaises. Parvenues déjà au chiffre de 45 habitans par kilomètre carré, ces régions gagnent plus de 1 pour 100 par an. Il y a une autre partie de la terre noire en progrès notable et probablement plus durable, ce sont les contrées au sud et à l'est, qui ont récemment passé de la culture instable des steppes à la culture fixe, et qui travaillent à rattraper la population des terres voisines plus anciennement cultivées. La région centrale du tchernoziom, sur les deux rives du Don et sur la rive droite du Volga, moins favorisée par le climat et les débouchés, demeure au contraire presque stationnaire avec environ 40 âmes par kilomètre carré. A ce chiffre, il semble que dans les conditions actuelles la terre soit comme saturée d'habitans. Dans cette contrée et en général dans toute la zone de la terre noire, il n'y aura d'accroissement considérable de population qu'avec l'abandon du système d'assolement triennal, avec la substitution de la culture intensive à la culture extensive. Or ce progrès est encore éloigné. Il ne sera possible que lorsque toutes les steppes auront été livrées à la charrue, et peut-être est-il difficilement com-

(1) Comme terme de comparaison, on se rappellera qu'en France la population est approximativement de 68 habitans par kilomètre carré, d'à peu près autant en Prusse, dans la Grande-Bretagne de 95, en Autriche de 55, en Danemark de 45, en Portugal de 40, en Espagne de 31.

patible avec le mode d'exploitation plus ou moins solidaire de la commune russe, telle qu'elle est constituée aujourd'hui. S'il n'accomplit cette dernière évolution, le tchernoziom, malgré toute sa fécondité, aura de la peine à atteindre le chiffre moyen de 60 habitans par kilomètre carré, peut-être même celui de 50 à 55. Une augmentation de population d'un tiers, soit de 8 à 10 millions d'habitans, est tout ce que cette zone, la plus belle de ses domaines, peut offrir à la Russie d'ici à un siècle ou deux.

Il en est autrement des steppes à sol fertile. C'est de tout l'empire la région où la population russe peut recevoir le développement le plus considérable, la seule même en Europe où elle puisse aisément doubler ou tripler. Ces steppes sont en train d'accomplir l'évolution économique la plus féconde pour la population, le passage de la vie pastorale à la vie agricole ou au moins de l'agriculture instable, errante, à l'agriculture fixe, permanente. Aussi est-ce la zone où l'accroissement est le plus prompt. Encore en grande partie désertes au commencement du siècle, ces steppes comptent aujourd'hui de 8 à 9 millions d'habitans. La densité de la population y est de 14 à 15 âmes par kilomètre carré; elle est déjà supérieure à celle de presque toutes les contrées de la région des forêts, bien plus anciennement peuplées. Dans la Nouvelle-Russie, autour d'Odessa, elle a dépassé notablement 20 habitans par kilomètre, et avec le secours de l'émigration elle augmente de près de 3 pour 100 par an, s'approchant avec rapidité de cette limite de 23 âmes par kilomètre, au-delà de laquelle l'agriculture fixe devient une nécessité. Dans les contrées plus centrales et surtout à l'est, la population est moindre et le progrès plus lent. L'éloignement et peut-être aussi l'organisation militaire de ces pays, en grande partie occupés par les cosaques, expliquent ces différences; mais quand le sud-ouest, favorisé par le voisinage de la mer et de l'Europe, aura atteint un certain chiffre, l'émigration refluera vers le centre et l'est. D'une moyenne de 14 habitans par kilomètre carré, la population du tchernoziom steppien s'efforcera de monter au niveau de celle de la terre noire proprement dite, à 40, peut-être à 50. Ses 8 ou 9 millions d'habitans pourraient ainsi s'élever à 20, peut-être à 25 millions. Aller au-delà semble difficile malgré toute la fécondité de la steppe, atteindre à ce niveau ne sera même pas l'affaire de quelques années. Ces plaines au sol si fertile ont de redoutables adversaires dans le climat, dans le manque d'eau, dans le manque de bois; même avec l'aide des chemins de fer et des mines de charbon, qui leur fourniront les matériaux de construction et le combustible, il est douteux qu'elles arrivent de longtemps à une population continue égale à celle que possède aujourd'hui la terre

noire. Les steppes arables en Europe même ne seront pas encore toutes en culture régulière à la fin du XIXe siècle; elles ne seront pas toutes arrivées à une population normale avant le milieu du XXe, et jusque-là elles seront pour l'agriculture de l'Occident tour à tour une précieuse réserve et une redoutable concurrence.

Sur la frontière occidentale viennent les dernières contrées qui promettent une augmentation notable. Ce sont des pays d'acquisition plus ou moins récente pour la Russie, les plus européens par l'histoire et l'éducation comme par la position, la Pologne, la Lithuanie, et deux des provinces baltiques, la Livonie et la Courlande. Sans égaler le tchernoziom, le sol de ces provinces est d'une fertilité suffisante, et le voisinage de l'Europe et de la mer, le climat, le degré d'humidité et l'abondance de l'irrigation naturelle, une heureuse proportion des bois, des champs et des prairies, leur donnent de grands avantages sur tout le reste de l'empire; leur civilisation, plus ancienne, plus occidentale, leur en donne un autre. Les procédés de culture y sont plus avancés, et le sol, à fertilité égale, y rend plus. Naturellement c'est dans le royaume de Pologne que toutes ces causes favorables agissent le plus; aussi, en dépit de la situation politique et des maux des diverses insurrections, en dépit de l'émigration ou de la déportation, en dépit des droits mal réglés des propriétaires et des paysans, est-ce la partie la plus peuplée de tout l'empire et une des plus prospères. Avec une surface d'environ 120,000 kilomètres carrés, le royaume de Pologne touche à une population de 6 millions d'habitans. Il a une moyenne de près de 50 âmes par kilomètre, ce qui est presque autant que l'Autriche, plus que le Portugal et le Danemark, beaucoup plus que l'Espagne. Malgré ce chiffre élevé, un pays ainsi éprouvé ne peut avoir atteint l'extrême limite de sa population, d'autant plus qu'au secours de son agriculture vient l'industrie, à laquelle l'union de la Pologne avec la Russie ouvre de larges débouchés. Plus grand et plus rapide est cependant le développement à espérer de la Lithuanie et des provinces baltiques, au moins des deux méridionales, la Courlande et la Livonie. Dans ces pays également privilégiés pour la position géographique, si ce n'est autant pour le sol et le climat, la densité de la population est presque de moitié inférieure à celle des *gouvernemens de la Vistule,* comme les organes officiels appellent aujourd'hui le royaume de Pologne. Tout en étant en progrès sensible, notablement au-dessus de 1 pour 100 par an, il leur faudra bien du temps, s'ils y parviennent jamais, pour atteindre au chiffre actuel de la Pologne. Ce serait alors un maximum de 5 à 6 millions d'habitans que l'empire pourrait recueillir de ce côté.

Dans toute la vaste région du nord, l'industrie seule peut ac-

croître la population avec la richesse de l'empire. Or la Russie n'est pas moins bien douée sous ce rapport que sous celui du sol agricole. La nature lui a donné les deux grands instrumens de travail, le fer et le charbon. On ne sait pas bien encore quelles richesses de charbon recèlent les plaines russes; on en découvre de tous côtés et de toute sorte, au centre, autour de Moscou, au sud dans le bassin du Donets, dans les gouvernemens de Kief et de Kherson, sur les deux versans du Caucase et jusqu'en Asie, dans les steppes des Khirgizes et dans les monts Ourals et les monts Altaï. Longtemps entravé dans le nord par le manque de débouchés, dans le sud par le manque de combustible, le développement industriel sera bientôt accéléré par l'achèvement des chemins de fer et l'exploitation des mines de charbon. Pour la population, ce sera d'abord surtout d'une manière indirecte qu'il servira à la grossir, en lui ouvrant des régions désertes et en l'attirant sur ses pas jusqu'aux extrémités de l'empire. L'agriculture s'avancera sur la route frayée par l'industrie. Ainsi les mines de l'Oural conduiront aux fertiles plaines de la Sibérie occidentale, celles des monts Altaï et des montagnes du fleuve Amour entraîneront jusqu'au cœur de l'Asie, comme en Californie et en Australie la population est venue sur les pas des chercheurs d'or.

V.

Quel est en somme l'accroissement de population que les conditions physiques et économiques des diverses régions de l'empire permettent à la Russie? La terre noire peut fournir un contingent de 8 à 10 millions d'âmes, les steppes de 20 à 25 millions, les provinces des frontières occidentales de 5 à 6. A ces chiffres doit s'ajouter l'apport de quelques régions moins vastes, dont l'augmentation est encore notable. C'est l'Oural avec ses mines, auxquelles les chemins de fer de Sibérie vont bientôt ouvrir des débouchés; c'est la Crimée et le Caucase septentrional, où les immigrans comblent les vides laissés par l'émigration des indigènes mahométans. Au sud-ouest, ce sont les marais de Pinsk, où l'homme se met à occuper tout ce que ne lui disputent point les eaux; au nord-est, sur les bords de la Kama, de l'Oufa et de la Viatka, c'est une contrée boisée, dont les forêts par exception recouvrent un sol fertile assez analogue à la terre noire. En doublant le nombre actuel des habitans de ces quatre régions encore parmi les moins peuplées de l'empire, on obtiendrait 7 ou 8 millions d'âmes.

Pour toutes les possessions russes en Europe, nous aurions ainsi

un total de 40 à 55 millions d'habitans, d'augmentation possible et en partie prochaine. Si l'accroissement n'avait d'autre limite que les moyens de nourriture, la Russie méridionale, avec ses champs de blé sans bornes, pourrait seule contenir des peuples innombrables; mais dans notre civilisation le besoin de nourriture n'est point seul à régler les mouvemens de la population. L'augmentation modérée dans les terres mêmes qui donnent le plus d'excédant de grains permet d'espérer qu'en Russie la multiplication des hommes n'ira point, comme dans certaines contrées asiatiques, jusqu'aux limites de la faim. Le climat même de la Russie a des exigences qui tendent à borner le nombre de ses habitans, et les progrès de la civilisation auront une influence analogue en développant avec le bien-être les besoins de consommation du peuple russe.

Aux millions d'âmes que peut fournir à la Russie son territoire européen, ses possessions asiatiques en viendront ajouter d'autres. Là les calculs, n'ayant point les mêmes bases, ne sauraient avoir la même précision. Couvrant plus de 14 millions de kilomètres carrés, la Russie d'Asie est plus de deux fois et demie plus vaste que la Russie d'Europe, et dans ses trois grandes divisions, Transcaucasie, Asie centrale et Sibérie, elle ne contient pas 10 millions d'habitans. Ce n'est pas 1 par kilomètre, et le climat au nord, le sol au sud, destinent la plus grande partie de ces immenses espaces à ne jamais dépasser cette moyenne qui signale de vrais déserts. Avec la place occupée par ses montagnes, la plus favorisée de ces trois divisions, la Transcaucasie, sera longtemps avant de doubler ses 2,500,000 âmes. Bien plus vaste et aujourd'hui à peine plus peuplée, l'Asie centrale est couverte de steppes de sable, entrecoupée de monticules également de sable et de plateaux pierreux. L'agriculture n'y rencontre que des oasis, comme celles où sont placées les capitales des khans tatars que la Russie réduit au vasselage. La seule zone du Turkestan qui paraisse susceptible d'un large développement est placée à son extrémité sud-est, au pied des hautes montagnes de l'Asie centrale, dont les eaux entretiennent la fécondité du sol. La colonisation russe trouvera un autre champ d'activité dans la vallée du fleuve Amour. Au nord de ce fleuve, en dehors des côtes voisines de la mer du Japon, la Sibérie orientale n'aura jamais d'autres habitans que des tribus de chasseurs; mais entre l'Oural et l'Altaï, dans le bassin de l'Obi, la Sibérie occidentale offre à l'agriculture des terres magnifiques, comparables à celles des steppes fertiles, et qui après elles forment la région de tout l'empire qui promet aux tsars le plus grand contingent de population. Dans la Transcaucasie et dans le Turkestan, la Russie devra s'estimer heureuse si avant un siècle ou deux elle voit

doubler la population, ce qui lui donnerait un accroissement de 5 à 6 millions de sujets plus ou moins civilisés et plus ou moins soumis. De la Sibérie occidentale au contraire, elle peut recueillir à une époque relativement prochaine 10, 15, 20 millions peut-être d'habitans, tous Russes et n'étant séparés de l'Europe que par les basses croupes de l'Oural.

De 40 à 55 millions d'âmes en Europe, un chiffre plus difficile à déterminer et plus tard réalisable, 20, 30 millions en Asie, voilà toute l'augmentation dont se puisse flatter la Russie d'ici à un ou deux siècles. Ce ne sera jamais la population de la Chine, ce ne sera même pas probablement celle des États-Unis d'Amérique au xxi[e] siècle; mais, quelque remaniement de la carte que l'on suppose, aucune puissance de l'Europe n'aura jamais à prétendre à rien de pareil. Ce sera beaucoup pour la Russie, si elle arrive à doubler sa population actuelle; mais elle compte aujourd'hui 85 millions de sujets dont 76 en Europe, et le progrès de sa population totale est d'environ 1 pour 100 par an, de plus de 1 pour ses territoires européens seuls. On dit parfois que la Russie aura 100 millions d'habitans dans un siècle; ce ne sera point dans cent ans, ce sera dans vingt. Au milieu du siècle prochain, tout permet de croire qu'elle comptera de 130 à 150 millions de sujets, dont près des neuf dixièmes en Europe et de nationalité russe.

L'analyse de la population russe fournit plus d'un grave enseignement. Une première remarque, c'est l'énorme prédominance de la population rurale sur la population urbaine, celle-ci ne formant qu'un dixième du nombre total des habitans. Ce seul fait montre la Russie comme un empire de paysans, un état patriarcal où les villes et tout ce qu'elles supposent, la bourgeoisie, la vie publique, le mouvement intellectuel et politique, n'occupent qu'une place secondaire. Une autre remarque plus importante, c'est que, malgré la faible moyenne de l'ensemble, les parties les plus productives de l'empire, la région industrielle de Moscou, la région agricole de la terre noire, ont une densité de population qui approche déjà sensiblement de celle de l'Europe occidentale, et en Russie, comme partout, l'agglomération des habitans tend à élever le niveau de la civilisation en même temps qu'elle donne plus de cohésion au peuple, plus de moyens et d'action au gouvernement.

De ces tableaux statistiques ressort une autre leçon plus instructive encore. La Russie est un pays en train de se peupler; c'est, à beaucoup d'égards, une vraie colonie, et ce fait a une importance capitale pour qui veut sérieusement apprécier et ses ressources et ses difficultés. La Russie est une colonie, et, à vrai dire, elle l'a toujours été : toute son histoire n'est que l'histoire de sa colonisa-

tion. Ce fut d'abord le tour de l'ouest, puis du nord et du centre, aujourd'hui c'est celui du sud et de l'est. Les bassins inférieurs du Dniéper, du Don, du Volga, sont comparables sous ce rapport à ceux du Mississipi et du Missouri, l'est russe à l'ouest américain. C'est pour des motifs analogues qu'à mesure que ses territoires se peuplent la Russie forme de nouveaux gouvernemens, comme l'Amérique de nouveaux états. Le caractère colonial se montre dans les dates de la fondation des villes, comme dans la rapidité de leur progrès et dans leur aspect même. Sébastopol, Kherson, Nicolaïef, Kharkof, Taganrog, Saratof, Samara, Perm, la plupart des chefs-lieux de gouvernement ou de district du sud et de l'est, sont moins anciens que les capitales des états de l'Atlantique dans l'Amérique du Nord. Il est d'autres villes en Russie de construction presque aussi récente et de progrès presque aussi admirable que celles de l'ouest américain. Odessa est aussi jeune que le siècle, et déjà aussi grand que Rouen et Le Havre mis ensemble. La Nouvelle-Russie, qui l'a pour capitale, mérite aussi bien son nom qu'aux États-Unis la Nouvelle-Angleterre le sien, et elle est de colonisation bien autrement moderne. A peu près déserte au commencement du siècle, cette contrée a quintuplé, sextuplé de population en moins de cent ans (1). Le développement des villes et des campagnes des bords du Volga entre Simbirsk, Samara et Saratof, n'a guère été moins rapide.

L'aspect de toutes ces villes du sud et de l'est répond à leur récente origine. Comme dans le *far-west* des États-Unis, elles sont toutes bâties sur un large plan, toutes semblables les unes aux autres, sans intérêt, sans individualité, sans autre différence que celle de la position. Comme en Amérique, elles couvrent bien plus d'espace que les villes européennes d'égale population; on sent qu'elles sont construites moins pour le présent que pour l'avenir, pour un développement indéfini qui ne vient point toujours aussi vite qu'on l'espérait. Avec leurs vastes édifices publics, leurs ambitieux boulevards et ces larges rues que les générations futures seules rempliront, les plus prospères ont un air inachevé, peu agréable au voyageur. Comme en Amérique, les villes, au lieu de suivre les pas de l'agriculture et de la population, les ont souvent précédées, bâties de toutes pièces dans des lieux déserts; mais aussi, comme en Amérique, plus d'une de ces orgueilleuses cités a été, au lendemain même de sa fondation, abandonnée pour une rivale mieux placée, et demeure avec ses places démesurées qu'aucune foule n'animera jamais.

(1) Buschen, *Aperçu statistique des forces productives de la Russie.*

Il est curieux de mesurer dès maintenant les conquêtes de la colonisation russe, de compter combien de parallèles de latitude, combien de degrés de longitude, elle a du nord au sud, de l'ouest à l'est, gagnés sur la nature ou sur la barbarie. C'est toute cette vaste région des steppes et de la terre noire, l'ancienne demeure du cavalier scythe, tatar ou cosaque. Ce sont les côtes de la Mer-Noire et de l'Azof, où au commencement des temps modernes les Génois avaient encore des comptoirs fortifiés, comme nous en avons le long des côtes d'Afrique. C'est le bassin du Don, qui coule à l'est du Jourdain, et le cours central du Volga, qui coule à l'est de l'Euphrate. C'est la plus vaste, presque la seule conquête de l'Occident sur l'Orient, de l'Europe sur l'Asie, ou, pour mieux dire, grâce aux Russes, la première a presque doublé aux dépens de la seconde.

Ces résultats sont grands; ils le paraissent bien davantage quand on se rend compte de la manière dont ils ont été atteints. Avec quels élémens s'est faite et se continue cette immense et rapide colonisation? Avec le peuple russe, qui pour cette grande œuvre n'a obtenu de l'étranger que des secours nuls ou insignifians. Les deux Amériques, l'Australie et toutes les colonies des deux hémisphères reçoivent chaque année un contingent plus ou moins considérable d'émigrans et de capitaux européens; la Russie a été obligée de se coloniser elle-même, sans aide d'hommes ou d'argent de personne. Une colonisation sans immigration, par un pays lui-même peu peuplé, par une nation elle-même encore peu ou tout récemment civilisée, telle est la tâche accomplie par la Russie.

Si l'empire russe s'est colonisé tout seul, ce n'est point faute d'avoir demandé des secours à l'Europe. Nul état nouveau n'a fait aux émigrans d'aussi belles promesses, nul ne les a tenues plus scrupuleusement. Il lui en est arrivé de deux côtés, de l'Allemagne et des provinces gréco-orthodoxes de la Turquie et de l'Autriche. Ces deux classes de colons, venus les uns et les autres au XVIIIe siècle ou au commencement du XIXe, ont joué un rôle également digne d'attention pour le politique et l'économiste, mais toutes deux n'ont eu qu'une part secondaire, une part locale dans cette œuvre immense. Les Allemands sont les plus nombreux. Appelés par Catherine II et d'autres souverains russes, établis dans les meilleures terres de l'empire, un peu de tous côtés, depuis Péterhof, aux environs de Pétersbourg, jusqu'au-delà du Caucase, mais surtout dans la Nouvelle-Russie, dans la Crimée et sur le Bas-Volga, ces Allemands sont restés agglomérés en groupes distincts, comme des enclaves au milieu de la population russe, sans mélange avec elle, sans influence sur elle. Ils sont aujourd'hui en

Russie environ 600,000, conservant leur religion, leur langue, leurs mœurs, portant le nom de *colonistes* et formant sous ce titre une classe à part, en dehors des quatre ou cinq castes entre lesquelles est répartie la nation russe, et, comme celles-ci, ayant ses priviléges particuliers, entre autres l'exemption du service militaire. Vivant en étrangers dans l'état dont ils sont sujets, ces colonistes ont développé admirablement, mais exclusivement, plusieurs des qualités germaniques, l'esprit d'ordre, l'esprit de famille et d'économie. Ils se sont fait dans leurs petites républiques une civilisation villageoise et pour ainsi dire domestique. Ils ont formé des colonies agricoles fort prospères, fort curieuses pour le politique comme pour le philosophe; ils sont arrivés à un bien-être honnête et modeste, mais sans chercher à s'élever au-delà matériellement ou moralement. Aussi presque nulle au point de vue matériel par leur isolement, leur influence sur le peuple russe a été moindre encore au point de vue moral. Si l'Allemagne a eu une si grande part dans le développement de la Russie, elle l'a dû bien moins à ces colonies, toutes repliées sur elles-mêmes, qu'aux Allemands des provinces baltiques et à ceux de l'empire.

Tout différent a été le rôle des émigrans gréco-slaves. Alors même qu'ils ne se sont pas encore complétement fondus dans le peuple russe, ils ne forment pas, comme les Allemands, un corps à part dans l'empire. La ressemblance de langue pour les Slaves, l'unité de foi pour presque tous, ont été un trait d'union entre ces émigrans et leur nouvelle patrie. Il y a parmi eux de toutes les tribus chrétiennes de l'Orient : Grecs, Roumains, Serbes, Dalmates, Bulgares, Tchèques, Ruthènes, anciens sujets turcs ou autrichiens, venus jadis en Russie par sympathie politique ou religieuse. Cette émigration, contemporaine du premier réveil national de ces petits peuples d'Orient, a peu à peu cessé à mesure des progrès de leur indépendance ou de leur autonomie sur le sol natal. C'est dans la Nouvelle-Russie et en Crimée que se sont établies la plupart de ces colonies, fondées le plus souvent, comme celles des Allemands, par villages et même par villes. La contrée autour d'Odessa, avant son nom actuel de Nouvelle-Russie, reçut même de ses colons serbes le nom de Nouvelle-Serbie. Beaucoup de ces Orientaux ont pris en Crimée ou sur les côtes voisines la place laissée vide par les émigrans tatars ou nogaïs, en sorte qu'entre les deux empires russe et turc il s'est établi un double mouvement d'émigration et d'immigration, l'un attirant à lui les chrétiens, l'autre les musulmans. Chose singulière, ces petites colonies orientales, grossies d'Arméniens et de Juifs, ont eu sur le développement de la Russie une influence plus considérable que ces florissantes colonies allemandes,

qui n'ont vécu que pour elles-mêmes. Inférieures au point de vue agricole, elles ont donné à la marine et au commerce russe une impulsion qui, vers le commencement du siècle, ne leur pouvait guère venir d'ailleurs; elles leur ont fourni à la fois des négocians et des matelots. Les ports de la Mer-Noire et de l'Azof, Odessa, Kherson, Mariopol, Taganrog, ont été longtemps des villes à moitié grecques, et le sont encore en partie.

Allemands ou Orientaux, quels qu'aient été leurs services, ni les uns ni les autres ne peuvent réclamer une large part dans les millions d'habitans et les millions d'hectares de terre cultivée dont se sont enrichis en moins d'un siècle le sud et l'est de la Russie. Le grand colonisateur du sol russe, c'est le peuple russe lui-même. Dans ce fait si simple en apparence, que de difficultés, que d'infériorités de tout genre, si l'on y regarde de près! Au lieu des hommes les plus entreprenans des états les plus avancés de l'Europe, comme en Amérique ou en Australie, un peuple que des circonstances physiques et historiques ont longtemps maintenu en arrière, un peuple de paysans, hier encore serfs, — au lieu de toutes les libertés politiques et civiles, au lieu de l'indépendance et presque de la royauté de l'individu, un état autocratique, un empire militaire, une solidarité communale qui lie l'homme à l'homme et attache le laboureur à la terre. La Russie a eu devant elle une tâche double et comme inconciliable : emprunter la civilisation européenne et en même temps la porter dans des pays déserts. Elle a eu à la fois une nation à élever, un sol à coloniser. Cette colonisation, il la lui a fallu faire dans les circonstances qui partout répugnent le plus à l'expansion coloniale, avec des armées permanentes et un long service militaire, avec une étroite centralisation et une administration omnipotente. C'est cette situation contradictoire, bien plus qu'une infériorité du sol ou du climat, qui a rendu son développement moins rapide et surtout moins complet que celui de l'Amérique du Nord. C'est cette situation, et non le sol ou le climat, qui a éloigné de la Russie l'émigration européenne, et qui l'en privera probablement toujours. Elle a beau posséder des deux côtés de l'Oural d'admirables terres qui n'attendent que la charrue, les colons de l'Occident ne se dirigeront point vers elle. A climat égal, à sol inférieur, ses voisins mêmes du nord scandinave lui préféreront le *far-west* américain ou le Canada.

La Russie est un pays de colonisation; c'est là, quand il s'agit d'elle, une des choses qu'il ne faut jamais perdre de vue. Beaucoup de ses qualités, beaucoup de ses défauts privés ou publics viennent de cette situation. De là en partie cet esprit positif, réaliste, de la plupart des Russes; de là ce manque de sentimentalité, de là

aussi ce défaut trop reproché de manque d'originalité dans les plus hautes facultés humaines, et cette superficialité dans tout ce qui n'est que le luxe de l'intelligence et de la civilisation. Ces défauts se retrouvent à un plus ou moins grand degré chez les Américains et dans toutes les colonies, où plus qu'ailleurs les exigences de la vie pratique priment toute autre préoccupation; mais d'ordinaire ils vont avec certaines qualités, la confiance en ses forces, un heureux tempérament de solidité et de flexibilité, un certain esprit de conduite et aussi d'entreprise. Ces avantages, comme ces lacunes, se rencontrent chez les Russes; mais les uns et les autres y sont alliés à d'autres élémens qui parfois les dissimulent ou les neutralisent. La Russie est une colonie âgée d'un siècle ou deux, et en même temps c'est un empire âgé de mille ans. Elle tient de l'Amérique et elle tient de la Turquie. Cette antithèse peut seule donner l'intelligence de son caractère national comme de sa situation politique. C'est un pays à la fois neuf et vieux, une ancienne monarchie à demi asiatique et une jeune colonie européenne; c'est un Janus à deux têtes, occidental par devant, oriental par derrière, vieux et usé par une face, adolescent et presque enfant par l'autre.

Dans cette opposition est le principe des contrastes qui nous frappent partout en Russie, dans la vie privée, dans le caractère, dans le gouvernement, contrastes si fréquens qu'ils deviennent la règle, et qu'en Russie on pourrait ériger la contradiction en loi. Tout y a contribué, la situation géographique entre l'Asie et l'Europe, comme à cheval sur les deux, — le mélange de races encore mal fondues, — un passé historique disputé entre deux mondes, et formé de phases violemment opposées. Cette loi des contrastes domine tout. De là les jugemens si différens portés sur la Russie, et qui le plus souvent ne sont faux que parce qu'ils ne montrent qu'un côté. Cette loi des contrastes se retrouve partout, — dans la société par l'immense intervalle entre les hautes et les basses classes, en politique dans l'initiative libérale des lois et l'inertie stationnaire des habitudes; elle se retrouve jusque dans l'individu, dans ses idées, dans ses sentimens, dans ses manières. Le contraste est dans la forme comme dans le fond, dans l'homme comme dans la nation; il se découvre à la longue en toutes choses, comme il éclate au premier regard dans le costume, dans les maisons, et dans ces villes de bois aux larges rues parallèles, qui tiennent à la fois des nouvelles cités d'Amérique et des échelles du Levant.

Cette dualité qui domine toutes les conditions d'existence de la Russie a une influence directe sur son développement matériel et politique comme sur son développement moral. Vieille monarchie et jeune colonie, elle a les faiblesses de chacune, sans en avoir

toutes les forces. L'empire militaire nuit à la colonie, et celle-ci à l'empire militaire. État d'un nouveau monde, ayant des déserts à peupler, à défricher, la Russie par son contact avec l'Europe est soumise aux mêmes charges d'armées et de finances que nos vieux états peuplés et civilisés depuis des siècles. Quand, il y a quelques années, les États-Unis furent menacés de sécession, ce qu'ils eurent le plus à redouter, ce ne fut pas l'amoindrissement de leur territoire et de leur puissance, ce fut, par la création même de deux états rivaux sur le même continent, le changement radical de toute leur situation économique et politique. La géographie a placé la Russie dans la position où la sécession du sud ou de l'ouest eût mis les États-Unis. Isolée de l'Europe par un océan comme l'est l'Amérique, elle eût eu un développement bien plus facile et plus sûr; elle ne serait pas obligée de se partager entre deux tâches contradictoires. Les inconvéniens de cette situation matérielle sont singulièrement accrus par les désavantages moraux. Avec l'œuvre de l'Europe et de l'Amérique à la fois, la Russie a dans ses habitans des instrumens inférieurs pour la préparation à ceux de l'Amérique et de l'Europe. Elle ressemble à un acteur obligé d'entrer en scène avant d'avoir pu apprendre son rôle, à un homme dont l'éducation n'a pas été faite dans l'enfance, et qui est obligé de l'achever au milieu des travaux et des luttes de l'âge adulte.

La Russie est un peuple en état de formation au point de vue moral comme au point de vue matériel. Pour l'un comme pour l'autre, on ne peut sans injustice la comparer aux états de l'Europe occidentale. Vis-à-vis d'eux, elle se trouve dans la position d'une armée en train de se former et encore dispersée vis-à-vis d'une armée dont les cadres sont complets et les corps concentrés. Elle peut être faible aujourd'hui devant des peuples qui dans un siècle ou deux seront hors d'état de lutter avec elle. On l'a bien vu lors de la guerre de Crimée. Depuis elle a fait d'immenses progrès, et une entreprise comme celle de Sébastopol aurait actuellement bien peu de chance de succès. Aucun peuple n'a jamais tiré meilleur parti d'une défaite; cependant aujourd'hui encore la force de la Russie est moins grande que sa masse, moins grande que sa population. Les Russes le sentent mieux que personne; mais ils savent aussi que le temps et le travail mettront bientôt leur puissance réelle au niveau de leurs ressources naturelles et de la grandeur de leur territoire.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV

ET LE

BARON DE BUNSEN

II.

LA FONDATION DU NOUVEL EMPIRE D'ALLEMAGNE.

Aus dem Briefwechsel Friedrich Wilhelms IV mit Bunsen, von Leopold von Ranke, 1 vol. in-8°; Leipzig 1873.

La crise de la Suisse en 1847, on l'a vu par notre première étude (1), avait été l'occasion des dissentimens les plus vifs entre Frédéric-Guillaume IV et M. de Bunsen. On a vu aussi quelles révélations inattendues cette correspondance des deux amis apportait à l'histoire. Sans les lettres de Frédéric-Guillaume, que M. de Ranke lui-même appelle des invectives, sans les réponses embarrassées ou irritées de M. de Bunsen, nous ne saurions pas avec quelle passion le roi de Prusse défendait sa principauté de Neufchatel, avec quels efforts il s'attachait à ce dernier reste du moyen âge, enfin quel fut son désespoir, un désespoir de mort, lorsqu'il dut abandonner lui-même l'antique fief de la maison d'Orange et délier de leur serment ses sujets, devenus républicains. C'est là un épisode vraiment pathétique désormais restitué aux annales du XIXe siècle. Cependant, si l'on cherche dans ces lettres non pas ce qui concerne tel ou tel personnage, mais ce qui nous intéresse directement nous-mêmes, ce qui se rapporte à nos préoccupations d'aujourd'hui, on

(1) Voyez la *Revue* du 1er août.

est obligé de se rappeler les paroles par lesquelles M. Guizot terminait son récit des affaires suisses : « Plus de vingt ans se sont écoulés; qui se souvient et se soucie de M. Ochsenbein et du *Sonderbund?* L'histoire a des intermèdes pendant lesquels les événemens et les personnages qui viennent d'occuper la scène en sortent et disparaissent pour un temps, pour le temps des générations voisines de celle qui a vu et fait elle-même ces événemens. L'histoire d'avant-hier est la moins connue, on peut dire la plus oubliée du public d'aujourd'hui; ce n'est plus là, pour les petits-fils des acteurs, le champ de l'activité personnelle, et le jour de la curiosité désintéressée n'est pas encore venu. Il faut beaucoup d'années, des siècles peut-être, pour que l'histoire d'une époque récente s'empare de nouveau de la pensée et de l'intérêt des hommes. C'est en vue de ce retour que les acteurs et les spectateurs de la veille peuvent et doivent parler de leur propre temps; ils déposent des noms et des faits dans des tombeaux qu'on se plaira un jour à rouvrir. C'est pour cet avenir que je retrace avec détail les négociations assez vaines dont le *Sonderbund* fut l'objet; je tiens à ce que les curieux, quand ils viendront, trouvent ce qu'ils cherchent et soient en mesure de bien connaître pour bien juger (1). »

Le sujet auquel va être consacrée cette seconde étude est d'un ordre tout différent. Il s'agit de l'empire d'Allemagne. Les intérêts qui s'agitent dans cette partie de la correspondance des deux amis, bien loin de se présenter à nous comme un souvenir, préoccupent aujourd'hui plus que jamais les esprits attentifs; c'est la première des questions européennes. Lorsque, lisant tout à notre aise, grâce à M. Léopold de Ranke, les lettres passionnées de Frédéric-Guillaume IV et de M. de Bunsen sur la question de l'unité allemande, nous nous demandons en fin de compte qui avait tort, qui avait raison, ce n'est pas un problème de politique rétrospective que nous essayons de résoudre; le présent et l'avenir sont engagés dans le débat. Voici des renseignemens nouveaux qui viennent confirmer nos indications d'autrefois; nous les livrons aux hommes qui ont charge d'âmes. Toute politique sérieuse suppose et exige la connaissance des grands courans d'opinion qui se forment au sein des peuples. Si nos hommes d'état et nos diplomates, dans ces vingt-cinq dernières années, ont trop négligé cette étude, ce n'est pas une raison pour que les observateurs désintéressés renoncent à leur tâche. De terribles leçons nous ont appris qu'il ne sert de rien de vouloir se faire illusion. Nous ne supprimerons pas les choses qui nous gênent en nous obstinant à

(1) Voyez les *Mémoires* de M. Guizot, t. VIII, p. 515.

les ignorer. Accoutumons-nous donc à les regarder en face. Le roi de Prusse et son ambassadeur à Londres dissertant sur cette couronne de l'empire d'Allemagne que la nation allemande en 1849 offrait à l'héritier de Frédéric le Grand, n'est-ce pas là un sujet à l'ordre du jour? Et n'avons-nous pas le droit de répéter ces mots que Lope de Vega, dans le prologue de l'un de ses drames, adressait à des spectateurs frivoles : « Attention! il s'agit de nous-mêmes. »

I.

M. de Bunsen était à Londres quan la journée du 18 mars 1848 à Berlin imprima une si violente secousse au gouvernement de Frédéric-Guillaume IV. L'ambassadeur du roi de Prusse fut vivement ému, on le comprend, des dangers qu'avait courus son royal ami; au fond, il se réjouissait de voir les ministres renversés et le roi réveillé enfin de ce long rêve, où il s'enfonçait de plus en plus malgré les avertissemens de ses plus fidèles serviteurs. Cette joie d'ailleurs, il faut se hâter de le dire, n'avait rien qui ressemblât à une trahison; même avant de recevoir des nouvelles précises sur l'issue de la journée, M. de Bunsen était persuadé qu'un mouvement populaire à Berlin ne pouvait détrôner un Hohenzollern. Un roi peut être détrôné à Paris en juillet 1830, en février 1848; à Berlin, c'est autre chose. Cette foi eut occasion de se manifester de la façon la plus expressive. Le 21 mars, sur une lettre arrivée de Paris, le bruit se répandit à Londres que le roi de Prusse avait abdiqué, était en fuite, allait chercher un refuge en Angleterre. Le jour même, des lettres nombreuses arrivaient à l'ambassade prussienne; les plus illustres représentans de l'aristocratie anglaise informaient M. de Bunsen qu'ils mettaient leurs châteaux à la disposition du roi de Prusse. Il leur fut répondu à tous que certainement le roi n'avait pas quitté son poste, et que certainement aussi il ne se cacherait pas. Le lendemain, on sut tout; M. de Bunsen ne s'était pas trompé. Nous empruntons ces détails à une lettre que Mme de Bunsen écrivit de Londres le 23 mars à une personne de sa famille, et qui a été publiée dans les *Mémoires*. La lettre se termine par ces mots, où est vivement exprimée la foi de Bunsen dans l'attitude du roi et la loyauté du peuple; c'est bien lui qui parle ici, puisque c'est lui, on n'en saurait douter, qui a inspiré ces sentimens à sa femme : « Je ne puis écarter de ma pensée cet horrible spectacle, ce cortége solennel traînant les cadavres des morts sous les fenêtres du palais et jusque dans la cour intérieure, les porteurs chantant un chant funèbre et appelant le roi, le roi qui paraît à la fe-

nêtre, qui descend dans la cour, qui se découvre à la vue des morts; — puis il parle au peuple, le peuple le salue d'applaudissemens, et, quelques instans après, le roi ayant fait des promesses, ils entonnent tous ensemble un chant d'actions de grâces, celui que tu as entendu chanter à mes enfans. Peuple et roi à Berlin sont faits d'une autre étoffe qu'à Paris (1). »

Il faut se représenter cette foi de Bunsen dans l'autorité royale et cette confiance dans le caractère du peuple pour comprendre qu'il ait pu se réjouir intérieurement des premiers résultats du 18 mars 1848. Certes il ne croyait pas trahir le roi son ami en se félicitant d'une révolution qui allait l'obliger à devenir le roi non de la Prusse seulement, mais de l'Allemagne, de l'Allemagne entière à jamais unie. M. de Bunsen, comme tous les Allemands, voulait l'unité de l'Allemagne, et, comme les trois quarts d'entre eux, il la voulait par la Prusse. Le parlement de Francfort, qui s'était constitué pour établir cette unité, excitait en lui des transports d'admiration. Qui donc avait réuni ce parlement? Parmi ceux qui firent appel aux électeurs, Bunsen le savait bien, personne n'avait qualité pour cela. Quelques hommes de l'Allemagne du midi, au nom des nécessités publiques, avaient pris l'initiative du mouvement; toute la nation allemande les suivit. L'empereur d'Autriche, le roi de Prusse, les rois de Bavière, de Wurtemberg, de Hanovre, les grands-ducs, les ducs, les princes, ne furent ni consultés ni bravés; on se passa d'eux pour proclamer le suffrage universel, tout en mettant leur autorité hors de cause. Une modération inattendue s'alliait aux plus étranges hardiesses. C'est tout cela qui enchantait M. de Bunsen. Il croyait voir se réaliser enfin tous les rêves de sa jeunesse. Veut-on savoir jusqu'où allait son enthousiasme, lisons ce qu'il écrit à un membre du parlement anglais, M. Henri Reeve, le 6 mai 1848, et faisons attention à la date. La convocation de l'assemblée nationale à Francfort est fixée au 18 mai 1848; encore une douzaine de jours, et cette grande convention, librement élue par tous les peuples d'Allemagne, va décider sous quelle forme l'unité de l'Allemagne doit s'accomplir. Pendant les travaux préliminaires de cette réunion de notables qui a préparé les voies au parlement, des résolutions graves ont été prises; les notables par exemple ont refusé de s'entendre avec la diète, l'ancienne diète, qui réclamait pour les gouvernemens le droit de se faire représenter dans ces grands débats. La diète demandait que l'assemblée de Francfort ne fût pas chargée toute seule de faire la constitution de

(1) « People and King are made of different stuff to those of Paris. » *A Memoir of baron Bunsen*, t. II, p. 169.

l'empire, et qu'il y eût, soit au sein du parlement, soit au dehors, un organe quelconque du droit des souverains. Les notables ont décidé que la nation allemande, par les votes de ses représentans, réglerait seule les conditions du futur empire. Bunsen sait tout cela; qu'importe? il n'a aucun doute, aucune crainte; l'assemblée qui va se réunir à Francfort le 18 mai procédera aussi sagement que hardiment, il en est sûr, à la constitution de l'unité germanique. La grande œuvre est commencée, rien ne l'arrêtera plus; mais c'est lui-même qu'il faut entendre. Il a communiqué à M. Henri Reeve un plan de constitution rédigé par un comité de la réunion des notables, et qui va être soumis au parlement de Francfort. M. Reeve a fait des objections. Voici la réponse de M. de Bunsen :

« Samedi matin, 6 mai 1848.

« Vous avez examiné avec votre esprit, avec votre cœur, ce plan de constitution et le grand sujet auquel il se rapporte. Vous les avez appréciés l'un et l'autre dans leur importance historique. A l'un et à l'autre vous rendez justice, — mais vous n'avez pas changé de sentiment quant au fond, vous n'avez pas foi dans notre avenir!

« Ce qui vous arrête, ce sont avant tout vos principes sévèrement conservateurs, lesquels ne vous permettent pas d'accepter l'origine de ce mouvement général vers l'unité. Vous le dites en très beaux termes : « tout ce qui produit la vie vient d'en haut; il n'y a que les fantômes d'Endor qui viennent d'en bas. »

« Permettez-moi de m'emparer de cette pensée afin de vous convaincre que notre liberté est née en bon lieu; elle vient de l'esprit, *descendit cœlo*. — N'est-ce pas dans les hauteurs qu'elle a commencé de vivre, chez les grands penseurs qui, de Lessing, de Kant à Schelling et Hegel, combattant le matérialisme du dernier siècle et le méchanisme du nôtre, ont démontré la réalité, la vitalité propre de la raison ainsi que la vitalité propre de la conscience morale, et par là ont enthousiasmé la nation pour la liberté vraie? Est-ce que la poésie et l'art ont suivi un autre chemin? D'où vient l'importance de Goethe dans l'histoire du monde, sinon de ce qu'il a clairement vu ces vérités et leur a donné une forme avec les ressources de l'art? D'où vient le charme indestructible des poésies de Schiller, sinon de ce qu'il a chanté des hymnes à cette philosophie? J'arrive maintenant aux jours de notre profond abaissement et de notre relèvement sublime, de 1807 à 1813. Ce qui veut vivre aujourd'hui, ce qui est destiné à vivre, ce qui doit nécessairement vivre, a été enfanté alors dans les larmes, dans le désespoir, dans le sang, dans la prière, — mais aussi dans la foi à cet idéal, car c'est en le saluant et en le pratiquant que s'est constituée la conscience de la patrie, la conscience d'une nation libre. Elles sont vraiment prophétiques, ces deux

poésies de Schenkendorf, l'une de 1813 : « La liberté dont j'ai l'idée...; » l'autre de 1814 : « O peuple! ta joie est un signe!.. » Et Arndt, avec ses strophes grandioses à la patrie? Et Koerner avec son chant de mort? Et Rückert, avec ses *sonnets cuirassés*? Les étrangers peuvent ne voir là que de la poésie; pour nous qui nous sommes liés alors par le serment des âmes jeunes, c'était chose sérieuse et sainte sans nulle exagération, c'était l'expression précise de notre cœur et de notre esprit. Nous y restâmes fidèles. Nous fîmes prononcer le même serment à nos fils; puis, pendant vingt-cinq ans, courbés sous de lourdes chaînes, voyant toute voix étouffée, même celle des poètes, nous avons cherché un refuge dans le sanctuaire de la science, — non pas pour monter dans l'empyrée comme nos pères, pour y vivre de contemplations et nous bercer dans le libre éther des cieux, mais pour en rapporter au profit de la vie humaine les biens d'en haut que les voyans ont contemplés, ceux que Scharnhorst, et Stein, et Niebuhr, et Humboldt, ont poursuivis. Alors des hommes de foi, en dépit des persécutions, enseignaient à la jeunesse que la liberté seule est ancienne, tandis que le despotisme est nouveau, et qu'à elle seule appartient ce *terrain du droit* que des hommes d'état insensés et hypocrites voudraient exploiter contre elle. Alors l'empirisme anglais, l'abstraction française, l'imitation affaiblie de l'un et de l'autre dans nos constitutions de l'Allemagne du midi, tous ces systèmes furent confrontés avec la théorie comme avec l'histoire, et un point de vue plus élevé fut atteint au profit de tous. C'est ainsi que nous trouva l'année 1840. Les espérances qu'elle fit concevoir ne se réalisèrent point. Le roi et le peuple (selon la belle expression de M. de Beckerath en 1844) ne parlaient pas la même langue, ne vivaient pas dans le même siècle. La route s'assombrit, il y eut des éclairs, des coups de tonnerre, un orage; l'ancien régime avait disparu. Il y a de cela soixante-dix jours, nous vivons cependant, et le projet de constitution était prêt bien avant que ces soixante-dix jours fussent écoulés.

« *Descendit cœlo*. Si jamais mouvement populaire mentionné par l'histoire a mérité qu'on lui applique ces paroles, assurément c'est le nôtre. Comme tout ce qui est divin sur la terre, il a dû subir des humiliations : des vauriens l'ont traîné dans la boue, des fous l'ont affublé des grelots de la folie, des enfans l'ont conduit à l'école. Il a échappé aux vauriens, aux fous et aux enfans. En véritable fils du ciel, il s'est frayé sa route à travers les vagues écumantes; soutenu par la force de l'esprit, il a dégagé ses pieds du limon, et il a conquis, il s'est assuré le solide terrain du droit, — juste prix de ses quarante années de marches errantes dans le désert, — et cela au milieu des hésitations des princes, des clameurs des peuples, de l'ironie de la France, de l'incrédulité de l'Angleterre, pendant que l'émeute était dans nos rues et l'anarchie à nos portes. *Descendit cœlo!*

« Notre projet de constitution, le premier fruit de l'effort politique de l'Allemagne, n'est pas une *Déclaration des droits de l'homme*. Ce n'est pas une de ces nombreuses copies où la *magna charta* tracée sur le parchemin de l'Angleterre est reproduite sur le papier brouillard du continent. Ce n'est pas davantage une contrefaçon de la constitution américaine ou de la constitution belge; c'est une œuvre originale comme la nation qui l'a créée. Un seul peuple et cependant des peuples, — point de peuples et cependant un peuple, même, si Dieu le veut, un grand peuple libre, non pas un peuple né d'hier, mais un peuple éprouvé déjà par mille années de gloire et de souffrances. Je ne puis vous demander de ressentir le même enthousiasme que moi pour l'œuvre qui est le but sublime de notre projet, mais je vous demande d'y croire par la même raison que vous, vrai disciple de Burke, vous demandez que l'on croie à vos idées. Je vous abandonne le comité des cinquante, le comité des dix-sept, et toute la diète par-dessus le marché; mais les cinquante, et les dix-sept et la diète s'évanouiront comme se sont évanouis les corps-francs d'Herwegh et d'Hecker, tandis que le roc sur lequel ils ont essayé de bâtir demeurera. Quel est ce roc? L'Allemagne, la nation allemande profondément humiliée, divisée pendant mille ans, objet de raillerie pour un grand nombre, énigme pour tous, — mais appelée peut-être dans les grandes circonstances où nous sommes, à briser cette forme unitaire de l'état germanique mise en circulation par les Anglais, afin d'y substituer la forme bien autrement belle de l'état fédératif, tandis qu'aux yeux de bien des gens elle fait précisément le contraire ou même ne fait rien du tout (1). L'état de l'avenir, c'est l'état fédératif monarchique, malgré les objections tirées des exemples de l'Irlande et de l'Amérique. On verra la despotique unité de la France elle-même fondre comme cire à ce soleil, on verra l'Espagne elle-même se rajeunir à ces rayons... »

Quand nous disions autrefois que la passion dominante en Allemagne depuis 1806 était la passion de l'unité, quand nous disions que ses revanches de 1814 et de 1815, loin d'apaiser les colères, de modérer les impatiences, en avaient augmenté l'ardeur, quand nous ne cessions de répéter que tous les peuples allemands, au risque de sacrifier leur indépendance, étaient résolus à reconstituer

(1) La pensée est obscure et demande quelques mots d'explication. M. de Bunsen veut dire qu'il y a deux idées de la monarchie, l'idée germanique et l'idée latine, la première qui concilie le droit de l'individu avec le droit de l'état, la seconde qui subordonne à l'état le droit de l'individu. Or la première, l'idée germanique, a deux formes différentes : 1° la forme unitaire, dont l'Angleterre a donné le modèle dans sa monarchie constitutionnelle, imitée tant bien que mal par divers états du continent; 2° la forme fédérative, qui n'a encore été essayée nulle part, et que l'Allemagne de 1848, selon M. de Bunsen, devait organiser pour la première fois.

l'empire, on nous répondait : Politique de rêveurs ! politique d'université ! N'attachons pas trop d'importance à des enthousiasmes d'érudits ! Ces lettrés qui s'exaltent ne connaissent pas les choses présentes. Ils possèdent à fond les trésors de leurs bibliothèques; ont-ils jamais mis le pied dans une chancellerie ? Le moindre attaché de légation en sait plus qu'eux sur les obstacles qui s'opposent à la transformation de l'Allemagne. — Voilà comme on écartait nos avertissemens; avouera-t-on aujourd'hui que le mouvement était sérieux ? L'homme qui a signé ces pages enflammées n'est pas un Sybel, un Dubois-Reymond, un de ces esprits faux qui se montent la tête dans je ne sais quelles débauches de science malsaine et s'enivrent de sophismes; c'est un homme d'état qui s'est formé aux grandes affaires dans le foyer même de la diplomatie, qui a passé vingt ans à Rome auprès de la chancellerie du saint-siége, qui a contracté dans ce pays des habitudes de circonspection et de prudence. Bien plus, dans quelles conditions se trouve-t-il au moment où il écrit la lettre que nous venons de traduire ? Il est ambassadeur à Londres, il vit au milieu de l'aristocratie anglaise, non pas seulement aristocratie de tories et de conservateurs, mais aristocratie de whigs, de libéraux à outrance, qui ne voient dans la tentative du parlement de Francfort que des illusions et des folies. Les lettres de Bunsen, insérées dans les mémoires publiés par sa veuve, donnent là-dessus les renseignemens les plus curieux. On voit par le dépit de l'ambassadeur prussien quel était le dédain des hommes d'état anglais pour les ouvriers de l'unité allemande. Chaque fois qu'il essaie d'introduire ce sujet dans une conversation, il rencontre dès le premier mot des regards surpris qui devraient le déconcerter. « Quoi ! vraiment ? un homme tel que vous croit à ces choses-là ! » Voilà ce que ces regards lui disent; mais Bunsen, soutenu par sa foi, ne se laisse pas troubler. Il devine les sentimens qui animent ses interlocuteurs; chez les uns c'est jalousie, chez les autres ignorance. Il le dit expressément dans une lettre écrite à sa mère le 1er juillet 1848 : « La chose qui me tient tant à cœur a dans ce pays-ci deux puissans ennemis à combattre, premièrement la jalousie que provoque l'idée de l'unité allemande, ensuite l'indifférence, fille de l'égoïsme et mère de l'ignorance. » Il faut que ses griefs soient vifs pour qu'il ajoute : « Bien que toutes mes illusions sur la politique anglaise soient aujourd'hui détruites, je resterai attaché à ce pays, n'oubliant jamais la bonté avec laquelle tant de personnes m'ont reçu et me reçoivent encore, me rappelant aussi avec reconnaissance ce sentiment pratique de la vie que je dois à mon séjour en Angleterre. » Quelques jours après, il écrivait à un de ses collègues de la diplomatie prussienne, M. le baron de Stockmar : « Ici,

le ministère est faible, mais tout autre ministère est impossible à l'heure qu'il est. Peel se conduit noblement. Ils ne comprennent rien ni les uns ni les autres au mouvement social qui agite aujourd'hui l'Europe. Ils s'imaginent tous qu'ils sont dans l'arche, et du haut du mont Ararat ils contemplent le déluge, les uns avec une satisfaction pharisaïque : « Je te remercie, mon Dieu, de ce que je ne ressemble pas à ces gens-là; » les autres avec le sentiment de l'insulaire à courte vue qui se félicite d'être hors du péril (*with the shortsighted self-gratulation of the islander*). » Ainsi Bunsen est seul à Londres au milieu d'un monde hostile à sa pensée; il n'en persiste pas moins à soutenir que l'empire d'Allemagne doit se faire et qu'il se fera, quelles que puissent être les fautes du parlement de Francfort.

Tandis que les idées de Bunsen sur l'entreprise de Francfort se dessinent et s'affermissent avec une énergie croissante, quelles sont au sujet de ce grave problème les vues de Frédéric-Guillaume IV? Il est impossible qu'il ne se soit pas tracé un plan de campagne. Ne disait-il pas le 18 mars 1848 à l'émeute assiégeant son palais : *Je serai le roi allemand?* et n'est-ce pas en faisant cette promesse qu'il arrêtait la marée montante? Il y avait là un engagement un peu équivoque peut-être, du moins compris différemment par les deux parties contractantes, mais qui ne permettait pas le *statu quo*. Le roi était obligé de faire quelque chose en faveur de cette unité dont l'Allemagne entière était comme affolée; on verrait alors si ces mots, *je serai le roi allemand*, signifiaient la même chose pour la nation et pour le prince. Les méditations du roi de Prusse l'avaient conduit à un système fort singulier : religieusement dévoué à la tradition, Frédéric-Guillaume se préoccupait surtout du rôle de l'Autriche au moment où des millions de voix, du nord au sud et de l'est à l'ouest des contrées germaniques, le pressaient de songer d'abord au rôle de la Prusse, c'est-à-dire de prendre résolûment en main la direction de l'Allemagne. Il voulait bien accepter cette direction, car il était passionné, lui aussi, pour l'unité des peuples allemands; il n'admettait pas cependant que ce fût au détriment de l'Autriche. C'est pour l'Autriche que l'empire devait être reconstitué, non pas un empire moderne et révolutionnaire, l'empire des vieux âges, le saint-empire romain, ayant à sa droite la royauté allemande. L'Autriche, avec ses populations diverses qui s'étendaient du Tessin au Danube, de l'Italie à l'Europe orientale, était admirablement placée pour faire revivre l'antique majesté du saint-empire; la Prusse, avec son peuple compacte, son esprit militaire, ses institutions robustes, sa discipline inflexible, était naturellement désignée pour les fonctions de la royauté allemande. Auprès

d'un Habsbourg, chef du saint-empire, il y aurait un Hohenzollern, roi d'Allemagne. L'Autriche représenterait les traditions séculaires de la couronne impériale, et, satisfaite d'une part si glorieuse, elle renoncerait à se mêler des affaires germaniques; la Prusse représenterait l'Allemagne nouvelle, et, par ses liens fraternels avec l'Autriche, dont elle reconnaîtrait le droit d'aînesse, elle se rattacherait à l'Allemagne des anciens jours. Voilà le système auquel s'arrêtait la fantaisie du brillant archéologue à l'heure même où les politiques du parlement de Francfort, philosophant à leur manière et dans un tout autre sens, allaient déclarer que la constitution de l'empire d'Allemagne exigeait absolument l'exclusion de l'Autriche.

Au fond, il y avait plus d'un rapport entre les idéologues de Francfort et le mystique songeur de Berlin. Les uns ont beau construire leur nouvel empire tout d'une pièce, tandis que l'autre relève une à une toutes les parties du vieil édifice, leur pensée se rencontre sur bien des points. Frédéric-Guillaume est en repos avec sa conscience lorsqu'il reconstitue pour l'Autriche la dignité du saint-empire; n'est-ce pas là cependant une manière d'exclure l'Autriche de l'Allemagne, comme le voulaient les législateurs de Francfort? La forme est plus respectueuse, le résultat est le même. « Frédéric-Guillaume, dit très justement M. de Ranke, ressemble à un architecte qui, chargé de reconstruire un vieux château tombé en ruines, s'efforce d'en conserver le caractère primitif tout en le rendant habitable et commode. » Il sent que le nouvel empire ne sera commodément habitable pour la Prusse qu'à la condition de mettre l'Autriche dehors; il la met donc de côté, ou, si l'on veut, au-dessus, dans les hauteurs, sur le trône restauré de ce saint-empire romain qui n'était, dit Voltaire, ni saint, ni romain, et qui, dans ses rapports avec la nouvelle Allemagne, n'eût jamais été un empire. Assurément, en arrangeant tout cela, il ne songe pas à Voltaire; peut-on nier pourtant qu'il nous y fasse songer? Surtout est-il possible de ne pas remarquer ici l'apparition persistante de la passion nationale quand on voit non-seulement l'idée de l'unité allemande, mais une des conséquences de cette unité, l'exclusion de l'Autriche, éclater même dans les conceptions d'un souverain si fidèle au culte du passé? On nous permettra d'insister sur ces révélations qui justifient ce que nous avons tant de fois répété. L'unité de l'Allemagne était le rêve, la passion, le devoir de conscience de tout Allemand. C'est un fait; qu'on le juge comme on voudra, le fait est indéniable. Ceux-là même qui se préoccupaient le plus sincèrement, le plus religieusement, des troubles révolutionnaires que l'unité apporterait avec elle dans le vieux monde germanique désiraient cette unité avec autant d'ardeur que les autres; ils s'effor-

çaient seulement d'éviter les procédés violens et de concilier tous les droits.

A ce point de vue, le roi et l'assemblée de Francfort suivaient des routes absolument opposées. On sait qu'un des premiers actes du parlement de Francfort a été de constituer un pouvoir central provisoire, pouvoir un peu chimérique par le fait, mais placé, selon le droit du moment et selon la prétention des législateurs de l'assemblée, au-dessus de toutes les souverainetés de l'Allemagne. D'après la décision de l'assemblée, le représentant de ce pouvoir s'appelait le *vicaire de l'empire*. On était convenu de le choisir dans les rangs des familles souveraines, et le choix avait désigné un prince de la maison d'Autriche, l'archiduc Jean, le frère de celui qui, après avoir été le dernier empereur d'Allemagne sous le nom de François II, était devenu le premier empereur d'Autriche sous le nom de François Ier. Ce vicaire de l'empire, chef du pouvoir central provisoire, avait compris ses fonctions comme celles d'un souverain constitutionnel. Ayant à gouverner avec l'assemblée, il avait immédiatement pris dans la majorité un ministère responsable. Fort bien, tout cela est logique; mais où donc se passent ces étranges aventures? Est-ce dans un pays où une révolution vient de faire table rase, où les électeurs ont nommé des représentans, où les représentans ont nommé le chef de l'état? La situation ressemble-t-elle à ce qui s'est produit chez nous après la guerre de 1870? L'assemblée nationale de Francfort a-t-elle nommé l'archiduc Jean vicaire de l'empire d'Allemagne, comme l'assemblée nationale de France a nommé M. Thiers d'abord, puis M. le maréchal de Mac-Mahon, présidens de la république? Pas le moins du monde. Le pays où le vicaire de l'empire a été élu le 28 juin 1848, complimenté à Vienne le 5 juillet, installé à Francfort le 11, ce pays-là est en possession d'un ordre gouvernemental régulier que les révolutions de mars ont secoué sans le détruire. Il y a là une trentaine de souverainetés indépendantes les unes des autres, quoique réunies par le faible lien de la diète; il y a un empereur, cinq rois, des grands-ducs, des ducs, des princes, des villes libres. C'est ici que la logique est en défaut. Le rôle du vicaire de l'empire vis-à-vis de l'assemblée de Francfort est celui d'un roi constitutionnel; que sera-t-il à l'égard des souverains? Le premier soin du ministère fut de régler cette question délicate, et il le fit avec une hardiesse singulière; il décida que toutes les armées des diverses contrées de l'Allemagne prêteraient serment d'obéissance au vicaire de l'empire, et porteraient le drapeau allemand. Ainsi plus de drapeaux autrichien, prussien, saxon, hanovrien, wurtembergeois, etc., un seul drapeau, le drapeau rouge, noir et or, symbole de l'unité. Plus d'armée prus-

sienne, autrichienne, saxonne, etc., une seule armée, l'armée allemande, placée sous le commandement du vicaire de l'empire. Tous les souverains sont dépossédés du premier de leurs droits; le parlement leur donne l'ordre de rende leur épée.

Cette prétention causa par toute l'Allemagne l'émotion la plus vive. C'est là un trait essentiel à noter. Si ardent que soit chez nos voisins le désir de l'unité, il y a d'autres sentimens qui n'ont pas moins de force; chacun des états de l'Allemagne est attaché à ses souvenirs et jaloux de son honneur. Je parle surtout des grands états, de ceux qui ont une histoire, et qui, tout en sacrifiant bien des choses à la communauté de la grande patrie, ne consentiraient pas à se perdre dans une sorte de promiscuité. Toutes les fois que des politiques malhabiles, ignorans des choses de l'Allemagne, ont insisté chez nous sur les obstacles que le particularisme peut opposer à l'établissement définitif de l'unité germanique, les états dont il s'agit ont protesté par leurs actes contre ces paroles venues de France. On les a vus alors redoubler de zèle pour l'unité et se montrer prêts à toutes les concessions. Si pendant plusieurs siècles, par la diplomatie et par les armes, la France a empêché l'unité de l'Allemagne, on peut dire que depuis cinquante ans, par l'étourderie passionnée de quelques-uns de ses politiques, elle a refait et constitué cette unité menaçante. De grandes difficultés intérieures contrarieront toujours l'accomplissement d'une telle œuvre; dès que la France paraît tentée de mettre ces difficultés à profit, elles s'évanouissent. La meilleure politique à l'égard de l'Allemagne sera toujours de ne pas lui contester, même en paroles, le droit de s'organiser chez elle comme il lui plaît; l'unité lui plaît moins quand la France en est moins occupée : c'est ce qu'on a vu très clairement en 1848. Qui donc, à la tribune de l'assemblée nationale, s'inquiétait en ce temps-là du parlement de Francfort? Qui donc aurait averti l'Europe que, l'unité germanique étant un danger pour la France, la France ne la souffrirait pas? Nous avions trop à faire chez nous pour commettre au dehors de pareilles maladresses. Aussi, débarrassée de cette surveillance française qui exaspère son orgueil national, l'Allemagne examina plus d'une fois sans passion les conséquences de l'unité à laquelle les représentans de Francfort travaillaient si ardemment. Le jour où le ministère du pouvoir central décida que les armées allemandes obéiraient désormais au vicaire de l'empire, la Bavière, la Saxe, le Wurtemberg, le Hanovre, la Prusse, en éprouvèrent autant de surprise que d'irritation. Dans chaque état, l'armée, le peuple, le roi, se sentirent également atteints. On devine surtout quelle fut l'indignation de la Prusse. L'armée jeta les hauts cris; le roi, malgré ses sentimens

pacifiques, était fier de cette armée, la plus belle du monde, disait-il souvent, et la création de sa maison. Il avait déclaré que sous aucun prétexte, dans aucun système de constitution, il ne renoncerait à en être le chef; sur ce point, la dignité du roi de Prusse ne fléchirait pas, même devant la majesté du saint-empire romain. Et on voulait qu'il abandonnât le commandement de son armée à un pouvoir issu de la révolution! A ce grief du souverain, l'opinion de l'armée en ajoutait un autre qui la touchait davantage : quel était le représentant de ce pouvoir devant lequel s'inclineraient les bannières prussiennes? Un prince de la maison d'Autriche. Or n'était-ce pas en battant l'Autriche que l'armée prussienne avait acquis sa haute renommée? Était-ce au fils des vaincus à commander les fils des vainqueurs? Il y eut donc une résistance formelle aux ordres du vicaire de l'empire. On ne discuta point, on ne fit point de protestations, on se contenta de considérer comme non avenus les décrets de Francfort. Le ministère central avait fixé le jour où l'autorité de l'archiduc Jean sur les armées de l'empire devait être solennellement reconnue; le jour arriva, ce fut un jour comme tous les autres : il n'y eut pas la moindre cérémonie, aucun hommage rendu, aucun serment prêté. L'armée de la Prusse était toujours l'armée du roi de Prusse; les armées de la Saxe, du Hanovre, du Wurtemberg, de la Bavière, relevaient toujours du commandement des souverains. Que fit le ministère de l'empire? Cet empire dont il invoquait le titre n'étant qu'un empire idéal, il n'y avait pas de sanction pour assurer l'exécution de ses décrets. Le ministère garda le silence et ajourna ses desseins; on se disait tout bas que la Prusse serait moins hostile à l'idée d'une armée allemande le jour où ce serait le souverain de la Prusse qui en aurait le commandement.

Ainsi le parlement de Francfort et le ministère central, au moment même où le roi de Prusse faisait fi de leurs décisions, persistaient à compter sur lui pour la fondation de l'unité germanique. Ce spectacle suffirait à éclairer toute une situation. Il se renouvela plus d'une fois, et sous des formes très différentes. Vers la fin du mois de juillet 1848, M. de Bunsen, qui occupait son poste à Londres, fut mandé à Berlin par Frédéric-Guillaume IV. On connaissait à Francfort les sympathies de l'ami du roi pour l'unité allemande; on avait pensé à lui donner le département des affaires étrangères dans le cabinet du vicaire de l'empire. Ce serait, disait-on, un moyen d'aplanir bien des difficultés, M. de Bunsen étant mieux que personne en mesure de fournir des explications à Frédéric-Guillaume et de vaincre ses résistances. Ces bruits étaient parvenus jusqu'au roi de Prusse, qui avait désiré s'entretenir à fond avec Bunsen sur une situation de jour en jour plus grave.

Dès son arrivée en Prusse, Bunsen fut singulièrement frappé de l'irritation générale du pays contre l'assemblée nationale de Francfort. Son témoignage n'est pas suspect; on sait combien il était sympathique à l'œuvre de l'unité allemande et aux législateurs qui s'efforçaient de la mener à bonne fin. Le 3 août 1848, il écrit de Berlin à sa femme : « J'ai vu hier notre cher monarque, nous avons causé quatre grandes heures sur des sujets importans, avec la confiance, l'entière confiance des anciens jours. A plus tard, et de vive voix, tous les détails... La Prusse, dans sa colère contre Francfort, se dresse comme un seul homme. L'affaire est mal conduite à Francfort. » *Comme un seul homme*, c'était peut-être trop dire; il y avait à Berlin des hommes que les procédés du parlement de Francfort à l'égard de la Prusse ne blessaient pas dans leur patriotisme particulier, c'étaient les condottieri de la révolution universelle, très visibles dès lors à Berlin. Ils faillirent se rencontrer le 6 août 1848 dans les rues de la ville avec des paysans des environs, venus tout exprès pour protester contre eux, et la collision aurait pu être sanglante. Ne croyez pas que ce fût seulement la protestation des hommes d'ordre contre les hommes d'anarchie; c'était surtout, chose curieuse, la protestation du sentiment prussien particulier contre les idées d'unité, ou plutôt, comme ils disaient eux-mêmes, de promiscuité allemande. Des orateurs de club et des meneurs d'ouvriers à Berlin avaient organisé pour le 6 août une grande manifestation germanique; on devait traverser la ville et monter au Kreuzberg avec des bannières rouge, noir et or, en chantant un chant à l'unité allemande arrangé d'après les strophes de Maurice Arndt, si célèbres depuis 1813 « : Quelle est la patrie de l'Allemand? *Was ist des Deutschen Vaterland?* » En apprenant cela, des paysans du Brandebourg résolurent de se rendre ce jour-là même au Kreuzberg avec les bannières prussiennes et la croix de la landwehr. Ils s'y portèrent en effet au nombre de 4,000. Heureusement pour les uns et les autres, les paysans arrivèrent deux heures avant les ouvriers, ou peut-être les gens des clubs, prévenus à temps, arrivèrent-ils deux heures trop tard; quoi qu'il en soit, il n'y eut pas de rencontre. Les paysans firent leur procession prussienne, prononcèrent leurs discours prussiens, chantèrent leurs chants prussiens et s'en retournèrent chez eux. Deux heures après, les clubistes firent leur procession allemande, prononcèrent leurs discours allemands, chantèrent leurs chants allemands et rentrèrent à Berlin. Par ces détails et d'autres encore que nous fournissent les lettres de Bunsen, on voit que, malgré l'agitation continuelle des rues de Berlin pendant cette période, le sentiment prussien particulier soutenait Frédéric-Guillaume IV contre les entreprises trop germaniques du parlement de Francfort. Bun-

sen lui-même, si favorable à l'assemblée de Francfort quand il juge les choses de loin, est tout disposé à dire : « Francfort se trompe, » dès qu'il écrit de Berlin à sa femme et à ses amis d'Angleterre. Il est très naturel d'ailleurs qu'il adresse à M. d'Auerswald, président du conseil des ministres en Prusse, une déclaration ainsi conçue : « Les journaux continuent à parler de mon entrée prochaine dans le ministère de l'empire. Puisqu'il y a un conflit entre Francfort et Berlin, je sais quel est mon devoir ; je ne me séparerai jamais de la Prusse. »

Ce n'est là pourtant que le premier cri de Bunsen au moment où il vient d'arriver à Berlin. Il ne tardera pas à voir que ce sentiment du *particularisme* prussien, éveillé par les maladresses des législateurs de Francfort, est exploité par les conseillers absolutistes de Frédéric-Guillaume IV. Depuis la révolution du 18 mars, le gouvernement de la Prusse était devenu par la force des choses un gouvernement constitutionnel. Au lieu de se prêter résolûment au rôle qu'il avait accepté dans des circonstances si solennelles, Frédéric-Guillaume écoutait d'une oreille complaisante les hommes qui lui reprochaient d'avoir faibli devant l'émeute. Il semblait guetter l'instant de reprendre ce qui était gagné. De là toutes ces agitations de la Prusse dans cette période confuse. Les démocrates étaient pleins de défiance ; les partisans de l'ancien régime accusaient le roi de trahison. Quant au roi, hésitant, indécis, il était irrité par ses indécisions mêmes. Les jours où il pouvait s'épancher avec un ami et laisser voir le fond de son âme, la fièvre qui dévorait son esprit offrait un spectacle navrant. C'est ce qui arriva un soir à Sans-Souci, le 2 août, dans une conversation intime avec Bunsen. « Les démocrates, disait Frédéric-Guillaume, veulent la souveraineté du peuple, c'est-à-dire la république. Aucune puissance humaine ne m'obligera d'y consentir. Si on en vient là, je tirerai mon épée. Les aristocrates, les hommes que je considérais comme les soutiens du trône, oui, ces mêmes hommes qui parlent ici de légitimité ont prononcé ailleurs le mot de *déchéance*. On veut des deux côtés m'enlever l'armée et le peuple. » Puis, comparant son ministère d'alors, ministère libéral, constitutionnel, mais choisi librement dans les régions sereines, au ministère que la nécessité brutale lui avait imposé après les événemens de mars, le roi ajoute : « Avec mes ministres d'aujourd'hui, je suis aux anges ; ils me traitent convenablement. Les autres m'offraient leur démission toutes les fois que je ne leur cédais pas. Arnim m'a maltraité. Je lui ai adressé des douzaines de lettres auxquelles il n'a pas répondu, et finalement il faisait tout le contraire de ce que je lui recommandais. C'est à lui que j'attribue le 21 mars, qui m'a fait tant de

mal, et la guerre avec le Danemark. Les affaires étrangères m'appartiennent. Je devais les traiter avec lui, non pas avec le conseil des ministres, et en principe c'est ce que je veux qui doit être fait. L'exécution de ce que j'ai résolu est l'affaire du ministère. Il en est de même pour l'armée. Je m'entendrai avec Schreckenstein, cela suffit. Berlin est une maison de fous; je n'aurais qu'à faire un signe, et les provinces accourraient : c'est moi qui les retiens; mais il y a 10,000 hommes à Berlin et 23,000 dans les environs, tous animés du meilleur esprit. Le peuple d'ailleurs, en dehors de Berlin, est bon, entièrement bon, d'un bout à l'autre du pays. »

Ce langage annonçait une lutte prochaine. Ne parlons pas de coup d'état. La révolution, c'est la guerre; jeté en pleine révolution, c'est-à-dire en pleine guerre, le roi de Prusse prenait ses positions et préparait ses mouvemens. « Je m'entendrai avec Schreckenstein, cela suffit. » Schreckenstein, c'était le ministre de la guerre, un homme d'action, un vrai soldat, qui opposait un calme imperturbable et une parfaite bonne humeur à l'impudence des démagogues et au tumulte de l'assemblée nationale. M. de Bunsen, qui lui rend ce témoignage, ajoute ces mots dans les notes de son voyage à Berlin : « Schreckenstein est de la Bavière rhénane et il a servi sous Napoléon. » Il était probable qu'un tel ministre, étranger aux discussions politiques et dévoué avant tout à la cause de l'ordre, n'hésiterait pas à défendre Frédéric-Guillaume IV soit contre les démocrates de Francfort, soit contre les démagogues de Berlin. C'est lui en effet qui, six semaines après, le 17 septembre 1848, fera marcher les troupes prussiennes contre l'émeute de Francfort et la domptera en quelques heures. C'est lui qui étouffera l'agitation de Berlin au mois de novembre. Heureux de voir l'ordre matériel confié a ces robustes mains, Bunsen aurait voulu que l'ordre moral fût représenté avec la même vigueur. L'ordre moral à ses yeux, c'était la pratique sincère du gouvernement constitutionnel, désormais acquis à la Prusse, et un sincère désir de s'entendre avec Francfort pour la fondation de l'unité allemande. Or tout ce que Bunsen voyait à Berlin depuis son arrivée (31 juillet) ne lui permettait plus aucune illusion. Il était évident que le roi n'admettrait jamais ni un gouvernement constitutionnel, s'il était contraire aux principes de la monarchie du grand Frédéric, ni l'unité allemande, si elle était conforme aux idées révolutionnaires du parlement de Francfort.

Les preuves de ces dispositions du roi devenaient de jour en jour manifestes. La plus curieuse de toutes fut ce qui se passa aux fêtes de Cologne le 14 août, quelques jours après la conversation que nous venons de rapporter. On sait quel prix Frédéric-Guillaume IV

attachait à l'achèvement de la cathédrale de Cologne. Malgré les railleries des libres penseurs, il était fier d'avoir mis la dernière main à ce magnifique édifice, dont la construction était abandonnée depuis des siècles. Il tenait à honneur, monarque protestant, d'inscrire son nom sur la clé de voûte du grand dôme catholique. La cathédrale de Cologne était pour lui comme le symbole de ce moyen âge dont il voulait réaliser les conceptions dans l'état sans se séparer de son église propre et des traditions de la Prusse. Il lui parut que ce serait chose à la fois poétique et politique, originale et hardie, de célébrer en pleine tourmente révolutionnaire l'inauguration de cette cathédrale que les sceptiques l'avaient défié de mener à bonne fin. La première pierre du monument avait été posée le 14 août 1248; puisque l'œuvre, après six cents ans, est enfin accomplie, ne convient-il pas que l'inauguration ait lieu au jour anniversaire? Si on lui dit que les événemens s'y prêtent peu, il sourira doucement, persuadé au contraire que jamais l'occasion n'a été plus favorable. Ce sera une de ces fêtes symboliques où se complaît et s'exalte l'imagination du roi artiste. A cette architecture fidèlement reproduite d'après le plan des vieux maîtres répond dans sa pensée une autre architecture d'un ordre tout idéal. L'édifice réel lui représente l'édifice qu'il rêve. Il fera donc inaugurer le 14 août 1848 la cathédrale commencée le 14 août 1248, et il ne négligera pas d'inviter à la fête l'élu du parlement de Francfort, l'archiduc Jean, vicaire de l'empire. Le symbole sera complet pour les initiés. Au prince autrichien qui n'a pas craint d'accepter des mains de la révolution la lieutenance de l'empire futur, le roi de Prusse rappellera par cette poétique image les fondemens de l'antique empire d'Allemagne, ébauchés seulement au XIIIe siècle et que le XIXe siècle doit couronner.

La fête dura deux jours. Le 14, dans l'après-midi, le roi de Prusse, accompagné de l'archiduc Jean, se rendit au palais du gouvernement où étaient réunies toutes les autorités. Le roi reçut d'abord le nonce du pape, puis l'archevêque de Cologne, qui lui présenta les évêques venus pour la cérémonie. On introduisit ensuite les vingt-cinq délégués du parlement de Francfort. Le roi s'entretint d'abord et très amicalement avec M. Henri de Gagern, président de l'assemblée nationale, puis, se tournant vers les autres, il leur adressa une allocution de laquelle se détachait cette phrase : « n'oubliez pas, messieurs, qu'il y a des princes en Allemagne, et que je suis un de ces princes. » L'accent qu'il mit à ces paroles en marquait suffisamment la portée. Le lendemain 15 eut lieu la cérémonie religieuse. La réception du roi au seuil de l'église par l'archevêque, assisté de huit évêques, offrit, dit M. de Bunsen, un

spectacle grandiose. Dans le repas qui fut donné après la cérémonie, Frédéric-Guillaume IV avait à sa droite l'archiduc Jean, vicaire de l'empire; M. de Gagern, comme président de l'assemblée nationale de toute l'Allemagne, avait réclamé l'honneur d'être placé à la gauche du roi. Le roi répondit que cela était contraire à l'étiquette; il y avait là des princes de la famille royale, le prince Guillaume son oncle, le prince Charles son frère; un particulier, fût-il président de l'assemblée de Francfort, ne pouvait avoir le pas sur l'oncle et le frère du roi de Prusse. Le prince Guillaume eut donc la gauche du roi, M. de Gagern fut placé en face. M. de Bunsen remarque dans ses *Notes* que M. de Gagern se conduisit en vrai *gentleman* et accepta de bonne grâce la décision du roi. Il n'en est pas moins vrai que tous ces détails étaient significatifs. C'était, sous une autre forme, la reproduction des paroles qui avaient causé la veille une si vive émotion : « souvenez-vous, messieurs, qu'il y a des princes en Allemagne. »

M. de Bunsen le sentit bien lui-même. Il était arrivé à Berlin plein de confiance dans la bonne volonté réciproque de Frédéric-Guillaume IV et du parlement de Francfort; il avait vu bientôt les prétentions excessives du parlement exciter en Prusse un mécontentement très vif; enfin, quand il alla reprendre possession de son poste en Angleterre, il ne put se dissimuler que la réaction ne tarderait pas à triompher, — la réaction, c'est-à-dire le retour à cet ancien régime qui avait conduit la Prusse à Iéna. Frédéric-Guillaume IV assurément était passionné à sa manière pour l'unité de l'Allemagne, mais, ne voulant faire aucune concession, il entravait tout. Il avait bien porté un toast, dans les fêtes de Cologne, « aux architectes du grand édifice de l'unité germanique. » Seulement il repoussait leurs plans et niait même leur compétence, tout en buvant à leur succès. Il y avait là de perpétuelles équivoques. Francfort voulait que la Prusse disparût au sein de l'Allemagne; la Prusse voulait que l'Allemagne vînt s'adjoindre à la Prusse. Écoutez ce que Bunsen écrivait sur ses tablettes au moment de s'embarquer pour Londres. « Quelle situation! vouloir de Berlin gouverner toute l'Allemagne, c'est une plaisanterie, et pourtant c'est le rêve de la Prusse, de même que le rêve du parlement de Francfort est de mettre la main sur l'armée prussienne, la seule force qui s'oppose encore aux progrès de la révolution. Le roi perd pied dans les difficultés du système constitutionnel, et c'est en dehors de ce système qu'il cherche la force de la royauté... Point de ministres, point d'hommes d'état, point d'obéissance, point de cohésion; nulle confiance. Oh! quels rapprochemens avec 1806! Ceux qui pourraient quelque chose, ou qui le croient du moins, se tiennent à

l'écart, et cachent leur pensée comme le riche cache son or. Avec cette assemblée nationale de Berlin, il est impossible de gouverner; sans elle, serait-ce possible? A Berlin, il n'y a plus ni sécurité ni liberté en face des clubs démagogiques; hors de Berlin, où et comment en trouverait-on davantage? Mon ferme terrain à moi reste toujours l'Allemagne. Impossible de sauver l'Allemagne en dehors de la Prusse; impossible de sauver la Prusse autrement qu'avec l'Allemagne et dans l'Allemagne; mais comment? Des deux côtés, à Berlin comme à Francfort, équivoques et défiances; tout cela exploité par les démagogues et les ennemis politiques de la Prusse, qui n'a pas un seul véritable ami... Que ma douleur était profonde, lorsque, tournant mes regards vers le roi, je me rappelais la magnifique beauté de ses projets, de ses vues, de ses plans, et tant de pas en avant dans le droit chemin, et tant de magnanimité même dans l'erreur! Je m'arrêtai enfin à ces idées, qui me rendirent le calme : un grand destin se prépare, un grand avenir s'ouvre pour l'Allemagne et par conséquent pour la Prusse; il ne s'agit donc plus de penser à soi ni de rêver des jours de repos pour la fin de sa vie, il s'agit de travailler énergiquement et jusqu'à la mort *pour la patrie*. C'est de cela que je fis vœu lorsque je quittai Berlin, heureux de secouer la poussière de mes pieds. »

II.

En éclairant à l'aide de documens nouveaux l'histoire de l'année 1848 chez nos voisins et le tableau des efforts qu'ils ont tentés pour constituer l'unité germanique, nous pouvons dire en toute sincérité que nous ne ressentons ni sympathie ni colère. Nous n'avons pas à prendre parti pour Frédéric-Guillaume IV ou pour M. de Bunsen; tous les deux nous détestent et nous tiennent également en défiance. Il y avait deux Allemagnes visiblement distinctes dans la tempête de 1848, l'Allemagne monarchique et l'Allemagne démocratique; toutes les deux nous haïssaient, et si les événemens faisaient éclater entre elles de violens désaccords, la haine commune qu'elles portaient à la France venait bientôt les réunir. Comment donc serait-il question ici d'une sympathie quelconque? et pourquoi d'autre part éprouverions-nous des sentimens de colère? La crise qui préoccupait l'Allemagne était tout intérieure. Personne n'a le droit d'empêcher une nation de s'organiser chez elle comme il lui plaît. Si cette organisation nouvelle menace l'équilibre de l'Europe, l'état qui se la permet en est bientôt puni par les défiances qu'il excite et les alliances qui se font contre lui. Le seul sentiment qui nous anime dans cette histoire rétrospective, c'est la

curiosité, non pas une curiosité désintéressée, mais une curiosité, si on l'ose dire, sérieusement patriotique, car cette liberté d'action que nous respectons chez autrui, nous devons la revendiquer pour nous-mêmes. C'est notre droit, c'est notre devoir de juger ce qui se passe au-delà de nos frontières et de diriger notre politique en conséquence. Si les choses dont nous parlons aujourd'hui eussent été mieux connues il y a quelques années, d'horribles désastres auraient été sans doute épargnés à la France.

Ainsi ne cherchons pas à savoir qui a raison dans la question de l'unité allemande. Est-ce le roi de Prusse? est-ce son ambassadeur à Londres? Peu nous importe. Il nous suffit de raconter leurs dissentimens, et de constater qu'au fond leur passion est la même. Tous les deux sont poursuivis par les souvenirs de 1806, tous les deux veulent l'unité allemande en haine de la France; ils ne diffèrent que sur les moyens.

Du mois d'août au mois de décembre 1848, ces dissentimens vont se manifester de plus en plus à mesure que les événemens se déroulent. Après bien des discussions, que je n'ai pas à rappeler aujourd'hui (1), l'assemblée de Francfort, en votant la constitution du futur empire, avait décidé que l'Autriche ne ferait plus partie de l'Allemagne. On n'a pas oublié peut-être quelle fut parmi nous la surprise de beaucoup d'esprits lorsque la victoire de Sadowa en 1866 amena précisément cette conséquence. Il semblait que le vainqueur commît un abus de force, il semblait que la maison d'Autriche, si longtemps en possession de la dignité impériale, ne pouvait, sans une injustice révoltante, être ainsi expulsée de l'Allemagne. Quoi! les Habsbourg n'étaient plus des Allemands! Ceux qui avaient suivi les débats du parlement de Francfort n'éprouvèrent aucune surprise. Quand cette séparation de l'Autriche et de la communauté germanique fut consommée en 1866 par le traité de Nicholsbourg, il y avait dix-sept ans qu'elle avait été votée, non sans émotions et sans déchiremens, par l'assemblée nationale de Francfort. Nous savons même aujourd'hui, grâce aux *Mémoires* de Bunsen, que cette idée de rejeter l'Autriche hors de l'Allemagne avait obtenu le complet assentiment des hommes d'état anglais. Lord Palmerston, lord John Russel, sir Robert Peel, disaient à M. de Bunsen que le parlement de Francfort montrait là pour la première fois un véritable esprit politique. Il faut se rappeler en effet que le gouvernement autrichien était dirigé alors par un homme intelligent, audacieux, intraitable, un vrai Bismarck en sens contraire, dont les ambitions

(1) Nous avons raconté ces événemens ici même, à l'heure où ils venaient de s'accomplir. Voyez l'*Histoire du parlement de Francfort* dans la *Revue* des 1er juin, 1er juillet, 1er août et 1er octobre 1849.

étaient une perpétuelle menace pour l'équilibre européen. Le prince de Schwarzenberg avait une façon hardie de répondre aux votes de Francfort qui excluaient l'Autriche germanique de la commune patrie allemande; il annonçait le dessein d'y faire entrer l'Autriche entière, l'Autriche non allemande qui ne faisait point partie de la confédération, l'Autriche slave et hongroise, l'Autriche des Magyars, des Tchèques, des Polonais, des Galliciens, des Croates, aussi bien que celle de Vienne et de l'archiduché. Cette masse de peuples étrangers à l'Allemagne eût pesé d'un terrible poids dans la balance de l'unité, le nouvel empire eût été entraîné dans les voies de la réaction autrichienne, et le prince Félix de Schwarzenberg, le Bismarck d'il y a ving-cinq ans, aurait établi au centre de l'Europe un empire de 70 millions d'âmes. On voit, pour le dire en passant, combien la France était également désintéressée dans ce temps-là entre la Prusse et l'Autriche. Si la lutte de ces deux grandes puissances eût éclaté de 1848 à 1851, comme elle a éclaté en 1866, la victoire de l'Autriche nous eût été peut-être plus funeste encore que ne l'a été celle de la Prusse. Eh bien ! les hommes d'état de l'Angleterre, très attentifs dès 1848 à ces remaniemens du centre de l'Europe, déclaraient que les législateurs de Francfort avaient bien mérité de l'équilibre européen en rejetant l'Autriche hors de l'Allemagne.

Que faisait cependant Frédéric-Guillaume IV? Fidèle aux traditions séculaires, il n'admettait point que les Habsbourg pussent jamais cesser d'occuper le premier rang dans le monde germanique. Seulement, nous l'avons vu, il imaginait toute sorte de combinaisons pour concilier la majesté des fonctions dévolues à la maison d'Autriche avec le rôle plus actif qu'il croyait assigné à la Prusse. On se rappelle cette singulière invention d'un saint-empire romain représenté par les Habsbourg et d'une royauté allemande donnée aux Hohenzollern, le tout formant au centre de l'Europe la monarchie grandiose que rêvait Dante Alighieri. Frédéric-Guillaume croyait apaiser par là les ambitions impétueuses du prince de Schwarzenberg, il croyait aussi donner satisfaction dans une certaine mesure aux vœux du parlement de Francfort; enfin il était heureux de ne rien accorder à l'esprit révolutionnaire du parlement, car c'était aux princes souverains de l'Allemagne, à eux seuls, qu'il voulait demander la consécration de cette grande œuvre. Ce dernier point frappa M. de Bunsen. Il crut y voir le germe d'une solution. Puisque l'Autriche ou du moins son ardent ministre, le prince de Schwarzenberg, voulait confisquer l'Allemagne au profit d'une grande monarchie absolutiste que l'Europe ne tolérerait point, n'était-ce pas le moment pour les souverainetés allemandes de s'en-

tendre avec la Prusse? M. de Gagern, président de l'assemblée de Francfort, étant allé au mois de novembre à Berlin pour supplier le roi d'accepter la couronne que le parlement se disposait à lui offrir, le roi lui donna clairement à entendre que les princes seuls avaient le droit de le nommer. Sans croire que les princes seuls eussent ce droit, M. de Bunsen n'eût pas mieux demandé que de voir l'unité allemande établie par l'offre patriotique des princes. Qu'arrivera-t-il pourtant, si les princes s'y refusent? Faudra-t-il que l'Allemagne entière soit sacrifiée aux intérêts de quelques familles? Non certes, rien n'arrêtera le mouvement national. Si les princes ne veulent pas faire leur sacrifice, si la Prusse n'est pas placée d'une manière ou d'une autre à la tête de l'unité germanique, la révolution se chargera d'opérer la transformation du pays. Voilà ce que M. de Bunsen ose écrire à Frédéric-Guillaume IV; nous traduisons sa lettre tout entière, elle est datée du 6 décembre 1848.

« Si je suis bien informé, votre majesté s'est placée vis-à-vis de M. de Gagern sur le seul terrain légitime : *rien sans les princes!* C'est ce que votre majesté me disait en me traçant un programme devenu prophétique le matin du jour où nous nous sommes séparés à Brühl.

« Voilà une réparation royale et chrétienne pour toutes les inconvenances subies le 21 mars! Le parlement, dans la personne de son noble chef (méconnu à Berlin malheureusement, et suspect à M. de Camphausen lui-même), vient vous offrir la couronne impériale, — et les princes ne resteront pas en retard! Stockmar me dit que le prince Albert et son frère, le duc de Cobourg, et son cousin le prince de Linange, ne sont pas les seuls à accueillir cette idée; le roi de Wurtemberg aussi se déclare, il vous a envoyé Hugel pour vous montrer une lettre autographe écrite dans ce sens, avec une insinuation à la manière souabe pour indiquer son désir d'être nommé commandant supérieur des armées de l'empire en récompense de sa bonne volonté. Tous ensemble, il y a quelques semaines, ils ont remis à M. de Gagern une déclaration ainsi conçue : « l'unité allemande ne peut se faire qu'à la condition que le roi de Prusse marche à sa tête; les princes allemands auront dans sa personne une garantie dont ils ne sauraient se passer et qu'ils ne trouveraient pas ailleurs. »

« Si la Bavière, à laquelle le Hanovre semble vouloir se joindre, prétend y faire opposition, alors c'est le second acte de la révolution allemande qui commence : l'Allemagne y succombera pour longtemps; mais les princes y succomberont aussi, rien n'est plus sûr, car la nation est bien résolue à ne plus se laisser trahir et vendre par eux. Il ne faut pas donc que les princes aient trop la prétention de se prévaloir du *terrain du droit,* car, s'ils le font, la nation les ramènera en 1806 et leur dira :

« Voici pour nous le *terrain du droit*. L'Autriche a mis la couronne de l'empire aux pieds de Napoléon. Napoléon a été vaincu. Notre droit, non pas un droit d'hier, un droit de mille années, exigeait et exige encore la reconstitution de l'empire. C'est ce que voulait la Prusse en 1815; mais l'Autriche refusa de ressaisir la couronne impériale, la Bavière et le Wurtemberg refusèrent de renoncer à ce don de pleine souveraineté, de pleine existence à part, qu'ils avaient reçu des mains de Napoléon. Napoléon revint de l'île d'Elbe. Alors en toute hâte on construisit une hutte pour abriter l'Allemagne pendant l'orage, misérable abri que les princes eux-mêmes ont considéré comme détruit le 26 juin 1848. Puis la révolution est venue; la nation a eu ses représentans, et ceux-ci ont adressé à l'Autriche une question qu'il était impossible d'écarter. L'Autriche a répondu qu'elle ne peut ni ne veut faire partie de l'union restreinte (1). Nous donc aujourd'hui, nous voulons placer la Prusse à la tête d'une confédération puissante. Le roi acceptera la couronne, si les princes y consentent. S'ils n'y consentent pas, eh bien! il ne nous restera plus qu'une ressource : l'agitation. Et alors bonsoir le palatinat du Rhin! bonsoir, Anspach et Bayreuth! tous suivront la bannière allemande, et il n'y aura plus de Bavière. »

« Votre majesté trouvera ce langage bien révolutionnaire; qu'importe? D'abord nous sommes en pleine révolution, et il serait aussi funeste de méconnaître le fait de cette révolution que d'en reconnaître le principe; ensuite la conduite tenue en 1805 et en 1815 a été une violation du droit par les princes aussi grande que l'a été en 1848 la violation du droit par le peuple, si toutefois l'idée de l'empire d'Allemagne est fortement maintenue.

« Mais j'ai le ferme espoir que les choses tourneront mieux. Ces quatre voix sont très importantes. Le roi Maximilien a l'esprit allemand. Il verra, ainsi que le roi Ernest-Auguste, que la seule voie à suivre est de prendre votre majesté pour arbitre sur les points de la constitution impériale où ils peuvent se sentir lésés, quand cette constitution sera l'objet d'un premier vote au parlement de Francfort. »

Jamais, — c'est une remarque très juste de M. de Ranke, — jamais Bunsen n'avait tenu un si hardi langage. On sait combien il détestait la révolution. Là-dessus il pensait exactement comme Frédéric-Guillaume. Cette haine avait été le premier ciment de leur amitié. Voici pourtant un point où cette préoccupation l'abandonne. Si l'unité allemande est empêchée par l'opposition des princes, malheur aux princes! Les trônes sont fragiles, les dynasties sont pé-

(1) L'union restreinte, c'est-à-dire l'union exclusivement germanique, dont ne pourraient faire partie les possessions non allemandes de la monarchie autrichienne.

rissables; l'unité allemande est nécessaire. Et qu'on ne dise pas à Bunsen que c'est là le vocabulaire de la révolution : quand il s'agit de l'unité de la patrie, le mot de révolution ne l'effraie plus.

On devine l'effet que ces paroles produiront sur le roi. A cette déclaration révolutionnaire de son ami, Frédéric-Guillaume oppose la déclaration légitimiste la plus résolue; il n'y a d'autre droit que le droit divin; il n'y a de souverains que les souverains par la grâce de Dieu. Est-ce qu'il s'agit de savoir si les princes d'Allemagne consentiront à offrir au roi de Prusse la couronne impériale préparée par l'assemblée de Francfort? Pas le moins du monde. Cette couronne est de fabrique révolutionnaire, ce n'est donc pas une couronne. Dussent les princes s'oublier au point de présenter ce je ne sais quoi au roi de Prusse, ils ne changeraient rien à la nature des choses. La marque révolutionnaire est là, ineffaçable, indestructible, et il y aurait un Hohenzollern qui porterait un pareil bric-à-brac! — Mais c'est lui-même qu'il faut entendre; c'est de sa bouche qu'il faut recueillir les paroles méprisantes dont il flétrit les souverainetés illégitimes et les couronnes volées :

« Mon très cher Bunsen, vos dernières lettres confirment ce que j'avais dejà remarqué à Brühl et voulu empêcher de mon mieux : c'est que nous ne parvenons pas à nous comprendre dans les *Germaniana* (1), ou plutôt que vous ne me comprenez pas. Le mot est dur, je le sens, mais il faut que l'ami veuille bien le passer à l'ami. Je vous comprends, je comprends vos raisonnemens; mais vous, vous ne comprenez pas les miens; sans cela, vous n'auriez pas écrit comme vous l'avez fait. Je m'explique : vous n'auriez pas, dis-je, comme vous l'avez fait, qualifié d'une façon légère et comme une difficulté insignifiante les empêchemens absolus qui se dressent entre moi et *cette* couronne. Vous dites (en propres termes, ainsi que M. de Gagern me le disait le 26 et le 27 de ce mois) : « Vous voulez l'assentiment des princes? Parfaitement; vous l'aurez. »

« Mais, mon très cher ami, toute la difficulté gît précisément là : je ne veux ni l'assentiment des princes à *ce* choix, ni *cette* couronne impériale. Comprenez-vous les mots soulignés?

« Je vais vous mettre cela en pleine lumière, aussi brièvement et aussi vivement que possible. D'abord *cette* couronne n'est pas une couronne. La couronne que pourrait prendre un Hohenzollern, si les circonstances permettaient que cela fût possible, ce n'est pas, même avec l'assentiment des princes, la couronne fabriquée par une assemblée

(1) C'est bien le mot employé par le roi de Prusse, *die Germaniana*. Est-ce une distraction ou une fantaisie?

issue d'un germe révolutionnaire, une couronne *dans le genre de la couronne des pavés de Louis-Philippe* (1); c'est la couronne qui porte l'empreinte de Dieu, la couronne qui fait souverain par la grâce de Dieu celui qui la reçoit avec le saint-chrême, la couronne qui a fait rois des Allemands par la grâce de Dieu plus de trente-quatre princes et qui associe toujours le dernier oint du Seigneur à l'antique lignée qui le précède. La couronne qu'ont portée les Othon, les Hohenstaufen, les Habsourg, un Hohenzollern peut la porter, cela va sans dire; elle est pour lui une surabondance d'honneur, un rayonnement de mille années d'éclat. Celle-là au contraire, celle dont vous vous occupez... pour votre malheur, elle est déshonorée surabondamment par l'odeur de charogne que lui donne la révolution de 1848, la plus niaise, la plus sotte, la plus stupide, et non pas cependant, Dieu soit loué! la plus criminelle des révolutions de ce siècle. Quoi! cet oripeau, ce bric-à-brac de couronne pétri de terre glaise et de fange, on voudrait la faire accepter à un roi légitime, bien plus, à un roi de Prusse qui a eu cette bénédiction de porter, non pas la plus ancienne, mais la plus noble des couronnes royales, celle qui n'a été volée à personne!

« Descendez en vous-même, très cher Bunsen. Vous êtes un membre déjà ancien de la diplomatie prussienne, vous êtes mon conseiller intime, conseiller non pas honorifique, mais réel, vous avez donc rang parmi la haute noblesse du royaume; eh bien! que diriez-vous, que feriez-vous, si, vivant retiré à Corbach (2), vous étiez élevé à la dignité d'excellence par l'assemblée souveraine de la principauté de Waldeck? Voilà l'image fidèle de ma situation vis-à-vis de Gagern et de son groupe. Vous écririez le plus poliment du monde au parlement souverain de Waldeck : « Ce que vous voulez me donner, vous n'avez pas le droit de le donner. Quant à moi, je le possède et de bonne source et de franc aloi. » C'est là précisément ce que je répondrai.

« Je vous le dis nettement : si la couronne dix fois séculaire de la nation allemande, après un interrègne de quarante-deux ans, doit être une nouvelle fois donnée, c'est moi et mes pareils qui la donnerons. Et malheur à qui usurperait ce qui ne lui appartient pas! »

Il y a ici des paroles qui n'auront échappé sans doute à aucun de nos lecteurs : « le roi de Prusse a cette bénédiction de porter, non pas la plus ancienne, mais la plus noble des couronnes royales, celle qui n'a été volée à personne! » Ce n'est pas l'histoire qui dit cela; qu'importe? C'est le cœur de Frédéric-Guillaume IV. Qu'il prenne ses désirs pour des réalités, cela est trop manifeste; il nous montre du moins quelle est la noblesse de ses désirs. Et, pour

(1) Ces mots sont en français dans le texte.
(2) La petite ville où était né M. de Bunsen, dans la principauté de Waldeck.

noter en passant un symptôme sur lequel nous aurons à revenir, n'est-ce pas un fait significatif de voir de telles paroles publiées en ce moment même avec l'autorisation de l'empereur Guillaume?

Quelques mois après, l'heure approchant où la reconstitution de l'empire d'Allemagne allait être décidément votée par l'assemblée nationale de Francfort, le roi voulut encore s'entretenir avec Bunsen avant de prendre une résolution suprême. Bunsen quitta Londres le 6 janvier 1849, et arriva le 11 à Berlin. Ses premières conversations avec les hommes politiques lui apprirent de singulières nouvelles. Au mois de novembre 1848, c'est-à-dire à l'époque où le roi de Prusse songeait à se faire donner par les princes ce qu'il ne voulait pas recevoir des mains de l'assemblée, le roi de Wurtemberg et le roi de Bavière avaient envoyé à Berlin un diplomate, M. Klindworth, qui semblait être leur représentant direct, mais secret, car ses lettres de créance, écrites et signées par le roi de Wurtemberg, n'étaient contre-signées par aucun ministre. Le but de cette mission, annoncé par l'envoyé lui-même, était d'arriver à une union des princes en dehors de l'Autriche. Le ministère prussien, chargé par le roi de suivre une politique toute différente, et qui pouvait d'ailleurs soupçonner un piége de la part des souverains dévoués à la cause de l'Autriche, refusa d'abord d'entrer en relations avec ce mystérieux ambassadeur. Un personnage que M. de Bunsen ne désigne pas finit par obtenir qu'on voulût bien l'entendre. M. Klindsworth fit connaître les propositions des deux rois, lesquelles se résumaient ainsi : établissement d'un directoire, sous la présidence de la Prusse. « Pauvre idée, disait l'ambassadeur; mais ce n'est qu'une entrée en matière, nous pouvons en faire à Berlin ce qu'il nous plaira. » Ce qui voulait dire en d'autres termes, suivant l'interprétation de M. de Bunsen : « ils m'envoient ici, mais c'est vous que je veux servir, si vous m'en tenez compte. » Ce langage causa une telle indignation que M. Klindsworth fut immédiatement éconduit. M. de Bunsen, qui rapporte dans son *journal* cette singulière aventure, ajoute sans ménagement : « Les deux rois jouaient un jeu frauduleux; le plus faux des deux est le roi de Wurtemberg, dont le baron de Stein, en 1821, me définissait ainsi le caractère : homme faux, absolument faux, le seul mauvais prince qu'il y ait en Allemagne (1). »

Le roi de Wurtemberg et le roi de Bavière, en feignant d'exclure l'Autriche du projet d'organisation future, étaient-ils d'accord avec le gouvernement autrichien? le prince de Schwarzenberg, par cette espèce de tentation offerte au cabinet de Berlin, avait-il essayé de

(1) Voyez, dans l édition allemande des *Mémoires de Bunsen*, t. II, p. 485.

savoir quelles étaient les véritables dispositions de la Prusse? On répugne à le croire. Le prince de Schwarzenberg n'avait pas besoin de ces misérables artifices; il ne cachait pas sa pensée et devinait hardiment celle des autres. Ce n'était pas d'ailleurs chose si difficile de pénétrer les sentimens de Frédéric-Guillaume IV. On n'ignorait pas que, s'il désirait l'unité de l'Allemagne et la direction de cette unité par la Prusse, il était résolu à ne jamais faire aucun sacrifice à la politique révolutionnaire. Le prince de Schwarzenberg n'avait donc qu'à donner un mot d'ordre aux souverains qui subissaient l'ascendant de l'Autriche, et ce mot d'ordre eût été naturellement le refus de se prêter aux combinaisons de Frédéric-Guillaume IV; cela fait, il eût pu prédire à coup sûr que jamais et à aucun prix les politiques de Francfort n'amèneraient Frédéric-Guillaume à accepter des mains du parlement la couronne impériale. Le roi de Prusse au contraire avait peine à se rendre compte des sentimens du prince de Schwarzenberg. Il voyait, sous cette direction hautaine, s'exalter de jour en jour l'ardeur, l'ambition, l'arrogance de cette Autriche que l'année précédente il qualifiait de *sénile*. Du prince de Metternich au prince de Schwarzenberg, de la politique cauteleuse à la politique téméraire, certes la transformation était menaçante. Frédéric-Guillaume IV en éprouvait encore plus de surprise que d'inquiétude. Il s'étonnait de n'y rien comprendre. C'est pourquoi au mois de décembre 1848 il avait chargé son ambassadeur à Vienne, M. de Bernstorff, d'entrer en pourparlers avec le prince de Schwarzenberg au sujet de l'organisation de l'Allemagne. Lui-même il écrivait note sur note. Il combinait des arrangemens qu'il essayait de rendre agréables à l'Autriche. Il pro posait par exemple que l'Autriche et la Prusse s'emparassent de la direction des affaires, qu'elles s'adjoignissent ensuite les rois, que les princes fussent appelés à leur tour; ce congrès de princes allemands, congrès à trois degrés pour ainsi dire, examinerait les délibérations de l'assemblée nationale de Francfort, et se mettrait d'accord avec elle au moyen d'une chambre d'états (*Staatenhaus*) dont il nommerait les membres.

Les choses en étaient là quand M. de Bunsen arriva le 11 janvier 1849 à Potsdam. « J'y trouvai, dit-il, une lettre de bienvenue du roi, qui m'avait attendu deux jours à Potsdam, et qui m'invitait pour le soir à Charlottenbourg. La lettre était d'un ami, non sans une légère gronderie pourtant sur ce que j'avais parlé de ma démission dans une lettre précédente. J'allai à Charlottenbourg. Après le dîner, je suivis le roi dans son cabinet, et comme je voulais lui expliquer le sens de cette démission éventuelle, il me ferma la bouche en m'embrassant. Le roi me donna en présence du comte

de Brandenbourg (1) le mémoire écrit de sa main le 4 janvier, porté à Olmütz le 5 par le comte de Brühl, et la première réponse faite à ce mémoire par le cabinet autrichien. L'Autriche ne voulait entendre parler ni d'une chambre des représentans du peuple (*Volkshaus*), ni d'une chambre des représentans des états (*Staatenhaus*). Il fallait *faire sauter* le parlement de Francfort, établir une restauration militaire, médiatiser l'Allemagne au profit des *six rois* (2), en un mot accomplir une contre-révolution dont l'Allemagne n'avait pas même l'idée. On voyait par là ce que l'Autriche avait en vue pour son propre compte : elle voulait *poloniser* l'Allemagne sous l'Autriche et soumettre l'Autriche elle-même à la loi martiale. En lisant cela, je fus comme foudroyé; je pris tout, le mémoire du roi, la réponse d'Olmütz, afin de mettre mes observations par écrit. » Bunsen espérait toujours que les projets insensés du gouvernement autrichien ramèneraient Frédéric-Guillaume IV vers le parlement de Francfort. Ne voyait-il pas autour de lui les esprits les plus nobles, les adversaires déclarés de toute idée révolutionnaire, considérer comme une inspiration providentielle le grand acte qui se préparait à Francfort? L'Allemagne, par la main de ses députés, reconstituant l'empire et l'offrant à la Prusse, quoi de plus grand dans l'histoire allemande? Le représentant de la Prusse à Francfort, M. de Camphausen, — ce n'était pas certes un révolutionnaire, — avait dit récemment à Bunsen : « On s'apprête à enterrer toutes les espérances de l'Allemagne; je ne remplirai pas l'office de fossoyeur. Puisqu'on ne veut ni l'unité, ni la liberté de l'Allemagne, je m'en irai; nous partirons, moi et les miens, pour l'Amérique. » Est-ce que Frédéric-Guillaume IV ne devait pas finir par comprendre quelle responsabilité il assumait en poussant à bout les meilleurs citoyens? M. de Bunsen espérait toujours. Il sut bientôt que ses espérances étaient de pures illusions. Entre le roi et lui, quels que fussent les rapprochemens de l'affection, la distance des principes était infranchissable. Écoutons-le :

« Quel abîme il y avait entre mon opinion et celle du roi sur tout l'ensemble de la question, je ne le sentis clairement que le vendredi 19 janvier 1849, jour où pour la première fois je pus lui faire l'exposé complet de mes idées, seul à seul, sans témoin, dans son cabinet, à Charlottenbourg.

« Mes mémoires et mes lettres, le roi avait tout lu. Il commença par

(1) Le chef du nouveau ministère nommé en novembre 1848 après la défaite d'un nouveau mouvement révolutionnaire.

(2) En réalité, un empereur et cinq rois : l'empereur d'Autriche, les rois de Prusse, de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg et de Hanovre.

déclarer que sur la question principale il ne pouvait en aucune façon se mettre d'accord avec moi, et qu'il allait tout faire pour m'amener à son avis. Alors il me tint un discours rempli de paroles enthousiastes sur son devoir de résister à la révolution, et en même temps sur son désir de satisfaire la nation, à propos de quoi il mentionna M. de Gagern, rappelant les heures qu'il avait passées dans sa compagnie avec un mélange d'admiration et d'horreur. Aussi souvent que l'occasion me le permit, j'opposais au langage du roi mes observations. A la fin, le roi éclata; il eut une violente explosion, non pas contre moi, — il ne cessa de me traiter comme un ami toujours cher, quoique bien égaré, bien aveugle, — mais contre tout le mouvement de 1848 en Prusse et à Francfort.

« Je me décidai alors à lui parler plus sérieusement que jamais, je résolus de m'adresser à sa conscience autant qu'à son intelligence. Dès les premiers mots, la voix me manqua, les larmes m'empêchaient de parler, il me fallut quelques minutes pour me remettre; enfin je m'exprimai à peu près en ces termes :

« Votre majesté a été placée par Dieu entre le peuple et les princes d'Allemagne. Vous le reconnaissez vous-même aujourd'hui; mais précisément parce que vous parlez et jugez au nom de Dieu, vous êtes tenu de peser tout dans une juste balance. C'est là ce que vous ne faites point. Vous oubliez toutes les iniquités des gouvernemens, vous oubliez tous les péchés d'omission ou de commission dont les princes se sont rendus coupables dans la période effroyable qui a suivi la grande guerre (*in jener furchtbaren Zeit nach dem grossen Kriege*). Vous fermez votre cœur à la voix, aux gémissemens, aux lamentations, aux cris de désespoir du peuple, non pas seulement de votre peuple : je ne parle pas de la Prusse; je parle de l'Allemagne. Aucun prince, pas même vous, pas même l'assemblée des princes, aucun prince n'est le maître de l'Allemagne en tant que nation. L'Allemagne a le droit de vouloir redevenir une nation, et par conséquent d'établir au-dessus d'elle, comme au-dessus des princes, dans la sphère de la fédération, un souverain, quel qu'en soit le titre, empereur, roi ou tout autre, comme on voudra. Vous méconnaissez ce droit; vous méconnaissez en outre la ferme volonté des plus nobles citoyens de déjouer les intrigues de l'Autriche et de la Bavière, de combattre les dispositions hostiles de tous les autres rois, de ne pas se reposer un instant jusqu'à ce que l'unité de l'Allemagne soit fondée. Vous oubliez que le parlement a dirigé ce mouvement dans les voies constitutionnelles, qu'il a été en somme un élément conservateur, que la constitution sortie de ses débats et de ses votes est, dans les points essentiels, la constitution nécessaire au pays. C'est mon devoir, un devoir pénible, d'adresser ces avertissemens à votre majesté. »

« Ma profonde émotion en prononçant ce discours, mes angoisses visibles à la pensée de ce qui arriverait si l'on ne suivait pas le droit chemin, par-dessus tout le sentiment qu'il avait de ma conviction comme de ma fidèle et inaltérable amitié, firent impression sur le roi. Il me confia quelques lettres intimes de Radowitz et de Boddien, puis il m'ajourna au lendemain pour une délibération officielle sur ce même sujet. Il était huit heures du soir lorsque je rentrai chez moi profondément ému, sans me rendre à la réception de la reine. Je me mis à prier... »

Le lendemain, 20 janvier, une nouvelle conférence eut lieu entre le roi et Bunsen, en présence du comte de Brandenbourg, président du conseil des ministres. Le roi était plus calme, il écoutait attentivement; il donna raison à Bunsen quand celui-ci affirma de nouveau que les propositions de l'Autriche morcelleraient l'Allemagne et anéantiraient la Prusse; il continuait pourtant de repousser toute idée d'entente avec Francfort. Le ministère Brandenbourg avait préparé depuis plusieurs jours une circulaire adressée à tous les états allemands pour les engager à faire connaître au parlement leurs vues sur le projet de constitution, sans tenir compte des propositions autrichiennes; le roi n'approuvait pas cette circulaire, Bunsen au contraire s'y rattachait comme à une transaction. Ce sujet et d'autres encore furent discutés d'une façon très pressante dans la conférence du 20. Embarrassé par les argumens de Bunsen, le roi fit appeler d'une pièce voisine un de ses conseillers grand partisan de l'entente absolue avec l'Autriche (M. de Bunsen ne dit pas son nom). Le nouveau-venu soutint l'avis du roi. Bunsen, sans lui répondre, demanda la permission de continuer son exposé; c'est au roi seul qu'il s'adressait, c'est le roi qu'il voulait convaincre, directement et sans intermédiaire. Enfin sous le feu de cette argumentation, le roi s'écria : — « Que demandez-vous donc? — Une seule chose, répondit Bunsen : que votre majesté laisse partir la circulaire; elle est indispensable, et elle ne rompt pas les relations avec l'Autriche. — En avez-vous lu le texte même? — Certainement, et j'en ai pesé tous les mots. — L'approuvez-vous? — Sans hésiter. — Eh bien! dit le roi se tournant vers le comte de Brandenbourg, qu'elle parte. Seulement faites en sorte que nos négociations avec le cabinet autrichien n'en soient pas interrompues. » — Le comte de Brandenbourg n'en croyait pas ses oreilles : une résolution si subite après de si longues résistances! Le roi se leva, dit encore quelques mots et passa dans sa chambre. « Il faut convenir, dit le comte de Brandenbourg, que notre seigneur et maître n'a pas la tête organisée comme tout le monde.

Pourquoi donc a-t-il résisté si longtemps, et pourquoi sans transition a-t-il si brusquement cédé? » Personne ne répondit. Le conseiller mandé par le roi paraissait fort décontenancé; M. de Bunsen, un peu étonné de sa victoire, s'empressa de sortir pour l'annoncer à ses amis.

M. Léopold de Ranke fait allusion à cette curieuse scène et s'efforce d'en atténuer l'impression en ce qui concerne le caractère du roi. Il ne trouve là de bizarre que l'apparence; au fond, le roi était fidèle à sa foi politique lorsqu'il ne se décidait qu'à la dernière extrémité à s'occuper sans l'Autriche des propositions de Francfort. Cette brusquerie soudaine supposait de longues délibérations intérieures; Frédéric-Guillaume IV savait parfaitement d'avance à quel instant précis il lui serait possible de céder. On sent que M. de Ranke, historien presque officiel, se croit obligé ici de justifier Frédéric-Guillaume IV. Il eût mieux valu, ce me semble, au lieu de dissimuler les tergiversations du roi, les mettre en pleine lumière et montrer qu'elles furent toujours dominées par la rigueur persistante de ses principes.

Tel est en effet le caractère de Frédéric-Guillaume IV. Bunsen a cru être vainqueur dans la journée du 19 janvier 1849; quelques jours après, le roi se ravise et déclare une fois pour toutes qu'il ne fera rien sans l'Autriche. A juger ces choses-là du dehors, on a beau jeu pour accuser les contradictions du roi de Prusse; nous l'avons fait nous-même en toute franchise alors que nous assistions de loin, spectateur désintéressé, aux débats du parlement de Francfort. Il y a de cela vingt-quatre ans; aujourd'hui que des documens nouveaux nous permettent de pénétrer dans l'âme de Frédéric-Guillaume IV, ce ne sont plus ses hésitations qui nous frappent, c'est plutôt l'inflexibilité de sa foi. Il y a là un spectacle qui ne manque pas de grandeur. Oui certes, il est dévoué à la cause de l'unité germanique, il rêve pour la Prusse un accroissement de puissance, il a promis à son peuple insurgé qu'il serait le *roi allemand,* et il se rappelle que cette parole a suffi pour apaiser la tempête; eh bien! malgré tant de causes d'ivresse, sa conscience morale est plus forte que son ambition. Quelle différence entre Frédéric II par exemple et le juste, le scrupuleux Frédéric-Guillaume IV! Comment ne pas se rappeler ici cette noble Astrée que M. de Bunsen évoquait avec grâce aux beaux jours de la jeunesse du prince? Toute injustice le révolte; plus il se passionne pour l'unité allemande, plus il lui répugnerait de la déshonorer par des procédés révolutionnaires. Si la révolution est partout, si elle reprend et aggrave certaines iniquités de l'ancien régime, par exemple l'esprit d'usurpation et de conquête, lui du moins, il

restera fidèle au respect de la tradition, au culte du droit. Dût-il être seul, il ne se découragera point. Les hommes tels que lui sont soutenus par une force que ne connaît pas le patriotisme vulgaire.

. . . . . Extrema per illos
Justitia excedens terris vestigia fecit.

Sa dernière parole dans cette affaire sera donc une protestation contre l'injustice, un avertissement à l'Allemagne. Malgré les prières des personnages les plus éminens, malgré le vote de l'assemblée nationale, il refusera, comme un affront, la couronne de l'empire.

Le 27 mars 1849, le parlement de Francfort, après avoir achevé la seconde lecture de la constitution, avait décidé que la dignité impériale serait héréditaire dans la maison du prince à qui serait déférée la couronne. Le lendemain 28, l'élection eut lieu. Les membres de l'assemblée étaient au nombre de 538. Le roi de Prusse réunit la majorité des suffrages exprimés. Quand le scrutin fut dépouillé, le président, M. Simson, prononça ces paroles : « Je viens vous annoncer, messieurs, le résultat de l'élection. Les 290 votes qui viennent d'être émis se sont réunis sur le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV; 248 députés ont cru devoir s'abstenir. Donc, dans sa 196e séance publique, le mercredi 28 mars 1849, l'assemblée nationale de l'empire, conformément à la constitution qu'elle a fondée, a remis au roi Frédéric-Guillaume IV la dignité d'empereur d'Allemagne à titre héréditaire. Puisse le prince allemand, qui tant de fois a exprimé en d'immortelles paroles son chaleureux dévoûment à la cause allemande, puisse ce noble prince devenir le soutien de l'unité, de la liberté et de la grandeur de notre patrie, maintenant qu'une assemblée sortie du sein de la nation entière, une assemblée telle qu'il n'y en eut jamais de semblable sur le sol allemand, l'a élevé au faîte de l'empire! Que Dieu soit avec l'Allemagne et son nouvel empereur! » Des applaudissemens éclatèrent, et des salves d'artillerie mêlées au carillon des cloches annoncèrent à la ville de Francfort que l'assemblée venait de proclamer son élu.

Le 2 avril suivant, une députation de l'assemblée arrivait à Berlin; elle était admise dès le lendemain auprès du roi Frédéric-Guillaume. Le président, assisté de 24 membres, venait faire connaître au roi de Prusse le vote du 28 mars. Le roi, sans refuser ouvertement, ajourna sa décision jusqu'à l'heure où les souverains de l'Allemagne, régulièrement consultés, auraient exprimé leur avis. C'était le résumé de sa politique : « rien sans les princes! » Cette réponse amena des crises violentes. A Vienne, à Francfort, à Ber-

lin, il y eut des agitations dans tous les sens, un vrai tourbillon de colères. L'Autriche trouvait que le roi de Prusse avait trop laissé entrevoir au parlement certaines possibilités de s'entendre : de là les notes irritées du prince de Schwarzenberg, déclarant que le parlement de Francfort avait agi sans droit, que ses actes étaient nuls et de nul effet. Le parlement de Francfort, menacé par l'Autriche, accusait le roi de Prusse d'avoir répondu par des équivoques à la plus haute marque de confiance; on devine quelles paroles injurieuses faisaient explosion de toutes parts, les plus modérés criaient à la trahison. Enfin à Berlin la seconde chambre fut le théâtre des scènes les plus violentes. Élue par le suffrage universel, suivant la charte octroyée le 5 décembre par Frédéric-Guillaume IV, cette chambre contenait des élémens démagogiques très compactes, tandis que le parti de l'ordre se fractionnait en groupes nombreux. Il y avait l'extrême droite, dont l'orateur, M. de Bismarck, a suivi depuis ce temps-là des voies si différentes, — la droite des politiques, dirigée par MM. de Bodelschwing et d'Arnim, — la droite dissidente, sous le commandement de M. de Wincke, — puis le centre droit, le centre pur, le centre gauche. La gauche et l'extrême gauche avaient un tiers des voix, et cette minorité redoutable devenait parfois une majorité. L'occasion parut bonne aux meneurs des partis violens. L'un d'eux, M. Rodbertus, essaya de faire consacrer par la chambre la constitution du futur empire, telle que le parlement de Francfort l'avait votée. Assurément M. Rodbertus et ses amis ne tenaient guère à cette constitution; ils tenaient surtout à l'unité allemande comme à un moyen de renverser l'empire. Telle était cependant l'ivresse des esprits au sujet de l'unité que l'hypocrisie de cette manœuvre ne l'empêcha point de réussir. La proposition Rodbertus contenait trois articles distincts : les deux premiers blâmaient la politique du ministère dans la question de l'unité, et condamnaient toute espèce de pacte formé entre les souverains comme contraire aux vœux et aux espérances du pays; le troisième ordonnait au ministère de reconnaître la constitution de Francfort, telle qu'elle avait été faite après la seconde lecture, et de n'en poursuivre la révision que par les moyens indiqués dans la constitution même. Les deux premiers articles furent rejetés; le troisième obtint une majorité de 16 voix. C'était un ordre au roi de Prusse d'accepter la couronne impériale. Le parlement de Francfort l'avait offerte, la chambre des députés de Berlin commandait de la recevoir !

On voit que la situation était bien changée depuis le jour où le sentiment prussien se révoltait à l'idée que la Prusse fût obligée de disparaître au sein de l'Allemagne ! On était froid alors pour la

cause de l'unité allemande, parce que le représentant provisoire de cette cause était un archiduc autrichien; on ne voulait pas que les drapeaux de l'armée prussienne s'inclinassent devant un Habsbourg. Maintenant l'Autriche s'opposant à la constitution de Francfort, les mêmes hommes la soutenaient, et, n'ayant plus à craindre que l'Allemagne absorbât la Prusse, ils ordonnaient à la Prusse de dominer l'Allemagne. Tels étaient les sentimens du parti national; quant au parti révolutionnaire, à Berlin comme à Francfort, il exploitait les passions patriotiques des partisans de l'unité.

Frédéric-Guillaume IV n'avait plus qu'un parti à prendre, c'était de mettre ses paroles et ses actes au niveau de ses principes. Il le fit résolûment. Quelques jours après le vote dont nous venons de parler, l'audace de la gauche croissant d'heure en heure, il prononça la dissolution de la seconde chambre et prorogea la première (27 avril 1849). En même temps il faisait savoir à tous les gouvernemens de l'Allemagne qu'il ne pouvait ni reconnaître la constitution de Francfort, ni accepter la couronne impériale; la cause de l'unité germanique était-elle donc abandonnée? Non, Frédéric-Guillaume invitait les princes allemands à se réunir en congrès et à refaire l'œuvre de Francfort.

Ce fut le signal d'une effroyable agitation par toute l'Allemagne. L'émeute de Stuttgart, l'insurrection de Dresde, la décomposition du parlement de Francfort, la gauche s'obstinant à siéger dans une chambre qui déclare sa mission terminée, la dictature de quelques furieux essayant de se substituer au vicaire de l'empire, telles furent les conséquences immédiates des événemens de Berlin. Il n'y avait de place désormais que pour les mouvemens révolutionnaires et pour les coups d'état. Dans toutes les grandes villes, les assemblées nationales avaient succombé. Ce n'était point seulement la déroute de l'unité germanique, c'était la déroute du parti constitutionnel d'un bout de l'Allemagne à l'autre. Qu'on se représente la douleur de M. de Bunsen. Il était retourné à Londres au mois de février, et, pendant ces deux mois où l'unité allemande était comme suspendue entre l'être et le néant, il n'avait cessé d'écrire à Frédéric-Guillaume pour le presser d'accepter l'empire. Après le refus du roi, quand tout l'édifice de Francfort s'écroula, M. de Bunsen dut adresser à son maître de bien amères paroles, puisque Frédéric-Guillaume lui répondait en ces termes :

« J'en suis venu à cette triste conviction que je ne pourrai plus m'entendre avec mon ancien ami. Nous habitons deux mondes différens... Vous êtes dominé par les impressions de la révolution de 1848. Vous avez donné un noble nom à l'abominable bâtard du diable et de la race

humaine, vous l'avez appelé *l'Allemagne*. Moi au contraire, du 18 mars 1848 jusqu'à l'heure présente, je n'y ai vu autre chose que la chute, la chute hors de Dieu! Oh! cher ami, ne lisez pas ces mots avec dédain. C'est bien sans le moindre doute, sans la moindre hésitation, que je donne à ce monstrueux bâtard le nom qui lui est propre. Sachez-le, cher Bunsen, voilà les circonstances qui rendent, humainement parlant, toute entente impossible entre nous. Depuis la destruction du religieux édifice des mœurs, des groupes et des droits de la vieille Allemagne, ce qui m'a le plus déchiré le cœur, c'est que notre sainte formule de ralliement, « l'Allemagne, l'unité allemande, » est peut-être livrée pour toujours au mépris, au reniement, à l'indignation de toutes les nobles âmes; — c'est que le mot qui me transperçait le cœur depuis cinquante ans et me faisait éprouver des frissons d'enthousiasme est devenu le mot de passe, que dis-je? le mot hypocrite qui sert de masque à toute déloyauté, à toute félonie, à toute infamie... »

Qu'on veuille bien ne pas oublier ces paroles; c'est ce que j'ai appelé le dernier mot de Frédéric-Guillaume IV dans cette affaire, sa protestation contre toute injustice, son avertissement solennel à l'Allemagne.

III.

Comment étudier cette histoire vieille déjà d'un quart de siècle sans qu'à tout instant le souvenir des événemens de nos jours vienne obséder notre esprit? Il y a là des rapprochemens auxquels nul ne saurait échapper. On se demande non pas ce que Frédéric-Guillaume IV penserait des dernières transformations de l'Allemagne, mais de quels termes il se servirait pour exprimer sa pensée. Se peut-il que Frédéric-Guillaume IV soit le seul des hommes de sa race à concevoir ces hautes idées du droit? Est-il le seul, avec son père Frédéric-Guillaume III et sa noble mère, la reine Louise, à flétrir la politique de la force et de l'injustice? Nous ne le croyons pas. Ce sujet sans doute est difficile à traiter. Bien des choses nous empêchent de parler librement du prince que nos désastres de 1870 ont fait empereur d'Allemagne. Ce n'est pas à nous de le louer, s'il a mérité des éloges, et, s'il a failli, ce n'est pas à nous de le condamner. La justice comme la dignité nous obligent au silence, ces questions appartiennent à l'histoire. Il semble toutefois que, sans manquer à notre dignité, nous puissions rendre un certain hommage à l'empereur Guillaume en signalant la situation présente de son esprit. D'après des informations que nous avons tout lieu de croire exactes, l'empereur Guillaume n'est pas sans trouble au sujet de l'empire d'Allemagne. Assurément les résultats de la guerre de

1866 devaient satisfaire son orgueil sans inquiéter sa conscience; la guerre de 1866 a été surtout la revanche de cette campagne de 1851 où son frère et prédécesseur Frédéric-Guillaume IV, voulant constituer l'*union restreinte* en dehors de l'Autriche, fut contraint de reculer devant le prince de Schwarzenberg. Cependant cette revanche de 1851 avait entraîné des actes bien peu conformes à la politique de conservation, ou plutôt de transformation progressive, que son frère et son père avaient si religieusement conçue et si loyalement pratiquée. Ces souvenirs, dit-on, sont pénibles à l'empereur. La situation surtout est devenue bien autrement délicate depuis 1870. Il y a en ce moment même un symptôme qui frappe tous les yeux. D'où vient que M. de Bismarck veut s'éloigner de la scène politique? On a beau alléguer la fatigue, le besoin de repos, il paraît que la cause est plus sérieuse. M. de Bismarck, qui a des doutes sur la solidité de son œuvre, voudrait l'achever pour l'affermir; l'empereur, qui a des doutes sur la légitimité de tel de ses actes, ne veut pas se laisser entraîner plus loin dans la voie révolutionnaire. Mais non, décidément il est trop malaisé pour un Français de traiter ces questions, nous laisserons la parole à un publiciste autrichien dont les renseignemens sont conformes aux nôtres. Voici ce qu'on lisait le 17 juillet dernier dans la sage et libérale *Réforme :*

« La crise qui plane sur la politique de l'empire prusso-allemand se résume ainsi : M. de Bismarck veut aller énergiquement et violemment en avant, afin d'achever l'œuvre de l'unité nationale au moyen de l'état centralisateur, impérialiste, césaro-papiste. L'empereur Guillaume au contraire n'aspire plus qu'au repos. M. de Bismarck est un hardi politique d'aventure; il pousse toujours les choses à l'extrême, et son *ultima ratio*, ce sont les canons. Ce n'est pas un paradoxe de dire que M. de Bismarck est bien plus un soldat qu'un homme d'état. En 1866 et en 1870, il a fait son œuvre à la pointe de l'épée; mais l'épée aurait pu fléchir, et alors que serait devenue la Prusse? En ces deux circonstances, M. de Bismarck a placé la Prusse dans une situation extrêmement dangereuse. Les soldats s'en sont tirés avec bonheur, et M. de Bismarck compte sur le même bonheur pour l'avenir; mais l'empereur veut le repos, il se trouve dans la même disposition d'esprit que Frédéric le Grand aux dernières années de sa vie.

« Aux yeux de M. de Bismarck, ce qui a coûté des flots de sang, ce qui a coûté des cadavres par centaines de mille est l'œuvre de son génie; cette œuvre, il est impatient de la voir dans sa splendeur complète. Il s'exalte à la pensée d'avoir créé un nouvel empire d'Allemagne, et il veut que cet empire embrasse en effet tous les états allemands. Au contraire, l'empereur Guillaume et d'autres princes de la maison de

Hohenzollern ne se sentent pas à l'aise sur ces hauteurs, dont la conquête a été payée si cher. La froideur avec laquelle le monde et le peuple allemand lui-même ont accueilli la création du nouvel empire les a singulièrement découragés. M. de Bismarck sent que cette disposition est dangereuse pour son œuvre. Il reconnaît avec raison que le nouvel empire d'Allemagne, s'il aspire à durer, ne doit pas rester ce qu'il est aujourd'hui. Il faut qu'il soit achevé au dedans et au dehors. M. de Bismarck y travaille avec la violence effrénée qui lui est propre. Dans le fier et despotique sentiment de sa pensée personnelle, il repousse, il condamne toute pensée opposée à la sienne. Il veut que tout devienne prussien-poméranien; les Allemands, selon lui, ne deviendront véritablement Allemands que par ce *prussianisme spécifique*. Avec cet impérialisme hautain, M. de Bismarck, en face des trônes et des dynasties légitimes, est forcément le complice des démagogues. Il méprise les trônes qui subsistent encore en Allemagne, il les trouve au suprême degré superflus et par cela même ridicules. Ce n'est pas assez pour lui d'avoir fait descendre les rois et princes d'Allemagne au rang de vassaux de la Prusse, il veut les médiatiser complétement; tout au plus peut-être leur permettrait-il de figurer dans une *chambre de princes*, qui aurait sa place parmi les institutions de l'état. Bien loin d'accepter de tels projets, l'empereur Guillaume, à ce qu'on assure, se contenterait de ce qu'il a conquis et jugerait convenable de ne pas adresser de nouvelles provocations au destin. Malgré ses glorieux succès, il est, comme son grand prédécesseur Frédéric II, partisan de la politique relativement circonspecte des Hohenzollern. Frédéric se contenta de la Silésie; il lui suffisait d'avoir donné à la jeune royauté prussienne la consistance intérieure et l'importance au dehors. Il n'alla point au-delà, bien que la tentation fût très forte et le succès très possible. Aujourd'hui Guillaume Ier a fait des choses fabuleusement grandes, il a surpassé de bien loin tous ses prédécesseurs, il a élevé la Prusse à une hauteur que Fréderic le Grand n'aurait pas même rêvée. N'est-il pas tout naturel qu'il se dise : c'est assez, trop de conquêtes pourraient nuire? Ajoutez à cela que l'empereur, en présence de dynasties légitimes et unies à la sienne par les liens du sang, éprouve des sentimens auxquels reste absolument étranger M. de Bismarck, le politique radical, le politique de la force. Guillaume Ier doit soupçonner qu'un monarque légitime renversant des trônes légitimes mine lui-même les fondemens de sa puissance : d'où il résulte qu'entre l'empereur d'Allemagne et son grand-chancelier il y a des dissentimens très graves, très aigus, et il y a longtemps que cette situation est connue malgré les efforts qu'on fait pour la cacher (1). »

L'auteur insiste sur les idées de légitimité si chères à Frédéric-

(1) Voyez *Die Reform, Wochenschrift redigirt von Franz Schuselka*, Vienne; numéro du 17 juillet 1873.

Guillaume IV, et il affirme que le souvenir de cette foi domestique se réveille dans l'âme de Guillaume I[er]. A l'entendre, c'est une transformation qui se déclare. Les plaintes des catholiques troublent la conscience du victorieux; il ne peut se résigner à devenir l'oppresseur des libertés religieuses pour complaire au grand-chancelier. Ce ne sont pas d'ailleurs les catholiques seuls qui s'indignent de la violation de leurs droits; l'église évangélique de Prusse, les églises protestantes de toute l'Allemagne, se sentent menacées par ces tentatives de *césaro-papisme*, comme disent nos voisins. Dans les rangs supérieurs de la société prussienne, à côté même de l'empereur, ces sentimens se font jour, et bien des voix fidèles avertissent l'empereur des dangers où va le précipiter cette politique antichrétienne. Les partisans de cette politique ont beau répéter que sur ce point tous les ministres sont d'accord avec de Bismarck, que M. de Mühler, l'ex-ministre des cultes, est sorti du cabinet parce que sa manière de comprendre le protestantisme ne lui permettait pas de faire la guerre aux catholiques, et que le nouveau ministre, M. le docteur Falk, est décidé à se montrer inflexible dans l'exécution des lois votées contre l'église. « Qu'importe? répond le publiciste que nous venons de citer. Si M. le docteur Falk est placé très haut en ce moment, il y a quelqu'un placé plus haut que lui, et celui-là repousse désormais les conséquences anti-ecclésiastiques du système de M. de Bismarck. Aucun doute n'est permis à cet égard. Il se peut que M. de Bismarck boude à Varzin à cause de cela et se pose arrogamment en homme indispensable, mais en dernière analyse il n'y a personne qui ne puisse être remplacé. »

Il y a donc des leçons pour tout le monde dans la partie de cette correspondance qui concerne la création de l'empire d'Allemagne. La leçon qui s'adresse à nous, c'est un nouveau reproche à notre ignorance. Que de fois n'avons-nous pas refusé de croire aux mouvemens d'idées qui passionnaient l'Allemagne! Il semblait que le projet de reconstituer l'empire fût l'invention de quelques rêveurs. On répétait que l'unité italienne avait créé l'unité germanique, et que tous nos malheurs étaient venus de là. On s'obstinait à ne rien voir de ce qui se passait au-delà de nos frontières, on ne pardonnait pas aux esprits attentifs d'en parler en toute franchise. Signaler à nos concitoyens ces grands courans d'opinion dont toute politique sérieuse doit tenir compte, c'était presque une trahison. Bossuet a dit quelque part avec son admirable bon sens : « Le plus grand dérèglement de l'esprit, c'est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient. » Ce dérèglement était le nôtre. Voulant que l'Allemagne, par exemple, pensât d'une certaine façon, nous ne voulions pas croire et nous ne permettions pas de dire qu'elle pen-

sât d'une façon différente. Croira-t-on aujourd'hui que le désir de l'unité était une passion ardente chez tous les Allemands? Voilà l'âme la plus scrupuleuse, la conscience la plus timorée, Frédéric-Guillaume IV; il recule à la pensée de porter atteinte au droit du plus humble des princes, et cependant il écrit en 1849 que ce mot d'unité allemande le fait depuis cinquante ans frissonner d'enthousiasme.

C'est une leçon d'un autre genre, mais non pas une leçon moins vive que ces pages royales adressent aux peuples allemands. Il y est dit sans cesse par une bouche respectée que le droit est la règle des souverains comme des peuples, que les plus grandes nations sont celles qui marchent toujours vers le mieux sans briser leurs appuis, que les traditions sont une force, et que bâtir sur l'injustice c'est bâtir sur le sable. Ces lieux-communs deviennent des vérités poignantes dans le cœur des hommes auxquels leur mission impose les responsabilités du commandement. Très souvent, dans sa correspondance avec M. de Bunsen, après avoir affirmé ses nobles principes d'équité, de respect, de conscience, Frédéric-Guillaume IV aime à conclure par ces mots : *dixi et salvavi animam meam!* C'est une grande parole, une parole souveraine. Il y a de quoi faire réfléchir ceux qui ont charge de peuples; chaque fois que nous entendions retentir ce cri dans les lettres de Frédéric-Guillaume IV, nous nous demandions s'il n'avait pas éveillé des échos à Berlin. Ce pressentiment est vérifié par la situation nouvelle dont nous venons d'indiquer le caractère. Le fait même de la publication de ces lettres n'est-il pas un symptôme d'une singulière valeur? Cette philosophie politique si élevée, nous la connaissons, notez ce point, grâce à des pages du feu roi, pages intimes, pages secrètes, dont Guillaume Ier a bien voulu autoriser l'impression. Nous n'attribuons pas à cette remarque une importance exagérée; comment croire cependant que l'empereur d'Allemagne aurait laissé publier de telles lettres sans en avoir apprécié le fond et la forme? Plus on y pense, plus il semble évident que l'empereur n'a pas été fâché de rappeler à certains personnages des vérités morales trop dédaignées. En tout cas, n'est-il pas curieux qu'au moment même où M. de Bismarck prétend pousser son maître aux dernières conséquences de l'unité allemande, l'empereur donne au public les lettres où son auguste frère a tracé ces paroles : « l'unité allemande, ce mot qui nous transportait d'enthousiasme depuis un demi-siècle, est devenu le mot hypocrite qui sert de masque à toute déloyauté, à toute félonie, à toute infamie. »

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LA FRANCE DU NORD

LA PICARDIE.

IV.

SECONDE CAMPAGNE DE L'ARMÉE DU NORD. — LE SANTERRE. — DOULLENS. — MONTDIDIER. — PÉRONNE.

I. — COMBAT DE QUERRIEUX. — BATAILLE DE PONT-NOYELLES.

Après l'échec de Villers-Bretonneux, l'armée du nord, on l'a vu, avait été réorganisée avec une merveilleuse promptitude par le général Faidherbe. Elle s'était augmentée de trois bataillons de fusiliers-marins, de toute l'ancienne garnison d'Amiens, et de contingens divers tirés des dépôts de mobiles et de mobilisés répartis dans les places du nord. Elle comptait environ 15,000 hommes de troupes régulières, et parmi les bataillons de mobiles quelques-uns, entre autres ceux de « Somme et Marne, » se distinguaient par leur ardeur et leur bonne tenue. Son artillerie se composait de soixante-six pièces, sa cavalerie de quatre escadrons et d'un peloton de mobilisés. Son effectif pouvait s'élever à 30,000 combattans. Après un heureux coup de main sur Ham, elle se dirigea vers Amiens, que les Prussiens avaient évacué pour se cantonner à Beauvais, en laissant un millier d'hommes dans la citadelle avec ordre de bombarder la ville au premier acte d'hostilité de la part des Français. Le 19 décembre, le général Faidherbe fit sommer le commandant de se rendre en le menaçant de passer la garnison au fil de l'épée, si

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juillet, et du 1er août.

elle commettait le crime, sans exemple dans l'histoire, de massacrer une population désarmée, placée sous la sauvegarde d'une capitulation. Le commandant répondit par un refus catégorique, et bientôt, à l'approche d'une reconnaissance française, il lança sur Amiens des obus qui tuèrent ou blessèrent plusieurs personnes; il poussa le mépris des lois de la guerre jusqu'à faire tirer sur des voitures publiques qui passaient en vue de la citadelle. Le général Faidherbe, par un sentiment d'humanité qui l'honore, ne voulut point attirer d'irréparables désastres sur l'un des plus grands centres industriels de la France; il suspendit sa marche, et prit position à 20 kilomètres en avant d'Amiens.

A peu de distance de Villers-Bretonneux et sur la même ligne, une petite rivière, l'Hallue, coule dans une vallée étroite et tourbeuse, longue d'environ 13 kilomètres, et va se jeter dans la Somme un peu au-dessous de Corbie. Cette vallée est bordée sur tout son parcours par des collines où s'élèvent çà et là de petits bois, et des villages situés les uns dans la vallée même, les autres sur les premières pentes. C'est là, sur la rive gauche, que l'armée du nord se déploya pour attendre l'ennemi. Elle avait à son extrême droite Contay, au centre Querrieux et Pont-Noyelles (1), à son extrême gauche Daours, la Somme et des marais. Cette position était très forte et bien choisie. Les généraux prussiens auraient pu, par une marche bien combinée sur la droite, forcer Faidherbe à la quitter et à recevoir la bataille avec la Somme à dos, mais ils se bornèrent à l'attaquer de front, croyant sans doute nous culbuter au premier choc.

Le 20 décembre, une reconnaissance prussienne forte d'environ 2,000 hommes avec deux pièces d'artillerie se porta sur le bois de Querrieux. Le 18e bataillon de chasseurs à pied et le 33e de ligne marchèrent à sa rencontre et la repoussèrent vigoureusement; l'armée française, croyant à une attaque plus sérieuse, avait pris les armes. C'était tout ce que voulait l'ennemi, qui se trouvait ainsi en mesure de juger de nos forces. Les deux jours suivans, il fit arriver des renforts de tous côtés; le 23 au matin on apprit par les vedettes qu'il venait de sortir d'Amiens, et qu'il s'avançait en trois colonnes vers les lignes françaises. « L'attaque, dit le général Faidherbe, commença plus tôt qu'on ne l'avait pensé; mais on était prêt à la recevoir. » Cependant nos pièces de 12, qui étaient restées dans la vallée, n'entrèrent en ligne qu'au moment où l'une de nos batteries de 4 était déjà démontée.

Les Prussiens se rangèrent en très bel ordre sur la rive droite de

(1) Querrieux est situé sur la rive droite de l'Hallue, Pont-Noyelles sur la rive gauche. Ces deux villages sont traversés par la grande route d'Amiens à Bapaume.

l'Hallue avec cent deux bouches à feu, dont trente-six du calibre 9 et soixante-six du calibre 8, tandis que chez nous les pièces de 4, d'une portée très inférieure, formaient les deux tiers de l'armement (1). Daours, Querrieux et Pont-Noyelles étaient occupés par quelques faibles détachemens français; au lieu de mettre ces villages en état de défense par des barricades et des créneaux percés dans les murs des maisons, comme les Prussiens ne manquaient jamais de le faire, on donna l'ordre aux soldats qui les occupaient de se replier de la vallée sur les hauteurs : l'ennemi s'y fortifia tout aussitôt, et pendant le combat on tenta vainement de les reprendre.

Après diverses attaques partielles où les Allemands essayèrent, sans y réussir, de déboucher du fond de la vallée, le général Manteuffel ordonna une attaque à fond sur notre centre, placé en face de Pont-Noyelles. L'élite de ses régimens, précédée d'une ligne de tirailleurs qui s'avançaient petit à petit, tantôt se levant, tantôt se couchant, marcha vers les hauteurs. Les Français de leur côté avaient garni leur front de troupes de ligne, en arrière desquelles se tenaient en réserve quelques bataillons de mobiles sur lesquels on pouvait compter; les généraux et leur état-major, à cheval et le sabre à la main, s'étaient placés en tête des troupes, et le général Faidherbe, seul et sans escorte, galopait en avant des tirailleurs les plus avancés, donnant ses ordres, s'exposant comme le plus téméraire de ses soldats. Le moment était solennel; 200 Allemands choisis parmi les plus braves avaient gravi les pentes en se dérobant derrière les talus d'un chemin creux; tout à coup ils débouchèrent sur le plateau en poussant des hourrahs : les tambours français leur répondirent par le pas de charge. La compagnie de mobiles du capitaine d'Hauterive se lança sur eux en même temps que le 33e, et après une vigoureuse résistance ils furent écrasés jusqu'au dernier. Ceux qui les suivaient, craignant le même sort, descendirent en fuyant dans la vallée. Nos soldats entrèrent à leur suite dans Pont-Noyelles, quelques-uns arrivèrent même jusqu'aux premières maisons de Querrieux; mais, emportés par l'ardeur du succès, ils rompirent leurs rangs et vinrent se heurter contre des réserves prussiennes et des batteries qui les refoulèrent sur les pentes des collines. Ils remontèrent à la débandade sur le plateau, et l'ennemi marcha pour la seconde fois à l'attaque de nos positions. Le général du Bessol fit avancer une batterie de 12 dont le

(1) Nous avions quatre canons Armstrong d'une grande justesse et d'une très longue portée; mais ils avaient à peine tiré quelques coups que les culasses ne fonctionnaient plus. On s'aperçut alors que c'étaient des pièces de rebut, comme un grand nombre des autres armes achetées à l'étranger. Ce sont ces canons Armstrong, dont les détonations se faisaient entendre à plus de 40 kilomètres, que l'on a pris dans le pays pour des pièces de marine.

feu arrêta les Allemands sur place, en même temps qu'il se portait contre eux à la tête de deux bataillons. Ils lâchèrent pied, et se précipitèrent en désordre vers Pont-Noyelles. Nos troupes, qui les serraient de près, pénétrèrent jusqu'à la place, mais de nouvelles barricades avaient été élevées, un feu violent partait des maisons, et nos soldats, qui n'étaient point soutenus, furent forcés d'abandonner le village (1).

Pendant que ceci se passait au centre, le général Derroja s'emparait de Bavelincourt et de Béhencourt à la droite, et débordait notablement l'ennemi en le rejetant au-delà de la vallée; malheureusement il n'avait pas assez de monde pour maintenir ses communications en étendant son mouvement, et il jugea prudent de s'arrêter. La nuit mit fin au combat. Sur notre droite, les Prussiens avaient été complétement refoulés. Au centre et à la gauche, ils avaient échoué dans toutes leurs attaques contre nos positions, mais ils conservaient dans la vallée Daours et Pont-Noyelles. Nos pertes s'élevaient à 141 tués, 905 blessés, 138 chevaux et environ 1,500 hommes disparus ou faits prisonniers dans les villages de la vallée (2). Les pertes de l'ennemi furent beaucoup plus fortes en raison de la position dominante que nous occupions; les abords du cimetière de Pont-Noyelles, où il avait massé ses colonnes d'attaque, étaient jonchés de cadavres, et les 600 voitures réquisitionnées dans Amiens y revinrent toutes chargées de blessés. Les soldats étaient tristes et abattus; Manteuffel, en rentrant à l'*Hôtel de France*, laissait percer une vive irritation, et, comme les personnes présentes à son arrivée semblaient l'interroger des yeux, il jeta violemment sa casquette par terre en s'écriant : *Artillerie formidable!* L'armée française coucha sur les positions qu'elle avait victorieusement défendues; mais la nuit fut cruelle. Le vent soufflait du nord, la terre était durcie par un froid de 12 degrés, et par cette température impitoyable un grand nombre d'hommes étaient nu-pieds. Les mo-

(1) Un officier de chasseurs à pied, le capitaine Jean, suivi de 25 hommes de bonne volonté, fit subir aux Prussiens, dans l'attaque de Pont-Noyelles, des pertes considérables, eu égard à la faiblesse de son détachement. Ses deux frères avaient été tués à Boves et à Dury; il résolut de les venger, et il tint parole. Il s'empara de plusieurs maisons à la baïonnette, et pas un des Allemands qui les défendaient n'en sortit. La propriétaire de l'une de ces maisons nous disait que les chasseurs à pied avaient fait chez elle un si grand massacre, qu'en y rentrant après le combat elle vit que le sang y avait coulé par terre *comme si l'on eût défoncé un baril de cidre*. Le capitaine Jean se fit tuer avec la plupart de ses 25 hommes.

(2) Une colonne où sont inscrits les noms des généraux et des régimens français qui ont pris part à l'action s'élève sur le plateau de Pont-Noyelles, à droite de la grande route, et un peu au-dessus du chemin creux où fut écrasée la tête des colonnes allemandes. Partout où le sang français a coulé dans la Picardie, à Villers-Bretonneux, à Dury, à Boves, à Longpré, des monumens commémoratifs ont été érigés par les habitans au moyen d'une souscription qui s'est élevée à une forte somme.

biles n'avaient ni manteaux ni capotes; ils tremblaient sous leurs « vareuses en amadou, » et l'on en voyait à tout instant s'affaisser sur le sol. Pas une seule goutte d'eau-de-vie, du pain gelé pour toute nourriture, et seulement de loin en loin quelques feux de bivouac réservés aux blessés. Cependant dès le point du jour cette armée, si durement éprouvée, prenait ses positions de combat pleine d'ardeur et de confiance. Le temps était clair, le ciel sans nuages, et l'on eût dit que les pâles rayons du soleil d'hiver avaient suffi pour la ranimer. Le général Faidherbe fit tirer quelques coups de canon auxquels l'ennemi ne répondit pas; nos tirailleurs rejetèrent dans la vallée quelques petits détachemens qui s'étaient aventurés sur les premières pentes, et nos troupes, l'arme au pied et les cartouchières bien garnies, attendaient en silence, lorsque vers midi une forte colonne prussienne arriva d'Amiens, et vint prendre position au-dessus du bois de Querrieux; on apprit en même temps que d'autres troupes, détachées de la Normandie, menaçaient de déborder notre extrême droite et de nous prendre à revers. Il était impossible, en présence de forces qui grossissaient toujours, de livrer une nouvelle bataille. Le signal de la retraite fut donné à deux heures; elle fut couverte par une ligne de tirailleurs appuyés par deux batteries de 4, et l'ennemi, malgré les renforts qu'il avait reçus, n'osa point l'inquiéter. Il se contenta de nous suivre de loin, ramassant des éclopés, des malades et des hommes épuisés de fatigue et d'inanition qui restaient dans les villages ou se couchaient le long de la route. « Les troupes de ligne, pendant cette retraite, rivalisèrent, dit l'auteur des *Opérations de l'armée du nord*, de discipline et de courage. Lorsque nos jeunes soldats apprirent qu'ils allaient entrer dans Arras, ils mirent tous leurs soins, dans une halte aux portes de la ville, à enlever la boue de leurs habits, à nettoyer rapidement leurs armes. Faisant appel à toute leur énergie, ils marchaient gaillardement et s'efforçaient de ne point boiter malgré les blessures qui couvraient leurs pieds presque nus. » Le général Faidherbe plaça son armée derrière la Scarpe; il s'occupa de la ravitailler, et le 1er janvier il se remit en marche.

La bataille de Pont-Noyelles ne fut pas, comme on l'a dit et comme on l'a cru sur le moment, une grande victoire; mais ce fut un échec complet pour l'ennemi, qui était venu se briser contre nos positions, et, si elle n'a donné que des résultats négatifs, elle n'en tiendra pas moins une belle page dans l'histoire de cette rude et vaillante campagne du nord, qu'on peut appeler une campagne de Russie sous le climat de la France.

I. — DOULLENS. — MONTDIDIER. — ROYE. — LES PRÉCURSEURS DU QUIÉTISME EN PICARDIE. — LE SANTERRE ET LE DROIT DE MARCHÉ.

Placé à l'extrémité du département de la Somme, vers le Pas-de-Calais, Doullens ne ressentit que faiblement le contre-coup de la guerre allemande, et ce fut là comme un juste dédommagement des maux dont il avait souffert dans le passé, et qui ne justifiaient que trop le nom de *Val dolent, vallum dolens,* qui aurait été son nom primitif suivant quelques étymologistes picards. En 1522, les impériaux plantent leurs échelles contre ses murs; les habitans les repoussent avec de grandes pertes; les Anglais, qui dans tous les temps ont été les fidèles alliés de l'Allemagne, reviennent en force quelques mois après, s'emparent de la ville et la brûlent. En 1595, les Espagnols, au nombre de 15,000 avec vingt canons, reparaissent sous ses murs; la noblesse picarde accourt pour la défendre; malgré la plus énergique résistance, elle est écrasée par le nombre. Le 23 juillet de la même année, les Espagnols entrent par la brèche, et 3,000 personnes, y compris les femmes et les enfans, sont jetées sur le pavé. « Ce jour-là, dit Sully, il périt plus de capitaines que dans les trois batailles de Courtray, d'Arques et d'Ivry. » En 1708, les pandours du prince Eugène brûlent les faubourgs et les villages des environs, et, le 20 février 1814, une colonne de 1,500 cavaliers russes, saxons et wurtembergeois, met encore une fois la ville au pillage (1).

Une seule église, celle de Saint-Martin, est restée debout à Doullens. On y montre deux tableaux très remarquables, le *Couronnement de la Vierge* et un *Ecce homo,* attribués à J.-B. Ribeira, élève de l'Espagnolet. Les anciennes fortifications ont disparu, et la citadelle en est le seul et dernier vestige. Cette forteresse, transformée suivant les vicissitudes de la politique en prison d'état, a vu, comme le château de Ham, passer dans ses casemates des personnages bien divers, Gaston d'Orléans, le frère puîné de Louis XIV, Mazarin, le comte de Maillebois, le duc du Maine, qui s'était sottement engagé dans deux entreprises malheureuses, — la traduction de l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac, pour arriver à l'Académie française, et la conspiration de Cellamare, pour arriver au trône. Pour ceux-là du moins, la détention ne fut qu'une sorte de villégiature de quelques mois; pendant la terreur au contraire les suspects, *mis en dépôt* dans la vieille forteresse, n'en sortirent que pour monter sur

(1) Les environs de Doullens ont été, pendant les guerres du XVIe siècle, le théâtre de combats continuels. En 1523, Antoine de Créqui, « l'un des plus vaillans hommes de France, » y soutint sans plier, avec 150 lances et 200 fantassins, le choc d'une armée anglo-allemande de 30,000 hommes.

l'échafaud, et c'est de là que le maréchal de Mailly, qui avait dirigé la défense du château des Tuileries au 10 août, le prince Claude-Victor de Broglie, député aux états-généraux et président de l'assemblée nationale en 1791, furent conduits à Arras pour être livrés aux bourreaux de Joseph Le Bon. Pendant les guerres de l'empire, la citadelle fut occupée par des prisonniers anglais et espagnols, et sous Louis-Philippe par quelques-uns des incorrigibles conspirateurs qui ont ensanglanté Paris dans les journées de juin 1832, d'avril 1834, de mai 1839, et remis en faveur la légende jacobine, dont ils ont été les premières victimes.

Doullens était au moyen âge une *ville drapante* d'une certaine importance; c'était aussi, comme Amiens, une ville littéraire. Poètes ou ménestrels, le sire des Auteux, le sire de Bretel, Gilbert de Bernaville, Ducastel, Cuvillier et Bellepache, y avaient formé au XIII[e] siècle une académie qui tenait ses séances dans la rue de *l'Arbre des amoureux* (1); cette académie luttait avec honneur dans les concours ouverts par les *Chambres de rhétorique* de l'Artois et de la Flandre; mais à Doullens, comme dans les autres localités du nord, la poésie a subi la même loi de décadence que les franchises municipales. Les muses doullenaises ont déserté le parnasse picard, et depuis deux siècles elles n'ont chanté que deux fois pour célébrer le *Bonheur de la vie domestique* et le *Voyage de Charles X au camp de Saint-Omer*. Aujourd'hui Doullens attend un embranchement de chemin de fer : il fait un commerce fort actif de bestiaux et de graines oléagineuses, file du coton, fabrique du papier et des toiles d'emballage; il ne compte qu'un très petit nombre d'abonnés aux feuilles radicales de la Somme; son ambition se borne à vivre tranquille en travaillant, et la France serait plus heureuse et plus puissante, si tous nos grands centres avaient la même sagesse.

Montdidier est, comme Doullens, une ville de calme et de silence; il est bâti sur les flancs d'une butte calcaire au pied de laquelle serpente, dans une étroite vallée, l'homonyme d'un grand fleuve, la petite rivière du Don, que le nain vert chanté par Hégésippe Moreau pourrait franchir d'un bond, comme la Voulzie, sans mouiller ses grelots. Là s'élevait en 774 un de ces châteaux circulaires dont un miniaturiste du X[e] siècle, Heldric, abbé de Saint-Germain d'Auxerre, nous a laissé la curieuse représentation (2). Charlemagne y fit enfermer Didier, roi des Lombards, qu'il avait

(1) Le président Fauchet nous a conservé l'analyse des œuvres de l'académie doullenaise dans le *Recueil des origines de la langue et de la poésie française*, publié en 1581.

(2) Cette représentation se trouve dans les *Commentaires d'Haymon, évêque d'Halberstadt, sur Ézéchiel*, Bibliothèque nationale, n° 303 du fonds latin de Saint-Germain.

été combattre en Italie à la demande du pape Adrien Ier, car à cette époque le sacerdoce et l'empire se prêtaient un mutuel appui pour marcher ensemble à la conquête du monde. La butte qui portait le château prit le nom du royal captif; elle s'appela au moyen âge *mons Desiderii*, et la ville qui a remplacé la prison carlovingienne s'appelle aujourd'hui Montdidier. Au milieu de l'immense morcellement territorial qui suivit la chute de la seconde dynastie, Montdidier eut des comtes particuliers qui relevaient des seigneurs du Vermandois et qui n'ont guère laissé que leurs noms et une pierre tombale en souvenir de leur passage sur cette terre. Comme les autres barons féodaux, ils se battaient avec leurs voisins et traitaient fort durement les hommes de leurs domaines. Ceux-ci, fatigués de la servitude, se placèrent sous la protection de Philippe-Auguste et lui demandèrent une charte de commune. Cette charte leur fut accordée moyennant une rente annuelle de 600 livres, ce qui équivaut à 28,000 francs environ de notre monnaie, car à cette date les impôts d'état n'existaient point encore, et les rois, quand ils avaient besoin d'argent, mettaient la liberté aux enchères, comme ils y ont mis plus tard les offices de judicature et de finance, et les honorables charges de vérificateurs aux empilemens de bois et de contrôleurs des perruques. Les habitans de la nouvelle commune acquittèrent avec leur sang la dette de la reconnaissance; ils combattirent vaillamment à Bouvines, et ce fut l'un d'eux, Pierre Tristan, qui dégagea Philippe-Auguste au milieu de la mêlée, et le sauva en lui donnant son cheval. Au XIVe et au XVe siècle, l'histoire de Montdidier n'offre qu'une suite de désastres. Quelques chétives masures s'élevaient seules au milieu de ses ruines, et Louis XI eut un moment l'idée d'en raser les fortifications pour en faire *une ville champêtre*. Au siècle suivant, Montdidier eut encore à subir les malheurs de l'invasion : il fut pris et brûlé en 1523 par les Anglais et les impériaux; ceux-ci, en 1636, se présentèrent de nouveau sous ses murs. La population tout entière prit les armes, et, pendant trente-quatre jours que dura le blocus, elle tua 600 ou 700 hommes à l'ennemi et lui fit autant de prisonniers. Le maïeur Antoine de Févin avait pris pour devise : *aut mors aut vita decora*, et chacun avait répondu à son appel. Jean de Werth, qui commandait les Allemands, se retira en brûlant soixante-dix villages, car l'incendie à toutes les époques a été l'une des ressources de la stratégie germanique. Après la levée du siége, le maïeur et les échevins demandèrent une audience à Louis XIII pour lui rendre compte de leur conduite; ce prince se leva pour les recevoir et se tint debout devant eux, ce qui était le plus grand honneur qu'un roi pût faire à ses sujets.

Montdidier ressentit vivement le contre-coup des agitations reli-

gieuses de la réforme. Calvin, dans sa retraite de Genève, n'avait pas oublié cette vieille Picardie qui l'avait vu naître; il y envoya des disciples dévoués pour propager ses doctrines. L'un d'eux, Michel de La Grange, fut brûlé vif sur la place du marché. Cet auto-da-fé n'arrêta point les progrès de la réforme. Les gens de moyen état, comme on disait alors, restèrent attachés au catholicisme; mais les gros bourgeois se rallièrent aux nouveautés, car dans les derniers siècles de la monarchie, contrairement à ce qui se passe de nos jours, les classes riches et lettrées étaient révolutionnaires, et le peuple conservateur. La ville se partagea en deux camps profondément hostiles, et chaque parti apporta dans la lutte l'âpreté qui dans toutes les sectes et dans tous les temps a donné aux querelles religieuses un caractère si terrible et si sombre. — Les réformés, tout en brisant les châsses, tout en jetant les reliques aux vents, se faisaient des reliques à leur manière. Un de leurs ministres, La Place, étant mort, ils allèrent le déterrer, se partagèrent le linceul dans lequel il avait été enseveli, et en portèrent *par dévotion les morceaux sans les laver*. L'exaltation des sectaires ne fut du reste qu'une fièvre passagère. Les bourgeois de la Picardie étaient gens positifs; ils ne s'entêtaient pas aux querelles théologiques, et ils retournaient vite à leurs habitudes tranquilles et régulières. Dans les deux derniers siècles, la paix publique ne fut troublée que par les querelles que les questions de préséance faisaient éclater entre les fonctionnaires. Les bonnes gens de Montdidier vivaient paisiblement sans s'occuper de politique; ils allaient s'attabler tous les soirs à l'*Hôtel de la Grenouille*, pour médire du maïeur ou du subdélégué, et leur ambition se bornait à avoir de bonnes caves, ce luxe traditionnel des habitans du nord. Leur ville était une véritable abbaye de Thélème; les cuisiniers rôtisseurs y tenaient le haut du pavé, et leurs pâtés de cochon de lait faisaient concurrence aux fameux pâtés de canards d'Amiens, dont la confection, disent les traditions locales, fut enseignée aux habitans de *Samarobriva* par les soldats des légions de César. La révolution vint brusquement interrompre le repos séculaire des habitués de l'*Hôtel de la Grenouille;* le célèbre Babeuf, le père du communisme moderne, leur fut imposé comme administrateur du district, et c'est dans leur ville que l'auteur de la *République des égaux* posa les bases du système qui supprimait les couches sociales en les ramenant toutes par l'abaissement au même niveau en vertu de cet axiome, que les hommes doivent recevoir la même éducation, la même nourriture, disposer de la même somme d'argent, par la raison bien simple qu'ils respirent le même air et sont éclairés par le même soleil. Ils furent du reste bientôt débarrassés de Babeuf, car il se fit condamner à vingt ans de fer pour crime de faux, ce qui n'a pas empêché en

1832 une école socialiste, celle des *babouvistes*, de le prendre pour patron, comme l'ont fait encore, quelques années plus tard, les *chiénistes*, les *solidaires-unis*, les *communitaires* et autres sectes vouées au culte de la *désappropriation individuelle*, et de la *collectivité humanitaire* (1).

Quelques localités de l'arrondissement de Montdidier méritent que l'on s'y arrête en passant; c'est d'abord Roye, le *Rhodium* de la Gaule romaine, où venaient aboutir trois grandes chaussées dont les vestiges existent encore sur divers points de la Picardie. Du x[e] siècle au XVII[e], cette petite ville ne soutint pas moins de treize siéges. Elle fut complétement brûlée par les Anglais en 1373. L'église Saint-Gilles, monument bizarre en pierre et en brique, dont l'origine remonte au XI[e] siècle, présente encore, malgré les ravages de la guerre, de nombreuses traces des constructions primitives, style lombard ou style roman. Une autre église, aujourd'hui disparue, fut au XVII[e] siècle le berceau du quiétisme. En attendant que M[me] Guyon vînt annoncer au monde *qu'elle était enceinte de l'Apocalypse*, et qu'elle allait répandre la lumière d'une foi nouvelle, le curé Pierre Guérin avait entraîné ses paroissiens dans les abîmes du mysticisme; on pouvait, disait-il, tout se permettre du moment où l'on s'identifiait avec Dieu. Les prêtres n'étaient que d'inutiles intermédiaires; saint Pierre, qu'il traitait de *bonhomme*, n'avait pas le droit de refuser la porte du paradis, et pour prendre place dans le chœur des élus il suffisait de pratiquer les maximes de la *vie suréminente*. Alors comme aujourd'hui les théories des rêveurs se propageaient d'autant plus vite qu'elles étaient plus absurdes. La secte des *guérinets* rallia de nombreux disciples; ils enterraient civilement leurs morts, se mariaient, comme on disait en 93, sur l'autel de la nature, et supprimaient les gênantes entraves de la morale. Malheureusement pour le progrès de leurs idées, Richelieu, qui n'était guère plus orthodoxe qu'eux, n'admettait pas qu'il fût permis de porter atteinte à la vieille maxime monarchique : *une loi, un roi, une foi*. Les *guérinets* pouvaient tendre la main aux protestans et aux jansénistes; on en comptait 60,000 rien que dans la Picardie, et le cardinal donna l'ordre aux juges de la province de ramener au bercail les brebis égarées. « Le remède, dit un contem-

(1) Quelques biographes font naître Babeuf à Montdidier; c'est une erreur, il est né à Saint-Quentin en 1764. Les hommes célèbres ou connus nés à Montdidier sont Fernel, médecin de Henri II, les trois frères Capperonnier, l'helléniste Boquillon, l'orientaliste Caussin de Perceval, et Parmentier, dont la statue s'élève sur l'une des places de la ville. Voyez sur ce dernier l'*Histoire de Montdidier*, par M. de Beauvillé, 3 vol. in-4° avec planches et cartes. — Montdidier, pendant l'invasion, a subi, sans sommation et sans provocation aucune, l'attaque d'un corps prussien, lequel a lancé sur la ville 52 obus qui firent quelques victimes.

porain, fut appliqué tout de suite,... on remplit les prisons de ces hérétiques, et le monstre fut étranglé dans son berceau. »

Soixante ans plus tard, c'était non plus contre les hérétiques, c'était contre les religieux de l'abbaye de Moreuil que les juges de Montdidier avaient à sévir. Ces religieux avaient fait comme l'abbé qui enleva au petit Jehan de Saintré le cœur de la *Dame des belles cousines*. Ils tenaient table ouverte, contractaient de grosses dettes qu'ils ne payaient pas, et, quand ils furent à bout de ressources, ils vendirent les cercueils de plomb de leurs bienfaiteurs, les seigneurs de Moreuil, qui reposaient dans leur église. Un arrêt de 1711 les expulsa de l'abbaye. L'abbé fut condamné à quatre ans de prison, et l'un des religieux aux galères à perpétuité. C'est là du reste, dans l'histoire des abbayes de la Picardie au XVIIIe siècle, un fait tout à fait exceptionnel. Les bénédictins de Corbie restèrent fidèles jusqu'au moment de la suppression des ordres monastiques aux traditions sévères d'un passé qui remontait aux temps mérovingiens. Fondée en 657 par la reine Bathilde, l'abbaye de Corbie fut l'un des principaux centres intellectuels de la Gaule franque. De 826 à 833, elle fut gouvernée par Wala, neveu de Charlemagne, et quelques années après par l'un des écrivains les plus célèbres du IXe siècle, Paschase Radbert, qui aurait, dit-on, proclamé le premier le dogme de la présence réelle. Située dans une ville frontière qui défendait l'un des passages de la Somme, cette abbaye eut grandement à souffrir des invasions. Elle fut rebâtie après le fameux siége de 1636. De cette reconstruction, il ne reste aujourd'hui que fort peu de chose, et la crypte de l'église que l'on fait remonter au IXe siècle, c'est-à-dire à l'époque de Wala, est le dernier débris de l'un des monastères les plus célèbres de l'ancienne monarchie. A partir de Corbie et de Villers-Bretonneux, on entre dans la subdivision de la Picardie connue sous le nom de Santerre ou Santois (*Sancteriensis Ager*). Cette subdivision comprend la partie sud de l'arrondissement d'Amiens, quelques enclaves de l'arrondissement de Montdidier et l'arrondissement de Péronne. Avant de pousser plus loin notre excursion, nous allons donner quelques détails sur une coutume particulière à cette région de la Picardie, coutume dont l'existence n'est pas même soupçonnée dans le reste de la France, et qui rappelle par certains côtés les violences du banditisme corse.

Deux constitutions de l'empereur Zénon promulguées au IVe siècle nous apprennent qu'il existait dans l'empire romain des fermiers qui à l'expiration de leurs baux s'obstinaient à ne point quitter les terres qu'ils avaient prises à louage, *nomine conductionis*, et que d'autres se vengeaient d'avoir été dépossédés en molestant

ceux qui leur succédaient dans les exploitations rurales. Le même fait se produit encore aujourd'hui dans le Santerre à la distance de quinze siècles. Voici ce qui se passe : du moment où un cultivateur de ce pays a pris une terre à bail, il regarde cette terre comme une chose à lui. Pourvu qu'il paie la redevance annuelle, il ne reconnaît pas au propriétaire le droit de changer les clauses du contrat de louage à l'époque du renouvellement, d'augmenter le prix de la location, ou de choisir un autre occupant. Inféodé pour toujours au sol qu'il exploite, il le donne en dot à ses enfans, le transmet par voie d'héritage, l'afferme à qui bon lui semble, et le propriétaire n'en peut recouvrer la libre jouissance et rentrer dans la plénitude de sa possession qu'en lui payant ce qu'on appelle le *droit de marché*, qui varie, suivant les lieux, entre le huitième, le quart et quelquefois même la moitié de la valeur du fonds; dans tous les cas, le fermier reste libre d'accepter ou de refuser la transaction. Cette coutume, profondément enracinée dans les habitudes du pays, n'a pas eu seulement pour effet de diminuer dans une très forte proportion la valeur des biens fonciers et de soumettre les propriétaires à une nouvelle servitude de la glèbe, elle a donné lieu dans tous les temps, y compris le nôtre, aux plus graves délits.

Dans un remarquable discours de rentrée prononcé en 1864 devant la cour d'appel d'Amiens, M. Saudbreuil, alors procureur-général près de cette cour, a retracé en détail l'histoire du *droit de marché*, et ce discours est comme un supplément aux chroniques de la jacquerie. Un arrêt du conseil en date du 4 novembre 1769 nous révèle qu'à cette époque les habitans du Santerre s'étaient ligués « pour se maintenir dans l'indue possession des biens qu'ils avaient à ferme sans qu'aucun pût prendre le bail de l'autre et le déposséder de sa jouissance, et que ceux qui contrevenaient à cette prétendue loi étaient considérés comme méritant la mort. Ils menacent, dit l'arrêt, d'incendie et d'assassinat les propriétaires et ceux qui osent se présenter pour passer de nouveaux baux; l'exécution suit de près la menace. Les arbres mutilés, les récoltes volées, les charrues brûlées, les chevaux tués, les domestiques maltraités, sont les moindres violences; l'incendie des bâtimens et des récoltes, le meurtre, sont fréquens. Ces crimes se commettent la nuit par des gens masqués; le secret est rigoureusement gardé, et la justice impuissante à punir les coupables. » Malgré les peines sévères édictées par l'arrêt du 4 novembre, le *droit de marché* resta en vigueur, et se propagea dans un grand nombre de localités voisines du Santerre. En 1724, de nouvelles mesures furent prises pour mettre un terme à « des forfaits impénétrables, » et, comme ces forfaits restaient impunis, ils se multiplièrent dans une effrayante proportion. En 1783, un curé fut tué

en plein jour devant la porte de son église pour avoir voulu lui-même exploiter sa terre; un berger fut frappé d'une balle au moment où il causait au milieu d'une rue avec quelques habitans de son village, et les magistrats qui se rendirent sur les lieux se retirèrent sans avoir pu obtenir par la douceur ou par la menace la moindrre révélation. Dans les dernières années du règne de Louis XVI, l'audace des incendiaires et des assassins en était venue à un tel point, et l'impuissance de la répression était si grande, que quelques publicistes picards proposèrent de déporter en masse dans les colonies la population du Santerre.

Aujourd'hui, en 1873, le *droit de marché* règne encore en maître dans les fertiles contrées qu'il a stérilisées si longtemps. Les meurtres sont de plus en plus rares, mais l'incendie est resté l'arme favorite de la vengeance. En 1860, pour ne citer qu'un exemple, un propriétaire des environs de Péronne avait repris sa terre et fait bâtir une ferme pour l'exploiter lui-même; pendant cinq ans, aussitôt la moisson terminée, ses granges et ses récoltes étaient livrées aux flammes; les paysans se rassemblaient pour les voir brûler, et deux pauvres femmes qui avaient porté quelques seaux d'eau avec les domestiques de la ferme furent forcées de quitter le pays. D'Albert à Ham et de Nesle à Combles, on peut voir des pièces de terre complétement incultes, comme au temps des invasions normandes, et sur la commune de Mons-en-Chaussée il en est qui sont restées en friche depuis soixante ans. Malgré les constans efforts de la magistrature et des autorités départementales, le *droit de marché* existe encore dans une centaine de communes environ, et ce ne sont pas les théories radicales et socialistes, dont il n'est en réalité qu'une désastreuse application et qu'on cherche à propager dans les campagnes, qui aideront à le faire disparaître.

III. — HAM ET SA PRISON D'ÉTAT. — ALBERT. — NESLE. — LES PRUSSIENS A FOUCAUCOURT ET A CLÉRY.

Ham est une petite ville de 2,500 habitans, située en plein Santerre, sur les bords de la Somme. Elle date de loin, car sa charte de commune est antérieure à 1142, et la crypte très remarquable de son église renferme des tombeaux au millésime de 1234. Comme Saint-Valery, Rue, Le Crotoy, Doullens, Roye, Corbie, elle a été assiégée et brûlée dix ou douze fois; grâce à son industrie, elle s'est toujours relevée de ses ruines. Aujourd'hui elle a des fabriques d'étoffes, des tanneries, des minoteries, des distilleries, des sucreries, des ateliers d'où sortent des instrumens aratoires très perfectionnés, et telle est son ardeur au travail qu'au milieu des plus graves événemens de la dernière guerre, au moment même où l'en-

nemi n'en était plus qu'à quelques lieues, le journal de la localité publiait des articles sur la concurrence du sucre de betterave et du sucre de canne. C'était en petit le sénat romain mettant aux enchères le champ où campait Annibal.

L'origine du château de Ham remonte aux premiers Capétiens; mais les constructions qui existent aujourd'hui sont d'une date plus récente. C'est un rectangle de 120 mètres de long sur 80 de large, embrassant dans son enceinte une vaste cour. Une tour ronde fait saillie à chaque angle, et il en est une, celle du *connétable*, qui étonne par des proportions vraiment gigantesques. Bâtie à l'époque où l'artillerie commençait à être en usage dans les siéges, elle forme une sorte de transition entre le système du moyen âge et le système moderne, et les murs n'ont pas moins de 6 mètres d'épaisseur (1). Quelques travaux de fortification, dans le genre de ceux de Vincennes, ont été ajoutés aux anciennes constructions, et dans son état actuel le château de Ham est susceptible d'une certaine défense. Avant la guerre, deux ou trois compagnies d'infanterie y tenaient garnison; mais aujourd'hui il n'y reste pas même un portier-consigne. Tout est désert et silencieux. Au milieu de la cour s'élève un bâtiment en briques dont les fenêtres sont garnies de barreaux de fer : c'est la prison d'état; un vieux tilleul projette son ombre sur les murs, et ce tilleul, c'est un arbre de la liberté planté par un des commissaires que le comité de salut public avait chargé de mobiliser la guillotine dans les départemens du nord.

On pourrait refaire l'histoire de nos discordes civiles et de nos révolutions depuis trois siècles rien qu'avec le registre d'écrou du château de Ham, et je ne sais quel sentiment d'amère tristesse, mêlé de pitié et de mépris pour les hommes, inspire l'aspect de ces portes aux lourdes serrures qui se sont fermées tant de fois sur les victimes de l'arbitraire et de la violence. Parmi les prisonniers, quelques-uns avaient encouru la juste sévérité des lois, et quand Louis de Bourbon, prince de Condé, le bossu le plus spirituel et le plus débauché de son temps, se mettait à la tête de la conjuration d'Amboise, il devait s'estimer fort heureux d'en être quitte pour quelques mois de cachot dans la tour du connétable; mais ce qui indigne, c'est de voir Cassard, que Duguay-Trouin appelait le plus grand homme de mer de son temps, jeté en 1726 dans les casemates de la forteresse par ordre du cardinal de Fleury, pour avoir réclamé, contrairement à un arrêt du parlement de Paris, les avances qu'il

(1) D'énormes gargouilles déversent du haut des plates-formes de cette tour l'eau des pluies dans les fossés. D'après les traditions locales, ces gargouilles représentent la tête de la fée Mélusine, qu'on appelle dans le pays la mère Lusine, parce qu'elle a, dit-on, donné le jour aux Lusignans. C'est là un des rares souvenirs de la mythologie celtique et des romans du cycle d'Arthur qui se rencontrent dans la Picardie.

avait faites pour l'armement de douze navires de guerre; ce qui indigne, c'est de voir Mirabeau *mis en cage*, comme disent les mémoires du temps, parce qu'il avait signalé les honteuses malversations des gens de finance et la complicité des hommes chargés de veiller sur la fortune de l'état. Il faut toutefois rendre cette justice à l'ancienne monarchie, qu'en trois siècles elle a envoyé moins de prisonniers au château de Ham que ne l'ont fait en vingt-cinq ans la révolution, l'empire et la restauration. Durant cette courte période, on les compte par centaines, et toutes les classes, toutes les opinions, toutes les lâchetés et tous les dévoûmens y sont représentés. Sous la terreur, les jacobins envoient le fameux général Rossignol, l'élu des clubs de Paris, qui s'était illustré dans la Vendée par sa merveilleuse aptitude à se faire battre, réfléchir dans la tour du connétable sur le néant des grandeurs révolutionnaires (1). Au 9 thermidor, c'est le tour des jacobins, et ceux-ci, pour égayer leur captivité, jouent à la guillotine. Sous le consulat et l'empire, les cachots sont trop étroits pour contenir les nouveaux suspects. L'homme qui se glorifiait d'avoir rétabli le culte expédie au gouverneur du château les prêtres qui se permettent de blâmer ses violences envers le pape, et l'un d'eux, l'abbé Henri de Briosne, est si durement traité, il est placé dans une chambre si malsaine, qu'après deux ans de captivité il ne peut plus descendre seul de son lit, ni se lever de son fauteuil. La vieille forteresse, transformée en bastille impériale, ne suffisait pas, si vaste qu'elle fût, et le décret du 3 mars 1810 créa huit autres prisons d'état, qui ne tardèrent point à se remplir.

Louis XVIII, en remontant sur le trône de ses pères, comme on disait sous la restauration, promulgua une ordonnance par laquelle il déclarait qu'à l'avenir le château de Ham ne recevrait plus de prisonniers politiques; mais, comme ses ancêtres, il pensait avec saint Thomas que les lois n'obligent point ceux qui les ont faites. En 1815, il y envoya pour trois mois le maréchal Moncey, qui avait refusé de prendre part à l'assassinat juridique du maréchal Ney, et l'année suivante il y envoyait pour vingt ans l'un des plus honnêtes soldats des armées de la république et de l'empire, le général Travot, que l'emprisonnement rendit fou, et qui mourut sans avoir jamais recouvré la raison (2). Quinze ans plus tard, le vent

(1) L'un des geôliers de Rossignol, en lui apportant sa pitance, lui reprocha d'avoir fait tailler en pièces les soldats de la république; il répondit tranquillement : « N'avaient-ils pas tous juré de mourir pour la patrie? »

(2) Le crime du général Travot était d'avoir accepté pendant les cent-jours le commandement de la division militaire de Rennes, où il donna des preuves de la plus grande modération. Bien qu'il fût couvert par l'amnistie du 12 janvier 1816, il fut traduit devant un conseil de guerre et condamné à mort le 20 mars suivant. Louis XVIII *daigna* commuer sa peine en vingt ans de détention.

des révolutions déracinait le vieux tronc capétien, et le 29 décembre 1830 les ministres signataires des ordonnances, MM. de Polignac, de Peyronnet, de Chantelause et de Guernon-Ranville, venaient occuper les cellules de l'abbé de Briosne et du général Travot. Mme de Polignac vint habiter Ham, où elle se fit bénir des malheureux par son inépuisable charité, et le duc son mari se consola en écrivant des *Études historiques, philosophiques et morales.* M. de Peyronnet publia les *Pensées d'un prisonnier*, et donna au *Livre des cent et un* une curieuse étude sur les hommes que les perpétuelles réactions de la politique avaient jetés, comme lui, sous les verrous de la forteresse. Rigide observateur des règlemens auxquels il était soumis, il ne se plaignit jamais, et demanda pour unique faveur qu'on voulût bien changer l'heure de sa promenade. « Si cette heure ne vous convient pas, répondit le commandant, restez chez vous. » A dater de ce moment, M. de Peyronnet ne sortit plus de sa chambre jusqu'au jour où le roi Louis-Philippe le rendit à la liberté, ainsi que ses anciens collègues, après une détention qui avait duré près de six ans. »

Louis-Napoléon succéda aux ministres de Charles X. Il fut conduit à Ham après l'affaire de Boulogne, et fut sur sa route l'objet d'une grande curiosité. A l'un des relais de poste, une vieille femme s'approcha pour lui demander une grâce, et il promit de s'en souvenir *quand il serait empereur*. Des faits du même genre se produisirent pendant toute la durée de sa détention. Chaque fois que, dans ses promenades à l'intérieur du château, il passait devant un factionnaire, celui-ci lui présentait les armes, et malgré la salle de police, malgré les changemens de la garnison, les sentinelles n'en continuaient pas moins de lui rendre les honneurs militaires. Louis-Napoléon s'était évadé de Ham le 25 mai 1846. Trois ans plus tard, le 22 juillet 1849, il y revenait comme président de la république. Dans le banquet qui lui fut offert par la ville, il se leva et dit : « Je porte un toast en l'honneur des hommes qui sont déterminés, malgré leurs convictions, à respecter les institutions du pays. » Et le 3 décembre 1851 les généraux Cavaignac, Changarnier, de Lamoricière, Le Flô, Bedeau, le colonel Charras, MM. Baze et Roger du Nord traversaient les ponts-levis du château. Ainsi furent justifiées ces paroles de Machiavel : « quand une assemblée est en lutte avec un prince, c'est le prince qui doit triompher, parce qu'il a sur l'assemblée l'avantage du silence et du mensonge. »

Le 21 novembre 1870, lorsqu'une division prussienne vint prendre possession du château de Ham, le premier soin du général Kummer fut de visiter les appartemens qu'avait occupés Napoléon, comme s'il avait voulu donner un témoignage de reconnaissance

à l'homme qui avait fait la grandeur de la Prusse. La division s'éloigna quelques jours après en laissant dans le château une garnison chargée de recevoir et de garder les vivres et les objets de toute nature que des colonnes volantes enlevaient dans les environs; mais le général Faidherbe, qui venait de réorganiser l'armée du nord, résolut de mettre un terme aux exactions prussiennes, et dirigea sur Ham trois bataillons aux ordres du général Lecointe. Ce brave officier, escorté des deux dragons qui formaient toute sa cavalerie, arriva vers six heures du soir en vue de Ham. Il lança les troupes sur la gare et dans les rues, et tous les Prussiens qui se présentèrent furent pris ou tués; mais ceux qui occupaient le château levèrent les ponts-levis et ouvrirent un feu très vif contre les tirailleurs français, qui s'étaient postés derrière les arbres de l'esplanade et dans les maisons situées en face de la forteresse. Un officier envoyé en parlementaire fut accueilli par une décharge qui tua son clairon et le blessa lui-même à la tête. Quelques coups de canon furent alors tirés contre les tours, et bientôt un lieutenant prussien, qui venait d'être pris, se chargea de faire comprendre à la garnison qu'une plus longue résistance était inutile. Une capitulation fut signée, et 210 prisonniers, dont 12 officiers, restèrent entre nos mains. On trouva dans les bagages de l'ennemi et les sacs des soldats des robes de soie, des jupons, des couverts d'argent, un violon et des objets de toute espèce, comme pour témoigner que, de même qu'au temps de Tacite, le *latrocinium honestum* comptait parmi les vertus guerrières de la Germanie.

La surprise de Ham fut le premier exploit du mouvement offensif de la seconde armée du nord; elle eut pour effet immédiat d'intercepter les communications de Manteuffel avec Reims, et de couper le chemin de fer entre Tergnier, Amiens et la Normandie. Le surlendemain, un bataillon du 75e enlevait, sur la route de La Fère, avec son escorte de 138 hommes un convoi de trente voitures remplies d'objets volés à Compiègne. Les officiers, qui suivaient le convoi en omnibus, furent priés de descendre, ce qu'ils firent de bonne grâce; mais l'armée française ne tarda pas à s'éloigner, et la ville fut de nouveau occupée par l'ennemi. Au moindre prétexte, elle était frappée de lourdes contributions, et là, comme partout, les procédés insultans des autorités allemandes blessèrent les esprits plus profondément encore que leurs exactions.

Albert n'a point, comme Ham, de château historique, mais il a une belle cascade, ce qui est beaucoup plus rare en Picardie, où l'on ne connaît, en fait de chutes d'eau, que les chutes de moulins et une grotte renommée par ses pétrifications; c'est une résidence fort agréable pour les gens tranquilles qui aiment à ne voir per-

sonne dans les rues, et à vivre, comme le dit Sainte-Beuve, pour le plaisir de se sentir vivre. Sous l'ancienne monarchie, c'était un marquisat très important, qui avait pour chef-lieu la ville actuelle. Cette ville, dont le nom primitif rappelle l'une des plus célèbres catastrophes du favoritisme monarchique, s'appela d'abord *Incra*, et ensuite Ancre, jusqu'au règne de Louis XIII. Concini, ayant acquis le marquisat, prit le titre de maréchal d'Ancre; mais la roue de la fortune tournait vite à la cour du Louvre. Louis XIII, après avoir laissé Concini dilapider impunément la fortune publique, chargea Vitry, son capitaine des gardes, de l'assassiner, ce qui fut fait le 24 avril 1617. Albert de Luynes, l'un des instigateurs du meurtre, se fit donner le marquisat, qui fut érigé en duché-pairie, et, comme le nom d'Ancre sonnait mal à son oreille parce qu'il avait été porté par sa victime, il obtint du roi que la ville, chef-lieu de son duché, prendrait son prénom, et depuis ce temps elle s'appelle Albert. On peut juger de ce qu'elle eut à souffrir pendant les guerres du moyen âge par l'immense souterrain où les habitans venaient chercher un refuge non-seulement contre l'ennemi, mais contre les troupes françaises elles-mêmes, qui mettaient à feu et à sang le pays qu'elles étaient chargées de défendre. Ces sortes de refuges sont très nombreux dans le Santerre, et à chaque pas des souvenirs sanglans se réveillent. A Lihons, en 1440, 300 habitans retranchés dans l'église y sont brûlés par les Anglais. Nesle, en 1472, est attaquée par Charles le Téméraire. Après plusieurs assauts, les bourgeois capitulent à la condition qu'ils auront la vie sauve; mais les Bourguignons sont à peine entrés dans la place qu'ils se mettent à tout tuer. Un grand nombre de femmes, d'enfans, d'habitans sans armes, courent se réfugier dans l'église; les Bourguignons s'y précipitent après eux. Le duc Charles y arrive à son tour, il voit des morts et du sang sur toutes les dalles et jusqu'au pied des autels, et s'écrie : « Par saint George, voici une belle boucherie; j'ai de bons bouchers! » — Édouard III faisant massacrer les prisonniers à Crécy, Charles de Bourgogne s'extasiant devant les cadavres des bourgeois de Nesle, Le Bon fatiguant le bourreau, les Bavarois brûlant les habitans de Bazeilles, la commune fusillant les otages, quels terribles chefs d'accusation contre l'espèce humaine, quels démentis cruels à la légende de la civilisation progressive!

Pendant près de trois mois, l'effort de l'armée prussienne s'est concentré tout entier sur le terrain compris entre Amiens, La Fère, Saint-Quentin, Péronne et Bapaume. Quatre grandes batailles, un siége plus terrible encore que celui de Strasbourg, une foule de petits combats ont ensanglanté ce coin de terre, où l'on ne rencontre pas un seul village, un seul hameau qui ne soit rempli de doulou-

reux souvenirs. Un habitant de Péronne, M. Ramon (1), donne l'exact détail des réquisitions faites dans les diverses communes; elles furent écrasantes. Un petit village qui compte à peine 420 habitans, Gueudecourt, eut à livrer dans l'espace d'un mois 2,615 kilogrammes de pain, 400 kilogrammes de viande salée, 2 chevaux, 7 vaches, 48 moutons, 242 poules, 50 lapins, 507 bouteilles de vin, 700 litres d'eau-de-vie et liqueurs, 253 hectolitres d'avoine, 4,000 kilogr. de fourrages et de paille. Ce n'était cependant là que le moindre des maux. Presque toujours, quand les soldats allemands rencontraient des paysans isolés sur leur route, ils les rouaient de coups; ils les forcèrent en certains endroits à s'atteler aux voitures pour les traîner en guise de chevaux; ils leur liaient les pieds et les poings, comme ils l'ont fait sans provocation aucune pour M. le baron de Foucaucourt, les jetaient sur le fumier et les laissaient douze heures sans manger. Sous prétexte de chercher des armes, ils brûlaient les meubles, s'emparaient de tous les objets à leur convenance, et quand les habitans voulaient faire quelques observations, ils les accablaient de coups de crosse et de coups de plat de sabre. « Nous savions bien, nous disait l'un des maires de l'arrondissement de Péronne, que la guerre a de dures exigences, et nous nous y soumettions; mais nous ne pardonnerons jamais les actes de brutalité dont nous avons été victimes sans que rien les ait motivés. On nous vexait de toutes manières pour le seul plaisir de nous faire sentir que nous étions vaincus. » Quelques généraux eux-mêmes se donnèrent cette satisfaction. A Dompierre, le général de Goeben, logé chez le curé, voulut le forcer de dîner à sa table, et de manger de la viande un vendredi; le curé refusa, et le général, qui s'était cependant montré fort poli jusque-là envers ses hôtes, se laissa emporter à de telles violences de parole que le digne curé éprouva un saisissement dont il mourut quelque temps après; mais voici des faits bien autrement graves.

Les habitans de Fay, Estrées et Foucaucourt, communes situées entre Amiens et Péronne, avaient formé un petit corps-franc qui fit bravement la guerre d'embuscade. Le 11 décembre, ils reçurent à coups de fusil des patrouilles de uhlans. Le surlendemain, 400 hommes d'infanterie avec quatre canons et quelques cavaliers arrivèrent devant Foucaucourt; 35 francs-tireurs de Lameth, em-

(1) M. Gustave Ramon a recueilli, commune par commune, dans l'arrondissement de cette ville, tous les faits qui se rattachent à l'invasion; il a écrit jour par jour l'histoire du siége de Péronne, et son livre, plein de faits curieux et toujours très exactement renseigné, sera consulté avec fruit par toutes les personnes qui voudront se faire une idée exacte de la guerre de 1870-71 dans le nord, et des souffrances qu'elle a imposées aux populations.

busqués derrière les haies, les accueillirent par une vive fusillade; ils reculèrent d'abord, mais, en voyant le petit nombre d'hommes qu'ils avaient devant eux, ils revinrent à la charge et lancèrent quelques obus sur le village. Les francs-tireurs se jetèrent dans un bois voisin, et Foucaucourt fut mis à feu et à sang. Les soldats du 70e prussien, du 4e polonais et du 8e d'artillerie du Rhin, qui se signalèrent par leurs cruautés pendant toute la campagne, avaient été chargés de l'exécution; ils s'en acquittèrent à la satisfaction de leurs chefs. Après avoir fouillé les maisons, où ils ne trouvèrent ni armes ni munitions, ils forcèrent les femmes à leur donner des allumettes pour y mettre le feu, quoiqu'ils eussent avec eux tout l'attirail des incendiaires, et, quand les flammes commencèrent à s'élever, ils défendirent sous peine de mort de les éteindre. Tandis que les uns éventraient les bestiaux qui s'échappaient des étables, les autres clouaient sur son fauteuil à coups de baïonnette M. Basset, depuis longtemps malade; ils assassinaient un vieillard infirme et tuaient ou blessaient tous ceux qui leur tombaient sous la main. Un jeune homme de dix-sept ans, Charles Pottier, qui malgré l'incendie travaillait dans un moulin, est saisi par eux : ils le frappent de deux coups de baïonnette, le fusillent ensuite dans sa cour et pénètrent en hurlant dans sa maison. Là, ils se saisissent de Mme Pottier et de sa fille et s'efforcent de les entraîner pour les fusiller à leur tour. Les deux femmes opposent à leurs bourreaux une résistance désespérée, lorsque tout à coup un appel de trompette se fait entendre; les Allemands se rassemblent en toute hâte et abandonnent au pas de course le village, qui n'était plus qu'un immense brasier. Les vedettes avaient vu briller de loin les fusils de quelques francs-tireurs qui rampaient derrière des silos de betteraves, ils les avaient pris pour une avant-garde française, et le signal de la retraite avait été donné tout aussitôt. C'est à cette circonstance que Foucaucourt a dû de n'être pas réduit en cendres jusqu'à la dernière maison. Quelques jours après, le lieutenant Grosskopf, du 70e, se vantait dans un village voisin d'avoir donné le signal du massacre (1).

A peu de temps de là, le village de Cléry fut le théâtre d'autres atrocités. Deux officiers du 7e uhlans, dont un capitaine, le docteur de ce régiment et un chef du service télégraphique entrèrent chez M. Legrand, riche fermier de cette localité. Ils commandèrent un dîner que l'on se hâta de leur servir, et qu'ils arrosèrent de copieuses libations. La nuit venue, les Allemands,

(1) Voyez *l'Invasion en Picardie, récits et documens concernant les communes de l'arrondissement de Péronne*, par M. Gustave Ramon, 2 vol. in-8°; Péronne 1873.

échauffés par l'ivresse, commencèrent à agacer une jeune fille qui les avait servis. M. Legrand lui donna l'ordre de se retirer; elle obéit, et aussitôt les Allemands s'écrièrent qu'ils voulaient des femmes. L'un des membres de la famille crut qu'il s'agissait du service de la table, et appela deux de ses parentes. M. Legrand, en les voyant entrer dans la pièce, leur fit signe de s'éloigner au plus vite; le capitaine se leva de table, et, sans respect pour les cheveux blancs de son hôte, le fit garrotter et conduire dans une auberge où se trouvaient une soixantaine de fantassins du 4e régiment d'infanterie. A peine le malheureux vieillard a-t-il fait quelques pas dans l'auberge, que le uhlan lui porte entre les épaules un violent coup de poing qui le jette par terre. « Est-ce assez malhonnête de m'apostropher d'une pareille manière? » dit M. Legrand en essayant de se relever. Alors le Prussien se jette sur lui, lui enfonce un foulard dans la bouche, et lui tire trois coups de revolver. Deux balles portent en plein dans la tête, et la troisième va s'enfoncer au pied du mur, où l'on voit encore aujourd'hui sa trace. Trois officiers d'artillerie, qui couchaient dans une pièce voisine, se levèrent au bruit des détonations, et se remirent tranquillement au lit en voyant qu'il ne s'agissait que de l'assassinat d'un vieillard. Quand le meurtre fut consommé, le uhlan frappa la tête du mort à grands coups de botte, et fit attacher le cadavre à la porte d'un jardin situé en face de l'auberge. Une corde qui maintenait la tête haute fut passée au linteau de cette porte; deux autres cordes, liées aux montans, retinrent les bras tendus en croix, les genoux touchant presque à terre, avec un sabre attaché à la main droite pour faire croire à une agression.

On peut penser que cet acte d'inexplicable cruauté fut accueilli dans l'armée prussienne avec une vive satisfaction, car le 17 janvier les soldats qui passaient à Cléry pour marcher vers Saint-Quentin se montraient en riant la porte où le malheureux vieillard avait été attaché, et c'étaient ces mêmes soldats, ces fils de la rêveuse Allemagne, qui portaient sur la plaque de leur ceinturon cette mystique légende : *pour Dieu et la patrie*, et qui plaçaient sur les croix consacrées au souvenir de leurs morts un papillon, symbole d'immortalité.

IV. — PÉRONNE. — CHARLES LE SIMPLE. — LOUIS XI ET CHARLES LE TÉMÉRAIRE. — LE BOMBARDEMENT DE 1870.

Des remparts de briques, en avant de ces remparts des ouvrages en terre défendus par de larges fossés pleins d'eau et coupés d'écluses, d'un côté la Somme et son canal, de l'autre un large marais

à demi submergé où semblent flotter de petites îles cultivées en jardins et bordées de roseaux, une église, un beffroi, un vieux château flanqué de tours, quelques rues et une grande place où se tiennent des marchés de grains considérables, — voilà Péronne. C'était à l'origine un château mérovingien : le nom d'un village voisin de ses faubourgs, *Sainte-Radegonde*, rappelle le séjour que fit dans ses murs la femme de Clotaire Ier, lorsqu'elle se rendit à Noyon pour prendre le voile des mains de saint Médard. Au xe siècle, le comte Herbert de Vermandois y retint captif Charles le Simple, dont il s'était emparé par une lâche trahison, et ce malheureux prince, que les historiens du temps ont flétri du nom de *Stultus*, *Stolidus*, *Simplex*, pour justifier l'usurpation capétienne, y mourut le 7 octobre 929.

Le château de Péronne était destiné à servir de prison aux rois de France. Le 24 août 1468 arrivait dans cette ville Louis XI, accompagné seulement de quelques seigneurs et des archers de la garde écossaise, pour conclure avec Charles le Téméraire le rachat des villes de la Somme. Les négociations étaient entamées depuis quelques jours lorsque Charles fut averti que les Liégeois, travaillés secrètement par les agens du prince qui venait traiter avec lui, s'étaient révoltés contre leur seigneur, son parent et son allié; il fit aussitôt fermer les portes du château où Louis XI était logé et le retint prisonnier pendant trois jours, jusqu'à ce qu'il eût souscrit aux conditions qu'il voulait lui imposer. Les Parisiens, toujours prêts à rire et à gausser, s'égayèrent fort de cette aventure, sans s'inquiéter des conséquences fâcheuses qu'elle avait entraînées pour la France. A défaut de serins et de perroquets, ils avaient alors la manie d'élever des geais, des pies, des corbeaux et autres oiseaux parleurs, et, lorsqu'ils étaient contens du gouvernement, ils leur apprenaient à crier *vive le roi;* mais ils n'aimaient pas Louis XI, quoiqu'il eût diminué les droits sur le vin, et pour lui donner une leçon ils habituèrent leurs corbeaux et leurs geais à répéter : *Péronne! Péronne!* Louis ne voulut point tolérer une manifestation aussi injurieuse, et les oiseaux furent mis en arrestation comme coupables d'outrages envers le chef de l'état.

La ville de Charles le Téméraire rentra sous la domination française en 1477. Elle était industrieuse et prospère lorsque l'ambition de Charles-Quint livra la Picardie à de sauvages dévastations. Le 16 août 1536, une armée espagnole et allemande, commandée par le comte de Nassau, vint camper devant ses murs et plaça ses batteries sur le mont Saint-Quentin, à l'endroit même où trois cent trente-quatre ans plus tard les Prussiens établissaient leurs canons rayés. A la première nouvelle de l'approche des ennemis, le maréchal

de Lamark, le comte de Dammartin et le sire d'Estourmel, le descendant du vaillant chevalier picard qui avait planté le premier la bannière française sur les murs de Jérusalem, s'étaient enfermés dans la ville avec la ferme résolution de s'ensevelir sous ses ruines, car la vieille noblesse française ne marchandait point son sang lorsqu'il s'agissait du salut du royaume. La place n'était pas mieux armée en 1536 qu'elle ne l'était en 1870; mais le courage des habitans et de la garnison (1) fit échouer les efforts des assiégeans. Deux brèches étaient ouvertes, l'ennemi donna deux assauts et fut repoussé avec des pertes considérables. A la seconde attaque, au moment même où il allait franchir une petite brèche qu'on avait laissée sans défense, une femme, Marie Fouré, aperçut un porte-étendard qui cherchait à monter sur le parapet; elle alla droit à lui, comme si elle eût voulu l'aider à franchir l'escarpe, lui fit signe de lui tendre la hampe de son drapeau, et, quand elle l'eut saisie, elle l'en frappa violemment sur la tête, le précipita dans le fossé et cria : Victoire ! Quelques soldats accoururent aussitôt, et la ville fut sauvée.

Cependant les munitions commençaient à manquer. Lamark résolut de demander des secours au duc de Vendôme, qui se trouvait alors à Ham; mais comment lui faire parvenir la demande? Un soldat de Montdidier, Jean de Haizecourt, se chargea de cette mission périlleuse : il passa la Somme à la nage à travers les arquebusades et remit la missive à Vendôme. Celui-ci, qui connaissait l'importance militaire de Péronne, s'empressa d'envoyer des renforts. Il confia l'expédition au jeune duc de Guise, qui faisait ses premières armes sous ses ordres : Guise partit avec 200 chevaux et 400 arquebusiers, portant chacun un sac de poudre de 10 livres; il rassembla les tambours et les trompettes de son armée, et les fit arriver vers minuit aux abords du camp des Allemands, en les éparpillant dans la campagne. Tout à coup la charge battit sur toute la ligne, les assiégeans coururent aux armes et se massèrent autour de leur artillerie pour la défendre. Les arquebusiers franchirent les lignes et entrèrent dans la place, car les vaillans capitaines du XVIe siècle trouvaient toujours moyen de traverser les lignes les mieux gardées. Le comte de Nassau ne s'aperçut que le lendemain au point du jour de la ruse dont il avait été dupe. Pour se venger, il ordonna un troisième assaut, qui fut repoussé comme les autres. Ce nouvel échec le décida à lever le siége; mais, avant de décamper, il voulut faire des adieux sanglans à la ville que les

(1) Cette garnison se composait de 200 hommes d'armes et de 2,000 hommes de la légion provinciale de Picardie. Les troupes régulières et les *mobilisés* s'y trouvaient donc à peu près dans la même proportion qu'en 1870.

femmes elles-mêmes avaient si vaillamment défendue, et pendant deux jours il la cribla de boulets pour l'anéantir, faute de pouvoir la prendre.

Quand on compare le siége de 1536 à celui de 1870, on est frappé de l'analogie qu'ils présentent entre eux, et l'on reconnaît que les procédés militaires des Allemands n'ont point changé. En 1536, ils tirent dans un seul jour 1,800 coups de canon sur les maisons pour les réduire en poudre, ils mettent toute leur force dans leur artillerie et se montrent même sous ce rapport plus prévoyans que Goeben, car celui-ci n'avait envoyé au début des opérations que cinquante-quatre pièces de campagne, et le comte de Nassau en avait amené soixante-douze, du plus fort calibre qu'il pût trouver. L'instinct de destruction des propriétés privées est le même aux deux époques; seulement Nassau n'a pas craint de tenter contre la ville trois attaques de vive force, et Goeben s'est contenté de la brûler.

Péronne, que l'on surnommait *la dévote* (1), joua un grand rôle dans les événemens de la fin du XVIe siècle. Le 6 mai 1576, un traité de paix avait été signé à Chartenoy en Bretagne entre le duc d'Alençon, Henri de Navarre, le prince de Condé, chef du parti protestant, et la reine Catherine de Médicis, agissant au nom du parti catholique. En vertu de ce traité, le prince de Condé était nommé gouverneur de la Picardie, et recevait Péronne pour place de sûreté; mais cette ville était commandée par un catholique fervent, Jacques d'Humières. Celui-ci, craignant d'être destitué par le prince de Condé, résolut de l'écarter de la province; il forma une association à laquelle il donna pour prétexte la défense de l'orthodoxie, et mit le royaume en feu pour conserver son titre et les profits qu'il en tirait, comme d'autres l'ont fait pour rester au pouvoir; c'est de là qu'est sortie la ligue. Pendant la minorité de Louis XIV, Péronne et les environs furent le théâtre des derniers efforts de la fronde : Turenne et Condé y manœuvrèrent avec quelques mille hommes, mais sans en venir aux mains, parce que les troupes royales s'étaient retranchées dans une position très forte. Le vainqueur de Rocroy n'osa point les attaquer, et pour donner quelque occupation à ses Espagnols, il fit brûler, — ce que n'a pas dit Bossuet dans son oraison funèbre, — le village et l'église de Manancourt. A dater de cette époque jusqu'à notre temps même, l'histoire de Péronne, dans ses rapports avec l'histoire générale, ne présente que deux faits qui méritent d'être mentionnés. Au moment du retour de l'île d'Elbe, le gouvernement de la restauration

(1) On pouvait justement lui donner ce nom, car, si peu nombreuse que fût sa population, elle n'avait pas moins de cinq églises paroissiales, trois couvens d'hommes et quatre couvens de femmes.

résolut de former dans cette ville le noyau d'une armée qui eût été, dit le *Moniteur de Gand*, moins exposée à la séduction. Le duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe, et le duc de Trévise furent chargés de l'organiser; mais Napoléon marcha si vite qu'il entrait aux Tuileries avant qu'ils ne fussent arrivés à Péronne. Trois mois plus tard, les Anglais, se dirigeant de Waterloo sur Paris, se présentaient devant la place, et Wellington en examinait les approches, lorsqu'un boulet lancé des remparts vint frapper à ses pieds et le couvrir de terre. Ce boulet fut le dernier qui ait été tiré en 1815 par une ville française contre les armées étrangères, et dans notre imprévoyante confiance, dans l'aveuglement où nous avaient plongés les utopies humanitaires, nous avons cru que le canon s'était tu pour toujours dans cette fraîche et verte vallée de la Somme, dont il avait tant de fois fait trembler les échos. Un fort sur le mont Saint-Quentin, quelques redoutes dominant les revers des coteaux qui font face aux remparts, auraient transformé Péronne en une forteresse de premier ordre; mais rien ne s'est fait, et l'invasion de 1870 l'a trouvée désarmée et offerte comme une cible aux coups de l'ennemi (1).

Quelques travaux avaient été commencés dès le mois d'août 1870, mais ces travaux étaient complétement insignifians; des canons furent en vain demandés aux arsenaux voisins. On ne fit pas sortir les femmes, les enfans, les vieillards; les casemates ne furent sur aucun point mises en état d'offrir un refuge aux habitans; l'établissement de redoutes sur les hauteurs en avant de la place fut négligé malgré les demandes réitérées de la presse locale; enfin, au lieu de quatre-vingt-huit pièces d'artillerie que comportait le simple armement de sûreté, la ville n'en possédait que quarante-neuf, dont quinze seulement étaient rayées, y compris deux pièces de marine de 30. Ses munitions consistaient en 20,000 projectiles pleins ou creux, 750,000 cartouches et 36,000 kilogrammes de poudre. La garnison comptait 3,500 hommes, mais il ne s'y trouvait en fait de troupes de ligne qu'une seule compagnie du 43e et la 5e compagnie du 1er bataillon des fusiliers-marins de Brest. Le reste se composait de la garde nationale sédentaire, de mobiles et de mobilisés. L'ennemi se présenta devant la place avec dix bataillons, huit escadrons et cinquante-quatre pièces de campagne; ces forces étaient

(1) Les détails que nous donnons ici sont tous extraits de documens authentiques. Nous devons particulièrement remercier M. Caraby, qui prépare en ce moment une relation du siége, et M. Ramon, qui a bien voulu nous communiquer avant l'impression le manuscrit du journal qu'il a tenu jour par jour, et qui formera le tome deuxième de sa précieuse publication, que nous avons déjà citée, *l'Invasion en Picardie*, etc., Péronne 1873, in-8°. Il serait important que sur tous les points de la France on recueillît avec le même soin les souvenirs de la guerre allemande.

particulièrement chargées des opérations du siége, tandis qu'un corps d'observation d'environ 12,000 hommes avec seize escadrons et trente canons battait l'estrade entre Péronne et Arras pour couvrir l'investissement du côté du nord, et qu'un autre corps de cinq bataillons, douze escadrons et six batteries était échelonné le long de la Somme, et reliait les assiégeans au gros des troupes allemandes (1). C'était donc en tout trente-six escadrons de cavalerie qui se trouvaient attachés à l'armée de siége. Cette cavalerie ne cessa point un seul instant de courir la campagne à de très longues distances en maintenant les communications par de petits groupes d'éclaireurs. Dès le lendemain du jour de l'investissement, le 27 décembre, dix batteries allemandes étaient prêtes à faire feu, et c'était un beau champ de tir, car la partie habitée de la place offre à peine une superficie de 28 hectares. Le lendemain à midi, le général de Senden envoya un parlementaire sommer la garnison de capituler. Le commandant Garnier remit au parlementaire la lettre suivante : « Je n'ai qu'une réponse à faire à votre sommation. Le gouvernement de mon pays m'a confié la place de Péronne, je la défendrai jusqu'à la dernière extrémité, et je fais retomber sur vous la responsabilité de tous les maux qui de votre fait, et contrairement aux usages de la guerre entre nations civilisées, atteindraient une population inoffensive. »

Le parlementaire s'éloigna en annonçant que le bombardement commencerait à deux heures. Les batteries ennemies n'attendirent même pas que cette heure fatale fût sonnée : elles la devancèrent de quelques minutes, et firent pleuvoir sur la malheureuse ville une grêle d'obus. Trois drapeaux blancs à la croix rouge de Genève avaient été arborés la veille sur l'hôpital, ils servirent de point de mire aux Prussiens, qui dirigèrent sur eux leurs premiers coups, comme s'ils avaient voulu faire savoir à la population que pour se rendre maîtres d'une ville qu'il leur fallait à *tout prix*, suivant le mot de Manteuffel, ils ne reculeraient pas devant les actes de la plus révoltante barbarie. L'incendie ne tarda point à s'allumer; les sœurs de charité, aidées de quelques soldats, procédèrent avec un héroïque dévoûment à l'évacuation des malades, des infirmes et des blessés, qu'elles transportèrent sur des brancards à la caserne (2). Tandis qu'elles opéraient ce dangereux sauvetage, l'ennemi redoublait son feu contre l'hôpital en flammes, et l'on estime à plus de trois cents les obus qui vinrent le frapper en quelques heures. D'autres incendies éclatèrent bientôt, et pendant la nuit les cin-

(1) Lettre du général von Goeben, citée par M. Gustave Ramon.

(2) Au nombre des blessés se trouvait un cavalier prussien, pris quelques jours auparavant dans une reconnaissance. Un habitant de Péronne se jeta au milieu de l'incendie pour le sauver.

quante-quatre pièces prussiennes ne cessèrent pas de diriger leurs projectiles sur tous les points où s'allumaient de nouveaux foyers.

Les marins et les artilleurs de la mobile répondirent vigoureusement, et firent preuve d'un courage et d'une habileté qui ne se démentirent pas un seul instant pendant toute la durée du siége. Par malheur, les obusiers étaient montés sur des affûts de bois vert récemment fabriqués; les tourillons reposaient sur le bois, sans aucune garniture de fer; les pièces sautaient sur leurs affûts, qui se fendaient ou se brisaient par la commotion, et les servans passaient plus de temps à les remettre en état qu'à tirer contre l'ennemi. Le lendemain, l'église Saint-Jean s'abîmait dans les flammes avec les restes de ses magnifiques verrières, la châsse d'argent de saint Fursy et les trésors d'art accumulés dans la sacristie : la grande place n'était plus qu'un immense brasier. Une partie de la population s'était réfugiée dans les casemates, lorsque tout à coup les batteries prussiennes ne tirèrent plus que de loin en loin; cependant les maisons brûlaient toujours, les bestiaux que les paysans avaient amenés dans la place erraient en beuglant à travers les rues, et du haut des remparts on pouvait voir les soldats prussiens dansant en rond autour de leurs batteries, et, comme le dit M. Ramon, hurlant des chants dont l'écho arrivait jusqu'à la ville. Le ralentissement du feu s'expliquait par le manque de munitions et les mouvemens de l'armée française du nord. Le général de Goeben fit expédier des gargousses, et comme il n'avait point assez de ses cinquante-quatre pièces de campagne pour détruire Péronne, il fit passer aux assiégeans douze pièces du plus fort calibre provenant de La Fère et de Strasbourg. Le 2 janvier, vers neuf heures du matin, le bombardement recommença avec une intensité nouvelle. Le conseil de défense résolut d'envoyer des parlementaires demander l'autorisation de faire sortir les vieillards, les femmes et les enfans. M. Louis Cadot, commandant de la garde nationale, M. Gonnet, président de la commission municipale, et M. Friant, vicaire, furent chargés de cette mission. Les Allemands les promenèrent toute la journée dans les villages des environs, sous prétexte de les mettre en rapport direct avec le général qui dirigeait le siége, et qu'ils eurent grand soin de ne pas rencontrer. Les parlementaires, traités avec la dernière rudesse, rapportèrent le soir un refus verbal, car les officiers prussiens s'étaient obstinés à ne point donner de déclaration écrite, et l'un d'eux n'avait pas craint de dire que les maux infligés à la population civile étaient l'un des principaux moyens de leur action.

Les grosses pièces de siége nouvellement mises en position exerçaient d'affreux ravages; mais les moyens de destruction dont ils disposaient ne suffisaient point encore aux Prussiens, et l'on a su

depuis par le capitaine von Spilner, du 69e régiment, que l'ordre avait été donné de faire arriver devant la place douze pièces prussiennes de 24, plus vingt-quatre pièces de 12 et seize mortiers français du plus fort calibre. Malgré la situation désespérée des assiégés, malgré les ravages de la petite vérole noire, les souffrances de la population entassée dans des casemates infectes, la résistance se prolongea jusqu'au 9 janvier. Les Prussiens avaient eu un moment la pensée de donner l'assaut, ils avaient ramassé dans ce dessein une grande quantité d'échelles; mais ils renoncèrent à leur projet, et se contentèrent d'achever leur œuvre. Les fusiliers-marins, les artilleurs de la mobile de la Somme et la compagnie de dépôt des mobiles d'Abbeville, la meilleure troupe que nous ayons eue, dit M. Ramon, soutinrent en grande partie l'effort de l'armée de siége, et l'ennemi lui-même leur a rendu un éclatant témoignage. Le général von Barnekow, qui avait remplacé le général Senden, écrivit au commandant Garnier : « Monsieur, après le départ des troupes françaises qui ont combattu à Bapaume les 2 et 3 janvier, et comme la place de Péronne a été cernée et bombardée, il me semble que la résistance ultérieure de la place n'aurait pas de raison d'être. J'ai donc l'honneur de vous proposer de faire cesser une résistance désormais inutile en vous promettant, monsieur le commandant, qu'en vertu de votre résistance énergique je vous accorderai des conditions favorables. » « VON BARNEKOW. »

Il était évident que la prolongation de la lutte ne pouvait aboutir qu'à l'anéantissement complet de la ville; on avait fait pour sauver l'honneur tout ce qu'il était humainement possible de faire. La capitulation fut signée le 9 janvier à onze heures du soir. Les officiers qui s'engagèrent sur l'honneur à ne point porter les armes jusqu'à la fin de la guerre restèrent libres; les autres furent faits prisonniers avec l'autorisation de conserver leurs épées. La moitié des approvisionnemens en vivres fut laissé à la ville, qui fut en même temps exemptée de toute réquisition en argent et en nature. — Malgré la liberté qui leur était offerte, les officiers de marine, ainsi que ceux du 43e et de la mobile d'Abbeville et d'Amiens, au nombre de vingt-cinq, ne voulurent point se séparer de leurs hommes, ils partirent avec eux pour l'Allemagne, et parmi les sous-officiers et soldats qui les accompagnaient, plus de 500 moururent en route faute de distributions de vivres ou par suite du froid et de fatigues excessives. Quant aux Prussiens, le jour même de leur entrée dans la place, ils s'occupèrent activement de la mettre en état de défense, et se trouvèrent ainsi maîtres de toute la ligne de la Somme, à l'exception d'Abbeville. Pendant les treize jours du bombardement, la garnison avait eu 13 hommes tués et 60 blessés, dont la moitié

très grièvement. La population civile comptait 5 victimes, dont 3 femmes (1); 74 maisons étaient complétement rasées, 674 autres avaient été plus ou moins sérieusement endommagées, 22 seulement étaient restées intactes. D'après la *Gazette militaire* de Berlin, les Prussiens avaient perdu 300 hommes, et 440 d'après la *Gazette de Cologne;* ce dernier chiffre est le plus vraisemblable, car on vit passer dans les villages voisins plusieurs convois de morts et de blessés et une trentaine de canons démontés par le feu des assiégés.

Malgré la glorieuse défense du commandant Garnier, le général Faidherbe le blâma sévèrement, et le menaça même de le traduire en conseil de guerre sous prétexte que les lois militaires condamnent à la peine capitale tout commandant qui livre une place sans avoir forcé l'assiégeant à passer par les travaux lents et successifs des siéges, et avant d'avoir repoussé au moins un assaut au corps de la place sur des brèches praticables. Cet ordre du jour a excité une douloureuse surprise dans tout le nord de la France, où les éminens services du général sont cependant si hautement appréciés. La surprise a été partagée par quelques-uns des officiers les plus distingués de son état-major, et M. Ramon nous apprend, d'après une source très sûre d'informations, que l'un d'eux s'est étonné publiquement que le commandant Garnier, à la lecture de la dépêche qui réclamait sa mise en accusation, n'ait pas osé demander que le général fût cité contradictoirement avec lui devant le conseil de guerre. Péronne avait entendu le canon de Bapaume; elle espérait une armée de secours, et cette armée n'est point venue. Les motifs que donne le général Faidherbe n'ont point paru suffisans pour justifier l'abandon d'une ville à la possession de laquelle l'ennemi attachait une si grande importance. Au lieu de marcher en avant après la victoire de Bapaume, l'armée du nord se replia dans la direction d'Arras, et cependant les Prussiens étaient à bout de forces; plusieurs de leurs régimens se repliaient en désordre, des estafettes accouraient pour faire rétrograder les convois de munitions dirigés sur la place, ces convois partaient aussitôt sur la ligne de retraite, et quelques officiers, en voyant la satisfaction que ce mouvement de recul produisait parmi les habitans qui se trouvaient sur leur route, se livrèrent à leur égard à des actes d'inqualifiable brutalité. Quelques-uns allèrent même jusqu'à souffleter des femmes qui se tenaient sur le pas de leur porte pour les voir passer. Le 11, à la nouvelle de la capitulation, un journal du

(1) Le feu avait fait peu de ravages sur la population, qui était entassée dans les caves et les casemates; mais les maladies furent très nombreuses et très meurtrières; pendant le siége et les six mois qui le suivirent, Péronne perdit autant d'habitans que pendant trois années ordinaires.

Pas-de-Calais, *l'Ordre*, publiait la lettre suivante (1) qui résume l'impression produite dans le nord par l'inaction du général Faidherbe, impression d'autant plus vive que la population avait pu juger du désarroi des Prussiens, qui se montraient toujours au moindre échec profondément démoralisés.

« Péronne est prise, dit l'auteur de la lettre, qui servait dans l'armée du nord; c'est un malheur qui pouvait être évité, et il était si facile de débloquer cette place. On s'est dit sans doute : cette position est sans importance. Eh bien! pour tout militaire qui a de l'expérience, Péronne était un point stratégique de la dernière importance. C'était la route de Paris. C'était par là que l'armée du nord aurait dû manœuvrer, couper les lignes de Tergnier, se jeter dans la forêt de Compiègne, et menacer les derrières de l'ennemi et ses communications avec l'Allemagne. C'était le plan de Bourbaki. Il est un principe général que l'on ne devrait jamais oublier : il faut aller chercher l'ennemi sur ses terres (à Tergnier et à La Fère) et non l'attirer sur son propre territoire. Maintenant l'armée prussienne forme autour de Lille une ceinture de fer qui, se joignant à la mer et à la Belgique, entrave notre marche. Cette ceinture a ses points d'appui à Sedan, La Fère, Péronne, Amiens et bientôt Abbeville. Comment n'a-t-on pas agi? »

Il est évident que, si le général Faidherbe avait connu d'une manière exacte la situation de l'armée qu'il avait en face de lui, il n'aurait point hésité à marcher droit contre elle, et à débloquer la place. Les nombreux et très curieux extraits des dépêches prussiennes et des mémoires militaires allemands traduits et publiés par M. Ramon prouvent que les généraux de cette armée se sentaient dans une position très critique; l'ordre avait même été donné aux troupes chargées de l'investissement de la partie du nord de se replier au sud derrière la Somme. De pressantes demandes de renforts et d'artillerie étaient continuellement adressées à Amiens, à La Fère, à Rouen, à Paris même, et il ne paraît pas douteux que le siége aurait été levé, si les troupes françaises étaient arrivées immédiatement après Bapaume. S'il ne connaissait pas ces circonstances, le général Faidherbe ne connaissait que trop les fatigues inouies que ses troupes avaient eu à supporter. Une terrible fatalité semblait d'ailleurs nous condamner dans cette guerre funeste à ne pouvoir pas même profiter de nos victoires, et peut-être, au lieu d'accuser le général Faidherbe de ce qu'il n'a point fait, serait-il plus juste de le féliciter de ce qu'il a su faire avec les élémens dont il disposait, et devant les forces toujours renaissantes qui venaient s'entasser devant lui.

(1) Voyez *la Vérité sur le siége de Péronne*, par M. Louis Cadot, Péronne 1872; in-8°.

Aujourd'hui, en parcourant les rues de Péronne, en voyant ces maisons neuves et coquettes, ces magasins élégans, où s'étalent toutes les commodités de la vie, cette église de Saint-Jean aux verrières étincelantes, aux voûtes peintes et dorées, on ne peut croire que 30,000 projectiles se sont abattus, il n'y a pas encore trois ans, sur cette sœur désolée de Strasbourg et de Mézières. Pendant l'occupation, les Prussiens ne pouvaient comprendre que le *petit Paris*, — c'était le nom qu'ils avaient donné à Péronne à cause de sa résistance, — ait pu sortir comme par enchantement des ruines autour desquelles ils avaient dansé. A part deux ou trois masures effondrées auprès de l'une des portes, il ne reste en souvenir des jours de lutte et de deuil que les deux pièces de marine que les Prussiens ont dédaigné d'emporter, attendu qu'elles sont en fonte et que la fonte est sans valeur. L'une de ces pièces, que l'on peut appeler les héroïnes du siége, est restée sur son affût enclouée et chargée jusqu'à la gueule par les vaillans marins qui l'ont servie; l'autre est à demi enterrée sous les débris de son gabionnage, et au pied de la plate-forme on lit sur une croix faite d'obus et de bombes : « Delpas, fusilier-marin, 28 décembre 1870. » Le fusilier-marin était l'habile pointeur, mort trop tôt pour la défense, qui démonta la première pièce que les Allemands aient essayé de mettre en batterie.

V. — LES DERNIERS JOURS DE L'ARMÉE DU NORD. — SAINT-QUENTIN.

L'armée du nord, nous venons de le voir, s'était repliée sur Arras après la bataille de Bapaume; mais cette bataille ne fut pas moins une victoire complète. Quelques corps prussiens se retirèrent dans le plus bel ordre, sans laisser un seul traînard derrière eux, tandis que d'autres, en plus grand nombre, allaient à la débandade. Les habitans de Leforest, Fricourt, Suzanne, Assevillers et autres communes situées sur leur passage s'accordent tous à dire que les routes étaient encombrées de fuyards, de voitures chargées de fusils et de casques, de fantassins qui conduisaient par la bride des chevaux sans cavaliers, de chevaux sur lesquels étaient attachés des morts. Les soldats étaient profondément abattus; les officiers avaient perdu leur morgue et causaient volontiers avec les habitans. « Méchante Bapaume, disait l'un d'eux, nous beaucoup capout. — M. Faidherbe, grand stratégiste, » disait un autre. Quant aux généraux, malgré l'échec qu'ils venaient d'éprouver, ils connaissaient trop bien leurs ressources et les nôtres pour désespérer du succès final. Le général de Goeben, en rentrant la nuit à Combles, chez son hôte, qu'il avait quitté le matin, lui dit avec le plus grand calme : « Aujourd'hui combat sanglant,... oui, sanglant; mais *demain*

rien. » L'histoire de la campagne du nord est tout entière dans ces quelques mots. Tandis que les Prussiens, après chaque affaire, retrouvaient leur effectif, nous n'avions, nous, ni réserve à mettre en ligne, ni renforts à espérer; après chaque marche, on ramassait par centaines les souliers de carton et les sabots perdus par nos soldats dans la neige ou la boue; les malades et les éclopés laissaient dans nos rangs des vides que l'on ne pouvait combler, et l'effort du jour rendait impossible l'effort du lendemain.

Les Prussiens s'étaient retirés derrière la Somme. Tous les passages de cette rivière étaient fortement gardés; de nouvelles troupes arrivaient continuellement de la Normandie, et le général Faidherbe dut renoncer à une attaque qui ne présentait aucune chance de succès. Il conçut alors un plan très remarquable, et qui aurait donné sans aucun doute des résultats importans, si le verglas et le dégel n'avaient point opposé à nos troupes des obstacles inattendus. Ce plan consistait à se porter rapidement sur l'Oise, à s'établir dans de bonnes positions en arrière de cette rivière, et à lancer de là des colonnes volantes, pour couper les voies ferrées et détruire les viaducs entre Laon et Reims, entre Reims et Soissons, tandis que des volontaires seraient passés sous un déguisement par la Belgique, pour exécuter le même coup de main à Carignan (1). Les francs-tireurs ayant déjà détruit le tunnel des Ardennes, les communications par les voies ferrées avec l'Allemagne auraient été complétement coupées, si ce plan avait été exécuté; mais il fallait marcher vite, et l'armée, par suite des variations de la température, mit quatre jours pour faire une route que, dans des conditions ordinaires, elle aurait pu faire en un seul.

Dans la nuit du 15 au 16 janvier, les chemins se couvrirent de verglas. Un long convoi de 300 voitures réquisitionnées dans les villages et conduites par des paysans, chargé de vivres et de tous les objets de première nécessité, marchait en tête des colonnes françaises. Les chevaux n'étaient point ferrés à glace; ils s'abattaient à chaque pas, et l'on fut obligé d'atteler les hommes aux voitures. Le dégel succéda au verglas, et la marche n'en fut que plus difficile encore. Le 16, le 17 et le 18, les soldats n'eurent pas même le temps de faire la soupe. L'armée prussienne, toujours très exactement renseignée, profita de ces retards pour marcher à

(1) Le général Faidherbe, dans sa brochure, ne parle pas de cette combinaison; mais l'auteur des *Opérations de l'armée du nord* en donne le détail d'après un projet tracé de la main même du général. — Le passage par la Belgique se serait effectué sans difficulté, car la population nous était très sympathique; un grand nombre de volontaires belges étaient venus prendre du service dans l'armée du nord, où ils se sont très bien conduits.

la rencontre de nos troupes, et, comme elle était beaucoup mieux outillée, elle marcha plus vite, laissant ses bagages en arrière, à portée de ses colonnes. Le 17, quelques bataillons de la division von Barnekow vinrent s'établir dans un bois, auprès du village de Templeux; ils furent promptement délogés. Le lendemain, il fallut soutenir de nouveaux combats à Beauvois et à Vermand. Plusieurs brigades s'étaient battues toute la journée sans prendre un instant de repos. Nous avions perdu plus de 500 hommes à Vermand, et le lendemain 19 l'armée du nord livrait bataille autour de Saint-Quentin, après des combats incessans, des fatigues inouies et des privations qui avaient mis un grand nombre d'hommes hors d'état de marcher ou de porter leurs armes.

Pour se rendre un compte exact des titres de l'armée du nord et de ses généraux à la reconnaissance du pays, il faut d'abord établir d'une manière précise le chiffre de son effectif à la bataille de Saint-Quentin. Cet effectif se composait de 24 bataillons de troupes de ligne, 18 de mobiles, 14 de mobilisés, 4 escadrons et 2 pelotons de cavalerie, 15 batteries, dont 10 de l'artillerie régulière et 5 de l'artillerie mobile, sur laquelle 3 étaient formées avec les faibles pièces dites de *montagne*. Au 4 janvier, les bataillons de chasseurs étaient de 500 hommes environ, les bataillons de ligne de 400 hommes, les bataillons de mobiles et de mobilisés de 600 hommes; mais le 19 janvier cet effectif était déjà notablement réduit, et en somme on peut dire que notre armée sur le champ de bataille de Saint-Quentin ne dépassait pas 31,000 hommes. Les 14 bataillons de mobilisés ne doivent même figurer dans ce nombre que pour mémoire, non pas que le courage leur ait manqué, mais, à de très rares exceptions près, les officiers nommés à l'élection se distinguaient par la plus profonde incapacité; des garçons meuniers qui n'avaient jamais servi figuraient parmi les capitaines (1), les hommes étaient armés de vieux fusils à baguette d'une portée de moitié moindre que celle des fusils prussiens, et le seul parti qu'il fût possible d'en tirer, c'était de les montrer de loin à l'ennemi, en manière de réserve, ce que du reste le général Faidherbe fit toujours avec beaucoup d'habileté. Déduction faite des 14 bataillons de mobilisés, des tués et des blessés de Templeux, Vermand et Beauvois,

(1) Il est curieux de voir comment les mêmes faits se reproduisent à la distance des siècles : avant le concordat de François I[er], quand les moines avaient encore le droit d'élire leurs abbés, ils avaient soin de choisir de préférence ceux qu'ils croyaient le mieux disposés à laisser violer la règle; ils prenaient même quelquefois, comme le dit un chroniqueur du XVI[e] siècle, les meilleurs biberons, afin de boire eux-mêmes plus à leur aise. Il en fut malheureusement trop souvent ainsi parmi les mobiles et surtout parmi les mobilisés. On a peine à comprendre que, par une sorte de fétichisme pour les souvenirs de la révolution, on se soit obstiné à maintenir un système qui est la ruine de toute organisation militaire.

des hommes qui n'avaient pu suivre, il restait environ 21,000 combattans effectifs. Cette faible armée prit position en demi-cercle au sud et à l'ouest en avant de Saint-Quentin; son aile droite, à cheval sur la route de Cambrai, s'appuyait au village de Remaucourt; son centre faisait face aux villages de Selency, Francilly et Dallon; il était séparé de l'aile gauche par le canal de la Somme, ce qui rendait les communications difficiles entre les divers corps, et cette aile elle-même s'étendait depuis le canal jusqu'à la route de Guise. Notre faiblesse numérique ne nous permettait pas de prendre l'offensive : il fallait se borner à défendre les positions, ce qui fut fait avec la plus grande vigueur.

Si les généraux prussiens avaient manœuvré pour tourner Saint-Quentin et s'ils avaient attaqué par le nord, ils avaient la chance de nous rejeter sur la ligne de la Somme et sur Amiens, et c'en était fait de l'armée de Faidherbe; mais dans tout le cours de cette campagne ils ne cherchèrent jamais de savantes combinaisons, ils répétèrent partout la même manœuvre, comme une leçon apprise par cœur. De même qu'à Villers-Bretonneux et à Pont-Noyelles, leur armée se déploya parallèlement à notre front en cherchant à nous déborder par les deux ailes, ce qui leur était facile en raison de leur supériorité numérique, car ce n'est point exagérer que de porter leurs forces à 60,000 hommes. Ils avaient mis en batterie cent soixante et une pièces de 8 et de 9, qui tirèrent 7,282 coups, et cependant, malgré ce luxe de projectiles, malgré l'énorme disproportion de l'effectif, ils furent sur certains points repoussés quatre fois, et même six fois, comme sur les hauteurs de Gauchy. Leur cavalerie, qui ne comptait pas moins de cinquante-trois escadrons, avait tenté quelques charges, elle échoua partout (1). Notre artillerie, admirablement servie, luttait avec succès, mais de continuels renforts arrivaient aux Allemands; un corps d'infanterie considérable, envoyé de Paris par le chemin de fer, entrait en ligne vers quatre heures sous les ordres du général Memerty. Nous n'avions point de réserves à opposer à ces masses qui grossissaient toujours, et dont quelques-unes se portaient vers la route de Cambrai pour couper notre ligne de retraite. Nos troupes continuaient à tenir bon, quoique le cercle se resserrât de plus en plus, lorsque le chef d'état-major du 23ᵉ corps arriva au galop près du général Faidherbe. « Jusqu'ici, lui dit-il, nous avons arrêté l'ennemi, mais cela ne peut durer longtemps, que faut-il faire? — Réapprovision-

(1) La cavalerie prussienne montra pendant toute la campagne une merveilleuse aptitude pour le service d'éclaireurs; mais, chaque fois qu'elle combattit en ligne, elle fut d'une extrême faiblesse. On l'a vu à Gomiécourt, à Vermand, à Vraignes, à Saint-Quentin. Cuirassiers blancs ou hussards vinrent se briser contre la ligne ou les mobiles, et plusieurs fois ils tournèrent bride, même avant d'avoir reçu le feu.

ner les cartouchières et les caissons, et tenir bon. — Mais nous serons refoulés sur Saint-Quentin! — Je le sais bien. — Et que ferons-nous après? — Nous recommencerons la lutte. — Mais, mon général, alors c'est Sedan! — Pas du tout : nous brûlerons toutes nos cartouches, nous ferons sauter le matériel, et, quand nous n'aurons plus de munitions, nous nous défendrons à la baïonnette. Ceux qui pourront se sauver se sauveront, ceux qui seront cernés ou n'auront plus la force de se battre ou de se sauver se laisseront prendre; néanmoins on ne se rendra pas. — Est-ce votre dernier mot, mon général? — Oui; les journaux se moquent de nous, et disent que nous nous replions toujours. Eh bien! cette fois nous ne nous replierons pas (1). » Il ne dépendit pas du général Faidherbe que cette énergique résolution ne s'accomplît. Il venait de donner l'ordre aux soldats du génie d'élever des barricades à l'entrée des faubourgs de Saint-Quentin pour résister dans cette ville jusqu'à la dernière extrémité, lorsqu'il apprit que le général Lecointe, qui commandait le 22e corps et n'avait point été informé de sa résolution, battait en retraite. Ce brave officier avait fait des efforts extraordinaires, mais de nouvelles batteries prussiennes venaient d'ouvrir leur feu, elles le prenaient d'écharpe et à revers; il était fortement menacé sur ses derrières, et pour sauver son corps d'armée il se replia dans le plus grand ordre, en se couvrant par une ligne de tirailleurs que dirigeait avec sa vigueur habituelle le général Derroja. Le 23e corps suivit le mouvement, et l'armée tout entière traversa Saint-Quentin, emmenant avec elle ses quinze batteries intactes. Pendant que les troupes chargées de couvrir la retraite défendaient les barricades, les Prussiens lancèrent sur la ville une grêle d'obus, ce qui produisit au milieu des convois qui défilaient à travers les rues un indescriptible désordre; néanmoins les barricades tenaient toujours, et l'armée française avait complétement évacué Saint-Quentin lorsque l'infanterie prussienne y fit irruption de tous côtés. Un bataillon du 33e et un demi-bataillon de fusiliers de marine qui continuaient de combattre dans le faubourg Saint-Martin furent pris à revers et forcés de se rendre avec quatre petites pièces de montagne mises en batterie sur les barricades.

Les dépêches prussiennes avaient annoncé une poursuite à outrance. « Aujourd'hui nous avons combattu, disaient-elles, demain il nous faudra marcher pour achever la déroute. » Le général de Goeben avait sous la main 5,300 hommes de cavalerie, et s'il les eût lancés sur nos colonnes en retraite, ils y auraient sans aucun doute causé de grands ravages, car nos soldats harassés par quatre jours de marche et de combats incessans n'auraient pu soutenir le

(1) Les paroles que nous rapportons ici sont textuelles, mais par une modestie qui l'honore le général Faidherbe n'en parle pas dans sa brochure.

choc; mais Goeben, comme Manteuffel à Pont-Noyelles, avait rencontré une si vive résistance qu'il croyait avoir eu devant lui 70,000 combattans, et, bien loin « d'achever la déroute » comme il l'avait annoncé, il se contenta de faire observer nos troupes à distance respectueuse en ramassant des traînards et des écloppés.

La bataille de Saint-Quentin nous coûta 10,000 hommes (1), tués, blessés, prisonniers ou disparus, car les mobilisés désertaient en bandes; le 20 janvier, nos colonnes, malgré leur état d'épuisement, parcoururent une étape de 40 kilomètres, et quand on entend répéter sans cesse que les troupes françaises ne supportent pas les revers, on est en droit de demander à ceux qui portent contre elles cette injuste accusation quelles sont les armées européennes qui, dans les mêmes circonstances, auraient donné les mêmes preuves de courage obstiné et de stoïque résignation. Huit jours s'étaient à peine écoulés depuis la bataille, que l'armée du nord, réorganisée à l'abri des forteresses, était prête à recommencer la lutte; le corps du général Lecointe avait même porté ses cantonnemens en avant de Cambrai, lorsque le 29 une dépêche vint annoncer la suspension des hostilités.

Tel est l'exact récit des événemens militaires dont la Picardie a été le théâtre pendant la guerre allemande. Les enfans de cette belle province ont largement payé leur dette. Ils n'oublieront pas leurs morts; les outrages qu'ils ont subis laisseront dans leurs cœurs d'ineffaçables souvenirs, et ce qu'ils demandent par des vœux unanimes, c'est que chaque commune inscrive dans son école sur un tableau commémoratif les noms de ceux de ses enfans qui sont tombés sur les champs de bataille depuis Wissembourg jusqu'à Saint-Quentin. Les dernières traces de l'invasion ont disparu; les villes et les villages ont relevé leurs ruines; le travail a repris partout, et le département, que nous venons de visiter, offre un remarquable exemple de cette puissance de réparation qui fait la force et la grandeur de la France; mais aujourd'hui que le rêve de la paix perpétuelle a été suivi du plus terrible réveil, chacun se demande si la ligne de la Somme, tant de fois foulée par les pas sanglans de l'étranger, sera laissée sans défense. Savons-nous en effet si ceux qui nous suivront sur cette terre auront la sagesse de profiter de nos fautes et de nos malheurs, si nos discordes civiles et notre imprévoyance, qui ont été dans tous les temps la cause de nos désastres, ne rouvriront pas dans l'avenir la route aux invasions?

CHARLES LOUANDRE.

(1) Au nombre des tués fut le lieutenant-colonel Aynès, qui faisait les fonctions de général de brigade, et qui avait donné pendant la campagne les plus grandes preuves de courage et d'habileté.

LA BARINA OLGA

RÉCIT DE LA PETITE-RUSSIE

C'était par une claire et tiède nuit d'août : je revenais de la montagne, le fusil sur l'épaule; mon grand chien noir, de race anglaise, me suivait fatigué, tirant la langue. Nous avions perdu la route. Plus d'une fois je m'arrêtai pour m'orienter; le chien alors s'asseyait et me regardait.

Devant nous s'étendait un pays doucement ondulé de collines boisées. Au-dessus des arbres noirs se montrait le disque rouge de feu de la lune dans son plein. D'orient en occident, tranquille et majestueux, coulait le fleuve scintillant des étoiles; au nord, la Grande-Ourse brillait tout près de l'horizon. De légères vapeurs montaient d'un petit marais bordé de saules, où tremblait une lumière verdâtre; dans les roseaux se faisait entendre la voix plaintive du butor. A mesure que nous avancions, le paysage s'éclairait de plus en plus; les rideaux d'arbres s'effaçaient des deux côtés, et la plaine s'étalait sous nos yeux comme une mer verte au sein de laquelle flottait, semblable à un navire avec ses voiles dehors, une maison blanche entourée de hauts peupliers. De temps à autre, la brise m'apportait un son chargé d'une pénétrante mélancolie. Je reconnus bientôt des fragmens de la sonate du *Clair de lune* de Beethoven. C'étaient des larmes qui se répandaient en sons : tout à coup une dissonance désespérée, puis l'instrument se tut. Une centaine de pas me séparaient encore de la petite maison solitaire, dont les peupliers bruissaient tristement. Un chien agitait sa chaîne; au loin, un ruisseau murmurait sa mélancolique chanson.

Je vis paraître une femme sur le perron. Elle vint s'accouder sur la balustrade, et ses regards sondèrent l'obscurité de la nuit. Elle

était grande et svelte; son visage pâle semblait devenir phosphorescent sous les rayons de la lune; des cheveux noirs ramassés en un nœud magnifique retombaient sur ses épaules blanches. Le bruit de mes pas ayant frappé son oreille, elle se redressa, et comme je m'arrêtai au pied du perron, elle fixa sur moi deux grands yeux noirs humides. J'exposai mon cas; il me fallait un gîte pour la nuit. — Tout ce qui est à nous, monsieur, répondit une voix douce et profonde, est à votre disposition. Nous n'avons pas souvent le plaisir de recevoir un hôte chez nous. Montez.

Je gravis les marches de bois vermoulu, je pressai la petite main tremblante qui me fut tendue, et je suivis mon guide dans l'intérieur de la maison.

Elle me conduisit dans une vaste pièce carrée dont les murs étaient blanchis à la chaux, et qui avait pour tout ameublement une vieille table de jeu et cinq chaises de bois. La table était boiteuse; une des chaises, chargée d'une pile de moellons, soutenait le coin défectueux. Quatre personnes, assises autour de cette table, jouaient aux tarots. Le propriétaire, un bonhomme trapu, aux traits fermes et durs, avec des yeux bleus, petits et enfoncés, une moustache courte et des cheveux blonds taillés en brosse, se leva pour me saluer, et, gardant sa pipe entre ses dents, me tendit la main. Pendant que je répétais mon histoire et ma requête, il assembla son jeu en faisant de la tête un signe d'assentiment, puis il se rassit et ne fit plus attention à moi.

Sa femme avait été dans la pièce voisine chercher un siége qu'elle plaça près du coin dangereux; elle nous quitta ensuite pour donner des ordres, et j'eus tout loisir pour examiner la société. Il y avait là d'abord le pope du village voisin, véritable athlète à cou de taureau, à face idiote, que l'eau-de-vie avait colorée de toutes les nuances possibles de rouge. Un sourire de pitié y était comme incrusté; de temps en temps il prenait du tabac dans une tabatière ovale en écorce, et en bourrait son large nez retroussé, puis il tirait de sa poche un mouchoir bleu à ramages fantastiques, et s'essuyait la bouche. Il avait à côté de lui un voisin de notre hôte, un fermier bon vivant, en polonaise noire, qui ne cessait de chantonner du nez et fumait des cigares de contrebande très forts. Le troisième personnage était un officier de hussards, aux cheveux clair-semés, à la moustache noire et raide. Il semblait là en quartier, et s'était mis à son aise : il avait ôté sa cravate et déboutonné son veston d'été aux paremens déteints. Il jouait avec un sérieux impassible; seulement, lorsqu'il perdait, il tirait de formidables bouffées, et sa main droite battait le rappel sur la table. On m'invita à prendre part au jeu; je m'excusai, prétextant ma fatigue. Bientôt on nous apporta des viandes froides et du vin.

La barina revint, prit place dans un petit fauteuil brun que le cosaque roula dans la salle, et alluma une cigarette. Elle trempa ses lèvres dans mon verre, et me l'offrit avec un sourire engageant. Nous causâmes; je lui parlai de la sonate qu'elle venait de jouer avec tant d'expression, du dernier roman de Tourguénef, de la troupe russe qui avait donné quelques représentations à Kolomea, de la récolte, des élections communales, de nos paysans qui commencent à boire du café, de l'augmentation du nombre des charrues dans le village depuis l'abolition de la corvée. Elle se prit à rire et se retourna sur son fauteuil. La lune l'éclairait en plein. Tout à coup elle se tut, ferma les yeux; au bout de quelques minutes, elle se plaignit d'un accès de migraine, et se retira. Je sifflai mon chien, et pris congé de mon hôte.

Le cosaque me fit traverser la cour. Après quelques pas, il s'arrêta, et se mit à regarder la lune avec un sourire niais. — Quelle puissance ça vous a sur les hommes et sur les bêtes! dit-il. Notre Betyar hurle toute la nuit, et le chat fait du vacarme sur le toit, et quand notre cuisinière a la lune dans la figure, elle parle en rêve et prédit l'avenir, — aussi vrai que j'aime ma mère.

Ma chambre, située en arrière, donnait sur le jardin, d'où une rampe étroite montait jusque sous ma fenêtre. J'ouvris la croisée, et m'y installai pour contempler le paysage. La lune, du haut d'un ciel noir que ne voilait pas la moindre vapeur, versait des torrens de clarté; le monde mystérieux de la surface estompait ses contours sur le disque argenté, comme on voit les dessins d'un globe de cristal illuminé en dedans. Les étoiles ne se montraient que par éclairs, comme de petites étincelles qui s'éteignent aussitôt. La plaine somnolente s'étendait sans bornes du côté du levant. Par-dessus le mur du jardin se penchaient de gros panouils de maïs d'un blanc de lait, et au loin se déroulait un vaste échiquier où le blé doré alternait avec le sarrasin noir et avec des prés d'un vert sombre. Çà et là des gerbes s'entassaient comme les chaumières d'un village. A l'horizon se détachait un feu solitaire dont la fumée montait lentement vers le ciel; parfois j'y voyais glisser des ombres, puis j'entendais plus près de moi un faible tintement de clochettes, et je distinguais les silhouettes étranges de chevaux qui paissaient et qui avaient les pieds de devant liés par une corde. Sur d'autres points résonnait la faux, et d'énormes meules de foin brillaient dans une moite vapeur; sur les prairies humides, des puits à bras dessinaient leurs maigres charpentes, et la petite rivière y cheminait avec un cortége de mares qui étincelaient dans la nuit.

Un beau chat blanc traversa le jardin, franchit le mur, et alla se promener avec de petits miaulemens sur le bord de l'étang, que

des lentilles d'eau couvraient d'une nappe de dentelle verte où flamboyaient des nénufars blancs et jaunes; puis, le long des roseaux, il s'achemina vers la forêt, qui semblait enveloppée dans une gaze d'argent. Dans les buissons, les rossignols chantaient; il y en avait un dans le jardin, tout près de moi, dont les sanglots avaient une pénétrante douceur. Malgré le feuillage touffu qui arrêtait les rayons au passage, l'herbe semblait lumineuse, et les fleurs du jardin brillaient comme des feux de couleur; chaque fois que la brise agitait les feuilles, des traînées d'argent fondu couraient sur le gazon, sur les sentiers, sur la haie de framboisiers sous ma fenêtre. Les coquelicots prenaient feu, les melons luisaient comme des boules d'or dans leurs parterres, le lilas se transformait en buisson ardent, et des noctiluques en jaillissaient comme des étincelles; un parfum enivrant se mêlait à l'odeur du foin que la brise apportait des prés.

La nature sommeillait sous les chastes rayons de l'astre des nuits et semblait chercher son expression. L'eau murmurait toujours, l'air agitait les feuilles, les rossignols continuaient de sangloter, le cri-cri bruissait dans l'herbe, le ver faisait toc-toc dans le bois, sur ma tête les hirondelles jasaient dans leurs nids. Tout à coup le clair de lune trouva sa voix, la lumière et la vapeur devenaient mélodie : la barina avait recommencé la sonate de Beethoven. Tout en moi s'apaisa comme par magie; lorsqu'elle eut fini, les arbres et les rossignols se turent, seul le ver continuait son ouvrage. Pendant quelque temps, le paysage resta silencieux; puis il s'éleva un vent frais qui m'apporta des lambeaux du chant mélancolique des moissonneurs. Voulant profiter de la fraîcheur d'une belle nuit d'été, ils travaillaient avec ardeur; je les voyais aller et venir comme des fourmis au milieu de leurs blés.

Tout dort; l'homme seul dans sa misère veille, et se remue pour cette triste et pitoyable existence qu'il aime autant qu'il la méprise. Depuis l'aube du matin jusqu'à la nuit, toutes ses pensées s'y concentrent avec une aveugle obstination; son cœur se serre, sa pauvre tête s'échauffe dès que cette existence lui semble menacée, ou qu'il craint d'être privé de ce qui en fait selon lui le charme. Encore pendant le sommeil sa cervelle inquiète continue de travailler pour le lendemain, et les images de la vie viennent troubler ses rêves. Qu'il pioche la terre, qu'il sillonne l'océan, qu'il explore la marche des astres ou qu'avec un zèle puéril il enregistre le passé de sa race, — il n'étudie et n'invente qu'à seule fin d'entretenir sa triste machine, et donne à toute heure ses meilleures pensées pour un morceau de pain. Ne faut-il pas vivre avant tout, vivre, alimenter la misérable lampe qui à tout moment menace de s'éteindre pour toujours?

Voilà pourquoi il a tant de souci de se continuer par d'autres créatures auxquelles il lègue ses joies, et qui n'héritent que de ses luttes et de sa misère. Comme il les chérit et les soigne, ses héritiers! Et autant il est ingénieux pour assurer et prolonger son existence à lui, autant il est peu scrupuleux à piller, à mettre en question celle des autres. C'est un combat éternel, tantôt sans bruit, de foyer à foyer, tantôt terrible dans le fracas des batailles, toujours sous quelque drapeau trompeur, toujours sans pitié et sans fin.

Et pourtant c'est toi, austère renoncement, c'est ta paisible sécurité qui est le seul bonheur donné à l'homme : le calme, le sommeil, la mort! Pourquoi néanmoins redoutons-nous tant l'instant qui met fin à toutes nos douleurs? Pourquoi la petite lampe tremble-t-elle follement chaque fois que l'effleure le souffle glacé du néant? Ne plus vivre, ne plus se souvenir! horrible cauchemar d'une nuit sans sommeil! Toutefois cette peur n'est pas sans remède : elle cède quand les clartés froides, mais non pas mornes de la pensée nous éclairent la nuit et l'abîme. La nature ne nous est point hostile; elle nous montre toujours le même visage froid, sévère, maternel, et tend ses mamelles au fils ingrat qui l'a reniée, à ce fils qui est maintenant suspendu entre la terre et le ciel comme le Faust polonais (1).

Je me déshabillai lentement, et, après avoir examiné mon fusil, que je déposai ensuite dans le coin du mur à portée de ma main, je m'étendis sur la couchette d'une simplicité claustrale. Mon chien se coucha comme d'habitude à mes pieds, puis, m'ayant lancé un dernier regard de ses yeux doux et intelligens et battu le plancher de sa queue, il appuya sa tête sur ses pattes de devant et finit par s'endormir. La fenêtre resta ouverte.

II.

Je rêvassai pendant quelques minutes les yeux ouverts, puis le sommeil me gagna aussi. Je ne sais combien de temps j'étais resté ainsi quand mon oreille fut frappée par un bruit assez étrange. Le chien remua, leva sa belle tête aux yeux vigilans, renifla et fit un appel court et rauque comme devant un fauve. J'étais complétement réveillé, et ma main avait instinctivement saisi le canon de mon fusil. Un silence profond régnait au dehors, la nature semblait

(1) Twardofki. Enlevé par Satan, au moment où il passa au-dessus de Cracovie, il entendit sonner l'*Angelus*, et entonna une hymne en l'honneur de la sainte Vierge que lui avait autrefois enseignée sa mère. Alors le diable le lâcha, et il resta suspendu entre le ciel et la terre; il y est encore. De temps en temps, une araignée monte jusqu'à lui, et lui apporte des nouvelles de la terre.

respirer lourdement; puis de nouveau ce bruit mystérieux, un bruit comme d'un long vêtement qui traîne sur le sol. Puis soudain apparut dans la croisée une silhouette blanche; c'était une femme de taille royale, légèrement drapée dans une étoffe ondoyante. Je ne pus voir sa figure : baignée par la clarté de la pleine lune, elle semblait transparente; de sa main droite étendue émanait une lueur rougeâtre. Le chien hérissa son poil, se recula lentement avec un gémissement plaintif. J'eus froid dans le dos; je soulevai mon fusil et l'armai machinalement, sans savoir pourquoi. Elle tourna la tête; c'était la femme de mon hôte. Ses cheveux noirs flottaient librement sur ses épaules; son visage était encore plus pâle et semblait illuminé d'une lueur sidérale. Elle sourit et me fit un signe de la main; je m'aperçus alors que ses yeux étaient fermés. Je frissonnai. Elle semblait voir à travers ses paupières closes, et elle hésitait. Comme je me dressai sur mon lit, elle me fit signe de rester, posa un doigt sur ses lèvres, regarda encore une fois en arrière sans ouvrir les yeux, puis entra dans la chambre. Elle traversa la pièce d'un pas assuré, et se laissa tomber à genoux au pied du lit. La main droite appuyée, elle s'y affaissa et pressa le front contre le bois grossier. Elle resta ainsi quelques secondes, puis se mit à pleurer silencieusement.

Les larmes d'une femme ne m'ont jamais beaucoup ému; cependant celle-ci pleurait avec une désolation si amère que je me penchai vers elle tout navré.

— Il est mort, je le sais, commença-t-elle à voix très basse, mais dont l'accent était déchirant; ils l'ont enterré hors du cimetière comme un suicidé,... et moi, je voudrais le rejoindre. — Elle appuya la tête sur une main, soupira. — Mais c'est si loin, si loin, répéta-t-elle d'une voix étouffée. Alors je viens le chercher ici. — Elle se leva, fit quelques pas le long du mur en se guidant avec la main gauche; puis tout à coup elle se retourna, eut l'air de me regarder longuement, et secoua la tête. — Non, dit-elle, il n'est pas ici, il est mort. — Elle fut saisie d'un tremblement nerveux, grinça des dents, et tomba sur le plancher avec un cri sourd, la face par terre. Elle resta ainsi, les mains enfoncées dans ses cheveux, sanglotant. Peu à peu elle se calma, se tut. Je fis un mouvement pour venir à son aide : alors elle se redressa; ses traits s'étaient détendus et semblaient illuminés par un sourire intérieur. Elle se leva sans effort et s'avança jusqu'au milieu de la pièce; elle planait plutôt qu'elle ne marchait, on eût dit que ses pieds ne touchaient pas le sol; la lune, qui l'éclairait en plein visage, l'entourait d'un nimbe de rayons bleus. — Que pensera-t-il de moi? murmura-t-elle tristement.

J'avais oublié que je tenais toujours un fusil armé. La somnam-

bule s'approcha et étendit la main pour le prendre. Comme je reculai effrayé, elle eut un sourire. — Il n'y a pas de danger, dit-elle; Olga y voit très bien. — Puis, impatientée de mon hésitation et fronçant les sourcils, d'un mouvement brusque elle m'arracha l'arme, mit le chien au repos, et déposa le fusil dans le coin où je l'avais pris. Je respirai.

— Il ne faut pas qu'il pense du mal de la pauvre Olga, reprit-elle en regardant de nouveau l'astre qui la baignait de ses rayons. Je l'en supplie, ajouta-t-elle d'une voix triste, et elle se mit à genoux. Il promettra de n'en parler à personne, pas même à Olga,... elle en mourrait de honte.

— A personne! répondis-je très ému.

Je me penchai pour la relever; elle secoua la tête, puis, la laissant retomber sur la poitrine : — Il faut qu'il sache tout maintenant, murmura-t-elle; mais il me jurera de ne rien révéler. Y consent-il?

— Oui, répondis-je.

A ce moment, le chien sortit de sa retraite, la flaira et poussa un aboiement sourd en montrant les dents. Elle se pencha et se mit à le caresser; il se retira sous le lit, tout tremblant. — Il le faut, reprit-elle en soupirant, je ne puis me taire. — Elle avait croisé les bras sur la poitrine dans l'attitude humble d'une pénitente. — Il me comprendra, poursuivit-elle d'un ton confidentiel pendant qu'un frisson parcourut mes membres. Il ne sera pas question de crimes : Olga n'a voulu faire de mal à personne; l'histoire qu'elle va raconter est bien triste, voilà tout...

Je vois à travers les choses, rien ne m'est caché; je lis au fond des âmes. Olga elle-même m'apparaît comme une personne étrangère, pour laquelle je n'éprouve ni haine ni amour. — Elle eut un sourire plein de mélancolie. — La voici toute petite encore. C'est une enfant gracieuse, avec ses bras ronds brunis par le soleil, ses boucles noires, ses grands yeux qui vous interrogent. Ivan, le vieux valet de ferme, ne passe jamais sans la prendre sur son bras pour la caresser. Un jour, debout sur le perron, elle entend par la fenêtre ouverte sa mère qui cause avec un visiteur, un jeune propriétaire des environs, fort élégant et bien vu des femmes. « Elle est vraiment jolie, la petite, disait le jeune homme; elle fera tourner toutes les têtes. » Olga comprit qu'il était question d'elle. Rouge de plaisir, elle s'enfuit dans le jardin, cueillit des fleurs qu'elle piqua dans ses cheveux, et alla se mirer dans l'eau d'un petit bassin, se promettant de ne pas faire mentir le prophète. Les soirs d'hiver, entre chien et loup, on se groupait autour du grand poêle vert, et la bonne nourrice Kaïetanovna faisait des contes, enfoncée dans le vieux fauteuil noir où les enfans avaient vu mou-

rir leur grand-père, et qui leur inspirait depuis lors une vénération mêlée de terreur. A mesure que la nuit se faisait, le visage de la nourrice disparaissait, on ne distinguait plus que ses yeux bleus qui brillaient dans l'obscurité; les enfans se serraient alors contre son fauteuil, n'osant parler; Olga posait la tête sur les genoux de la nourrice, fermait les yeux, et les contes se changeaient pour elle en réalité. C'était toujours elle, la belle tzarevna qui traversait la Mer-Noire sur un cygne, ou qu'un cheval ailé portait dans les nuages, et nul autre que le tsarevitch n'avait le droit d'aspirer à sa main. Un jour qu'elle entendit raconter comment le lourdaud Ivass avait épousé la fille du roi, elle se redressa tout d'un coup pour protester. — Tu sais, Kaïetanovna, ce n'est pas moi, la fille du roi! — L'été, la marmaille du château s'assemblait le soir sous les peupliers, et quand Olga s'y trouvait, on jouait au mariage. L'un des garçons faisait le curé; Olga, parée d'une couronne de feuilles de chêne, était la fiancée. — Tu dois être au moins un comte, disait-elle à son petit mari, sans cela je ne puis t'épouser; je suis trop belle pour un simple *szlachcic* (1).

Elle grandit vite et devint une svelte jeune fille, ayant quelque peine à se tenir droite et toussant un peu. Sa mère s'en inquiétait. — Olga, disait-elle parfois, prends garde de devenir bossue, on ne pourra plus te marier, et il faudra te faire couturière. — Elle apprit à danser, à monter à cheval, à chanter, on lui enseigna le dessin et le français. Elle passait pour la plus jolie héritière du cercle, et dès son premier bal sa réputation de beauté fut établie sans conteste. Chaque fois qu'on sortait pour une visite, on la parait comme on pare les chevaux que l'on mène au marché. Partout elle entendait sur son passage des murmures d'admiration. C'est ainsi qu'une couche de glace se forma peu à peu sur son jeune cœur.

L'instituteur lui donnait des leçons. Il lui faisait écrire des exemples, supputer des comptes, lire à haute voix. Tout cela était fort nécessaire, car, lorsqu'elle reçut sa première lettre d'amour, elle ne savait pas encore l'orthographe, et elle ne l'a jamais bien sue. L'instituteur était logé dans un pavillon du jardin, et il mangeait à la table de famille. Il s'appelait Toubal. C'était un jeune homme timide avec de grands yeux ronds très myopes, des mains longues et minces : il portait un gilet rouge trop large que lui avait cédé le valet de chambre d'un comte; mais sous le gilet rouge battait un cœur généreux, il eût facilement donné sa vie pour empêcher un petit chat de se noyer. Quand Olga venait dans son pavillon, elle le trouvait souvent accroupi sur une table, occupé à repriser son linge ou à raccommoder ses souliers; il rougissait alors, balbutiait,

(1) Hobereau de petite noblesse.

se donnait l'air de chercher quelque chose dans la chambre. D'ordinaire il était d'une pâleur verte avec des taches de rousseur. Une fois assis à côté de son élève, c'était un autre homme : il tenait la règle au poing, appuyée sur la hanche comme un sabre de cavalerie; sa voix vibrait, et dans ses yeux brillait un feu tranquille dont Olga sentait sans le savoir la chaleur. Parfois, à l'heure du crépuscule, Toubal tirait de dessous son oreiller un vieux cahier usé, et lui récitait des vers qu'il avait choisis dans les meilleurs auteurs; son visage flétri semblait alors transfiguré, et sa voix avait une douceur pénétrante qui allait à l'âme.

Un jour, — c'était la fête d'Olga, — ses parens avaient invité quelques voisins à un bal de famille. Vers midi, Olga descendit au jardin afin d'y faire son bouquet pour la table. Tout à coup elle se vit en face de Toubal en pantalon et gilet blancs, cravate blanche et habit noir qui montrait la corde. Il était peigné et parfumé; après avoir balbutié quelques vers, il tira de son sein un petit paquet qu'il tendit en tremblant à son élève. Olga n'osa le regarder; elle prit l'offrande, remercia, et s'enfuit vers la maison, où elle se jeta au cou de sa mère en riant de plaisir. — Toubal m'a souhaité ma fête, maman, dit-elle. Il m'a fait un cadeau, le pauvre garçon!

— Qu'a-t-il bien pu te donner? repartit la mère en fronçant les sourcils; j'espère que ce sont des dragées ou quelque chose de semblable?

— Des dragées sans doute, répéta timidement Olga en tenant le petit paquet à distance. — Sa mère le prit, l'ouvrit; l'innocent papier renfermait deux paires de gants. — Des gants! s'écria la mère.

— C'est vrai, des gants! répéta Olga, qui rougit beaucoup.

— Il faut les lui renvoyer sur l'heure avec une lettre...

— Moi, lui écrire? dit Olga en relevant orgueilleusement la tête.

— Tu as raison. Renvoie-lui ses gants sans un mot... Où a-t-il pu trouver l'audace?.. Voilà une journée qui commence mal.

Les gants, ficelés et cachetés, furent renvoyés à Toubal, qui ne parut pas au dîner, et fit dire qu'il était malade. Il l'était depuis longtemps, malade de la poitrine. Pendant qu'il toussait sur son lit et que ses larmes coulaient, Olga, toute à la joie, tourbillonnait dans les bras de ses danseurs...

Ici la somnambule, qui était restée immobile jusqu'alors et avait parlé d'une voix basse et monotone, fit un mouvement. — Je ne puis raconter avec ordre, dit-elle, je vois trop de choses à la fois. Les images passent comme les nues chassées par le vent; je vois tout, chaque ombre, chaque couleur, j'entends chaque son...

Une troupe de comédiens ambulans qui venait de la Moldavie et allait en Pologne était de passage à Kolomea, et y donnait des re-

présentations. La grande nouvelle avait couru de village à village, et le dimanche où ils devaient jouer pour la première fois tout propriétaire qui se respectait fit atteler ses petits chevaux à sa *britchka* pour y conduire sa femme et ses filles. Le théâtre était établi dans la salle assez vaste, mais un peu basse, de l'auberge, et avec leurs panaches les acteurs touchaient le ciel : leur public n'y regardait pas de si près. On jouait une tragédie, *Barbara Radzivilovna*. Avant le lever du rideau, les jeunes gens s'étaient groupés autour d'un propriétaire qui était assis sur l'appui d'une fenêtre où il laissait pendiller ses jambes.

— Eh bien! disait-il, où est donc cette beauté dont vous parlez tant? Je ne vois rien de pareil jusqu'à présent. — Les autres se mettaient sur la pointe des pieds pour épier la porte.

Enfin Olga entra dans la salle. — C'est elle, dit Mihaël après une pause. — Il alla tout droit aux parens de la jeune fille, et se présenta lui-même. Son nom était fort connu; il fut bien reçu. La mère eut pour lui un sourire des plus avenans, et Olga l'écoutait parler avec intérêt. Son aplomb, son sang-froid, l'avaient étonnée; elle ne songeait nullement qu'elle pourrait l'aimer ou devenir sa femme. C'est cependant ce qui arriva cinq semaines après.

Au fond, il ne la charmait pas; mais il lui imposait, et c'est beaucoup. Mihaël avait fait ses études, puis voyagé, et il revenait à son pays natal avec une résignation enjouée. Il parlait de tout sans façon, des acteurs, de la pièce, et pouvait sourire quand elle avait envie de pleurer. — C'est encore heureux, disait-il, que vous ne soyez pas fardée : voyez comme ces demoiselles pleurent des larmes de sang. — En effet, sur les joues des dames le rouge coulait avec leurs larmes; c'était triste et comique à la fois.

Il avait obtenu la permission de venir nous voir, et il en profita. Chaque fois qu'il vint, la mère d'Olga trouvait un prétexte pour les laisser seuls. Il parlait alors de ses voyages : il avait parcouru l'Allemagne et l'Italie, et il savait raconter ce qu'il avait vu. Il était d'ailleurs plein d'attentions; en général, les femmes ne vantaient pas sa politesse, mais, lorsqu'il était avec Olga, il épiait ses moindres désirs. Il était souvent question de lui : il avait la réputation d'un homme dur, sévère, orgueilleux; néanmoins son esprit fin et cultivé, ses connaissances variées et plus d'une preuve de courage lui avaient valu dans son cercle une grande considération. On savait que ses propriétés étaient franches de dettes, et qu'il les exploitait d'après le nouveau système; c'était, à dix lieues à la ronde, le meilleur parti.

Plus elle le voyait redouté des autres, plus Olga éprouvait de plaisir à voir cet homme énergique et actif occupé d'elle et à le faire souffrir. Elle assouvissait sur lui sa cruauté de vierge. Elle n'était

satisfaite que lorsqu'elle voyait des larmes dans ses yeux; alors elle lui tendait la main en disant: — Baisez-la, je vous le permets. — Dans la cour, il y avait un chien hargneux qui l'agaçait toujours pour jouer avec elle et la tirait par sa robe. Elle le poussait du pied et le battait partout où elle le rencontrait, si bien qu'elle finit par l'aimer. Ainsi de son futur. Elle le maltraita tant qu'un beau jour elle se trouva dans ses bras et reçut de lui le premier baiser.

Le lendemain, Mihaël arriva en calèche à quatre chevaux; il avait mis son habit noir, et il était un peu pâle. En dix minutes, on avait tout arrangé : Olga était sa fiancée. Elle ne comprenait pas qu'il en pût être autrement; elle faisait un bon parti, on l'enviait, c'était tout ce qu'il fallait.

Un soir, elle était assise avec Mihaël près d'une fenêtre ouverte, occupée à coudre pendant qu'il discourait sur l'avenir de la race slave. Tout d'un coup elle aperçut Toubal, pâle comme un mort, vomissant un flot de sang qui coulait de sa bouche sur ses vêtemens. Il étouffait : — Du sel! du sel! disait-il; — c'était tout ce qu'il put articuler. Olga s'élança au buffet, et revint avec la salière; Mihaël avait sauté par la fenêtre, soutenait le pauvre garçon dans ses bras, et se mit à lui introduire le sel dans la bouche par poignées. Toubal l'avalait avec effort, avidement; on le déposa sur un banc, Olga alla chercher de l'eau; peu à peu l'hémorrhagie s'arrêta. — Il faudra le coucher, dit Mihaël. Moi, je vais monter à cheval quérir le docteur.

Il revint dans la nuit avec le médecin. Toubal avait été transporté dans son pavillon, où il mourut peu de jours après. Lorsqu'il sentit sa dernière heure venir, il demanda Olga. Elle vint; mais il n'avait déjà plus la force de parler; il ne put que remuer les lèvres. Le jardinier, qui l'avait soigné, était assis en dehors sur les marches de bois et examinait avec satisfaction le pantalon blanc dont il allait hériter. Toubal était seul, personne ne pouvait les voir; elle se pencha sur lui et le baisa au front. Alors les yeux du mourant s'illuminèrent, et un sourire céleste éclaira son visage émacié; c'est ainsi qu'il expira. Sous son oreiller, on trouva le cahier jaune et deux paires de gants de femme enveloppés dans du papier. Olga les prit pour les garder; elle en a porté une paire le jour de ses noces.

Toubal fut enterré, regretté, oublié. Peu de temps après, Olga quitta la maison paternelle comme femme de Mihaël, qui l'amena ici fièrement dans une voiture à quatre chevaux.

Elle fut d'abord très heureuse : on le disait du moins, et elle le croyait elle-même. Ainsi que toutes les femmes, elle se figurait le monde comme un lieu de plaisir : la table, la toilette, les chevaux, — puis s'étendre sur un canapé pour fumer des cigarettes et lire

des romans, que faut-il de plus? Les hommes ensuite, ils sont là pour payer nos plaisirs, pour nous amuser, et nous adorer au besoin. C'est ainsi que sa vie s'écoulait sans nuage. Puis elle eut des enfans; c'était une occupation. Son cœur n'avait jamais parlé; parfois seulement, lorsqu'elle lisait des poètes, elle eut comme une intuition d'une autre existence, comme un vague désir qui la troublait et qui faisait courir le sang plus vite dans ses veines. — Néanmoins sa vie serait toujours restée ce qu'elle était alors, si son mari avait su ne jamais laisser sa vanité sans aliment...

III.

Ce que je dis là est la vérité, reprit-elle en se tournant vers moi et me regardant à travers ses paupières, qui semblaient frissonner. Elle souriait avec malice, et sa voix était insinuante comme celle d'un enfant. — Elle se leva lentement et s'approcha de la fenêtre, le visage tourné vers la lune. Sa tête était penchée en arrière, ses bras pendaient, elle était baignée de lumière; les parfums et les voix de la nuit l'enveloppaient, la brise soulevait ses cheveux et jouait avec son vêtement. — Je voudrais m'envoler, dit-elle enfin d'un ton d'inexprimable langueur. Elle étendit les bras, ses longues manches garnies de dentelles flottaient derrière ses épaules, semblables à des ailes d'ange.

L'impossible à ce moment me parut possible; je cessai de raisonner. — Pourquoi ne voles-tu pas? demandai-je.

— Je le pourrais, répondit-elle tristement; mais Olga ne le permet pas...

Je frissonnai.

— Un paysan traverse la passerelle de l'autre côté de la forêt, s'écria-t-elle subitement avec vivacité; il va tendre des lacets à mes merles, le scélérat!

— Veux-tu continuer? lui dis-je après une pause assez longue.

— Je veux bien. Ici tout s'éclaircit devant mes yeux, et ma langue se délie.

— Mais comment peux-tu raconter avec cette précision, sans oublier le moindre détail, à la fois attentive et indifférente, comme s'il n'était point question de toi?

Elle hocha la tête et sourit. — Puisqu'il ne s'agit pas de moi, dit-elle; c'est d'Olga que je parle. Je la vois comme je vois les autres personnes, et j'assiste aux événemens comme s'ils arrivaient sous mes yeux. L'espace, le temps, ont disparu pour moi : passé, avenir, se mêlent au présent. Quand je vois Olga enfoncée dans ses coussins et absorbée par un roman français, je vois en même temps

son haleine ébouriffer la martre de sa jaquette, la mouche qui bourdonne sur sa tête et l'araignée qui guette la mouche...

Elle s'appuyait au pied-droit de la fenêtre, les bras croisés derrière la tête. — Faut-il raconter? dit-elle.

— Je t'en prie.

— C'est si triste, ce que je vois maintenant. Olga n'est plus heureuse... Son mari l'aime; il veille sur son trésor avec une défiance sans bornes. Il a chassé tous les amis; il ne tolère pas de « jupon étranger » chez lui, comme il dit. Il déteste les gens qui viennent vous parler politique et livres, que l'on ne comprend pas et qui ne vous comprendront jamais. Il ne veut vivre que pour sa femme et ses enfans; mais sa jeune femme commence à se sentir bien seule dans ce vieux château et sous ces mornes peupliers. Elle passait autrefois pour la meilleure danseuse du bal; lorsqu'on lui rappelle ces souvenirs, on ne fait que l'attrister. Avec qui danserait-elle maintenant? Quelquefois elle prend son dernier-né sur le bras et fait un tour de valse en fredonnant, puis les larmes lui montent aux yeux. Elle dessine d'après nature, elle ébauche des compositions dont elle prend le sujet dans un livre qu'on a lu ensemble; son mari les examine longuement et se contente de dire : — C'est très bien. Moi, j'aurais fait de telle façon, — et plus il a rencontré juste, plus elle est piquée. Elle se met au piano, elle joue du Mendelssohn, du Schumann, du Beethoven, — pour qui? Elle chante l'admirable sérénade de Schubert; qui l'écoute? Peut-être un paysan qui revient des champs s'arrêtera-t-il sous sa croisée; peut-être son mari est-il rentré de la ferme, et se jette-t-il sur le divan pour fumer.

Elle est toujours belle : ses traits ont même plus d'expression et plus d'harmonie; ses formes se sont merveilleusement développées. Pour qui? C'est son miroir qui le lui dit, personne autre : Mihaël n'y songe pas. Il pense sans doute que son amour et son dévoûment sont des hommages suffisans.

Elle s'habille avec goût. Pour qui encore? Pour la paysanne qui lui vend des champignons? Pour le garde-chasse qui apporte les canards tués par son mari? Pour la nourrice des enfans? Pour son mari, qui trouve tout cela tout simple? Ne l'a-t-il pas payée assez cher par le sacrifice de sa fortune et de sa liberté? Il lui fallait une belle femme et une maison bien tenue. Être belle, c'est son devoir, et une toilette qui la fasse valoir est de rigueur. Lorsqu'elle monte à cheval comme une amazone, qui l'admire? Ce n'est pas son mari. Il la mépriserait, si elle avait peur; bien au contraire, il lui conseille la prudence, car elle a des enfans. C'est la situation d'un comédien forcé de jouer devant les banquettes. Parfois elle passe la nuit à pleurer de rage dans son oreiller.

Mihaël un matin aperçoit sur son front un nuage qui ne veut pas se dissiper. — J'ai trouvé quelque chose, dit-il enfin, pour te distraire. — Et il lui montra un joli petit fusil qu'il avait fait venir de la ville. — Tu apprendras à tirer, et tu m'accompagneras à la chasse. Veux-tu?

Tout fut oublié aussitôt; Olga sauta au cou de son mari, radieuse, l'embrassa sur ses rudes joues. — Je veux apprendre tout de suite, aujourd'hui, s'écria-t-elle; mais tu n'auras pas le temps?

— J'ai toujours le temps lorsqu'il s'agit de ma femme, repartit Mihaël en déposant un baiser sur ses cheveux. — Olga prit une épingle pour fermer son peignoir, et descendit le perron au bras de son mari. C'était une tiède matinée de juin : l'air était parfumé par la franche et bonne odeur du foin nouveau; la terre, qu'inondait une lumière chaude, se couvrait de petits nuages blanchâtres; sur la grande route qui passait devant le château, une bande joyeuse de moineaux se baignait en piaillant dans la poussière. Mihaël examina le petit fusil, l'épaula, puis le remit à Olga, et lui montra comment il fallait le tenir. Elle visa d'abord une pomme qui brillait entre les feuilles, puis une hirondelle qui passa. Ensuite Mihaël chargea l'arme sous ses yeux; elle le regardait faire pendant qu'il introduisait la cartouche, plaçait la capsule. — Maintenant, dit-il, vise la pomme... plus haut! — Le coup partit, des feuilles s'envolèrent. — A présent, charge toi-même; la seconde fois cela ira mieux. — Le fusil chargé, Mihaël, qui avait cherché un but, lui désigna les moineaux qui frétillaient sur la route. Elle n'eut pas d'hésitation. Les petits braillards nageaient, à ailes déployées, dans la fine poussière blanche et chaude, plongeaient et reparaissaient tout contens avec des têtes empoudrées, voletaient, se chamaillaient, se culbutaient avec un vacarme effréné. Le coup part; un cri sort de plus de vingt petits gosiers; lourdement l'essaim s'élève et va s'abattre sur la haie, dont il fait ployer les branches. Olga pousse une exclamation de joie, et s'élance. Cinq des pauvres diables étaient par terre, lacérés; leur sang rougissait la poussière. L'un se débattait encore, tournait en rond, puis resta étendu, expirant avec les autres. Olga les ramassa, et revint en courant, joyeuse : — Cinq, j'en ai tué cinq, les voilà! — cria-t-elle en montant le perron. Elle rangea les victimes sur la balustrade, comme on range les cadavres des soldats après la bataille, avant la sépulture, et les regarda avec satisfaction. — Cinq d'un seul coup! répétait-elle; j'ai eu la main heureuse. — Mihaël rechargeait l'arme; mais sa femme devint silencieuse; la tête dans ses deux mains, elle contemplait ses morts; tout à coup de grosses larmes s'échappèrent de ses yeux. — Qu'as-tu donc? demanda son mari, effrayé.

— Ah! dit-elle en se détournant, que c'est triste à voir, ces plumes tachées de sang et ces yeux éteints! Et dire qu'ils ont peut-être laissé des petits dans leurs nids, qui les attendent et mourront de faim! Voilà ce qu'a fait de moi l'existence que je mène. L'ennui nous rend féroces.

Mihaël éclata de rire; sa femme trouva cette explosion horriblement déplacée. — Tu ne veux pas comprendre, reprit-elle; il faut donc que je dise toute ma pensée. Cela ne peut pas durer ainsi, à moins que tu n'aies juré de me sacrifier. Tu chasses tous mes amis, tu m'enfermes : la dernière paysanne a plus de liberté que moi. Je n'en peux plus, je suis à bout. Je deviendrais folle. — Et elle se remit à sangloter.

Son mari ne répondit pas. Il déchargea le fusil, puis remonta chez lui sans mot dire.

Olga l'avait suivi. Appuyée à la fenêtre, les bras croisés, elle le contemplait.

— Tu ne profères pas une parole, dit-elle enfin; je n'en vaux pas la peine?

— Je ne parle jamais avant d'avoir réfléchi, répondit-il. As-tu bien songé à ce que tu viens de me dire?

— Si j'y ai songé! J'ai passé des nuits à pleurer, à prier Dieu de me délivrer!

— Alors il faut aviser, dit Mihaël sans s'émouvoir.

— Eh bien! avise.

— Tu n'es pas heureuse ici? Cette vie solitaire n'est pas de ton goût?

— Non!

— Tu ne peux la supporter?

— Non!

— Eh bien! désormais tu vivras selon tes désirs. Reçois des visites, invite tes amies, va chez les voisins, danse, monte à cheval, cours à la chasse avec qui tu voudras. Je n'y fais pas d'objection.

— Je te remercie, dit Olga assez embarrassée.

— Ne me remercie pas.

— Tu es fâché? dit-elle avec inquiétude en séchant ses larmes.

— Je ne suis point fâché. — Il l'embrassa, puis sortit, fit seller son cheval, et s'en fut dans la forêt surveiller l'abatage du bois.

En peu de temps, Olga avait complétement changé son train d'existence. Le cercle de Kolomea ne fut bientôt qu'un vaste salon dont la belle châtelaine était le centre, et dont le plaisir était la loi suprême. Le morne château s'animait, renaissait à la vie; les solennels peupliers eux-mêmes prenaient un aspect plus gai. Sur le pré, on voyait briller des robes de femmes, des cerceaux et des volans

bigarrés traversaient l'air, des ris folâtres éveillaient les échos du jardin.

Lentement les feuilles rougissaient. Le vent balayait les chaumes, des fils de la Vierge s'accrochaient comme de petits drapeaux aux buissons dépouillés, et les grues, formées en bandes triangulaires, partaient pour les pays du midi. A travers champs, Olga passe sur son cheval blanc, produit de l'Ukraine, sa robe flotte au vent, une plume se balance sur sa toque coquettement posée sur l'oreille. Les jeunes propriétaires et leurs femmes en costumes fantastiques la suivent portés par leurs ardentes montures. Le cor retentit. Dans un champ de navets, un lièvre a dressé ses longues oreilles velues; il se cabre étonné et s'enfuit vers les bois. Le renard pousse son aboi rauque et disparaît dans le fourré.

Puis de jour en jour le ciel revêt des tons plus gris, plus nébuleux. Déjà les corbeaux tournent autour des vieux peupliers; la nuit, les yeux verts du loup flamboient derrière la haie. Un beau matin, le soleil trouve une épaisse et molle nappe blanche étendue sur la plaine, les vitres sont aspergées de diamans, les arbres et les toits dégouttent, les pierrots dévalisent l'aire en se disputant. Encore quelques semaines, et la neige demeure : alors on sort de la remise le traîneau avec sa poudreuse tête de cygne, et les peaux d'ours crient sous la baguette du cosaque. Le feu pétille dans les vastes poêles renaissance. De tous les côtés, comme des oiseaux de proie, les traîneaux fondent sur l'hospitalier château, les clochettes résonnent sur les routes, dans le vestibule s'entassent les fourrures. Les femmes se dégagent de leurs enveloppes et s'assemblent dans le petit salon où elles fument des cigarettes; les cavaliers s'efforcent de passer des gants blancs sur leurs doigts raidis par le froid. Voici les premiers accords d'une valse; déjà les couples s'alignent, et les cavaliers tendent la main aux dames. — Voilà la vie qu'on mène depuis un an. Les tables de jeu restent à demeure dans les salons, les longues pipes ne s'éteignent plus, les bouteilles vides sont formées en immenses carrés dans les caves, comme les bataillons de la garde à Waterloo. Et lorsqu'aux premiers rayons de l'aube Olga retourne à la maison, emmitouflée dans sa pelisse de zibeline et enfoncée dans les fourrures de son traîneau, ses cosaques à cheval la précèdent avec des torches dont la poix dégoutte et siffle sur la neige, et les autres traîneaux lui font escorte comme à une reine. Elle est reine en effet, elle brille, elle commande, et elle est heureuse. Déjà, parmi ses cavaliers servans, un tel qui a trouvé moyen de se faire remarquer par ses attentions, et qui en retour obtient la faveur de la déchausser de ses bottines fourrées ou de lui tenir l'étrier, est désigné par la voix publique comme son amant quand elle n'a pas encore violé la foi jurée à son mari par un seul regard ou un

seul désir. Jamais elle n'a eu tant de petits soins pour lui; elle s'efforce de le dédommager par mille câlineries. Cependant des rumeurs fâcheuses sont venues jusqu'à l'oreille de Mihaël; il a confiance en sa femme, mais il ne plaisante pas sur le chapitre de l'honneur; chaque goutte du poison que la calomnie lance sur la réputation d'Olga, il la sent comme une brûlure.

Il se refroidissait visiblement. Lorsqu'il voyait arriver une visite, sans rien dire il sortait par la porte de derrière. Peu à peu il cessa d'accompagner Olga dans ses excursions. Au printemps suivant, avec quelques autres propriétaires du district, il fonda un cercle agricole, introduisit des perfectionnemens dans son exploitation, s'abonna à une foule de journaux, se mit à frayer avec les paysans, à hanter leurs cabarets, car il songeait alors à se faire nommer député à la diète. Après la moisson, il alla souvent à la chasse tout seul avec son chien. Parfois il rentrait tard dans la nuit; Olga était couchée, mais ne pouvait s'endormir, et le cœur lui battait pendant qu'elle guettait son retour. Lui était persuadé qu'elle dormait, et il gagnait sa chambre sans faire de bruit. Jamais elle n'avait pris tant d'intérêt à tout ce qu'il faisait; ses moindres actes avaient à ses yeux une signification. Lorsqu'il était parti, elle parcourait les journaux qu'il avait lus, elle feuilletait ses livres.

Elle commence à soupçonner l'amour, à se dire qu'elle pourrait aimer son mari. Maintenant qu'elle prend si peu de place dans ses pensées qu'il peut passer des heures à s'entretenir avec des paysans qui sentent horriblement le cuir de Russie, tandis qu'il n'a pas une parole pour elle, — maintenant qu'elle peut rester à côté de lui des soirées entières sans qu'il daigne lever les yeux de son livre, — qu'il peut la quitter le soir sans l'embrasser, — maintenant elle a soif de son amour! Elle imagine des négligés coquets, elle veut à tout prix fixer son attention; elle se jure qu'il l'aimera! Rien n'y fait. Il lui reste un dernier moyen : le rendre jaloux. — Mais où trouver celui qui pourrait exciter la jalousie de cet homme si froid, si sûr de lui? Elle cherche autour d'elle et ne trouve point.

Un soir, elle aperçut Mihaël debout devant la haie du jardin; il regardait avec tristesse le soleil qui disparaissait derrière les bois, et dont les derniers rayons doraient les pointes des herbes échappées à la faux et les feuilles mobiles des arbres. Soudain elle lui jeta un bras autour du cou, et s'empara de sa main, qui aussitôt, de chaude qu'elle était, devint toute froide.

— Pourquoi n'es-tu pas avec moi? dit-elle avec abandon. Tu me fuis. Est-ce que je te déplais comme je suis? Comment veux-tu que je sois? M'aimes-tu encore?

Mihaël lui caressa la joue, et se remit à regarder le paysage. Elle l'étreignit dans un élan de passion, et l'embrassa. Il se dégagea

doucement. — Demain, lui dit-il, tu es invitée chez le seigneur de Zavale pour la chasse à courre. Tu veux que je t'accompagne?

Olga le regarda interdite. — Ce n'est pas cela, dit-elle.

— C'est bien cela, répliqua Mihaël, qui sourit. Rentrons, il commence à fraîchir. — Ils revinrent ensemble au salon. Il la fit asseoir sur ses genoux, et l'embrassa comme autrefois; elle était ravie, la joie l'étouffait. Tout à coup il lui dit d'allumer la lampe, il allait lire son journal. Sa femme serra son petit poing; elle pleura toute la nuit jusqu'au matin.

Ses yeux n'étaient pas secs quand le lendemain il la mit en selle. Elle le regarda d'un air singulier, fouetta son cheval, et disparut sans l'attendre.

Le temps fut beau toute la journée. La chasse se répandit joyeuse par les champs. Les tireurs étaient distribués dans la forêt, Mihaël avait sa place assignée dans un épais taillis. La belle Olga conduisait la chasse, dévorant ses larmes. Ce fut elle qui découvrit le premier lièvre qui cherchait à sortir du fourré; elle le désigna de sa petite main tremblante, les lévriers furent découplés, les cors retentirent, la cavalcade s'élança avec des cris sauvages. Se riant du danger, elle sauta les fossés et les haies, un plaisir féroce faisait tressaillir tous ses nerfs. Comme elle vit les chiens soulever en l'air la misérable bête, qui pleurait de frayeur, elle éclata de rire comme un enfant qui voit tourbillonner une balle. Tous les regards se concentrèrent avec admiration sur l'intrépide écuyère; les cavaliers vinrent baiser le bout de ses gants trempés de sueur en agitant leurs casquettes. Olga, les joues en feu, les yeux brillans, promenait ses regards sur le cercle de ses fidèles. Tout à coup elle aperçut à l'écart, sur la lisière du bois, un jeune homme qui la considérait en silence d'un air singulièrement sévère. — Eh bien! monsieur, lui cria-t-elle d'un ton provocant, on ne me rend pas hommage?

— Pas moi, répondit-il sèchement.

Olga fit caracoler son cheval de manière à se rapprocher de son interlocuteur. — Et pourquoi pas, sans indiscrétion? demanda-t-elle avec plus de curiosité que de colère.

— Une femme que réjouit le supplice d'une bête, répondit-il, n'a pas de cœur,... ou bien son esprit est absent.

Olga regarda l'audacieux. Celui-là n'était pas un homme nul; il pouvait lui servir à tourmenter Mihaël. C'était tout ce qu'elle avait besoin de savoir. Et il osait la traiter avec indifférence! C'était la première fois qu'un homme lui parlait sur ce ton hautain. Sans ajouter un mot, elle tourna bride.

Une rage sourde la dévorait pendant qu'à table et le soir au bal elle le voyait causer avec animation, tandis qu'elle existait à peine

pour lui. Évidemment il jouait un certain rôle dans la société. Jamais elle ne s'était sentie si mal à son aise. Elle sut qu'il s'appelait Vladimir Podolef, et que c'était un homme qui faisait beaucoup parler de lui.

— Vladimir a été impertinent avec vous, lui dit la maîtresse de la maison, une belle personne de beaucoup de tête, qui d'une petite paysanne était devenue la femme du seigneur de Zavale. C'est sa manière. Il a ses façons à lui; mais c'est vraiment un homme à part, d'une profondeur extraordinaire. Vous apprendrez à le mieux connaître. Essayez seulement de causer avec lui.

L'orgueilleuse lionne, qui ne répondait plus que par un froncement de ses altiers sourcils aux protestations de ses adorateurs, alla droit à lui et l'aborda. — Vous m'avez offensée,... commença-t-elle. — Ses lèvres tremblèrent, elle ne put continuer.

— La vérité blesse toujours, repartit Vladimir, mais elle est salutaire; c'est la panacée des cœurs malades.

— Selon vous, monsieur, je n'ai pas de cœur, reprit-elle à demi-voix. J'ai cherché à comprendre, je n'y ai pas réussi. Expliquez-vous.

— Comment voulez-vous que je m'explique là-dessus? dit-il d'un ton indifférent.

— Vous trouvez que nous n'avons pas le droit de tuer les animaux? demanda-t-elle avec une nuance de raillerie.

Vladimir sourit. — Comme vous êtes logique! Il ne s'agit que de ne pas leur infliger des supplices inutiles. Et d'ailleurs qui parle de droits? Ici-bas, il n'y a que des nécessités; nous sommes obligés de tuer pour vivre; mais il ne faut pas aller au-delà. Voir expirer la bête ou mourir les gladiateurs du cirque, n'est-ce pas le même plaisir féroce? Vous me rappelez ces vestales qui avaient pouvoir de vie et de mort et qui aimaient tant à tourner le pouce. On en vient à sacrifier les hommes avec la même indifférence, car la petite dose de raison qui nous distingue de la bête ne pèse pas déjà d'un si grand poids dans la balance d'une femme...

— Je vous remercie, dit Olga après une pause, pendant laquelle elle avait regardé le mur. — Elle lui prit sans façon le bras et se fit reconduire au milieu du bal.

Il ne quitta plus le poste qu'il avait choisi près de la porte, et chaque fois qu'elle passait au bras d'un danseur, Vladimir se sentit effleuré d'un chaud regard de ses yeux noirs. A plusieurs reprises, elle essaya de le ressaisir dans les mailles d'une conversation animée, mais il resta réfractaire, sobre de paroles, et n'eut pas l'air de s'émouvoir beaucoup.

Pendant le retour au château, Olga fut maussade; elle s'enfonçait dans ses fourrures comme l'araignée dont on a déchiré la toile.

— Qu'est-ce donc que ce Vladimir... Podolef? demanda-t-elle enfin à son mari d'un ton de suprême dédain.

— C'est un homme. N'est-ce pas tout dire? répondit Mihaël, qui était au-dessus d'une vulgaire jalousie. Il a des biens du côté de la frontière, dans le cercle de Zloczov, et il vient de prendre ici à ferme une grande exploitation. Vladimir est un homme éclairé qui cherche le progrès; il a voyagé à l'étranger et a beaucoup appris; ce n'est ni un paresseux, ni un faiseur de projets,... ni surtout, ajouta-t-il en regardant Olga, un fat, comme la plupart de nos jeunes gens.

— Il n'est pas Polonais?

— Comment peux-tu croire? A-t-on jamais vu un Polonais devenir un homme sérieux? Il est Russe, bien entendu.

Olga ne put dormir cette nuit. Elle cherchait dans sa tête comment elle s'y prendrait pour punir cet insolent.

Quelques jours après leur première rencontre, le cosaque lui annonça Vladimir. Elle se flattait qu'il venait pour elle, et l'accueillit avec un sourire de triomphe. — Mon mari est au village, fit-elle; il ne reviendra que fort tard. — Elle espérait qu'il laisserait percer la satisfaction que devait lui causer cette réponse; mais il dit simplement : — Alors je reviendrai demain.

— Pourquoi ne voulez-vous pas rester? demanda-t-elle, surprise de le trouver si peu empressé.

— Je suis venu pour voir l'exploitation de Mihaël; je ne suppose pas, madame, que vous puissiez me la montrer.

— Eh bien! vous me tiendrez compagnie.

— Cela me serait difficile. Vous me trouveriez peu amusant, et moi,... je n'ai pas le temps de lancer des bulles de savon. La vie est si courte!.. Je tombe à vos pieds, madame. — Et il se retira.

Il revint le lendemain dans l'après-midi. Olga, qui lisait un roman nouveau, ne quitta pas son fauteuil à bascule. Elle l'entendit causer avec Mihaël dans la pièce voisine, dont la porte était entrebâillée. Elle ne voulut pas écouter; malgré elle, elle ne perdit pas un mot. Non sans dépit, elle constata que Vladimir parlait avec une rare lucidité des sujets auxquels il touchait; dans sa bouche, hommes et choses devenaient pour ainsi dire transparens. — Avec toi, ami, on apprend toujours, répétait son mari à plusieurs reprises, — et elle le savait avare d'éloges.

Il faisait nuit lorsqu'elle s'entendit appeler par Mihaël. Avec une sorte de précipitation involontaire, elle poussa la porte; elle n'aperçut que les bouts de leurs cigares, qui brillaient comme deux points rouges dans l'obscurité; cependant au mouvement brusque de l'un des deux points lumineux elle comprit que Vladimir s'était levé

pour la saluer. Mihaël la pria de faire servir le thé. Quand le cosaque eut mis la nappe et installé à leur place la lampe et le samovar bourdonnant, Olga vint s'asseoir dans l'un des petits fauteuils après avoir répondu par un signe de tête au salut de Vladimir. Le cosaque offrit des viandes froides, la barina remplit les tasses, alluma sa cigarette à la lampe et s'enfonça dans son fauteuil. Les deux hommes reprirent leur conversation sans s'occuper davantage de sa présence, pendant qu'elle suivait du regard les anneaux de fumée bleue qui se dissipaient lentement, et qu'à travers ses paupières à demi closes, ombragées de longs cils noirs, elle contemplait Vladimir.

Il n'était ni beau ni laid et paraissait très jeune. C'était un homme de taille moyenne, maigre et d'apparence presque chétive, avec des mains fines et des pieds étroits; mais son port et ses allures trahissaient une rare énergie. Son visage, naturellement pâle sans la moindre nuance de rouge, avait pris sous l'action du soleil un ton brun bilieux. Le front, un peu bas, montrait au-dessus de l'arcade des yeux et du nez fortement busqué des proéminences qui auraient frappé un phrénologue. Un menton légèrement pointu, une bouche aux lèvres pleines avec deux rangées de dents splendides, complétaient cette physionomie, qui ne manquait pas de caractère. Vladimir ne portait pas de barbe, en revanche il avait d'épais cheveux bruns qu'il ramenait en arrière à la façon des pasteurs protestans. Olga ne le perdait pas de vue, tout en évitant de rencontrer son regard; elle dut y mettre beaucoup de volonté, car les grands yeux clairs et profonds de cet homme exerçaient une attraction, une fascination magnétique. L'expression de ces yeux était changeante : tantôt, fermés à demi, ils lançaient des éclairs de malice sarcastique, tantôt ils brillaient d'un éclat humide, ou bien il y rayonnait une froide et pénétrante clarté; mais toujours il y avait dans leur regard une franchise, une sincérité qui commandait la confiance. De toute sa personne, en dépit de ses façons simples et réservées, se dégageait une certaine poésie.

Tel était l'homme qui en ce moment ne voulait pas prêter la moindre attention aux petits manéges de la plus belle femme du district. Il causait avec Mihaël de l'amélioration de la race chevaline, de l'aménagement des forêts, puis des affaires du pays. Olga finit par jeter sa cigarette et par écouter avec intérêt. — Notre conversation vous ennuie, madame? fit Mihaël, qui eut un sourire singulier.

— En aucune façon, repartit Olga. J'ai plaisir à vous écouter. Nous oublions trop souvent jusqu'à quel point notre existence est précaire, et combien il faut d'efforts et de peines pour l'assurer.

Quand je vous entends parler avec ce sérieux, ma poitrine se dilate comme si en sortant de mon boudoir parfumé je respirais les senteurs de la forêt.

Elle dit cela simplement avec une bonhomie affectueuse. Vladimir, pour la première fois, jeta sur elle un long regard. En partant il lui tendit la main; mais qu'elle était froide cette main, et dure, une vraie main de fer!..

La somnambule racontait sans chercher les mots; cela coulait de source, mélodieusement, comme si elle eût récité une histoire apprise par cœur. Évidemment elle revivait toutes les scènes qu'elle décrivait, elle voyait tout, chaque trait, chaque geste, chaque mouvement, elle entendait les bruits et les voix.

Je fermai les yeux pour mieux écouter, et n'osai respirer.

IV.

A partir de ce jour, reprit-elle, Vladimir revint assez souvent. Pour lui, Olga se faisait simple, modeste, bon enfant; elle le laissait parler, le questionnait quelquefois, ne détachait pas de lui ses regards. Sa toilette était toujours d'une simplicité de bon goût : une robe de soie montante, de couleur sombre, avec un petit collet blanc. Ses beaux cheveux, relevés en torsades, encadraient sa tête comme un large diadème. Tandis que les autres briguaient l'honneur de boire dans son soulier, elle comblait Vladimir de petites attentions; on eût dit qu'elle lui faisait la cour. Une fois il avait fait une sortie contre l'usage des corsets. Le lendemain, Olga se montra dans une ample *kasabaïka* en velours bleu, garnie de martre. Comme il lui en fit compliment, elle répondit qu'elle ne porterait plus de corset.

— Et pourquoi cela?

— Mais n'avez-vous pas dit que cela ne nous vaut rien?

Vladimir comprit enfin qu'elle en voulait à son repos; il ne s'en montra que plus réservé, évita de se trouver seul avec elle et se lia davantage avec le mari. Un soir, on causait d'une femme de sa société pour laquelle un jeune officier venait de se faire tuer en duel. — Chez ces coquettes, dit Mihaël, le sentiment de l'honneur n'existe donc pas?

— Hélas! repartit Vladimir, l'honneur d'une coquette se juge comme celui d'un conquérant : il dépend du succès. Mais les hommes qui se respectent sont à l'abri de ces femmes, leur pouvoir ne s'étend que sur les sots et les niais, — comme les chats qui n'ont pas de gibier plus noble à leur portée attrapent des souris et

des mouches. Malheureusement cette race se multiplie, car nos femmes ne savent plus que lire des romans et jouer du piano...

— Vous méprisez les arts? interrompit Olga.

— Dieu m'en garde; mais sans travail il n'y a pas de vrai plaisir. Ces artistes qui ont laissé des chefs-d'œuvre ont trempé leur pinceau, leur plume, dans leur sang et leurs larmes. Pour les comprendre, il faut être capable de créer quelque chose soi-même.

— Vous avez raison, dit Olga avec tristesse. Bien des fois le vide de mon cœur m'épouvante.

— Essayez de vous occuper; vous êtes jeune, le cas n'est pas désespéré.

Elle n'osa affronter son regard.

Des semaines se passèrent. D'épais brouillards enveloppent le château, la neige couvre la plaine, l'étang s'est revêtu d'une couche étincelante de glace; mais le traîneau n'a pas quitté la remise, et les peaux d'ours hébergent des bataillons de mites. Olga reste couchée sur son divan, elle se creuse la tête pour trouver un moyen de réduire l'ennemi. Le voir à ses pieds, puis l'écraser de son dédain,— de quel prix ne paierait-elle pas ce suprême bonheur!

— Tu peux te flatter d'exercer sur ma femme une bonne influence, dit un soir Mihaël à son ami en lui montrant Olga absorbée par sa tapisserie. Elle ne fait que travailler depuis quelque temps.

Vladimir la regarda. — Vous ai-je dit, demanda-t-il d'un ton assez brusque, de vous fatiguer la vue et de vous enfoncer la poitrine? Voulez-vous bien laisser là ces aiguilles? — Elle se leva docilement. — Vous avez mieux à faire ici. Les bâtimens et les écuries ne laissent rien à désirer; mais dans la maison j'ai le regret de ne pas constater cette propreté exquise qui distingue les intérieurs hollandais. Voilà une occupation toute trouvée, qui n'altère pas la santé... ni la beauté.

C'était la première fois que Vladimir daignait lui faire un compliment, même détourné. Olga leva sur lui des yeux étonnés et timides, et une vive rougeur colora ses joues.

Le lendemain, quand Vladimir arriva, il la trouva occupée à balayer les toiles d'araignée du plafond. Il lui arracha son balai et le déposa dans un coin. — Ce n'est pas là un ouvrage qui puisse vous convenir, dit-il doucement. Il est inutile de remplir vos poumons de toute cette poussière.

— Mais comment faire alors? Mes domestiques ne sont malheureusement pas des Hollandais!

— Ils le deviendront. Soyez seulement sévère avec eux et juste en même temps, non pas une fois, mais tous les jours, toute l'année. N'oubliez pas que vous êtes là pour commander : n'imitez pas

Napoléon, qui monte la garde à la place de son grenadier endormi. — Après cette semonce, il lui offrit le bras, et visita avec elle toute la maison, jusqu'à la cuisine et la cave. — N'y a-t-il pas là de quoi vous occuper du matin au soir? Surveillez l'ouvrage, vérifiez les comptes; votre mari vous en sera reconnaissant. — Lorsqu'ils furent sur le perron, il lui montra le jardin. — Quand viendra le printemps, semez, plantez, arrosez, bêchez, arrachez les mauvaises herbes; vous ne vous en porterez que mieux. Là vous pourrez même vous montrer féroce, puisqu'il faut cela aux femmes de temps en temps : vous ferez une guerre sans pitié aux chenilles et aux vers blancs. En revanche, je recommande à vos soins mes petites amies les abeilles. Et maintenant, dit-il en la ramenant au salon, maintenant je vous prierai de me jouer quelque chose, car vous êtes vraiment musicienne.

La barina tremblait de tous ses membres. Elle se mit au piano sans lever les yeux, et laissa courir ses doigts sur les touches.

— Je comprends votre jeu en voyant vos doigts, dit Vladimir à voix basse, ces doigts fins, transparens, qui semblent doués d'une âme.

Olga avait pâli; tout son sang refluait vers son cœur. Elle dut s'arrêter un moment; puis elle entama la sonate du *Clair de lune.*

En entendant vibrer les premiers accords du plaintif adagio, Vladimir cacha ses yeux dans sa main. Tout le charme magique que l'astre des nuits répand sur un paysage d'été semblait descendre sur eux et les envelopper dans ses ombres noires et sa mélancolique lumière. Leurs âmes flottaient entraînées par cette langoureuse, douloureuse mélodie. Quand le dernier son expirait dans l'air, Olga laissa retomber ses mains lentement. Ni l'un ni l'autre n'osait parler.

— Renoncement, résignation, dit enfin Vladimir, voilà ce que nous enseigne cette étrange sonate, voilà ce que tout nous enseigne, la nature, le monde où nous vivons. L'abnégation du cœur! Que ce soit un amour méconnu qui garde sa foi sans se plaindre, ou un amour qui se condamne au silence éternel, nous devons tous apprendre à nous résigner. — Ses yeux paraissaient humides, sa voix avait une douceur inaccoutumée.

Il resta quelque temps sans revenir. Olga le comprit.

Puis un jour son mari alla seul à Kolomea pour y faire des emplettes. Elle sentait que Vladimir viendrait; à tout moment, son cœur s'arrêtait dans sa poitrine. Quand les ombres du crépuscule pénétrèrent dans sa chambre, elle s'enveloppa dans sa *kasabaika* et alla se mettre au piano. Elle essaya un prélude, puis, n'y tenant plus, termina sur une dissonance, se leva, défit sa pelisse, qui l'étouffait, et arpenta le salon, les bras croisés fiévreusement.

La porte s'ouvrit. Vladimir entra. Elle rougit, ferma sa *kasabaika* et lui tendit la main.

— Où est M. Mihaël? demanda-t-il.

— A Kolomea.

— Alors je...

— Vous ne vous en irez pas ainsi? — Vladimir hésitait. — Depuis ce matin, je vous attends, dit-elle d'une voix oppressée. Je vous en prie, restez.

Vladimir déposa sa casquette sur le piano, et prit l'un des petits fauteuils bruns. Olga fit encore quelques pas, puis tout à coup elle s'arrêta devant lui, et à brûle-pourpoint : — Avez-vous jamais aimé? demanda-t-elle d'une voix brève, saccadée. Oui, n'est-ce pas? — Un sourire ironique plissa ses lèvres.

— Non, répondit-il gravement.

Olga le considéra, surprise. — Et pourriez-vous aimer? dit-elle enfin avec hésitation. Je ne le crois pas.

— Vous vous trompez encore. Les hommes comme moi, qui ne se sont point dépensés en petite monnaie, sont peut-être seuls capables d'un amour vrai. Peut-on demander cette chose à ces pommes vertes de dix-huit ans? Il n'y a qu'un homme qui en soit capable,... et une femme peut-être, si elle n'a pas déjà gaspillé son cœur...

— Et comment devrait être la femme que vous pourriez aimer? — Vladimir garda le silence. — Cela m'intéresse au dernier point.

— Il faut que je réponde?

— Je vous en prie.

— Eh bien! elle devrait être tout le contraire de vous, dit-il tout bas.

Olga pâlit, puis rougit coup sur coup, et les larmes lui vinrent aux yeux. Elle baissa la tête.

— Cela ne vous fait pas rire? dit Wladimir tristement.

— Vous n'êtes guère poli, répliqua-t-elle d'une voix étouffée par les larmes.

— Je suis sincère.

— Vous me détestez, reprit-elle en relevant la tête par un mouvement d'orgueil blessé; il y a longtemps que je m'en aperçois.

Vladimir eut un rire bref, rauque, douloureux. — Sachez donc toute la vérité, s'écria-t-il avec amertume; ce que je sens pour vous, aucune femme ne me l'a fait éprouver. — Olga le regarda, interdite; son cœur battait à l'étouffer, le sang bourdonnait dans ses oreilles. — Je pourrais vous aimer, ajouta-t-il d'un ton presque tendre...

— Alors vous m'aimez.

— Non; il faudrait vous estimer. — A un geste d'Olga : — Je vous en prie, dit-il, ne vous méprenez pas sur ma pensée. Je ne

veux pas vous blesser, je veux m'expliquer... A la vérité, c'est toujours une sorte d'aveugle instinct, une affinité inconsciente qui nous rapproche. Ce n'est pas notre bonheur qui est en cause, ce sont les obscurs desseins de la nature; mais, si l'amour ne peut naître que d'une attraction naturelle, il ne peut durer que par l'estime réciproque... Riez de moi, si je prends les choses de trop haut et de trop loin.

— Je n'ai pas envie de rire, dit-elle d'un air sombre. Ainsi vous n'avez point pour moi cette estime...

— Pas toute l'estime qu'il faudrait pour que je donne à une femme mon cœur et ma vie sans réserve.

— Vous me méprisez donc? s'écria-t-elle avec colère, et le sang commençait à lui battre les tempes.

— Non, je vous plains. Je ne cesse de penser à vous, je voudrais vous sauver.

— Pourquoi me méprisez-vous? De quel droit? Je ne veux pas être méprisée de vous.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire, à vous, à la reine qui voit tous les hommes à ses pieds?

— Pourquoi me méprisez-vous? Dites-le, je veux le savoir. — Emportée par la colère, les yeux étincelans, elle avait posé un pied sur le siége de Vladimir.

— Soit. Écoutez-moi, dit-il d'un ton glacial. Vous êtes une femme d'une beauté rare, d'un grand esprit, douée d'une âme tendre, créée pour régner sur l'homme le meilleur qui puisse être. Cela vous suffit-il? Non, il vous faut chaque jour de nouveaux lauriers. Votre vanité est insatiable, c'est un vautour qui vous ronge le cœur; mais ce pauvre cœur ne se renouvelle point comme le foie du titan, et au bout de tout cela on trouve le dégoût de la vie et le mépris des hommes et de soi-même.

Olga poussa un sanglot de rage, et ses doigts s'enfoncèrent dans ses cheveux noirs. Comme elle soulevait les bras, la pelisse s'ouvrit; en la voyant ainsi se pencher sur lui, la gorge soulevée par une respiration rapide, les yeux étincelans, les cheveux épars, on eût dit une ménade.

Vladimir se leva. Elle poussa un cri de douleur, et étendit les bras comme pour le retenir. A un regard de lui, elle baissa le front, et ses bras retombèrent inertes. Il sortit. Elle s'affaissa sur le tapis, sanglotant.

Des jours se passèrent, puis des semaines, un mois entier; Vladimir ne revint pas. Il évita même de revoir Mihaël. — Olga souffre le martyre. Elle sait maintenant qu'il l'aime et qu'il la méprise; sa passion s'enflamme également de cet amour et de cette haine. Elle commence des lettres qu'elle déchire; elle fait seller son cheval

pour aller chez lui, et n'y va pas. Elle reste des heures plongée dans une amère contemplation. Toutes ses pensées sont pour lui. Le soir, lorsqu'elle est debout à sa fenêtre, à chaque instant elle croit entendre le pas de son cheval ou sa voix. Que de nuits elle passe à se retourner sur sa couche sans sommeil jusqu'à ce que l'aube lui ferme les paupières! — Elle commence enfin à comprendre la musique et les poètes.

Il fait presque nuit. Elle est à son piano, elle joue la sonate, et avec les sons coulent ses larmes. Mihaël s'approche doucement, reste debout derrière son tabouret et l'attire à lui. Il ne la questionne pas; elle appuie sa tête contre sa poitrine et pleure...

La somnambule avait peu à peu baissé la voix, et elle s'était détournée de moi, par un mouvement d'instinctive pudeur : un amour chaste, profond, faisait vibrer tout son être. Elle reprit son récit.

La nuit de Noël, Olga revenait en traîneau de Toulava, où son mari avait eu à déposer quelques papiers chez le curé, et la route passait devant la propriété de Vladimir. Un frisson la saisit quand son mari fit arrêter à la porte de la cour. — Viens, lui dit-il, allons le prendre. — Olga ne bougeait pas. — Tu ne veux pas? — Elle secoua la tête. Mihaël entra seul, puis revint au bout de quelques minutes avec Vladimir, qui salua respectueusement et monta dans le traîneau. Pendant le trajet, personne ne parla. Assise à côté de Vladimir, Olga se tenait immobile; une seule fois un contact involontaire la fit tressaillir. Lorsqu'on fut arrivé chez Mihaël, Vladimir eut un sourire étrange en se retrouvant en face de ce château dont tous les coins lui étaient familiers.

Dès qu'il eut aidé sa femme à descendre et qu'il l'eut débarrassée de sa lourde pelisse : — Voilà un réveillon complet, dit Mihaël en se frottant les mains; il faut que j'aille voir ce que font les enfans. — Il sortit, la laissant avec Vladimir.

Olga se jeta dans un fauteuil et roula une cigarette. Tout à coup elle se mit à rire d'un rire nerveux. — Votre aversion est si forte, fit-elle, que vous ne pouvez plus vous trouver sous le même toit que moi.

— Vous ne voulez pas me comprendre, dit Vladimir d'un ton froid.

— Ah! s'écria-t-elle, si vous n'étiez pas incapable d'un sentiment profond, vous me jugeriez avec plus d'indulgence.

Cette fois Vladimir pâlit. — Vous croyez? dit-il. Eh bien! sachez que je vous aime. — Olga jeta sa cigarette en éclatant de rire. — Et vous êtes la première femme que j'aime, continua-t-il avec calme. Cet amour me fait souffrir, non parce que je ne puis vous posséder, mais parce que je rougis de vous aimer. Je souffre de voir qu'une si belle nature a pu produire un si détestable caractère.

Olga tressaillit sous ces paroles; ses yeux demandaient grâce.

— Ne me regardez pas ainsi, s'écria-t-il. Il ne m'est pas permis de vous ménager. Je n'aurai point pitié de vous. En avez-vous eu pour le jeune Bogdan, que le seigneur de Zavale a tué en duel dans le bois de Toulava à cause de vous? ou pour Démétrius Litvine, qui s'est brûlé la cervelle à cause de vous? Avez-vous eu pitié de vos enfans, de votre mari, le jour où vous avez permis au comte Zawadski de vous faire la cour, où vous avez autorisé...

— De quoi m'accusez-vous là? s'écria Olga en bondissant de son fauteuil, épouvantée, se tordant les mains. Qui a pu dire ces choses-là de moi?

— Tout le monde les dit, repartit Vladimir avec un mépris à peine déguisé.

— Eh bien! le monde en a menti, dit-elle avec force, la tête haute. Ses yeux brillaient, ses joues s'étaient colorées. — Et moi, Vladimir, je dis la vérité. Je suis innocente du sang de ces hommes; pas une goutte ne retombe sur moi.

— Ne cherchez pas à me convaincre, reprit-il d'un ton pénible, je ne puis pas vous croire.

Olga arrêta sur lui un long regard de douleur et d'amour, puis, les yeux secs, le front baissé, elle alla prendre dans son boudoir un paquet noué d'une faveur rose. — Croirez-vous ces lettres? dit-elle à Vladimir, qui l'avait suivie.

— Votre mari peut revenir d'un instant à l'autre, fit celui-ci avec inquiétude.

— Qu'il vienne, répliqua-t-elle; je ne souffrirai pas qu'on m'insulte. Vous allez m'écouter, ensuite vous jugerez. Voici un billet de Litvine écrit deux jours avant sa mort. Est-ce là le langage d'un homme qui va se tuer pour un chagrin d'amour? — Elle jeta le pli sur la table avec dédain. Vladimir le prit et le parcourut avec une hâte fiévreuse.—Voici des lettres de Bogdan; lisez-les. Est-ce là un amant s'adressant à une femme pour laquelle il va donner sa vie? Litvine s'est brûlé la cervelle parce qu'il avait plus de dettes que de biens, Bogdan s'est battu avec le seigneur de Zavale à la suite d'une querelle de jeu. Voici encore des lettres de M. de Zawadski, du comte Mnischek, de tous les autres qui me poursuivent de leurs assiduités. Est-ce ainsi que s'expriment des amans? Je suis une coquette, soit, ma vanité est sensible aux hommages; je ne suis pas une femme perdue. Je n'ai jamais failli, je le jure... Elle se tourna vers le crucifix accroché au-dessus de son lit, parut hésiter, puis d'un ton ferme : — Non, dit-elle, je le jure sur la tête de mes enfans. Maintenant vous savez tout; vous pouvez m'accabler.

Vladimir regardait toujours les lettres avec une stupéfaction

mêlée de regret. — J'ai été injuste pour vous, dit-il enfin très ému. Pardonnez-moi, si vous le pouvez. — Il comprenait qu'il était allé trop loin, et il se sentait désarmé, navré, humilié.

— Ne me raillez pas, reprit la pauvre femme, les yeux noyés d'une tendresse timide. Je suis coupable; je sens que je suis en train de me perdre. Je ne savais pas ce que c'est que l'amour d'un homme, et je sais maintenant que, dans la vie d'une femme, c'est tout. Je périrai, car celui qui seul pourrait me sauver me repousse...

Vladimir s'efforçait en vain de maîtriser son trouble; il se cachait le front dans la main. Tout à coup, avec un sanglot, elle se suspendit à son cou, l'entourant de ses bras dans une étreinte désespérée. Vladimir était vaincu : cet homme de fer pleura; leurs lèvres se rencontrèrent, ils oublièrent tout pendant une minute de mortelle félicité.

Soudain des pas retentirent dans le salon; Vladimir se dégagea et se rapprocha de la fenêtre. Olga, plus morte que vive, s'appuyait contre le bureau. Son mari entra, les considéra l'un et l'autre d'un œil pénétrant, et annonça que la table de Noël était prête. Il ne fit aucune allusion à cet incident, mais tout le reste de la soirée il se montra taciturne, tandis qu'Olga vidait coup sur coup plusieurs verres de tokay et folâtrait avec les enfans. Enfin elle alluma la sainte crèche et appela les serviteurs. Avec eux entrèrent deux chanteurs de *kolendy*, un vieillard à longue barbe blanche et un jeune gars aux yeux pétillans de malice, qui entonnèrent avec entrain nos admirables vieux noëls, tristement résignés, tantôt rêveurs et pensifs, ou bien débordant d'une folle gaîté, comme est le tempérament de notre race. Tout le monde fit chorus, et comme on chantait les louanges de celui qui était dans la crèche et que les pâtres adoraient parce qu'il était venu pour les affranchir de la mort et des ténèbres, les larmes étouffèrent la voix d'Olga, et elle joignit les mains avec humilité en regardant l'ami à qui elle venait de donner son âme.

Lorsqu'elle se réveilla le lendemain, le monde lui parut changé. Le petit carré de soleil sur le plancher lui causa une joie enfantine; le tapis de neige du jardin avait un air de fête, les corbeaux qui sautillaient sur les mottes blanches semblaient cirés et brossés, et dans son cœur à elle était un trouble délicieux.

Le second jour de Noël, Mihaël dînait chez un propriétaire voisin, Petit-Russien comme lui, qui avait invité une nombreuse compagnie. Vladimir le savait. Dans l'après-midi, à la tombée du jour, les clochettes de ses chevaux tintèrent dans la cour. Olga s'élança au-devant de lui, puis s'arrêta un peu honteuse, et lui tendit la main, les yeux baissés. Vladimir serra cette main, qui tremblait, et

suivit Olga dans sa chambre. Ils s'assirent ensemble sur le petit canapé brun où elle avait si longtemps rêvé à lui. Comme elle appuyait la tête sur son épaule avec une timide tendresse, il y avait dans sa manière et son maintien quelque chose de candide, de virginal; elle ne pensait plus à rien en ce moment, ni à elle, ni même à lui; elle était tout entière à son bonheur.

— M'attendiez-vous? fit Vladimir tout bas.

Elle inclina la tête sans changer de position. Tout à coup elle lui prit le bras et s'en entoura par un geste de gracieux abandon.

— Vous devinez pourquoi je suis venu? reprit Vladimir.

— Qu'ai-je besoin de deviner? Je vous aime. Tout est là.

— Votre conscience ne vous dit-elle pas que nous ne devons pas nous laisser aller ainsi au courant qui nous entraîne?

— Vous savez bien que je n'ai pas de conscience, repartit-elle, et un sourire d'une adorable mutinerie, parti des coins de la bouche, éclaira tout son visage.

— J'ai la tête plus froide aujourd'hui, reprit Vladimir; j'ai loyalement examiné notre situation. Tout est maintenant entre vos mains. Je suis venu pour décider avec vous de notre avenir.

— Quoi encore? Je vous aime plus que je ne saurais dire. Je ne vois rien au-delà.

— Olga!

— Eh bien! dit-elle en se redressant, voulez-vous dire que vous avez cédé à l'entraînement d'une heure d'oubli, que vous ne m'aimez point?

— Ah! reprit-il avec une gravité émue, vous ne devinez pas à quel point je vous aime; mais c'est parce que je vous aime que je veux vous voir heureuse. Est-ce ainsi que vous pourriez l'être? Et cet amour qui nous élève au-dessus de nous-mêmes doit-il vous faire glisser dans l'abîme d'où j'aurais voulu à tout prix vous tirer? Vous n'étiez pas heureuse jusqu'à ce jour, mais du moins vous n'avez pas failli à vos devoirs, — et ce serait moi qui vous apprendrais à tromper, à mentir? Espérez-vous donc vivre en paix, forcée d'avoir deux visages, l'un pour le mari, l'autre pour l'amant, et ne sachant plus à la fin lequel des deux est le vrai et lequel celui qui ment? Non, ce n'est pas là ce que je souhaite pour vous. Je ne veux pas vous perdre, je veux vous sauver. Ah! Olga, tu ne sais pas combien je t'aime... Et puis, vois-tu, je ne gagnerais pas sur moi de faire ce qui paraît si simple à tout le monde. Hélas! que ne puis-je t'appeler ma femme! Le mariage chez nous est un sacrement : à mes yeux, c'est chose vile de voler sa femme au mari, — et il s'agit de Mihaël, de mon meilleur ami... Enfin je ne comprends pas le partage. J'aurais la force de renoncer à la femme que

j'aime; mais me dire qu'elle est à moi, et la laisser dans les bras d'un autre, je ne pourrais pas y consentir.

Olga l'avait écouté en ouvrant des yeux étonnés. — Alors que veux-tu donc? demanda-t-elle. Je ne te comprends pas. Il est pourtant mon mari; il a sur moi des droits sacrés...

— Si ces droits sont sacrés, répondit Vladimir d'une voix sévère, nous ne les violerons pas,... moi du moins.

— Vladimir! s'écria-t-elle avec désespoir en lui jetant ses bras autour du cou, que faut-il faire? Parle; tout ce que tu veux, je le veux aussi.

— Je veux agir avec loyauté et bonne foi, voilà tout. M'aimes-tu vraiment?

Olga colla ses lèvres à sa bouche dans un long baiser. — Je sais enfin ce que c'est lorsqu'on aime, dit-elle tout bas. Je ne pourrais plus vivre en dehors de toi, sans tes yeux, sans ta voix. Embrasse-moi donc.

Vladimir se dégagea doucement. — Il faut d'abord nous expliquer en toute sincérité. — Il se leva et fit quelques pas dans la chambre. — Si ta vie est liée à ma vie, il faut quitter ton mari ouvertement, la tête haute, en face du monde.

Olga tressaillit. — Je ne pourrais jamais, murmura-t-elle. Que deviendraient mes enfans? Et Mihaël qui m'aime tant! Que dirait-on de moi?

Vladimir s'approcha d'elle et l'attira sur son cœur. — Je ne veux t'imposer aucune contrainte, dit-il. Je n'exige pas que tu me suives; mais alors nous devons renoncer à nous voir.

— Ah! s'écria-t-elle en pâlissant, tu veux donc m'abandonner? — Et s'affaissant, les yeux noyés de larmes, elle pressa le front contre ses genoux. — Ne m'abandonne pas, je n'ai que toi pour me soutenir, je ne veux pas que tu me quittes...

Il voulut la relever, elle se cramponna à lui avec désespoir, baignant ses pieds de ses larmes. — Je ne cesserai de t'aimer, dit-il tristement. Je viendrai tous les jours. Je trouverai moyen de te distraire... Je te ferai connaître ce qui peut enchanter l'esprit, les fleurs, les animaux, les étoiles. J'aimerai tes enfans et ton mari. — Il l'embrassa sur les cheveux.

— Si tu peux me céder à lui, tu ne m'aimes pas, murmura-t-elle.

— Et n'est-ce pas te céder, si tu restes sa femme? répliqua-t-il avec amertume. — Elle ne répondit pas. — Il faut nous résigner.

— Je ne le puis pas.

— Tu dois pouvoir, dit-il d'une voix basse, mais ferme. Ton choix est fait...

— Je ne sais qu'une chose, c'est que je te veux tout entier, s'écria-t-elle avec une passion qui débordait.

— Calme-toi, répondit-il gravement. Il faut que je parte. Je te laisse le temps de réfléchir. Quand tu auras pris un parti, tu m'écriras. Je reviendrai comme par le passé, — en ami, sans rancune... et sans espoir. — Il lui tendit la main.

— Tu pars sans m'embrasser? — Elle lui saisit la tête, et sa bouche mordit ses lèvres à les faire saigner. — Maintenant va, dit-elle, et elle releva ses bandeaux, qui s'étaient détachés. — Va. Oh! voilà que tu ne peux plus t'en aller. Que tu es faible!

— C'est vrai, balbutia-t-il. — Il l'étreignit avec force, ses yeux se mouillèrent. — C'est pourquoi il est temps que je parte.

Deux minutes après, il était assis dans son traîneau. Olga, debout sur le perron, agitait son mouchoir en voyant le leste véhicule s'enfoncer dans les brumes de la nuit.

V.

Elle l'attendit vainement le lendemain et les jours suivans. Arrive la Saint-Sylvestre : cette fois il ne peut manquer de venir; pourtant il ne vient pas. Le jour de l'an, il envoie sa carte par un serviteur.

La barina s'enferme chez elle, cherchant une issue et ne trouvant rien. Toute la vanité de la vie, toute la misère du doute, elle en mesure l'abîme. A la fin, elle ne raisonne plus, elle s'abandonne à la vague qui l'emporte vers une félicité sans bornes entrevue au loin.

Le lendemain matin, elle glisse ses pieds nus dans ses pantoufles et court à son bureau; elle ne sait trop ce qu'elle lui écrit, mais il faut qu'il vienne; la fièvre la dévore. — Le cosaque monte à cheval et part avec son billet; il ne rapporte pas de réponse, et Vladimir ne vient pas.

Celui-ci est assis dans son vieux fauteuil délabré à la fenêtre de son cabinet de travail, contemplant le paysage d'hiver et lisant le *Faust*, ce livre merveilleux qui l'a si souvent consolé et retrempé.

Dans ma poitrine, hélas! deux âmes sont logées...

Ce vers, il le comprend aujourd'hui pour la première fois. Les ombres du crépuscule tombent déjà : il dépose le livre à côté de lui, ferme les yeux, et redit à voix basse les strophes qu'il vient de lire. Un bruit léger frappe son oreille : c'est quelque chose qui marche sur des pattes de velours; ce sera le chat, ce n'est pas la peine qu'il se dérange. Voilà qu'un rire à demi étouffé se fait entendre au-dessus de lui; comme il se retourne, il reconnaît Olga,

qui ôte sa lourde pelisse et la jette sur lui. Avant qu'il n'ait pu se dégager, elle est à ses genoux, l'entourant de ses bras, le couvrant de baisers. — Que faites-vous, au nom du ciel ! s'écrie-t-il avec effroi. A quel danger vous exposez-vous de gaîté de cœur ? Levez-vous, Olga; vous ne pouvez rester ici.

— Je ne bougerai pas, murmura-t-elle. Je ne crains rien, je suis avec toi. — Elle l'étreignit avec plus de force et posa la tête sur ses genoux comme un enfant rétif.

— Olga, ma chère Olga, je tremble pour toi, dit Vladimir d'un ton suppliant. Je t'en conjure, va-t'en d'ici.

— Tu m'as abandonnée, répliqua-t-elle; mais moi, je ne t'abandonne pas. Je resterai jusqu'à la tombée de la nuit,... et je reviendrai tous les jours.

— Dieu t'en garde !

— Je viendrai, pour sûr, dit-elle avec résolution.

Il la regarda longuement comme pour pénétrer sa pensée. Il ne la comprenait plus. Était-ce là cette femme timide, craintive, irrésolue, qu'il avait connue ? Une pensée soudaine fit refluer son sang vers son cœur. — As-tu décidé de mon sort ? demanda-t-il. Parle alors. — Olga ne bougeait pas. — Parle, je t'en supplie ! — Elle sentit que ses genoux tremblaient.

— Je n'ai pas la force de choisir entre mes enfans et toi, répondit-elle sans lever les yeux. Ne me fais pas souffrir. Rends-moi amour pour amour, et cesse de me questionner.

— Il le faut pourtant, Olga, ma bien-aimée; réponds-moi, reprit-il avec angoisse.

— Je ne veux pas répondre.

— Il s'agit de ton bonheur, de ta paix, de ta vie peut-être.

— C'est de toi qu'il s'agit, de ton égoïsme, de tes implacables principes ! Tu ne peux donc rien sacrifier alors que moi je te donne tout ?

Vladimir se leva; la pelisse d'Olga glissa par terre. Celle-ci, debout, appuyée sur le dossier du fauteuil, le suivait des yeux pendant qu'il se promenait par la chambre dans une poignante émotion.

— Je suis venue ici, reprit-elle, pour te montrer que je me sens capable de te sacrifier tout, mon honneur, ma famille, moi-même. Maintenant chasse-moi, si tu l'oses.

— Je ne te chasse pas, balbutia-t-il.

— Alors que demandes-tu donc ? dit-elle en se rapprochant de lui. Puisque je t'appartiens...

— N'es-tu pas la femme d'un autre ? repartit durement Vladimir, et dans ses yeux brilla un éclair de cette raillerie froide qui l'avait

toujours remuée jusqu'au fond de son âme. — Cette fois, fermant à demi les paupières, elle soutint son regard avec un sourire dédaigneux. — Donne-moi ma pelisse, dit-elle enfin; je veux m'en aller.

Vladimir, sans dire un mot, lui mit sa pelisse de zibeline sur les épaules. Elle fit quelques pas vers la porte, et s'arrêta. Une rage subite la mordit au cœur en le voyant si maître de lui-même, si fier de sa vertu. Elle sentit que pour le dominer entièrement, pour avoir sur lui pouvoir de joie et de larmes, il fallait le forcer dans ses derniers retranchemens. Frappant la terre du pied, elle dit d'une voix brève et nette : — Je reste. — Et, avec un mauvais sourire, elle s'assit dans le fauteuil.

— Pardonne-moi, dit Vladimir au bout de quelques instans, je t'ai offensée, j'en suis désolé. Écoute-moi, Olga, ma bien-aimée. Tu connais maintenant mes fermes convictions. Tu m'aimes, je le vois bien, tu ne peux plus te détacher de moi, et moi-même je ne vois pas comment je ferais pour vivre sans toi. Je t'en prie, ma chérie, prends une résolution : quitte ton mari, quitte cette maison dont la paix est détruite, appartiens-moi tout entière : ces mains te porteront à travers les rudes sentiers de la vie; je veux te servir, te protéger, ne vivre que pour toi seule.

— Mais ne suis-je pas tienne? dit-elle lentement en levant sur lui ses grands yeux calmes.

Vladimir s'assit tristement sur le vieux divan fané, et baissa la tête sans répondre.

— Tu doutes encore? — Elle vint se mettre à côté de lui. — Comme tu trembles, dit-elle. — Ses pupilles s'étaient dilatées, ses narines frémissaient; elle était gracieuse et terrible comme une panthère de la forêt. — Quand tu n'auras plus ta raison, lui dit-elle, nous serons égaux.

VI.

Peu de temps après son mariage, Olga avait gratifié sa nourrice d'une petite métairie cachée dans les bois. C'est là que les deux amans se rencontraient. Vladimir appartenait maintenant sans réserve à sa belle maîtresse. Tous deux se sentaient vivre d'une vie nouvelle. Pour Olga, le souvenir du passé était noyé dans le rayonnement qui du fond de son âme s'épandait sur le monde et en dorait tous les aspects. Et, dans ce bonheur infini, elle avait retrouvé une réserve chaste, une timidité de sensitive qui touchait Vladimir jusqu'au plus profond de son être.

Ce fut alors que pour la première fois commença de parler en elle cette seconde voix. Les yeux surhumains de Vladimir avaient

éveillé, suscité cette âme nouvelle. Un jour, pendant un orage, les bougies s'étaient éteintes, des éclairs illuminaient de temps en temps les murs de lueurs blafardes. Olga s'était endormie dans les bras de son amant. Tout d'un coup les visions lui vinrent, et elle se mit à parler en songe. Vladimir ne comprit pas d'abord, la secoua par le bras, l'appela par son nom : il ne put la réveiller. Une indicible terreur le saisit, et il l'écouta en silence jusqu'à ce que l'orage fût dissipé et qu'il la vît endormie éclairée en plein par la tranquille lumière de la lune. Alors il prit courage, et voulut la questionner sur la vie future; mais elle répondit qu'elle ne pouvait rien voir au-delà des brouillards terrestres. Elle avait seulement peur de se voir ensevelie dans une fosse où les vers la mangeraient, et lui fit promettre qu'elle serait déposée dans un caveau. Il s'accoutuma peu à peu à cette seconde âme, et finit par vivre avec elle en bonne intelligence.

Olga en vint à renoncer presque complétement au monde, et n'y fit plus que de rares apparitions. Vladimir venait assez souvent au château, et alors il couchait ici, dans cette chambre...

Quand le printemps eut fait reverdir la terre, ils cultivèrent ensemble le jardin; il n'y eut pas une fleur qu'ils n'eussent plantée de concert. Les abeilles se posaient sur les mains d'Olga comme des serins privés et se promenaient dans ses cheveux; elle connaissait les nids des fauvettes et des pinsons et celui du rossignol. L'été, ils parcouraient les champs, et le soir, assis sur la lisière du bois, sous un ciel noir semé d'étoiles, Vladimir récitait des morceaux de ses poètes favoris. Puis, après la moisson, on entreprit une excursion dans les Karpathes. Mihaël formait l'avant-garde avec l'Houzoule (1) qui leur servait de guide, Vladimir menait le cheval d'Olga par la bride. Ils firent l'ascension de la Montagne-Noire, virent le lac sans fond qui en décore le sommet, et des plus hautes cimes contemplèrent l'immense plaine étalée à leurs pieds.

Quand l'hiver vient ensuite les confiner de nouveau à la maison, l'amour leur tapisse de roses et de myrtes les vieux murs, et les muses remplissent de lumière et de mélodie le petit salon où on se réunit le soir. Mihaël s'installe sur le sofa avec les enfans; Olga se met au piano, et Vladimir prend l'un des petits fauteuils. Elle joue les compositions des grands maîtres allemands, ou bien elle chante avec Vladimir un des chants mélancoliques du peuple petit-russien. — Une fois que l'étang a gelé, ils passent plus d'une heure agréable à patiner au soleil, et Vladimir lui apprend à tailler des arabesques dans la glace.

Cependant elle a aussi ses heures de peine et de tristesse, où le

(1) Montagnard des Karpathes galiciennes.

remords l'assaille, où elle voudrait tout dire à son mari, expier son coupable bonheur. Elle se tourmente, s'accuse, se désespère; mais tous les nuages se dissipent dès qu'elle se retrouve dans les bras de Mihaël, et alors elle est heureuse complétement...

Pas complétement. Vladimir se tait; mais sur son front assombri elle lit souvent l'amer regret de la faute qui l'a fait traître à son ami. Ce n'est pas tout. On s'est aperçu que la bonne harmonie est troublée entre elle et son mari, on la plaint; cette pitié l'impatiente. Elle est si fière de son bonheur qu'elle voudrait le crier sur les toits; elle voudrait qu'on l'enviât, et surtout qu'on enviât Vladimir, dont elle a fait un dieu. Aussi ne manque-t-elle aucune occasion de le distinguer ostensiblement. C'est lui qui lui tient l'étrier, qui l'enlève du traîneau, qui la débarrasse de ses fourrures; c'est lui qu'elle choisit pour danseur, qu'elle charge de lui verser à boire et de lui découper sa volaille. Elle boit dans son verre, ou lui offre le sien. Ses yeux ne le quittent pas quand il est là; lorsqu'il arrive, on la voit pâlir et rougir. Elle fait son éloge hautement, à tout propos; les plus aveugles finissent par constater que Vladimir Podolef est l'heureux amant de la belle Olga.

Des mots à double entente arrivent jusqu'à l'oreille de Mihaël. Il ne veut pas douter de sa femme; cependant le soupçon prend racine, et il les observe.

C'est ainsi qu'une année a passé. Le printemps jette ses premières fleurs par la porte ouverte du petit salon où ils sont assis tous trois à la table de thé. L'air est chargé d'aromes pénétrans, les étoiles brillent au ciel, la caille crie dans les sillons verts, et une douce langueur remplit les âmes. De petites mouches d'un vert doré bourdonnent autour de la lampe qui les éclaire, et des papillons blancs viennent heurter contre le globe de cristal. Vladimir a ouvert un volume de Shakspeare, et Olga lit par-dessus son épaule.

« JULIETTE. — Oh! penses-tu que nous nous revoyions jamais?

« ROMÉO. — Je n'en doute pas, et tous ces malheurs serviront de thèmes à de douces conversations dans nos jours à venir.

« JULIETTE. — O Dieu! mon âme est pleine de pressentimens de malheur! Il me semble, maintenant que tu es si bas, que je te vois comme un mort dans le fond d'une tombe : ou mes yeux me trompent, ou tu parais pâle. »

Les mots qu'elle vient de prononcer la frappent comme un sinistre présage; elle regarde Vladimir, qui en effet est affreusement pâle. — Je ne puis continuer, murmure-t-elle; je ne sais ce que j'ai.

— C'est l'air du printemps, dit Mihaël; fermons la porte.

Olga sort un moment sur le perron, puis revient et remplit les tasses. Elle est assise en face de Vladimir. Son mari ne les perd pas des yeux; pendant qu'il semble absorbé par la lecture de son

journal, il remarque qu'ils échangent un regard de folle tendresse. Au même moment, il sent que le pied de sa femme touche le sien. — C'est mon pied, dit-il simplement, — puis il se lève, les traits horriblement contractés, et sort lentement.

— Tu nous as trahis, dit Vladimir à voix basse.

— Je le crains moi-même. Tant pis, il saura tout. Désormais je suis tienne, toute, toute à toi! — Vladimir lui prend la main, qu'il embrasse tendrement. — Ah! que je t'aime! Il faut que tu restes; j'ai tant de choses à te dire...

— Pas cette nuit, je t'en conjure; j'ai un mauvais pressentiment.

Mihaël avait toussé avant de rentrer. Il vint prendre son thé, puis se plaignit d'avoir la migraine. — Allons nous coucher, dit-il d'une voix sourde.

Vladimir prit congé de ses hôtes et se retira dans sa chambre, où il se jeta tout habillé sur son lit. Un peu après minuit, il entendit sur la terrasse le froufrou d'une robe. Il ouvrit la fenêtre et ne vit rien. Tout à coup Olga sortit de l'ombre qui la cachait, et lui saisit les deux mains. — Voilà ton mauvais pressentiment, dit-elle en riant.

Vladimir ne répondit pas, la fit entrer, regarda le jardin avec défiance et referma la fenêtre. Olga s'était assise. — As-tu donc peur de moi? Réponds. — Et elle lui jeta ses deux bras comme un lacet autour du cou.

— J'étouffe ici, dit-elle au bout de quelques minutes, rouvrons la fenêtre.

Vladimir hocha la tête. — Qu'as-tu donc? On dirait que tu crains mon mari? — Elle se mit à rire, et courut elle-même ouvrir la croisée.

— Je t'en prie, Olga, va-t'en, répétait Vladimir. — Si tu m'aimes un peu, obéis-moi. — Elle branlait la tête et jouait avec ses cheveux. Soudain, à un mouvement qu'il fit, elle se retourna; son mari était debout devant eux. Elle recula épouvantée, Vladimir bondit pour s'interposer.

— Tu peux te dispenser de la protéger, dit Mihaël d'un ton glacial. Elle n'a rien à craindre. Rentrez chez vous, madame; nous avons deux mots à nous dire sans témoins.

Olga sortit après avoir arrêté un long regard douloureux sur Vladimir, dont les yeux rayonnaient d'un feu sombre. Elle s'enferma et se jeta sur son lit, en proie au plus horrible désespoir. Elle entendit son mari gagner sa chambre, puis le galop d'un cheval; ensuite un silence assez long. Enfin le pas ferme de Mihaël résonna de nouveau dans le corridor; elle entendit son cheval noir hennir dans la cour, et quelques secondes après il était sur la grande route.

Le jour parut. Une lumière grise, blafarde, pénétra dans la chambre. Olga ouvrit sa porte. — Personne ici? — Pas de réponse. Elle sortit sur le perron, et appela de nouveau. Alors le cosaque monta de la cour, bâillant et se frottant les yeux. — Où est Vladimir? demanda-t-elle. Et où est le maître?

— Le maître a laissé des lettres, répondit le cosaque d'un ton indifférent en mordillant un brin de paille; ensuite il est monté à cheval. M. Vladimir était parti avant lui.

Elle regagne sa chambre; ses genoux plient sous elle, le sang se glace dans ses veines; elle ne trouve pas de larmes. Prosternée devant le christ qui est au-dessus de son lit, elle prie en se frappant le front de ses poings crispés. Enfin le galop d'un cheval résonne sur la route, puis dans la cour. Elle écoute, la tête penchée; ses artères battent, elle n'ose bouger. Des pas montent, — elle est prête à défaillir. C'est son mari.

— Il est mort, dit Mihaël. Voici une lettre pour vous. A présent vous êtes libre de partir...

Elle n'entendit plus rien; les oreilles lui tintèrent, et elle tomba sur le plancher.

Lorsqu'elle revint à elle, elle était encore à la même place. Son premier regard tomba sur le crucifix suspendu au mur. Elle ne se rappela rien de ce qui était arrivé, elle ne sentit qu'un vide dans sa tête et comme une plaie au cœur. Puis elle vit la lettre, et à mesure qu'elle la regardait, les idées lui revenaient; mais elle était comme pétrifiée par la douleur, elle l'ouvrit presque avec indolence. Voici ce qu'elle lut :

« Ma bien-aimée, tu as été tout pour moi, ma vie, mon bonheur, mon honneur. Pour toi, j'ai failli, menti à mes convictions; ce que j'ai fait méritait un châtiment. Quand tu liras ces lignes, mon destin sera accompli. Ne me pleure pas : l'année que tu m'as donnée vaut une longue vie; je t'en remercie. — Sois heureuse, et si tu ne peux pas l'être, tâche de faire ton devoir. — Laisse-moi vivre dans tes souvenirs. Adieu. » « VLADIMIR. »

Olga plia la lettre en silence, s'habilla, se mit à faire ses malles. Elle voulait partir sur-le-champ. Tout à coup elle entendit ses enfans dans le corridor; elle ouvrit la porte, les bambins lui sautèrent au cou, et elle éclata en sanglots. Les malles restèrent ouvertes.

Vladimir fut trouvé dans le bois de Toulava; c'est le lieu le plus calme à dix lieues à la ronde. Ce fut le garde champêtre de la commune, le *capitulant* Balaban, qui le découvrit en faisant sa tournée. Il était couché sur le dos, avec une balle dans le cœur et un

pistolet à la main. Une lettre qui était dans sa poche prouvait qu'il s'était suicidé, et il fut enterré en dehors du cimetière.

Olga ne quitta pas son mari. Elle faillit perdre la raison; plusieurs fois elle avait déjà chargé l'arme qui avait tué Vladimir, avec l'intention de le venger; mais elle ne voulut pas renoncer à cette infernale jouissance de voir souffrir Mihaël, qui l'aimait toujours, qui la savait à lui, et perdue pour lui. — Sa vie depuis ce temps a été une vie sans soleil. Son visage a pâli, son cœur est malade, et les nuits où la lune est dans son plein, il faut qu'elle se lève et marche sans repos...

La barina se tut pendant quelques instans. — A présent, dit-elle enfin avec une touchante résignation, on me jugera,... et on ne me trahira pas. Oh! je sais, dit-elle à un geste que je fis, je sais qu'on saura garder mon secret. Adieu, le coq a chanté deux fois, voici l'aube qui borde le ciel d'orient d'une bande laiteuse. Il faut partir. — Elle sortit lentement, étirant ses beaux membres, et relevant ses cheveux, qui donnaient des étincelles au contact de ses doigts. Sur la terrasse, elle se retourna encore, et mit un doigt sur ses lèvres, puis elle disparut. Au bout de quelques minutes, je me levai et m'approchai de la fenêtre ouverte. Je ne vis plus rien que le paysage endormi sous la lumière argentée de l'astre des nuits...

Quand je parus le lendemain dans la salle à manger, le maître de la maison m'invita à partager son déjeuner. — Je vous mettrai ensuite moi-même dans votre chemin, ajouta-t-il d'un ton obligeant.

— Et comment va madame?

— Ma femme est indisposée, répondit-il assez négligemment; elle a souvent des migraines, surtout au moment de la pleine lune. Ne connaissez-vous pas un remède pour ces choses? Une vieille femme lui a conseillé les concombres au vinaigre; qu'en pensez-vous?

Il ne prit congé de moi que de l'autre côté de la forêt.

Je n'ai pas profité de son invitation fort cordiale de lui rendre visite. Chaque fois que je passe la nuit devant la porte du château solitaire entouré de sombres peupliers, un frisson me saisit. Je n'ai jamais revu la barina; mais j'ai plus d'une fois revu en rêve ses formes gracieuses, sa tête pleine de noblesse, son visage pâle aux paupières closes, et sa merveilleuse chevelure flottante.

SACHER-MASOCH.

L'HÉRÉDITÉ

AU POINT DE VUE PHYSIOLOGIQUE ET MORAL

I. *L'Hérédité, étude psychologique*, par M. Th. Ribot, 1873. — II. *L'Hérédité*, par le docteur Auguste Voisin, 1873. — III. *Lois scientifiques du développement des nations*, par M. Bagehot, 1873. — IV. *Recherches sur les conditions anthropologiques de la production scientifique*, par M. Th. Wechniakof, Paris et Moscou 1873. — V. *Histoire de la science et des savans pendant les deux derniers siècles*, par M. Alphonse de Candolle, Genève 1872.

Il y a dans les sciences humaines bien des motifs de satisfaction et d'orgueil pour l'esprit, mais les raisons d'humilité et d'amertume n'y manquent pas non plus. En dépit des persévérans efforts et des longues pensées des légions d'investigateurs qui nous ont précédés, la nature a des abîmes noirs et profonds en face desquels toute clairvoyance devient de la cécité, toute hardiesse de la crainte, et toute confiance du découragement. Quand nous essayons de projeter quelque lumière à l'intérieur de ces gouffres mystérieux, cette lumière ne nous y fait apercevoir que les spectres de notre propre ignorance, et nous ne retirons de cette vaine tentative qu'un nouveau sentiment de notre impuissance et de notre misère. Il serait sage d'en retirer encore autre chose, je veux dire une leçon profitable. En effet, rien ne devrait rappeler à la modestie et à la patience, refroidir les ardeurs présomptueuses et confondre les audacieuses témérités comme l'étude de ces phénomènes que la Providence semble avoir établis tout exprès pour déconcerter la curiosité des hommes. Cependant beaucoup de ceux-ci feignent d'ignorer les ouvrages merveilleux et compliqués qui se réalisent dans les domaines inaccessibles à la vue et aux sens, et contestent obstinément l'existence des activités invisibles et des forces insen-

sibles. Voilà le funeste scepticisme auquel il faut opposer le témoignage des sphinx dont nous parlons ici. La leçon est d'autant plus éloquente que, par un singulier contraste, ces questions rebelles à toute sorte d'explication théorique et de représentation imaginative sont justement celles qu'on connaît le mieux empiriquement. La connaissance des effets n'y semble aucunement préparer celle des causes.

Ces réflexions s'appliquent particulièrement à l'hérédité. Le fait est que l'ovule renferme en sa substance, d'apparence homogène, non-seulement l'organisme anatomique de l'individu qui en sortira, mais encore son tempérament, son caractère, ses aptitudes, ses sentimens et ses pensées. Les parens déposent dans cette molécule l'avenir d'une existence identique à la leur au point de vue physiologique presque toujours, au point de vue pathologique souvent, et au point de vue psychologique dans plus d'une conjoncture. Ce sont les résultats des derniers travaux entrepris sur cette étonnante industrie vitale que nous nous proposons de faire connaître au lecteur.

I.

L'hérédité est la loi biologique en vertu de laquelle les êtres vivans tendent à transmettre à leurs descendans un certain nombre des traits qui les caractérisent. C'est une question fort délicate que celle de savoir s'il faut mettre sur le compte de l'hérédité la transmission des formes anatomiques et des fonctions physiologiques dont le système constitue l'espèce. En tout cas, il est clair qu'ici la répétition des parens dans les enfans est complète et absolue. Sans cela, il n'y aurait point d'espèce, il n'y aurait que des successions d'êtres sans autres rapports que celui de la génération. Dans les limites historiques de l'expérience, la reproduction perpétuelle des caractères spécifiques, toujours identiques, c'est-à-dire l'intégrité permanente de l'espèce, est un fait à peu près hors de doute. Les caractères qui distinguent les races et les variétés se transmettent avec moins de régularité et de fixité, et c'est précisément sur les transformations diverses qu'ils peuvent subir d'une génération à l'autre qu'une célèbre école de naturalistes s'appuie pour démontrer, avec plus ou moins de mesure, la transmutation des organismes dans la suite des temps. Plus irrégulière et plus variable encore est la répétition des caractères qui, moins généraux que ceux de l'espèce et de la race, peuvent être considérés comme propres à l'individu. Ainsi plus les caractères deviennent particuliers et spéciaux, plus ils échappent à l'hérédité, plus il y a de chances pour que les enfans diffèrent des parens. L'observation, et une ob-

servation aussi ancienne que l'homme, établit cependant que ces caractères, tout personnels, sont transmissibles par la génération. Dans quelles limites et dans quelles conditions? Voilà ce qu'il s'agit de rechercher avec toute sorte de prudence, car il n'y a pas de question où l'on soit plus exposé à glisser sur des pentes dangereuses.

L'hérédité est surtout manifeste dans la continuité des états physiologiques et pathologiques. Elle s'accuse fortement dans l'expression et dans les traits de la physionomie. Les anciens l'avaient remarqué : de là, chez les Romains, les *nasones*, les *labéones*, les *buccones*, les *capitones*, etc. Le nez est peut-être de tous les traits celui que l'hérédité conserve le mieux : celui des Bourbons est célèbre; elle se manifeste aussi dans la fécondité et dans la longévité. Dans la vieille noblesse française, plusieurs familles ont joui d'une grande vigueur de propagation. Anne de Montmorency, qui, âgé de plus de soixante-quinze ans, put encore à la bataille de Saint-Denis briser de son épée les dents du soldat écossais qui lui porta le dernier coup, était père de 12 enfans. Trois de ses aïeux, Mathieu Ier, Mathieu II, Mathieu III, en avaient ensemble 18, dont 15 garçons. Le fils et le petit-fils du grand Condé en avaient 19 à eux deux, et leur arrière-grand-père, tué à Jarnac, 10. Les quatre premiers Guises comptaient ensemble 43 enfans, dont 30 garçons. Achille de Harlay, père du premier président, eut 9 enfans, son père 10, son arrière-grand-père 18. Dans certaines familles, cette fécondité a duré pendant cinq ou six générations. La longueur de la vie moyenne dépend des localités, du régime, de l'état de la civilisation, mais la longévité individuelle paraît complétement affranchie de ces conditions. On l'observe chez ceux qui mènent la vie la plus laborieuse aussi bien que chez ceux qui prennent le plus grand soin de leur santé, et elle semble tenir à une puissance interne de vitalité que les individus ont reçue de leurs ancêtres. Cela est si connu qu'en Angleterre les compagnies d'assurance sur la vie se font transmettre par leurs agens des renseignemens sur la longévité des ascendans de la personne à assurer. Dans la famille de Turgot, on ne dépassait guère l'âge de cinquante-neuf ans, et l'homme qui en a fait la célébrité eut le pressentiment, du jour où il eut atteint la cinquantaine, que le terme de sa vie n'était pas éloigné. Malgré toute l'apparence d'une bonne santé et une grande vigueur de tempérament, il se tint prêt depuis lors à mourir, et il mourut en effet à l'âge de cinquante-trois ans.

L'hérédité transmet souvent la force musculaire et diverses autres activités motrices. Il y avait dans l'antiquité des familles d'athlètes; les Anglais ont des familles de boxeurs. Les recherches récentes de M. Galton sur les lutteurs et les rameurs à la course montrent

que les vainqueurs, dans les exercices où ces hommes prennent part, appartiennent en général à un petit nombre de familles où l'agilité et l'adresse sont héréditaires. La souplesse et la grâce dans les mouvemens de la danse se transmettent aussi, comme en témoigne la célèbre famille des Vestris. Il en est de même des diverses particularités de la voix, le bégaiement, le nasillement, le grasseyement. Les familles de chanteurs sont nombreuses. La plupart des enfans nés de parens bavards sont bavards de naissance. Le docteur Lucas cite l'exemple d'une domestique d'une loquacité irrésistible. Elle parlait aux personnes à ne pas les laisser libres de respirer, elle parlait aux bêtes, aux choses; elle s'entretenait tout haut avec elle-même. Il fallut la congédier; « mais, disait-elle à son maître, ce n'est pas de ma faute, cela me vient de mon père, dont le même défaut désespérait ma mère, et il avait un père qui était comme moi. »

L'hérédité des anomalies de l'organisation a été constatée dans beaucoup de cas. L'un des plus singuliers est celui d'Edward Lambert, dont le corps, moins le visage, la paume des mains et la plante des pieds, était recouvert d'une sorte de carapace d'excroissances cornées. Il donna le jour à six enfans qui tous dès l'âge de six semaines présentèrent la même anomalie. Le seul qui survécut la transmit, comme son père, à tous ses fils, et cette transmission, marchant de mâle en mâle, se continua pendant cinq générations. On cite aussi la famille Colburn, dans laquelle les parens communiquèrent aux enfans pendant quatre générations ce qu'on a appelé le *sexdigitisme*, c'est-à-dire des membres à six doigts. L'albinisme, la claudication, le bec-de-lièvre et d'autres anomalies se reproduisent de la même façon dans la descendance. On a constaté que des habitudes purement individuelles étaient susceptibles d'une semblable tendance à la répétition. Girou de Buzareingues dit avoir connu un homme qui avait l'habitude lorsqu'il était dans son lit de se coucher sur le dos et de croiser la jambe droite sur la gauche. Une de ses filles apporta en naissant la même habitude; elle prenait constamment cette position dans son berceau malgré la résistance des langes. Le même auteur assure qu'il a observé souvent des enfans ayant reçu de leurs parens des habitudes non moins extraordinaires qu'on ne peut rapporter ni à l'imitation ni à l'éducation. Darwin en signale un autre exemple. Un enfant avait la bizarre habitude, lorsqu'il était content, de remuer rapidement ses doigts. Quand il était très excité, il levait les deux mains de chaque côté de sa figure, à la hauteur des yeux, toujours en remuant les doigts. Devenu vieux, il avait encore de la peine à se contenir pour ne pas faire ces gestes. Il eut huit enfans, dont une petite fille qui dès l'âge de quatre ans remuait ses doigts et levait ses mains tout

comme son père. On a constaté enfin l'hérédité de l'écriture. Il y a des familles où l'usage spécial de la main gauche est héréditaire. Les particularités diverses des états sensoriels se transmettent de la même manière. Presque tous les membres de la famille des Montmorency étaient affectés d'un strabisme incomplet qu'on appelait *la vue à la Montmorency*. L'incapacité de distinguer les diverses couleurs est notoirement héréditaire : le célèbre chimiste anglais Dalton et deux de ses frères en étaient affectés; aussi cette affection a reçu le nom de *daltonisme*. La surdité et la cécité sont quelquefois héréditaires, quoique rarement; la surdi-mutité l'est encore plus exceptionnellement. On a cité quelques exemples curieux de transmission de certaines perversités du goût. M. Lucas rapporte, d'après Zimmermann, le fait que voici : en Écosse, un homme était entraîné par un penchant irrésistible à manger de la chair humaine. Il eut une fille. Quoique séparée de son père et de sa mère, qui furent condamnés au feu avant qu'elle eût un an, quoique élevée au milieu de personnes respectables, cette jeune fille succomba, comme son père, à l'incroyable besoin de manger de la chair humaine. Ce fait touche évidemment à la folie.

La folie se transmet certainement par hérédité. Esquirol a trouvé sur 1,375 aliénés 337 cas de transmission héréditaire. Guislain et d'autres médecins estiment d'une façon générale que le nombre des individus atteints d'aliénation héréditaire représente le quart des malades. M. Moreau (de Tours) et d'autres admettent que la proportion est plus considérable. L'hérédité de la folie ne comprend pas seulement la transmission directe de l'aliénation proprement dite : l'hystérie, l'épilepsie, la chorée, l'idiotie, l'hypochondrie, peuvent provenir de la folie, et réciproquement celle-ci peut les reproduire. En passant d'une génération à l'autre, ces diverses névroses se transforment en quelque sorte l'une dans l'autre (1). Herpin (de Genève) a constaté, chez les ascendans de 243 épileptiques, 7 épileptiques, 21 aliénés et 27 individus qui avaient eu des affections cérébro-spinales; Georget a tiré de nombreuses observations faites à la Salpêtrière la conclusion que les femmes hystériques avaient presque toujours parmi leurs proches parens des hystériques, des épileptiques, des hypochondriaques, des aliénés. M. Moreau a in-

(1) La simple ivresse alcoolique peut se transformer en névroses profondes. Les enfans conçus pendant un accès aigu d'ivresse sont souvent épileptiques, aliénés, idiots, etc. Ces faits avaient été observés depuis très longtemps. Une loi de Carthage défendait toute autre boisson que l'eau le jour de la cohabitation maritale, et Amyot dit que « l'ivrogne n'engendre rien qui vaille. » Des travaux récens et précis ont démontré que l'enfant engendré dans un accès de délire alcoolique même transitoire porte toujours les stigmates indélébiles d'une dégénérescence plus ou moins profonde.

sisté sur la quantité prodigieuse d'états nerveux d'ordre morbide que l'on trouve chez les ascendans des idiots et des imbéciles. Un seul fait permettra de juger des complications variées et bizarres de la transmission héréditaire des névroses. Le docteur Morel a donné ses soins aux quatre frères d'une même famille. Le grand-père de ces enfans était mort aliéné, leur père n'avait jamais rien pu faire de suivi; leur oncle, doué d'une grande intelligence et médecin célèbre, était connu par ses excentricités. Or ces quatre enfans, produits d'une même souche, présentaient des formes très différentes de troubles psychiques : l'un était maniaque, avec accès périodiques et désordonnés; le second, mélancolique, était réduit par sa stupeur à un état purement automatique; le troisième se signalait par une extrême irascibilité et des tendances au suicide; le quatrième se faisait remarquer par de grandes dispositions pour les arts, mais il était d'une nature craintive et soupçonneuse.

La scrofule, le cancer, le tubercule, la syphilis, la goutte, l'arthritis, la dartre et en général les affections chroniques constitutionnelles auxquelles on a donné le nom de *diathèses* et de *cachexies* passent fort souvent des parens aux enfans. L'hérédité de ces états morbides est presque aussi fréquente et aussi nette que celle des névroses. Il est permis d'affirmer aussi, bien qu'elle soit plus rare, celle des maladies de la peau et surtout du psoriasis.

Rien de plus intéressant, de plus dramatique, que l'évolution de ces maladies héréditaires, qui, déposées à l'état de germe, de simple prédisposition, dans l'économie des enfans, tantôt sont anéanties sans retour par un ensemble de conditions et de précautions heureuses, tantôt commencent immédiatement leur fatal ouvrage de destruction, tantôt se dissimulent pendant des années et se réveillent un jour, impitoyables et terribles, sous l'influence d'excitations diverses. C'est ainsi que l'âge, le sexe, le tempérament, les mœurs, les habitudes, l'hygiène, le milieu, interviennent dans le développement des activités morbides d'origine héréditaire. La folie est rare dans l'enfance; l'épilepsie éclate le plus ordinairement dans l'adolescence. L'hystérie, la scrofule, le rachitisme et le tubercule apparaissent dans l'enfance et dans l'adolescence, la goutte, la gravelle, les calculs, l'alopécie, le cancer, sont des états héréditaires de l'adulte. — La femme est plus sujette à la folie, à l'épilepsie, à l'hystérie que l'homme. Celui-ci en revanche est atteint beaucoup plus fréquemment de goutte, de gravelle et de calculs. Le tempérament nerveux favorise l'apparition des névroses, le tempérament lymphatico-sanguin celle de l'arthritis et de la dartre, le lympathique celle de la scrofule. Les changemens qui surviennent dans l'équilibre physiologique de l'individu ont une action prononcée sur le mouvement et l'aspect des

affections constitutionnelles. Ainsi la folie apparaît souvent à la suite de la menstruation, de la grossesse, de l'accouchement; l'épilepsie et l'hystérie se déclarent également à l'instant où les indices de la puberté se manifestent. L'éducation et les mœurs ont une influence analogue. Les traitemens barbares et la sévérité excessive, comme l'absence complète de discipline et le défaut de surveillance, ont souvent des effets déplorables sur le cerveau des enfans. Les excès alcooliques, la bonne chère, sont funestes aux individus nés de parens atteints de goutte et de gravelle, de même que la misère et l'insalubrité du milieu déciment ceux qui portent en eux le germe de la phthisie.

Quoi qu'il en soit, la fatalité des maladies héréditaires est un grand et lugubre fait dont ceux-là seuls ont la pleine et triste connaissance qui sont appelés à en constater chaque jour les conséquences. Il faut voir les infirmités précoces, les longues douleurs, les irréparables catastrophes, les agonies cruelles et lentes auxquelles les parens condamnent souvent leurs enfans en croyant leur transmettre le bienfait de la vie, pour juger de la puissance du génie morbide caché au plus profond de leur être. Il faut lire les auteurs qui ont traité ces questions, et particulièrement nos savans aliénistes français, pour apprendre à connaître l'énergie mystérieuse et malfaisante qu'apporte si souvent avec lui, en ouvrant les yeux à la lumière du jour, l'être innocent et chétif, objet, — en ce court instant d'illusion, — de toutes les joies, de toutes les bénédictions et de toutes les riantes espérances!

En résumé, il est permis de dire que la transmission héréditaire soit des particularités individuelles de structure anatomique et de tempérament, soit des aptitudes à contracter tel ou tel état morbide, — ce qui tient aussi à certaines dispositions corporelles, — est un phénomène très fréquent, non pas constant, chez les animaux et chez l'homme.

La transmission héréditaire des particularités individuelles d'ordre mental ou affectif et des aptitudes à telle ou telle activité spéculative ou morale est un phénomène qu'on observe aussi, mais plus rarement que le précédent. Lorsqu'on parcourt la série des exemples et des témoignages accumulés et invoqués par certains auteurs, on est frappé, il est vrai, de la force apparente de ces argumens, et l'on attribue volontiers une part considérable à l'hérédité dans le développement de l'intelligence et du caractère, dans la genèse de l'individu pensant. On ne voit pas, on oublie le nombre énorme des faits qui déposent en sens contraire. Les illusions de ce mirage n'ont pas été inutiles, en ce sens qu'elles ont suggéré des recherches fort intéressantes; mais elles seraient dangereuses, si elles accréditaient dans le public les conclusions que quelques auteurs ont

tirées de ces recherches. Nous signalerons succinctement le bénéfice réel des unes, et nous essaierons de réfuter les autres.

D'après M. Galton, dans la famille de Richard Porson, célèbre helléniste anglais, la mémoire était si remarquable qu'elle était passée en proverbe : *the Porson memory*. Lady Esther Stanhope, qui a mené une existence si aventureuse, cite, entre beaucoup de ressemblances entre elle et son grand-père, celle de la mémoire. « J'ai les yeux gris et la mémoire locale de mon grand-père, dit-elle. Quand il avait vu une pierre sur une route, il s'en souvenait : moi aussi; son œil, terne et pâle dans les momens ordinaires, s'illuminait comme le mien d'un éclat effrayant dès que la passion le prenait. » — Les facultés imaginatives et créatrices dont le rôle est prépondérant dans les arts et dans la poésie se transmettent parfois des ascendans aux descendans. M. Galton, dans l'ouvrage qu'il a publié il y a quatre ans (1), et M. Th. Ribot, dans son livre tout récent, donnent de longues listes de peintres, de poètes et de musiciens destinées à mettre en évidence le rôle de l'hérédité dans la genèse des talens de ces artistes. Il y a dans ces listes beaucoup de cas où ce rôle ne saurait être révoqué en doute, mais il y en a bien plus encore où il est fort contestable. Ainsi ces auteurs voient une influence de l'hérédité dans le génie poétique de Byron, de Goethe, de Schiller, parce qu'ils retrouvent dans leurs ascendans certaines passions, certains vices ou certaines qualités, comme si ces particularités de caractère étaient déterminantes du génie poétique. En fait, on n'y voit pas un grand poète qui ait reçu ses facultés de ses parens. On y voit qu'un grand poète engendre quelquefois des poètes médiocres, ce qui n'est pas la même chose. L'hérédité des aptitudes à la peinture est plus réelle; sur une liste de quarante-deux peintres célèbres italiens, espagnols ou flamands, M. Galton en note vingt et un qui ont des parens illustres. Les noms des Bellini, des Carrache, des Téniers, des Van Ostade, des Miéris, des Van der Velde, des Vernet, témoignent assez de l'existence de familles de peintres. On rencontre dans la famille de Titien neuf peintres de mérite. L'histoire des musiciens offre des cas plus surprenans. La famille des Bach commence en 1550 et se termine en 1800; son chef fut Veit Bach, boulanger à Presbourg, qui se délassait de son travail par le chant et la musique. Il avait deux fils qui commencèrent cette suite non interrompue de musiciens du même nom qui inondèrent la Thuringe, la Saxe et la Franconie pendant près de deux siècles. Tous furent organistes ou chantres de paroisse ou ce qu'on appelle en Allemagne musiciens de ville. Lorsque, devenus trop nombreux pour vivre rapprochés, les mem-

(1) *Hereditary Genius*, London 1869.

bres de cette famille se furent dispersés, ils convinrent de se réunir une fois chaque année à jour fixe, afin de conserver entre eux une sorte de lien patriarcal. Cet usage se perpétua jusque vers le milieu du XVIIIe siècle, et plusieurs fois on vit jusqu'à cent vingt personnes, hommes, femmes et enfans, du nom de Bach. Dans cette famille, on compte vingt-neuf musiciens *éminens* et vingt-huit d'ordre inférieur. Le père de Mozart était second maître de chapelle du prince-évêque de Salzbourg. Celui de Beethoven était ténor de la chapelle de l'électeur de Cologne; son grand-père avait été chanteur, puis maître de la même chapelle. Les parens de Rossini faisaient de la musique dans les foires.

On constate une intervention à peu près aussi efficace et suivie de l'hérédité dans la transmission des passions et des sentimens d'un tout autre ordre qui déterminent les penchans vicieux. Le goût de l'alcool, les habitudes de débauche, la passion du jeu, acquièrent chez certains individus un empire qui ne s'explique que par une fatale prédisposition organique reçue des ancêtres. « Une dame avec laquelle j'ai été lié, jouissant d'une grande fortune, dit Gama Machado, avait la passion du jeu et passait des nuits à jouer : elle mourut jeune d'une maladie pulmonaire. Son fils aîné, qui lui ressemblait parfaitement, était également passionné pour le jeu. Il mourut de consomption, comme sa mère, et presque au même âge qu'elle. Sa fille, qui lui ressemblait, hérita des mêmes goûts, et mourut jeune. » L'hérédité du penchant au vol, au viol, à l'assassinat, au suicide, a été constatée dans nombre de cas.

Au fur et à mesure qu'on s'élève des régions purement physiologiques ou pathologiques à celles où l'activité de l'esprit intervient davantage, on voit l'hérédité perdre de sa force et de sa constance. Il y a eu des familles de savans, celles des Cassini, des Jussieu, des Bernoulli, des Darwin, des Saussure, des Geoffroy, des Pictet. Dans la littérature et l'érudition, on cite les Estienne, les Grotius et quelques autres. Les Mortemart étaient célèbres pour leur esprit. Le génie de la politique et celui de la guerre se sont parfois perpétués dans certaines maisons pendant plusieurs générations. A tout prendre, ces faits de transmission des facultés psychiques ne sont pas fréquens. Si on les note avec autant de soin, si on les met en relief, c'est apparemment qu'ils ne sont pas ordinaires, sans compter qu'il y en a plus d'un où l'éducation a eu peut-être autant de part que l'hérédité.

Il a paru, il y a quelques années, un livre intitulé *Phrényogénie*, dans lequel on trouve, à côté de beaucoup de propositions chimériques ou paradoxales, une idée qui mérite attention, d'autant plus qu'elle vise une particularité dont les physiologistes ne semblent pas s'être jusqu'ici préoccupés. L'auteur de ce livre, M. Bernard

Moulin, cherche à y démontrer que les enfans sont la *photographie* vivante de leurs parens considérés au moment même de la conception; d'après lui, les parens transmettent aux enfans les goûts et les aptitudes dont l'exercice spontané ou provoqué était alors à son maximum. Les conclusions absolues que M. Moulin tire de ses recherches touchant l'art de procréer des enfans supérieurs font parfois sourire, mais les faits qu'il cite à l'appui sont curieux. En voici quelques-uns. Neuf mois avant la naissance de Napoléon Ier, la Corse était en pleine discorde. Le célèbre Paoli, à la tête d'une armée de citoyens formée par ses soins, tâchait d'éteindre la guerre civile et de prévenir une invasion d'étrangers. Charles Bonaparte, son aide-de-camp et son secrétaire, déployait à ses côtés un admirable courage. Le jeune officier avait près de lui sa femme, Lœtitia Ramolino, d'une beauté romaine, d'un mâle et puissant caractère. Napoléon fut conçu sous la tente, la veille d'un combat, à deux pas des batteries tournées vers l'ennemi. — Robespierre datait de l'année 1758, qui vit tenailler et écarteler en place de Grève le régicide Damiens, année de guerre, de famine, de mécontentement. Son père était avocat et lecteur insatiable du *Contrat social.* — Pierre le Cruel, roi de Castille, naquit d'Alphonse XI, qui vivait en mésintelligence avec sa femme. Des scènes scandaleuses de colère, de jalousie, d'emportement, troublaient perpétuellement le ménage royal, et le résultat du commerce des deux époux fut Pierre le Cruel, monstre de laideur physique et morale. — L'histoire nous montre les parens de Raphaël adonnés tous deux à l'art de la peinture. L'épouse, vraie madone, se complaisait dans les sujets gracieux et pieux; le père, barbouilleur énergique, avait pour lui la force.

M. Ribot, dans l'ouvrage remarquable qu'il vient de consacrer à l'hérédité, recherche les lois de cette mystérieuse influence, qu'il considère comme une sorte d'habitude, de mémoire éternelle. Ces lois ne sont guère que la constatation des directions habituelles de l'impulsion héréditaire. Tantôt l'hérédité va du père à la fille, de la mère au fils; tantôt l'enfant tient de ses deux parens. Enfin il arrive souvent que l'enfant, au lieu de ressembler à ses parens immédiats, ressemble à l'un de ses grands parens ou à quelque ancêtre encore plus reculé, ou à quelque membre éloigné d'une branche collatérale de la famille. C'est ce qu'on a nommé l'*atavisme* ou l'hérédité en retour (1). Ce dernier fait était bien connu des an-

(1) On a rapproché de l'atavisme le singulier phénomène des générations alternantes. En 1818, Chamisso découvrit, en étudiant les *biphores* ou *salpas*, que ces animaux sont tour à tour libres ou agrégés. A la première génération, on trouve les biphores *chaînes*, produits par gemmation; à la deuxième, les biphores *solitaires*, produits par des spores; à la troisième, on retrouve les biphores chaînes, en sorte que

ciens. — Montaigne s'en émerveille. « Quel monstre, dit il, est-ce que cette goutte de semence, de quoy sommes produits, porte en soy les impressions non de la forme corporelle seulement, mais des pensemens et inclinations de nos pères? Cette goutte d'eau, ou loge-t-elle ce nombre infiny de formes? et comment porte-t-elle ces ressemblances d'un progrez si téméraire et si desreglé que l'arriere petit fils répondra à son bisaïeul, le nepveu à l'oncle? » L'étonnement de Montaigne est légitime, et on ne connaît pas plus aujourd'hui qu'au XVIe siècle les causes de ces bizarres transmissions.

Tels sont les faits. C'est en vain qu'on les multiplierait ou qu'on les commenterait pour en changer le caractère. Les exemples d'hérédité ne seront jamais, dans le domaine psychologique, que des exceptions, comparés à ceux qui en représentent la contre-partie. Or, si ce sont des exceptions, de quel droit établit-on l'hérédité comme loi générale du développement de l'activité intellectuelle, de quel droit affirme-t-on qu'ici l'hérédité est la règle et la non-hérédité l'exception? M. Ribot accumule les argumens les plus subtils pour étayer cette singulière proposition, mais il y perd son temps et son talent. De quelque façon qu'on explique comment l'hérédité des aptitudes intellectuelles est vaincue presque constamment par des causes antagonistes ou perturbatrices, elle n'en est pas plus victorieuse. Par quelques raisons ingénieuses qu'on se console de voir la souveraineté idéale de l'hérédité réduite, dans la nature des choses, à une très médiocre autorité, celle-ci n'en est pas plus grande. Bref, si en fait la non-hérédité a beaucoup plus d'empire que l'hérédité, on se demande pourquoi M. Ribot adopte une formule qui implique tout le contraire.

Est-ce que d'ailleurs le spectacle du développement de la civilisation n'atteste pas à lui seul l'efficacité prépondérante, au sein de l'homme, d'une éternelle tendance à la métamorphose, à l'innovation, au changement? La fixité des pensées et l'immobilité des habitudes ont été, il est vrai, la loi des peuplades primitives, et sont encore aujourd'hui celle des tribus sauvages; mais d'abord rien ne prouve que l'hérédité en soit cause. Cette répétition plus ou moins longue de sociétés identiques paraît plutôt devoir être attribuée à l'instinct irrésistible et puissant de l'imitation et au respect absolu des rites et des coutumes décrétés par la religion. Chez ces peuples, l'avenir ne ressemble au présent et le présent au passé que parce que la même règle inflexible, la même autorité et

le fils ne ressemble jamais à son père et ressemble toujours à son grand-père. Les travaux de Saars et de Steenstrup ont fait voir que chez d'autres animaux le cycle dépasse trois générations, et que la ressemblance, au lieu d'aller de l'aïeul au petit-fils, va du bisaïeul à l'arrière-petit-fils.

la même superstition tyrannique s'imposent indistinctement à tous. Rien n'y a de force et de crédit que par la tradition, et la tradition n'y est que le souvenir révéré d'une volonté exprimée jadis par les mystérieuses puissances. Quand les Anglais veulent associer les Hindous aux travaux de voirie et de salubrité qu'ils exécutent dans l'Inde, ils sont obligés encore aujourd'hui d'assurer que l'utilité de ces travaux a été comprise par les brahmanes des époques les plus reculées, tant cette vieille race a de peine à s'imaginer qu'une règle puisse être obligatoire sans être traditionnelle.

Quoi qu'il en soit, et quelque part que l'hérédité puisse avoir ici, il est certain que cette part n'est pas grande, puisque cette singulière homogénéité des races primitives, au lieu de se conserver et de se fortifier, fait place tôt ou tard à la diversité. Chaque peuple est envahi à son tour par une force aussi capable d'agir dans un sens opposé à celui des influences héréditaires que de secouer le joug de fer des coutumes originelles. C'est en Grèce, il y a près de trois mille ans, que le premier essor de cette force détermina ce que Goethe appelle « la libération de l'humanité. » Depuis lors les croisemens des races distinctes, les besoins nouveaux et les inventions variées qu'ils ont perpétuellement suggérées, les idées que l'homme a conçues, grâce à un contact de plus en plus intime avec la nature, ont substitué à la simplicité primitive une variabilité multiple et irrésistible dont l'état du monde est la preuve évidente.

II.

Ceci n'est qu'une réfutation historique. Une réfutation plus scientifique et plus directe sera aussi plus décisive et plus instructive. Après avoir établi que l'hérédité n'a pas exercé une influence exclusive et continue, il faut dire les causes qui agissent en même temps qu'elle et contrairement à elle. Il faut montrer l'activité permanente et puissante de ces forces qui tendent, comme nous l'avons dit, à modifier, transformer, compliquer les pensées, les sentimens, les passions, les mœurs, les coutumes.

L'éducation a pour objet spécial de transmettre à l'enfant la somme des habitudes auxquelles il devra se conformer dans la pratique de la vie et la somme des connaissances qui lui seront indispensables pour l'exercice de sa profession; mais il faut qu'elle commence par développer en lui les facultés qui lui permettront de s'approprier ces habitudes et ces connaissances. Elle apprend à l'enfant à parler, à se mouvoir, à regarder, à sentir, à entendre, à comprendre, à juger, à aimer. Or l'influence de l'éducation, opposée à celle de l'hérédité, est si grande que c'est à la première seule

qu'appartient, dans la plupart des cas, le pouvoir de réaliser la ressemblance morale et psychologique des enfans et des parens. Si l'hérédité déterminait irrésistiblement et sûrement chez les descendans la reproduction de tous les caractères constitutifs de la personnalité des ascendans, l'éducation serait inutile. Du moment que l'éducation, et une éducation prolongée, vigilante, laborieuse, est indispensable pour provoquer l'apparition et réaliser le développement des aptitudes et des qualités de l'esprit chez l'enfant, il faut bien conclure que l'hérédité ne joue qu'un rôle secondaire dans cette admirable genèse de l'individu moral. Cet argument est irréfutable. Que les influences héréditaires s'accusent par des prédispositions, par des tendances déterminées, il serait peu scientifique de le nier; cependant il serait tout aussi inexact de prétendre qu'elles contiennent implicitement les états futurs, et gouvernent l'évolution de l'être psychique.

Rien de plus compliqué que l'éducation. Il ne peut être question ici d'en approfondir l'économie générale, qui a fait l'objet de tant d'écrits. L'importance qu'on attache partout aux ouvrages de pédagogie est à elle seule une protestation contre l'abus des théories hérédítaristes. Quelques détails nouveaux sur un des ressorts principaux de l'éducation, sur l'instinct d'imitation, et la part qu'il a dans le développement des individus et des races, suffiront pour faire apprécier l'énergie des influences étrangères à l'hérédité.

Un savant historien anglais, M. Bagehot, a écrit récemment des pages excellentes pour montrer combien l'imitation inconsciente d'un caractère ou d'un type préféré et la faveur générale accordée à ce caractère ou à ce type, dont le public copie instinctivement les traits, ont d'influence dans la formation des coutumes et des goûts, en même temps qu'ils en expliquent les révolutions périodiques. D'après lui, un caractère national n'est qu'un caractère local qui a fait fortune, exactement comme la langue nationale n'est que l'extension durable d'un dialecte local. Rien de plus réel que la force de cette tendance à l'imitation, grâce à laquelle, dans l'industrie, dans les arts, dans la littérature, dans les mœurs, certaines manières de faire, inventées dans des conditions très particulières, prennent un ascendant général et s'imposent rapidement, d'abord à la foule docile et irréfléchie, puis aux personnes les plus capables d'examen et de résistance. Il convient à ce propos de remarquer que l'élite est presque toujours contrainte d'obéir aux goûts et aux exigences de la masse, sous peine d'être ignorée ou dédaignée. Un écrivain imagine un genre que le public accueille avec enthousiasme; c'est une veine. Il accoutume les lecteurs de ses livres, les spectateurs de ses pièces à ce genre, bon ou mauvais, et voilà pour un temps tous les auteurs plus ou moins con-

damnés, s'ils veulent réussir, à imiter l'heureux novateur. Ainsi, quand même on n'imiterait point par instinct ou par nature, on imiterait par nécessité ou par intérêt. On demandait un jour au fondateur du *Times* comment il se faisait que les articles de ce journal semblaient tous sortir de la même main. « Oh! répondit-il, il y a toujours un rédacteur supérieur aux autres, et tout le reste l'imite. »

L'histoire des religions tout entière est pleine de faits qui attestent à quel point les hommes sont guidés non par des argumens, mais par des modèles, et quelle tendance ils ont à reproduire ce qu'ils ont vu ou entendu, à régler leur existence d'après les exemples brillans et triomphans qu'ils ont sous les yeux. Beaucoup des victoires dont l'apostolat fait honneur aux moyens persuasifs dépendent bien plus de cette impulsion secrète qui nous tourne irrésistiblement à imiter les autres. Est-ce que cette efficacité du milieu, pour transformer peu à peu et radicalement les habitudes, les opinions et même les croyances, ne ressort pas aussi du spectacle de la société politique? Y a-t-il rien de plus facile à un homme qui s'est emparé de la foule que de l'amener à ses sentimens, à ses idées, à ses chimères? Est-ce que cela ne ressort pas avec une égale netteté de l'expérience quotidienne que procure l'éducation des enfans? On remarque souvent que, dans une institution de jeunes gens, les caractères extérieurs, le ton, les allures, les jeux, changent d'une année à l'autre. C'est que quelques esprits dominateurs, deux ou trois enfans qui avaient de l'ascendant, sont partis. Il en est venu d'autres, et tout s'est transformé. Les modèles changeant, les copies ont changé. On applaudit autre chose et on raille autre chose. — L'instinct d'imitation est particulièrement développé chez les hommes qui manquent d'éducation ou de civilisation. Les sauvages copient plus vite et mieux que les Européens. Comme les enfans, ils sont naturellement mimes, et ne peuvent s'empêcher d'imiter ce qui se fait devant eux. Il n'y a rien dans leur esprit qui puisse combattre cette tendance à l'imitation. Tout homme éclairé possède en lui-même une réserve considérable d'idées au milieu desquelles il peut se replier; cette ressource manque au sauvage et à l'enfant : les faits qui s'accomplissent devant eux sont leur propre vie. Ils vivent de ce qu'ils voient, de ce qu'ils entendent; ils sont les jouets de l'extérieur. Dans les nations civilisées, les gens sans culture en sont là. Envoyez une femme de chambre et un philosophe dans un pays dont ils ne connaissent la langue ni l'un ni l'autre, il est probable que la femme de chambre l'apprendra avant le philosophe. Celui-ci a autre chose à faire. Il peut vivre avec ses pensées, mais elle, si elle ne parle pas, elle est perdue. L'instinct d'imitation est en raison inverse de l'esprit d'abstraction.

On voit par ces détails que cette force instinctive et énergique d'imitation, dont le rôle est si grand dans l'éducation des individus et des races, diffère complétement de l'hérédité. Elle peut agir, et elle agit de concert avec les impulsions héréditaires, mais elle travaille bien plus souvent d'une façon indépendante et même opposée. Cela n'est pas moins vrai d'une autre force, rivale plus résolue, antagoniste plus puissante de l'hérédité, et dont il faut maintenant considérer l'ouvrage : c'est la personnalité.

Instrument par excellence de la libre invention, ressort indéfectible de la spontanéité innovatrice, la personnalité individuelle de l'esprit peut être désignée, par opposition au mot hérédité, sous le nom d'*innéité*. Pour donner une idée de la puissance de l'innéité comparée à celle de l'hérédité, on pourrait dresser des listes où l'on rangerait les cas dans lesquels la manifestation des diverses passions ou des divers talens ne procède point des ancêtres, dans lesquels l'individu est né distinct de ses ascendans ou s'en est distingué par la réaction de sa propre volonté. Ces listes seraient infinies parce que, contrairement à l'opinion des partisans de l'hérédité absolue, c'est l'innéité, c'est l'activité personnelle qui est la règle générale dans l'évolution de l'esprit. En somme, — et ceci est essentiel, — l'hérédité a sa racine dans l'innéité, car enfin ces aptitudes, ces qualités que les ascendans transmettent, à partir d'un certain moment et pour une durée plus ou moins longue, à leurs descendans, ces aptitudes et ces qualités ont nécessairement pris naissance à ce moment par l'essor spontané d'une volonté plus ou moins indépendante. On cite d'une part des fous, des hystériques, des épileptiques, de l'autre des peintres, des musiciens, des poètes, qui tiennent évidemment de leurs parens l'activité ou malfaisante ou bienfaisante qui les caractérise. A merveille, mais la question est maintenant de savoir d'où les parens eux-mêmes la tenaient à leur tour, et s'il n'est pas nécessaire de s'arrêter dans l'examen rétrospectif de l'ascendance à un point où l'innéité a été souveraine. Cette souveraineté est d'autant moins contestable qu'elle ne tarde pas à reparaître d'ailleurs dans la descendance. Les effets de l'hérédité ont une fin comme ils ont un commencement : ils triomphent d'abord de l'innéité, dont ils suspendent l'influence, puis ils s'épuisent, et celle-là reprend ses droits. Ainsi l'innéité est la force continue et permanente, tandis que l'hérédité est la force intermittente et transitoire. La nature humaine, considérée dans les siècles, est une succession d'âmes libres, d'autant plus libres qu'elles ont moins besoin, pour vouloir et pour agir, du concours des puissances mécaniques ou organiques. Quand elles requièrent un tel concours, elles abdiquent une partie de leur indépendance innée au profit des influences aveugles de l'hérédité.

Cependant, même en ce qui concerne l'origine des aptitudes esthétiques, l'innéité garde la prépondérance.

En étudiant l'histoire des hommes célèbres, combien ne trouve-t-on pas d'imaginations brillantes, d'aptitudes exceptionnelles aux arts, à la poésie, à bien écrire, qui ne procèdent aucunement de l'hérédité! Il n'y a pas besoin d'en chercher loin de nous des témoignages. Lamartine, Alfred de Musset, Meyerbeer, Ingres, Delacroix, Mérimée, ont manifesté des talens dont ils ne sont redevables en rien à leurs ascendans. L'histoire des savans proprement dits nous montre la part de l'hérédité plus réduite encore. On cite des familles de savans. Combien y en a-t-il? Une douzaine au maximum. En revanche, combien de savans illustres parmi les ascendans desquels on ne rencontre que des gens ordinaires ou remarquables par des talens bien différens de ceux qui caractérisent le savant! Où sont les influences héréditaires qui ont formé un Cuvier, un Biot, un Fresnel, un Gay-Lussac, un Ampère, un Blainville? Il est clair qu'ici l'innéité et l'éducation ont joué le principal rôle. La vie des écrivains n'est pas plus d'accord avec les prétentions des partisans absolus de l'héréditarisme.

Où l'innéité semble plus particulièrement triompher, c'est parmi les philosophes. Les auteurs ne donnent pas de listes de philosophes ayant hérité de leurs ancêtres des aptitudes à la spéculation. Il y a là une série de faits expressément négatifs qu'ils passent sous silence et que l'on ne considère point assez d'habitude. Les métaphysiciens, justement parce qu'en eux l'élément spirituel seul travaille, sont affranchis de toutes les influences du déterminisme héréditaire. Celui-ci est d'autant moins actif qu'il donne lieu à la transmission de caractères moins physiologiques et plus psychologiques. Or quoi de plus psychologique, quoi de plus exempt d'élémens sensoriels et de facteurs mécaniques que l'âme d'un spéculatif? En réalité, les grands métaphysiciens n'ont pas eu d'ancêtres et n'ont pas laissé de postérité. Le génie philosophique a paru toujours absolument individuel, inaliénable et intransmissible. Il n'y a pas un seul penseur célèbre dans l'ascendance ou la descendance duquel on puisse retrouver l'indice précurseur ou le souvenir des aptitudes éminentes qui ont fait sa gloire. Descartes et Newton, Leibniz et Spinoza, Diderot et Hume, Kant et Maine de Biran, Cousin et Jouffroy, n'ont ni aïeux ni postérité.

Telle est l'innéité. Il faudrait, pour en apprécier exactement le rôle, établir d'une façon générale et dans ses rapports avec le tempérament, l'éducation, le milieu cosmique et social, etc., la genèse et le développement des aptitudes par lesquelles tel homme supérieur se distingue nettement de ses ascendans, rassembler, en essayant de les ordonner, les élémens caractéristiques qui consti-

tuent l'essence même de la personnalité et de l'individualité, ces élémens de liberté innovatrice et d'indépendance plénière, si étonnans et si puissans, par où le génie s'affirme. On verrait alors comment la plupart du temps les aptitudes supérieures sont tellement intimes à ceux qui les manifestent, tellement profondes et vivaces, que l'éducation et la discipline, au lieu d'en favoriser, en contrarient le progrès. On discernerait chez l'homme de génie une précocité sûre d'elle-même, une ardeur entreprenante, un sentiment énergique de sa mission, une fierté qui l'élève au-dessus des préjugés de secte, des ambitions de parti, et l'attache exclusivement à l'objet de ses pensées, qui seul lui fait aimer la vie. Quand même les nécessités temporelles l'obligent à subir le commerce des hommes, le monde n'est pour lui qu'un désert populeux où son âme habite solitaire.

Les matériaux de cette étude existent en partie; on les trouverait dans les biographies écrites depuis deux cents ans par les secrétaires des grandes académies, dans les mémoires autobiographiques que beaucoup d'hommes célèbres ont laissés eux-mêmes. Un ingénieux et savant écrivain russe, M. Wechniakof, a publié récemment plusieurs écrits où il recherche à ce point de vue les particularités anthropologiques et sociologiques qui ont influé sur le développement individuel des génies originaux. Malheureusement ces opuscules ne forment pas un tout, et cependant rien ne serait plus curieux et plus utile qu'un *Traité de l'innéité*.

L'ensemble de toutes les causes de diversité, d'hétérogénéité et d'innovation qui travaillent dans l'humanité en opposition avec les principes de simplicité, d'homogénéité et de conservation, peut être désigné par un seul mot, celui d'évolution ou de progrès. Considérée dans les limites de l'observation positive, la nature aveugle reste identique à elle-même. Elle est aujourd'hui, vue dans l'ensemble, ce qu'elle était au temps d'Homère, et ce qu'elle sera certainement dans plusieurs siècles, ce sont toujours les mêmes cieux, les mêmes océans, les mêmes montagnes, les mêmes forêts et les mêmes fleurs. L'homme au contraire se transforme continuellement. Les générations se suivent et ne se ressemblent point. Elles sont, sous le rapport des croyances, des connaissances, des arts, des besoins, dans un état de permanente et rapide métamorphose. Les nations, comme les individus, ont des grandeurs et des décadences. « Ton ciel est toujours aussi bleu, s'écrie Childe-Harold en face du paysage grec, et tes rochers toujours aussi sauvages; tes bocages sont aussi frais, tes plaines aussi verdoyantes! Tes olives mûrissent comme au temps où tu voyais Minerve te sourire; le mont Hymette est toujours riche en miel blond; la joyeuse abeille, toujours libre d'errer sur tes montagnes, y bâtit encore sa citadelle odoriférante. Apollon

n'a pas cessé de dorer de ses rayons tes longs étés; le marbre de Mendeli n'a rien perdu de son antique blancheur; les arts, la gloire, la liberté passent, mais la nature reste belle! »

On pourrait multiplier à l'infini ces oppositions historiques de l'immutabilité du déterminisme universel qui règne dans la nature avec le mouvement incessant de la liberté et de l'invention humaines, avec l'effort perpétuel de l'âme pour se dégager des étreintes de la fatalité. L'histoire n'est pas autre chose que le récit de ce que ce mouvement et ces efforts ont produit dans les siècles. C'est un long drame où le bon génie de la liberté dispute l'empire au mauvais génie de la force brutale, où, sous l'œil et avec l'aide de Dieu, se gagne lentement et péniblement la victoire de l'esprit, qui cherche, découvre, invente, crée, aime, adore.

III.

Dans la première partie de cette étude, nous avons établi l'existence des faits d'hérédité, et montré quel rôle ils jouent dans la répétition indéfinie des caractères physiologiques et psychologiques de l'homme. Dans la seconde, nous avons signalé et examiné les causes qui agissent contrairement aux impulsions plus ou moins tyranniques de la nature et aux nécessités du mécanisme. Il convient maintenant de donner des conclusions pratiques touchant l'emploi qu'on peut faire de ces connaissances pour le perfectionnement de la race.

Les héroïques combattans d'Homère invoquaient le nom de leurs pères, celui de leurs aïeux et le sang généreux qu'ils en avaient reçu. C'était d'un noble instinct, et les hommes qui peuvent se vanter à bon droit de leurs aïeux auront toujours beaucoup de chances pour mériter aussi la reconnaissance de leurs enfans. Les phénomènes d'hérédité autorisent en effet à croire que des parens bien constitués de corps et d'esprit sont dans les meilleures conditions pour s'assurer une postérité qui leur ressemblera.

Comment donc s'y prendre pour réaliser des alliances heureuses, capables de donner lieu à des enfans remarquables sous le rapport du physique et du moral? C'est là une question très délicate, on le conçoit, et à laquelle nous ne pouvons ici que répondre d'une façon très générale, en nous appuyant particulièrement sur un écrit encore inédit de notre célèbre chirurgien M. Sédillot, qui emploie les loisirs de son honorable retraite à des études sur le moyen de perfectionner la race. M. Sédillot pense d'abord qu'on peut obtenir d'excellens renseignemens sur la valeur d'un individu en consultant sa généalogie : l'histoire de ses ascendans pendant quatre ou cinq

générations, tracée au point de vue de l'intelligence, de la moralité, de la force, de la santé, de la longévité, du rang social, contient en puissance une partie de sa propre histoire à lui. L'examen de la tête peut procurer aussi des indications du plus grand prix. Il a été établi bien avant Gall, et il reste établi, en dehors des exagérations de Gall, que la forme de la tête révèle dans une certaine mesure le degré de la valeur mentale de l'homme. Dès l'antiquité la plus reculée, la sagacité populaire avait remarqué la relation qui existe entre une tête volumineuse et des capacités supérieures, et le langage est plein de locutions qui attestent la justesse de cette relation. Périclès excitait déjà l'étonnement des Athéniens à cause du volume extraordinaire de sa tête. Cromwell, Descartes, Leibniz, Voltaire, Byron, Goethe, Talleyrand, Napoléon, Cuvier, etc., avaient des têtes énormes. On sait que le cerveau de Cuvier pesait 1,829 grammes, tandis que le poids moyen du cerveau des Européens est, d'après M. Broca, de 1,350 à 1,400 grammes. M. Sédillot regrette qu'on ne possède pas et voudrait qu'on se préoccupât de prendre la mesure des diverses dimensions du crâne chez les hommes notoirement connus par des aptitudes déterminées, afin de rechercher les rapports si utiles à connaître qui pourraient exister entre ces dimensions et ces aptitudes. Du moins on sait d'une façon générale quels caractères et quelles proportions du crâne correspondent aux divers degrés d'activité cérébrale. La plupart des anthropologistes reconnaissent que l'homme dont la tête ne présente pas 50 centimètres de circonférence horizontale est presque forcément médiocre et que celui chez qui cette circonférence atteint ou dépasse 58 centimètres a beaucoup de chances pour être très supérieur. On cite, il est vrai, quelques exemples d'hommes célèbres dont la tête était petite, mais il s'agit alors d'hommes distingués dans une spécialité fort restreinte. Ces dimensions ne constituent d'ailleurs qu'un des indices extérieurs par où il est possible de déterminer approximativement la valeur intellectuelle de l'individu. Il importe de considérer d'autre part la forme d'ensemble et les proportions relatives des diverses régions du crâne, c'est-à-dire l'harmonie qu'on appelle beauté. Un moyen facile, d'après M. Sédillot, d'apprécier la conformation de la tête est de la regarder de côté ou de profil, et un peu d'arrière en avant. On est immédiatement frappé des rapports de hauteur et de largeur du front et de la tempe avec la face, et l'on voit nettement les proportions relatives des contours antérieur ou frontal et postérieur ou occipital de la tête. Toute personne dont les arcades sourcilières sont saillantes, les tempes découvertes, droites ou presque verticales et élevées, dont le front est large et haut, dont la physionomie n'est ni égarée, ni endormie, peut être considérée en général comme réali-

sant un type vraiment humain, comme l'enveloppe d'une âme capable d'honorer l'espèce.— On raconte qu'un jour un Anglais envoya son groom dans une taverne pour y chercher Shakspeare, qui était son ami. « Comment le reconnaîtrai-je? fit le groom. — Rien de plus simple, répondit le maître. Chaque figure a quelque ressemblance avec celle d'un animal; mais en voyant Shakspeare tu diras: Voilà l'homme! » L'homme conçu dans la plénitude de sa beauté harmonieuse, oui, voilà l'idéal vers la réalisation duquel doivent tendre les efforts de notre actuelle et imparfaite humanité, et il est temps qu'on ne néglige rien pour se rapprocher, par un habile emploi de l'hérédité, c'est-à-dire par de saines procréations, d'une race humaine où les derniers vestiges de l'animalité auront disparu, où l'*homme* sera moins rare!

Qu'est-ce qui fait la supériorité de l'aristocratie anglaise? C'est la constante préoccupation qui l'anime de doter sa descendance des meilleures qualités corporelles, intellectuelles et morales. L'Anglais ne se marie point par caprice ou par passion; il se marie dans les conditions les plus capables d'assurer le bonheur de ses enfans, car il sait que le sien et l'honneur de son nom en dépendent. Le respect dont on entoure les jeunes Anglaises, l'honnête liberté dont elles jouissent, l'importance secondaire qu'on attache à leur fortune et le cas que l'on fait de leur mérite personnel sont autant de causes qui augmentent chez ce peuple le nombre des alliances heureuses, et par suite fortifient la population. C'est là un des grands secrets du perfectionnement par l'hérédité. Il faut que les hommes, au lieu de demander la richesse à leurs fiancées, leur demandent la beauté, le caractère et la vertu. Tant qu'ils ne craindront pas de s'allier à des femmes débilitées ou dépourvues de qualités sérieuses, la race s'altérera et s'abâtardira. Le même déplorable résultat est aussi la conséquence du mariage des femmes distinguées et bien constituées avec des individus plus ou moins dégradés. Par bonheur, le tact et la dignité instinctive des femmes, la sympathie naturelle qui les porte vers les supériorités, les empêchent le plus souvent de s'abaisser à des unions humiliantes ou dangereuses, et les prémunissent presque toujours contre les mésalliances. « Au lieu de s'abandonner aux entraînemens sympathiques, dit M. Sédillot, qui troublent facilement le jugement, qu'on se demande, à la vue d'une personne qui plaît, si l'on désirerait avoir des fils et des filles à sa ressemblance, et l'on sera surpris de la fréquence des réponses négatives. Il serait peu raisonnable sans doute de sacrifier des avantages présens à ceux d'une destinée incertaine, mais la sagesse commande de les concilier et de se rappeler la rapidité du temps et le peu de valeur de l'heure qui s'écoule, en comparaison des espérances et des satisfactions de l'avenir. » M. Sédillot ajoute

qu'en des temps ordinaires l'hygiène, l'évidence morale des avantages de la santé et de l'intelligence, suffiraient à la reconstitution d'un peuple. Malheureusement la France a besoin pour se relever d'un ressort plus énergique et plus efficace; il faut qu'elle se retrempe aux sources mêmes de la régénération et de la vie, c'est-à-dire qu'elle songe aux moyens les plus rapides d'assurer aux générations qui se préparent un avenir de vertu et d'ardeur. A une autre époque, il a pu paraître difficile ou indiscret de faire intervenir dans les questions relatives à la reproduction de l'homme des calculs et des estimations qui ne sont pas sans analogie avec ceux de la zootechnie, où la *sélection* est depuis si longtemps mise en pratique. Aujourd'hui ces scrupules délicats doivent disparaître devant les avertissemens de la nécessité, qui nous dit de sa voix la plus grave et la plus solennelle qu'il n'y a plus une faute à commettre (1).

Il est nécessaire à ce sujet de signaler les moyens de prévenir et d'atténuer autant que possible la fatale hérédité morbide qui est un obstacle si puissant au perfectionnement. Les moyens préventifs ou *prophylactiques* qu'il convient d'opposer à l'évolution des germes de maladie dépendent, on le conçoit, de la nature de ceux-ci. Une mère phthisique ou prédisposée aux tubercules ne doit pas allaiter son enfant; elle doit le confier à une excellente nourrice. Les individus nés de parens poitrinaires supportent mal un régime trop animalisé; les viandes blanches et les alimens maigres leur conviennent davantage. En ce qui concerne la profession, ces individus auront soin d'éviter celles qui les exposeraient à respirer des poussières, à subir des alternatives de chaud et de froid, à se livrer à un exercice habituel de la voix. Le séjour dans les stations maritimes du midi et dans les lieux où la phthisie est rare est la meilleure prophylactique contre cette redoutable maladie. Ce qu'il faut particulièrement aux individus prédisposés à la scrofule, c'est un air pur, une nourriture substantielle et tonique, et l'atmosphère maritime du nord-ouest de l'Europe. Ceux qui sont menacés de la goutte ou de la gravelle doivent s'astreindre à la plus grande sobriété et se donner beaucoup d'exercice. La régularité et l'uniformité de la vie sont la règle des prédisposés au cancer. Les individus qui comptent des épileptiques parmi leurs ascendans réclament les soins les plus attentifs. Il faut assurer chez eux le calme de toutes les fonctions, leur interdire tous les excès, leur éviter toutes les fatigues, les mettre à l'abri de toutes les émotions, en un mot éloi-

(1) Relativement aux caractères extérieurs qui peuvent donner quelque idée des aptitudes, il faut consulter les remarquables travaux de M. Quetelet, résumés dans le récent ouvrage qu'il a publié sous le titre de *Anthropométrie*.

gner d'eux tout ce qui excite. Les prédisposés à la folie doivent être traités d'une façon analogue, c'est-à-dire avec une grande douceur; il faut tâcher d'endormir chez eux les passions. L'existence qui leur convient le mieux est celle où il n'y a ni forte activité intellectuelle à dépenser, ni gloire, ni fortune à espérer. Prévenir ou enrayer au sein même des individus le développement des germes morbides n'est ici que l'accessoire; le principal est d'empêcher le passage de ces germes dans les nouvelles générations. Or, pour atteindre ce résultat, il n'importe pas seulement de multiplier et de faciliter les mariages conformes aux lois de l'hygiène et de la morale, il faut encore s'opposer aux alliances d'où il ne peut sortir que des enfans misérables d'esprit et de corps. Les médecins doivent employer toute leur influence pour défendre l'union de deux époux atteints l'un et l'autre dans les profondeurs de leur constitution par une prédisposition aux diverses névroses, aux tubercules, à la scrofule, etc. Quand l'un des deux époux a des antécédens héréditaires morbides, le médecin doit insister tout au moins sur la nécessité de donner, comme conjoint à l'individu qui n'est pas d'une constitution irréprochable, un époux ou une épouse d'un état de santé parfait, d'une force et d'une sexualité supérieures, et surtout d'un tempérament contraire. De la sorte, on atténue plus ou moins les chances de contamination héréditaire auxquelles il serait préférable de ne pas exposer du tout sa progéniture. C'est là une question trop délicate pour que nous y insistions ici. Nous devons dire quelque chose cependant des unions entre consanguins, qui ont donné lieu à de si vives controverses dans ces dernières années. Certains médecins et anthropologistes, M. Broca et M. Bertillon entre autres, soutiennent que les races les moins mélangées, les plus pures, résistent mieux que les races croisées aux causes de dégénérescence. D'après eux, les méfaits attribués à la consanguinité dépendent de motifs tout à fait étrangers, et principalement des affections héréditaires des ascendans. Trousseau et Boudin affirment de leur côté que les mariages entre individus de la même famille engendrent souvent des produits malsains, des fous, des idiots. Le différend semble être terminé aujourd'hui en faveur des partisans de la première opinion. Tout dernièrement encore, M. Auguste Voisin a constaté, en interrogeant les parens de plus de 1,500 malades de Bicêtre et de la Salpêtrière, que l'état d'aucun de ces malades ne pouvait être attribué à l'influence de la consanguinité. Si celle-ci était une cause aussi décisive de dégénérescence, on en aurait vu les effets parmi cette foule d'aliénés et d'idiots.

En tout cas, et quelque exagération qu'il puisse y avoir chez les théoriciens de l'hérédité, celle-ci a une part incontestable dans la genèse du tempérament et du caractère, et la réalité de ce fait suffit

pour autoriser toutes les pratiques de nature à faciliter la transmission des meilleures aptitudes. A Rome, les femmes les plus remarquables et les plus respectées apportaient parfois à une autre famille, du consentement de leurs époux, la supériorité de leur sang. Quintus Hortensius, ami et admirateur de Caton, n'ayant pu obtenir sa fille Porcia, lui demanda sa femme Marcia, et Caton la lui céda. La grossièreté de pareilles coutumes choque notre délicatesse, mais elle s'explique très bien par le désir qu'avait le chef de la famille romaine d'assurer à ses descendans la plus mâle vigueur et les plus solides vertus. — Dans notre ancienne société, le maintien des maîtrises, des charges, des professions dans les mêmes familles, où elles se continuaient de père en fils, a eu pour origine et pour base l'observation inconsciente de la transmission héréditaire des aptitudes, et M. Sédillot regrette que les bouleversemens de la société moderne aient fait disparaître cette tradition salutaire, qui astreignait moralement, à tous les degrés de l'échelle sociale, le fils à remplacer le père. C'est là encore un souvenir qui ne doit pas être oublié des races qui ont souci de leur propre perfectionnement.

Ce qu'elles ne doivent pas perdre de vue non plus, et ce qui est d'une application plus facile, ce sont les préceptes d'une vigilante et intelligente éducation. Sous ce rapport, les hommes qui ont le plus de souci de l'avenir de la France n'ont aujourd'hui qu'une opinion : il faut fortifier les nouvelles générations en donnant une plus grande place aux exercices corporels et en fatiguant moins les enfans de travaux funestes à la santé. Il ne s'agit pas de toucher aux études classiques ni aux humanités, qui demeureront le principal élément de la culture morale, il est question seulement de rechercher si les enfans ne pourraient pas faire connaissance un peu plus vite et un peu mieux avec les trésors de la latinité et de l'hellénisme, et vivre un peu plus dans le commerce des choses modernes. Il y en a beaucoup qu'on ne leur enseigne pas et qu'on pourrait leur enseigner au grand bénéfice de leur développement intellectuel. Ce n'est pas le lieu d'y insister ici; mais il semble et personne ne doute que, par une éducation très forte et hardiment rénovatrice, il soit possible, sinon de changer la face d'un peuple, comme le disait Leibniz, au moins de détruire la plupart des causes de décadence auxquelles il s'abandonne en l'absence d'une discipline convenable.

La conviction qu'il est possible de réagir contre les impulsions dangereuses de l'hérédité et de triompher des tyrannies fatales, au moins dans le domaine moral, est d'ailleurs une des plus salutaires qu'on puisse répandre et accréditer dans le monde. Vouloir fortement, c'est déjà pouvoir. Quand même il ne serait pas aussi facile

qu'il l'est en réalité de dompter les énergies aveugles par le seul ascendant d'une volonté résolue et clairvoyante, il y aurait encore des raisons pour faire croire aux hommes qu'ils sont maîtres de se modifier, de s'amender, qu'ils ne sont pas les jouets d'un inflexible destin, et qu'il ne leur est pas permis de céder sans résistance et sans remords à leurs mauvais instincts. Croyons à la puissance de l'hérédité en tant qu'elle peut devenir un moyen d'amélioration et de libre perfectionnement. N'y croyons plus au cas où l'on prétendrait qu'elle exerce un despotisme tellement absolu qu'il y aurait de la témérité à refuser de le subir. L'éducation ne doit pas seulement se proposer de perfectionner les hommes, elle doit entreprendre aussi de leur inspirer le désir du perfectionnement en leur démontrant qu'ils sont perfectibles. Associée à la culture judicieuse de l'hérédité bienfaisante, l'éducation triomphe ainsi de l'hérédité malfaisante et renouvelle les générations.

Il ne faudrait pourtant pas accorder à l'éducation une influence exagérée, ni prétendre qu'elle puisse à elle seule provoquer des supériorités très éminentes. Elle n'a qu'une influence limitée, comme l'hérédité elle-même. Le génie échappe à l'une comme à l'autre. Le génie, c'est-à-dire l'expression la plus parfaite et la plus complète de l'esprit considéré comme force librement créatrice, ah! voilà tout ensemble l'éternelle consolation et l'éternel désespoir de notre nature! Il console, puisqu'il est la source de toute lumière et de tout ravissement; il désespère, justement parce qu'il est rare, exceptionnel, capricieux, étrange, dédaigneux de la familiarité de ceux qui voudraient connaître son secret mystérieux, obstinément rebelle aux efforts de ceux qui entreprennent de le soumettre, bref tout à fait en dehors de la logique et de la discipline du commun des hommes. C'est un arbre gigantesque dont les fruits sont l'aliment des siècles, et qui croît dans des conditions telles qu'on n'en saurait pas plus prévoir ou provoquer la genèse que régler l'existence ou calculer la fécondité. Il faut attendre humblement et patiemment qu'il plaise à la Providence de nous en procurer le bénéfice. Heureusement les hommes de génie ne sont pas indispensables à l'humanité. Plus la moyenne générale d'une nation s'élève, moins ils deviennent nécessaires. Or la moyenne générale s'élève irrésistiblement quand la volonté et l'initiative de tous les citoyens n'y ont plus qu'un sincère désir : celui de se perfectionner. La culture héréditaire, par sélection impitoyable des causes de dégénérescence au profit des causes d'amélioration, peut être recommandée avec confiance aux nations jalouses de conquérir ainsi le premier rang dans le monde.

FERNAND PAPILLON.

SHAKSPEARE ET VOLTAIRE

JULES CÉSAR AU THÉATRE.

I.

Un homme de beaucoup d'esprit et de grande information littéraire, diplomate qui fut académicien toute sa vie, et de l'Académie à son heure, le comte Alexis de Saint-Priest, s'était donné pour tâche d'écrire l'histoire de Voltaire. Ce travail ne l'effrayait pas, il l'envisageait au contraire avec un certain orgueil et s'y livrait à travers tout, colligeant ses matériaux, révisant les textes, compilant au besoin et couvrant de notes, de pensées et d'anecdotes à mesure qu'elles lui venaient, les pages blanches intercalées dans les soixante volumes d'un exemplaire à part qu'il avait fait dresser pour cet objet et qui certes aurait sa valeur et comme document et comme rareté bibliographique. « Histoire de Voltaire! s'écriait-il quand nous le surprenions dans le secret de ses études. — Vous écrirez la biographie de Pascal, la biographie de Molière, de Racine, même de Bossuet; mais Voltaire est en France le seul écrivain dont on puisse imprimer l'histoire! » Personne assurément mieux que l'auteur de *la Chute des jésuites* et du *Partage de la Pologne* n'eut qualité pour mener à bien un tel ouvrage. Sa connaissance si complète du XVIIIe siècle qu'il habitait en quelque sorte au milieu du nôtre, la somme énorme d'observations spéciales, de curiosités qu'avaient amassée dans sa mémoire ses lectures, ses conversations, ses voyages, tout l'y portait. Ajoutez son tour d'imagination et de style, ce goût particulier pour son héros, dont il se sentait un peu le fils, en un mot cette affinité qui vous pousse instinctivement vers un aïeul intellectuel, et vous force à lui rendre en hommages publics ce quelque chose qu'il nous a transmis de son esprit.

Une si grande entreprise, est-il besoin de le dire, ne saurait nous convenir. Il y faut une envergure qui n'est point la nôtre; devant ces fiers travaux d'ensemble, attrait et souvent aussi péril des forts, notre faiblesse reculerait. Heureusement que dans l'œuvre des grands écrivains il y a, comme dans le royaume de Dieu, plus d'une province. Voltaire est un monde, soit, mais qu'on peut aborder par bien des côtés sans être obligé d'en faire le tour. Lord Brougham, s'installant à Cirey et s'y tenant, nous l'a montré jadis traduisant et commentant Locke et Newton; pourquoi ne tenterions-nous pas aujourd'hui de nous donner le spectacle de son commerce avec Shakspeare? La comédie en a séduit plus d'un : en Angleterre lord John Russell, en Allemagne M. Alex. Schmidt, M. Elze, sans parler de ces hommes illustres qui, dès le commencement du siècle, répandaient sur toutes ces questions de littérature et de philosophie internationales des clartés générales dont il faut encore de nos jours s'aider pour aller au particulier. N'écrivons pas l'histoire de Voltaire, esquissons modestement l'histoire de ses *variations*. « Fragilité, ton nom est femme! » Combien souvent il est homme aussi et grand homme, ce nom de l'inconséquence et de la contradiction! Voltaire a donné là-dessus les plus détestables exemples à notre âge. C'est de lui que nous vient directement cette critique du bon plaisir, du pur caprice et de l'intérêt personnel qui tient quittes l'esprit et le talent de toute espèce de principes et de sens moral. Système dangereux, dissolvant, contre lequel avaient superbement réagi les maîtres idéalistes du temps de la restauration, et que l'introduction du feuilletonisme dans ces questions d'histoire et de haute critique, le *lundinisme* a remis en vigueur! Rien de plus amusant, de plus captieux sans doute que ces dissertations à double face périodiquement ramenées à distance, et dont le thème finirait par s'épuiser, si l'on ne s'ingéniait à l'égayer par mille variations chromatiques exécutées à souhait pour le simple régal de l'amateur désœuvré. Après vous avoir montré l'endroit de l'étoffe, on vous en montre le revers, si bien que vous ne savez plus à la longue distinguer le revers de l'endroit, et que vous arrivez à douter qu'il y ait jamais eu d'étoffe autre part que dans l'imagination du critique. Ce que pensaient, il y a trente ans, des hommes comme MM. Guizot, Cousin et Villemain sur tel ou tel poète ancien ou moderne, français ou étranger, on peut se dire que leurs derniers ouvrages ne le démentiront pas radicalement. Leur type du beau, du bien, du vrai, n'a point changé. Ils admirent ce qu'ils admiraient, renient ce qu'ils ont renié, sont ce qu'ils furent. Ils ignorent ces façons de se déjuger qui passent pour des tours d'esprit aux yeux d'un certain dilettantisme dont la principale affaire est d'être

amusé, et de s'instruire en faisant une lecture agréable. Leurs livres, pleins de leur sujet, solidement construits, bien distribués en chapitres qui se coordonnent selon les lois d'une architecture préétablie, ne ressemblent point à ces galeries de portraits où, d'un cabinet à l'autre, les mêmes figures vous apparaissent sous les aspects les plus contradictoires, et portant les modes des divers régimes que l'auteur a parcourus en se passionnant de gauche et de droite à chaque pas. Voltaire, nous ne saurions assez le déplorer, fut un grand maître dans cet art des brusques reviremens offensifs et des conversions à ressort. Il nous enseigne comment, à force d'esprit et de talent, on finit toujours, quoi qu'on die, par avoir les rieurs de son côté, et qu'à ce jeu-là il n'y a principes ni morale qui comptent. « J'ai traité Corneille tantôt comme un dieu, tantôt comme un cocher de fiacre! » dit-il à d'Argental d'un air de triomphe. Comment n'a-t-il pas traité Shakspeare! Il est temps d'y regarder de plus près. Assurément ce ne sont pas les documens qui manquent. Chaque année en voit naître de nouveaux à la lumière. Le livre que le docteur Strauss vient de publier en Allemagne (1) nous servirait de prétexte, s'il en était besoin pour retourner à certains sujets toujours vivans et remuans. Du biographe, on remonte à son auteur, au poète, car c'est au poète seul que nous voulons avoir affaire en parcourant son théâtre, et forcément l'imitation vous ramène au type.

L'homme a toujours plus ou moins ce qu'il mérite; seulement cette espèce de justice distributive s'exerce à la diable. Ainsi Voltaire, pour avoir écrit *la Pucelle,* méritait la prison à perpétuité; il y échappe. Un chevalier de Rohan l'insulte, il envoie ses témoins à ce gentilhomme, et pour ce grand crime tout de suite on vous le coffre à la Bastille. Il était écrit que les coups de bâton du chevalier de Rohan tôt ou tard retomberaient sur le dos de Shakspeare. En effet, sans cette fameuse volée de bois vert reçue devant la porte de l'hôtel Sully, Voltaire n'eût pas envoyé des témoins au chevalier, et partant n'eût pas été mis à la Bastille, qu'il ne quitta que pour sortir de France. Or, comme ce bannissement fut la cause de son voyage en Angleterre, on en peut conclure que de sa querelle avec le chevalier de Rohan procéda sa querelle avec Shakspeare, qu'autrement peut-être il n'eût jamais connu. Quand je dis querelle, j'anticipe, car cette haine-là, ainsi que la plupart des grandes haines de ce monde, commença par l'amour et l'enthousiasme. A Londres, son premier besoin fut de respirer. « Ici, je me sens libre, écrit-il; ici, je puis parler comme je pense. » Il fréquente le par-

(1) *Voltaire,* von David Friedrich Strauss; Leipzig 1872.

lement, visite les publicistes, étudie la langue, dont l'énergie, la rudesse même, saisissent en lui l'auteur dramatique. « Comme je ferais autrement parler mes héros sur la scène anglaise! » Voltaire semblait créé pour être le médiateur par excellence entre les deux pays. Ses rares facultés de perception, son incroyable mobilité d'esprit, son naturel exempt encore de préjugés, tout le portait à prendre ce rôle. La philosophie anglaise, par sa simplicité, sa sobriété de formes, l'attirait; Bacon, Locke, étaient ses dieux. Au théâtre, il vit Shakspeare, et de cette commotion ne se remit plus; non le Shakspeare du *Songe d'une nuit d'été*, de *la Tempête*, — à ce romantisme aérien, à ces merveilleuses créations d'Ariel, de Jessica, de Viola, qu'aurait-il compris? — mais le Shakspeare des grandes tragédies métaphysiques, le poète d'*Hamlet*, d'*Othello*, de *Macbeth*, de *Jules César*. Que de beautés éblouirent ses yeux à cette époque! De fumier, il n'était point question encore. Voltaire à trente ans n'avait qu'une idée : utiliser à son profit toutes ces richesses sur la scène française, se grandir lui-même et devant ses contemporains et devant la postérité aux frais du trésor qu'il découvrait là. Ces années de séjour à l'étranger que lui vaut son bannissement, il les emploie à rassembler des élémens de propagande en faveur de l'esprit anglais. Presque aussitôt, Montesquieu, Maupertuis et d'autres s'engagent dans la même voie. De cette année 1730 date en effet une ère nouvelle. Le XVIIIe siècle commence; liberté de se mouvoir, critique, naturalisme, curiosité, besoin de savoir ce qui se passe et ce qui se pense au dehors. Les *Lettres anglaises* de Voltaire donnent le ton. A Descartes succède Locke; Fielding, Smollett et Richardson entrent en scène, et le réalisme avec eux s'introduit dans le roman. Voici Marivaux, La Chaussée, l'abbé Prévost, nous sommes en pays moderne. La tragédie pourtant se défendra, comptez-y bien; la tragédie ne veut point mourir, et faut-il qu'elle ait la vie dure pour se maintenir avec ses idées, sa langue à part, au milieu d'une société qu'enfièvre et soulève un transport de régénération! Au XVIIe siècle, théâtre et roman marchent d'accord; entre les personnages de Scudéry et les héros, les héroïnes de Racine, il n'y a guère que le style; mais se figure-t-on ce produit artificiel d'une civilisation absolument démodée, sinon disparue, la vieille tragédie continuant à se guinder sur son cothurne au travers d'une littérature sortie vivante et palpitante des entrailles mêmes de la nation; entre les tableaux de Greuze, de Chardin, et les aventures des enfans de Laïus, quels rapports découvrir? Quoi de commun entre Oreste et Des Grieux, l'adorable Junie et cette immortelle Manon, le fils de Thésée et le neveu de Rameau?

C'est par le *rococo* seulement que la mythologie, si en honneur

jadis, pouvait rentrer désormais dans le siècle. Les tragédies de Voltaire, de même que les peintures de Boucher, de Vanloo, en portent l'empreinte, et cependant Voltaire à Londres avait connu Shakspeare : de retour en France, il n'eût peut-être tenu qu'à lui de jeter à bas le vieux théâtre et de créer; point, il reprend l'ancien canon et n'en veut démordre. Lui, l'auteur de *Candide*, le cynique rimeur de *la Pucelle*, il s'amende, se châtie, et ne trouve jamais que les mots soient assez *nobles!* Honneur et chevalerie, amour et vertu, ses pièces n'auront point d'autres thèmes, et quant aux hémistiches, ils s'arrangeront de manière à ne pas faire sourciller l'ombre de Mme de Maintenon. C'est que Voltaire eut, comme Buffon, toujours un pied dans le XVIIe siècle; mais cette religion académique, ce culte racinien poussé jusqu'à l'idolâtrie, ne furent pas les seuls motifs de son entêtement à préconiser et soutenir un genre dont nous verrons que, mieux que personne, il reconnaissait l'irréparable caducité; l'avenir nous apprendra tout ce qu'il y avait de parti-pris dans son système, et d'égoïsme dans son parti-pris.

Bien qu'il eût à cette époque déjà passé la trentaine, ces trois années de séjour parmi les Anglais modifièrent beaucoup ses vues. De tout autre, on dirait que ce fut le passage de la jeunesse à la maturité; mais Voltaire connut-il jamais cette modération, ce calme, cette dignité, qui sont les priviléges de l'âge mûr, et sa vieillesse n'est-elle pas remplie de folles incartades à dérider les gens les plus sérieux? Quoi qu'il en soit, le spectacle de ce monde nouveau agit assez vigoureusement sur lui pour qu'il se mît en peine de le bien saisir avec l'intention d'en profiter plus tard. Rien de ce qu'il voyait ne ressemblait à ce qui se passait en France, tout était autrement, tout était mieux. Encore rougissant de l'affront qu'il venait de subir dans son pays, la considération dont la libre Angleterre environnait ses penseurs, ses lettrés, le pénétrait d'une admiration où se mêlait quelque amertume. Addison, mort depuis peu, de simple publiciste était devenu secrétaire d'état; Swift, qu'il appelle « le Rabelais de l'Angleterre (1), » avait fait également figure dans la politique, et Pope, le plus correct des poètes et le mieux renté des traducteurs d'Homère, vivait en sa villa de Twickenham, sur un pied d'intimité complète avec tout ce que le voisinage offrait de grande aristocratie. Un philosophe de la génération précédente,

(1) « Swift écrivait dans sa langue avec beaucoup plus de pureté et de finesse que l'auteur de *Gargantua* dans la sienne, et nous avons des vers de lui, d'une élégance et d'une *naïveté* dignes d'Horace! » Passe pour l'élégance; mais la naïveté d'Horace! où donc Voltaire n'en trouverait-il pas, en ayant découvert jusque chez Beaumarchais : « sa naïveté me plaît et m'enchante! »

l'adversaire des idées innées, l'initiateur de la théorie expérimentale, Locke, investi d'emplois illustres, avait doté d'une constitution une province d'Amérique, et maintenant Isaac Newton ayant cessé de vivre, Voltaire assistait aux magnifiques funérailles que la reconnaissance de tout un peuple préparait dans Westminster à l'inventeur de la loi de gravitation. « Sur le terrain de la théologie et des questions religieuses, écrit M. Strauss (1), son étonnement ne tarissait pas de voir tant de sectes diverses vivre en paix les unes à côté des autres, et c'était à ses yeux la condamnation du régime français, le plus absurde des régimes, lequel ne voulait entendre parler que d'une religion d'état. »

Les imitations que fit plus tard Voltaire de Pope et de Swift dans ses poèmes philosophiques et ses romans satiriques témoignent d'une forte application à la littérature anglaise; il étudia aussi sur place le drame contemporain, et sa fréquentation du théâtre l'amena bientôt à se rencontrer avec Shakspeare, qu'il ignorait absolument comme tout Français l'ignorait à cette heure. Voltaire avait l'intelligence trop ouverte pour ne pas saisir à l'instant la puissance et la grandeur du maître britannique; mais le système français le tenait si ferme à l'attache, qu'au premier pas risqué dans cette admiration il se sentit involontairement reculer. Un jour, Voltaire ne sera pas de très-bonne foi; au point où nous en sommes, il se borne à ne pas comprendre ce qu'il admire (2). Ce sont les épisodes, les détails qui le touchent, et tout cela produit sur lui quelque chose d'analogue à l'impression qu'une scène du théâtre japonais causerait à un touriste qui, publiant ensuite ses notes de voyage, nous recommanderait, en leur faisant les honneurs de la traduction, divers passages extraits des œuvres d'un certain jongleur assez habile pour les temps où il a vécu. « Il est vrai que le théâtre anglais est bien défectueux : vous n'avez pas une bonne tragédie; mais en récompense, dans ces pièces si monstrueuses, vous avez des scènes admirables. » Et il se propose de transporter ces beautés sur notre théâtre, de donner aux auteurs tragiques « ce qui leur a manqué jusqu'à présent, cette pureté, cette conduite régulière, ces bienséances de l'action et du style, cette élégance et toutes ces finesses de l'art, qui ont établi la réputation du théâtre français depuis le grand Corneille. » Entre

(1) *Voltaire,* von Dav. Friedr. Strauss, p. 48.

(2) Rien de plus simple. Voltaire croit à une transmission ininterrompue depuis l'antiquité. Il se figure que, pour bien faire, la tragédie anglaise doit ressembler à notre tragédie. L'idée ne lui vient pas que le théâtre d'un peuple sort de sa vie nationale, qu'il en est l'expression directe. Non, il n'admet, d'après Boileau, qu'un certain type immuable, qu'il appelle les règles d'Aristote et prend pour de l'antique.

l'arbre et l'écorce, que personne maintenant ne vienne mettre le doigt. Qu'on laisse le philosophe, bien armé de sa lanterne sourde, aller seul aux découvertes et fourrager à sa guise dans ce fumier d'Ennius pour en rapporter tel objet qui lui semblera précieux et dont il dotera son pays, après avoir eu soin d'y poinçonner sa marque de fabrique; mais pour Dieu, que nul indiscret ne s'en mêle! Qu'on tienne à distance les enthousiasmes gênans, les Diderot, les Rousseau, les La Chaussée, les Destouches et les Prévost; qu'on empêche d'approcher, sous peine de mort, les vulgarisateurs de toute espèce.

Je laisse de côté tant d'idées nouvelles et de matériaux que la littérature anglaise lui fournit et dont plus tard il usa, comme c'était son droit, empruntant à Ben-Johnson le sujet de *Catilina*, à Milton celui de *Samson*, à Wicherley *la Prude*, à Thomson *la Mort de Socrate*, à Pope *le Discours sur l'homme*, à Chaucer à travers Dryden toute sorte de jolis thèmes à versifier, — je réserve mon intérêt pour cette série d'œuvres dramatiques issues de Shakspeare, et qui, venues ensuite à leur moment, allaient témoigner de la toute-puissante influence exercée par le plus grand des poètes sur cet esprit envieux, mais subjugué. Ce premier mouvement d'épouvante que lui avait causé Shakspeare ne fut point définitif; il s'en remit et de telle façon qu'une fois rentré en France l'idée lui reprit de le faire « partager à des Français, » autrement dit de l'exploiter à son profit.

La représentation de *Jules César* l'avait très violemment secoué; son *Brutus* (1730) n'est que le contre-coup de ce saisissement. Pour un écrivain aussi médiocrement préoccupé que l'était Voltaire et du caractère historique et de ce que nous avons appelé depuis « la couleur locale, » la différence des temps importait peu. Brutus l'Ancien, Brutus le Jeune, on ne sortait pas de la famille; d'ailleurs Brutus l'Ancien offrait cet avantage d'avoir été déjà traité par Leè et de fournir un thème préparé à point et dont on s'aiderait pour préluder à cette rénovation de la scène française d'après Shakspeare. Un trait charmant et qui vous peint son homme, c'est la façon dont en use Voltaire avec cet infortuné Lee, au demeurant le véritable auteur de sa pièce. Ne le point nommer serait d'un ingrat; sa grandeur d'âme s'y refuse et ne se tient quitte qu'après lui avoir consacré quelques mots imprimés dans sa préface en manière de note : « il y a un *Brutus* d'un auteur nommé Lee, mais c'est un ouvrage ignoré qu'on ne représente jamais à Londres. » Cette préface intitulée *Discours sur la tragédie* s'adresse à lord Bolingbroke, et il n'y est question que de Shakspeare. C'est la règle. On parlera de Lee une autre fois, lorsqu'à propos de quelque imitation dégui-

sée d'*Hamlet*, d'*Othello* ou de *Jules César* il s'agira de dépister habilement l'opinion. « Avec quel plaisir n'ai-je point vu à Londres votre tragédie de *Jules César*, qui depuis cent cinquante années fait les délices de votre nation! Je ne prétends pas assurément approuver les irrégularités barbares dont elle est remplie, il est seulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un ouvrage composé en un siècle d'ignorance par un homme qui ne savait pas le latin et qui n'eut de maître que son génie; mais au milieu de tant de fautes grossières avec quel ravissement je voyais Brutus, tenant encore un poignard teint du sang de César, assembler le peuple romain et lui parler ainsi du haut de la tribune aux harangues! » Et tout de suite il se met à traduire le discours de Brutus avec cette parfaite habitude qu'il a des bienséances, même en prose. Il amende, corrige, retouche, et l'on sent qu'il énerve son modèle à force de vouloir l'adoucir par le charme du bien dire. « Nous autres Français, aussi scrupuleux que vous avez été téméraires, nous nous arrêtons trop vite de peur de nous emporter, et quelquefois nous n'arrivons pas au tragique dans la crainte d'en passer les bornes. » Ici, on s'étonne que, se trouvant en si belle humeur de traduction, Voltaire s'en tienne à la harangue de Brutus, et, négligeant de donner le discours d'Antoine, bien autrement magnifique, se contente d'esquisser quelques mots sur l'effet que ce rare morceau produit au théâtre. C'est que Voltaire, esprit habile et circonspect, prévoit déjà l'usage qu'il en fera plus tard et juge inutile de vulgariser par la prose des beautés que, la rime aidant, il pourra, lorsqu'il en sera temps, revendiquer comme son bien. « Peut-être les Français ne souffriraient-ils pas qu'on fît paraître sur leurs théâtres un chœur composé d'artisans et de plébéiens, que le corps sanglant de César y fût exposé aux yeux du peuple. C'est à la coutume, qui est la reine de ce monde, à changer le goût des nations et à tourner en plaisir les objets de notre aversion. » Impossible d'être plus habile à signaler de loin quelle part d'inventeur on prétend un jour s'arroger dans l'œuvre du prochain et de mieux prendre un pied chez lui en attendant d'en prendre quatre. Le doux parler, l'élégance du style, « des pensées fortes et vraies exprimées en vers harmonieux, » en cela consiste simplement, uniquement, le grand art de la scène : « il est plus difficile de bien écrire que de mettre sur le théâtre des revenans, des assassinats, des roues, des potences et des sorciers. Ce sont les beautés de détail qui soutiennent les ouvrages en vers, et si le *Caton* de M. Addison est le chef-d'œuvre de l'art dramatique en Angleterre, il ne le doit qu'à ce genre de beautés. »

L'influence du théâtre anglais, déjà très marquée dans *Brutus*,

s'affirme résolûment dans *la Mort de César*. Les autres pièces romaines de Voltaire se rattachent à la tradition pure et simple de Corneille et de Racine. *Le Triumvirat*, *Rome sauvée*, sont de pâles imitations de *Cinna* et de *Britannicus*, moins encore peut-être. Ces Romains paradent et déclament, on dirait qu'ils posent d'avance pour l'*Enlèvement des Sabines* et le *Romulus* de David. Le *Brutus* fait meilleure figure. Vous trouvez là une action, des personnages; Brutus est un Romain du vieux Corneille, Tullia une princesse de Racine. Comme la vague qu'un rapide coup de vent soulève au sein d'une mer implacablement tranquille, ainsi dans ce cœur héroïque de justicier le sentiment paternel se dresse un instant pour disparaître aussitôt devant l'idée de patrie. Titus amoureux, éperdu entre sa passion et ses devoirs envers la république et la liberté de son pays, soutient vaillamment l'intérêt né d'un conflit tragique, et Tullia, superbe et tendre, — fier visage dont une larme adoucit l'orgueil, — semble se recommander à la fois et de Corneille et de Racine.

Arrivons à *la Mort de César*. Ici le remaniement saute aux yeux. C'est la réduction incolore d'un tableau de maître, et vous vous sentez vis-à-vis du *Jules César* de Shakspeare, comme en écoutant *Sémiramis* vous vous rappelez *Hamlet*, comme en voyant *Zaïre* vous revoyez *Othello*, et *Roméo et Juliette* en voyant *Tancrède*. Relever les rapports de famille existans entre *Zaïre* et *le Maure de Venise*, entre *Sémiramis* et *Hamlet*, l'étude n'aurait rien de neuf : voici tantôt un siècle que l'Allemand Lessing s'en est chargé; mais ce qu'il n'a pas dit, c'est le travail de formation qui a présidé à *la Mort de César*. Remontons à ces origines, ce qui va nous fournir l'occasion d'interroger le modèle en même temps que la copie, et de prendre chemin faisant une de ces leçons d'histoire que le génie de Shakspeare ne vous marchande jamais.

II.

Jules César est le premier des trois drames antiques de Shakspeare ; il date de 1602. *Antoine et Cléopâtre*, *Coriolan*, ne viennent ensuite qu'à plusieurs années de distance. L'évolution fut tout à l'inverse de ce que nous voyons se produire chez Voltaire, qui, né parmi les Grecs et les Romains de la tragédie classique, ne soupçonna que sur le tard et vaguement quel parti se pourrait tirer d'un genre procédant de l'histoire nationale et par là s'adressant à la conscience même du pays. « Cette nouveauté pourrait être la source d'une espèce de tragédie qui jusqu'à présent nous a manqué et dont le besoin se fait sentir. » Shakspeare, avant d'aborder les Romains,

avait épuisé les chroniques d'Angleterre, évoqué, dramatisé avec leurs conséquences nationales toutes les grandes catastrophes, recomposant le passé, incarnant les faits dans des figures tellement vivantes que ses tragédies resteront de l'histoire non-seulement pour le peuple, mais pour quiconque étudie le jeu des passions et leur influence sur les événemens. *Jules César,* comme les deux autres drames de cette série, fut emprunté au Plutarque de North. C'est à peine si l'on découvre trace d'invention dans la fable de ces drames, plus étroitement encore rattachés à l'histoire qu'aucune des pièces nationales. Shakspeare se contente d'organiser les matériaux, d'élever par son dialogue la simple narration au mouvement, à la couleur de la vie dramatique. Traits de mœurs, anecdotes, jusqu'aux moindres particularités, jusqu'aux *mots,* tout est là fondu, amalgamé de telle sorte qu'il arrive aux plus connaisseurs de prendre pour du Shakspeare ce qui est de Plutarque même. Les présages annonçant la fin du dictateur, les prédictions du devin et d'Artémidore, la superstition de César au sujet des femmes stériles qu'on effleure sur son chemin à la course des Lupercales, la défection de Cicéron, les rapports d'existence entre Brutus et sa femme, l'épreuve que s'inflige Portia, ses discours, ses angoisses, sa mort, pas un détail ne manque; ces mouvemens, ces phénomènes qui précèdent la catastrophe, vous tiennent haletant. Les artifices de Decius Brutus pour engager César à sortir, les divers incidens de la scène du meurtre, et plus tard la discorde au camp des républicains, l'entretien des deux généraux sur le suicide, l'apparition à Brutus de son mauvais génie, les fautes commises pendant la bataille, incertaine d'abord, reprise ensuite et perdue, la fin tragique et volontaire des deux amis, ce Cassius qui se tue avec le glaive dont il a frappé César, l'histoire vous déborde, et le poète n'en sera que plus merveilleux d'avoir su manipuler ces élémens de façon à produire une des pièces les plus virtuellement dramatiques qui se puissent jouer au théâtre. Dirai-je qu'au premier coup d'œil cet art paraît n'en pas être un, tant les coupures et les adaptations sont pratiquées comme sans y toucher, tant les morceaux se rejoignent, adhèrent les uns aux autres, formant ce que j'appellerais l'histoire libre dans le drame libre (1).

(1) Comment un pareil chef-d'œuvre ne figure-t-il pas au Théâtre-Français alors qu'il en existe une traduction excellente de l'auteur des *Iambes?* Quand verrons-nous une administration supérieure résolûment intelligente couper court une bonne fois aux éternelles objections de la spéculation et du mauvais vouloir, éludant toujours et se dérobant par des *non possumus* systématiques? Voilà six ans que l'Opéra nous promet *Armide.* Le Théâtre-Français prétend posséder un tragédien : après avoir tant bien que mal réussi dans Oreste et Néron, ce tragédien voudrait un peu s'essayer dans *Othello;* mais on ne connaît et ne goûte là que l'*Othello* de Ducis, et quant à repren-

César agrandit la puissance de Rome, et en même temps, à un égal degré, menace la liberté de l'état. Cet homme de génie, ce héros, il s'agit de le tuer, question au demeurant fort controversable et qui prête aux scrupules de conscience bien autrement que celle dont Hamlet meurt accablé. Si terrible qu'il soit, l'acte exigé du jeune prince de Danemark répond à une idée de justice; il ne l'invente pas, il en subit la loi fatale. Brutus au contraire agit volontairement, n'obéit qu'à son libre arbitre. Nulle voix de la tombe ne s'élève pour lui dicter sa conduite; en tuant César, il se venge non pas du mal qu'on lui a fait dans le passé, mais d'un mal qu'on lui pourrait faire dans l'avenir. Son meurtre est un acte simplement préventif, il le sent, veut la fin et renie les moyens, risque le premier pas, puis recule devant le second et le troisième. « Pour dire la vérité sur César, je ne me suis jamais aperçu que ses passions aient pris le pas sur sa raison; mais c'est une chose bien connue que l'humilité est l'échelle de l'ambition à ses débuts, l'échelle que l'ambitieux grimpe la face de son côté, et lorsqu'il a une fois atteint le faîte suprême, il tourne alors le dos à l'échelle, et regarde en haut les nuages, méprisant les vils degrés par lesquels il est monté. C'est ce que peut faire César; pour qu'il ne le puisse, il faut donc le prévenir. » La justice humaine eut-elle jamais ce droit de procédure psychologique? Est-il permis à l'individu le plus honnête, le plus pur, de saisir et d'incriminer nos pensées, de frapper l'acte avant l'accomplissement? Bacon a dit son mot là-dessus comme Shakspeare. Dans un banquet auquel assistent Brutus et Cassius, cet argument est discuté. A la demande s'il est légitime de tuer les tyrans, plusieurs ont répondu : oui, par cette conviction que la servitude est le pire des maux; d'autres cependant se plaisent à rechercher si, pour le bien de la patrie ou quelque grand intérêt à venir, il peut être permis de s'écarter de la justice. « A quoi le Thessalien Jason avait coutume de répondre qu'il faut savoir au besoin commettre l'injuste quand le juste en doit résulter, — ce qui de toutes les propositions est la plus erronée. De ce qui est juste dans notre temps, nous en sommes juges; mais qui peut se porter garant pour l'avenir? C'est affaire aux hommes de se conduire selon la notion du bien et du juste qui règne dans le présent et de laisser l'avenir à la providence divine. » Que Brutus n'attendait-il? Qui sait ce que la destinée aurait fait de César avant peu? Avec ce corps flétri, usé, ce tyran démasqué, la maladie, une révolution inattendue, pouvaient en finir d'un jour à l'autre.

dre celui d'Alfred de Vigny, ou, — ce qui vaudrait mieux, — à monter une traduction absolument moderne, l'état, qui paie pour qu'on fasse à *Marion de Lorme* une mise en scène de grand Opéra, n'entre point dans ces questions d'art.

Le crime, — par combien d'exemples l'histoire nous le montre, sans compter les événemens auxquels nous venons d'assister! — le crime tombe de son propre poids, et le gouffre où lui-même se rue aveuglément rend inutiles et les conjurations et le coup de poignard d'un ami.

Schiller, ayant à s'expliquer sur le caractère du marquis de Posa, se sert pour justifier son héros d'une discussion semblable. Chez le marquis de Posa comme chez Brutus, le conflit est le même; du simple devoir ou du devoir idéal, de celui que nous enseigne la pratique de la vie ordinaire, ou de celui qui prend sa source dans les abîmes de l'être moral, lequel des deux triomphera? Posa viole la foi jurée à son ami, Brutus commet envers son bienfaiteur un acte horrible d'ingratitude, et l'un comme l'autre foulent aux pieds leur intérêt personnel et n'ont en vue que l'idéal moral. « Je mets en fait, dit Schiller, que le plus honnête, le plus pur, le plus noble des hommes, s'il se monte la tête pour un certain type imaginaire de vertu et de félicité, en arrivera bientôt par enthousiasme pour son idéal à commettre envers ses semblables des actes non moins arbitraires que ceux du plus égoïste des despotes, attendu que le sujet de leur double aspiration réside en eux et non point en dehors d'eux, et que l'homme qui modèle toutes ses actions sur un type absolu, qu'il nourrit au fond de sa conscience, n'est pas moins dangereux pour la liberté d'autrui que l'individu qui fait de son propre moi son dernier terme. »

Les conjurés ont recherché dans Brutus un couvert d'honorabilité pour leurs projets, et Brutus en donnant ce qu'on lui demande perd l'entreprise, puisqu'en même temps que sa vertu il apporte son incapacité politique. Tout s'écroule, les uns comme les autres roulent dans l'abîme; mais n'en estimons pas davantage ceux-là qui se sont abstenus. D'ailleurs de cette liberté le peuple romain était-il digne à cette heure et au point de dégradation où l'histoire nous le représente? Plutarque ni Shakspeare ne le pensent.

Un peuple arrivé à cet abaissement ne méritait plus que la servitude. Quels hommes que les Romains de cette période! Ils ont acclamé Pompée, et, quand César le jette à bas et triomphe sur ses dépouilles, ils acclament César. Brutus égorge César, ils ne se contentent pas d'applaudir Brutus, ils lui votent des statues, ils le veulent couronner : « Bravo, Brutus, ta main a frappé le tyran, tu viens de nous rendre la liberté; fais-toi empereur! » tant l'idée de victoire est déjà pour eux inséparable de l'idée de dictature. Brutus évidemment rêvait l'impossible, et Marc-Antoine est bien plus dans le vrai lorsque, parlant à cette vile multitude, il s'écrie : « Quelle catastrophe, citoyens! Avec lui, vous, moi, nous tombons

tous! » Si dans ce ramas humain la moindre étincelle eût survécu, la conception de Brutus se réalisait : tuer l'esprit de César sans tuer son corps; mais rien n'a survécu, et la mort du tyran reste inefficace. On a tué le corps, et c'est l'esprit qui revient : le fantôme, plus puissant que César lui-même. Comme dans ses drames empruntés à la chronique d'Angleterre, Shakspeare voit les choses d'ensemble, les guerres civiles de Rome lui fournissent ses élémens, qu'il manipule avec la puissance d'un Michel-Ange, ayant soin, pendant qu'il traite un épisode, que son tableau prenne vue de tous côtés sur la grande histoire. Nulle part n'éclate davantage cette idée de justice rétributive et de conséquence qui toujours le préoccupe.

César a fait tomber Pompée, et le voilà qui tombe à son tour victime des événemens auxquels il doit son élévation. C'est sous le portique de Pompée que les conjurés se rassemblent, c'est au pied de sa statue que César est immolé; de la guerre civile, sa mort résulte, de sa mort renaît la guerre civile, et nous voyons la prophétie d'Antoine s'accomplir. « L'esprit de César, chassant à la vengeance, sortira la javeline au poing pour déchaîner le chœur de la guerre. » Ensuite, dans *Antoine et Cléopâtre*, cette malédiction retombera sur Antoine en personne, juste châtiment de son ingratitude envers les républicains qui l'avaient épargné : Actium vengera Philippes! Chasse à la vengeance en effet, terrible et suprême revendication des choses! Le monde à cette heure nocturne est comme une forêt que la meute infernale emplirait de ses aboiemens. Les mânes de Pompée hurlent après César, le spectre de César poursuit Brutus, qui tout sanglant, la torche des Euménides dans une main, de l'autre ressaisit Antoine.

III.

Lorsque, dans un entr'acte du *Cid* ou de *Britannicus*, je contemple au foyer de la Comédie-Française l'effigie curule du bonhomme, des idées de Pygmalion me montent au cerveau. N'est-il point là dans l'attitude familière de la discussion, le front large, ouvert, la narine dilatée, la bouche narquoise, l'œil pétillant, et de son intelligence éclairant ce visage étique, frippé, où l'artiste a surpris, fixé le beau caractéristique de la statuaire moderne, la pensée? Plus résolûment encore que dans le *Penseroso* de Michel-Ange s'affirme ici le réalisme. Ce Voltaire est parlant, je l'entends, il cause et soutient son dire : nerveux, colérique, imprévu, devançant l'objection, plein d'épigrammes, d'anecdotes, de supercherie, ne débridant jamais. D'autres attendent l'inspiration, la demandent

aux forêts, à la mer, aux montagnes, ou plutôt obéissent au sentiment de la nature sans rechercher d'où leur vient ce sentiment. Voltaire ne quitte pas son fauteuil, il bataille en robe de chambre. Rêver sous les grands bois, quelle idée! un rêveur est un original. Une plume grinçant bien sur le papier, voilà ce qui plaît à la muse et la fait aussitôt venir. Ainsi naissent des grosses d'alexandrins qu'on polit et rature en les semant de mille variantes, et quel nouveau travail lorsqu'il s'agit ensuite d'envoyer sa progéniture de par le monde et de lui faire un sort! Que d'encre dépensée en commentaires, gloses, précautions oratoires et correspondances! A cette époque du XVIIIe siècle, où les salons avaient tant de grâce qu'on n'ouvrait pas la fenêtre pour regarder les champs, c'était à qui se ferait des confidences. On expédiait son manuscrit à ses amis, qui se le passaient de l'un à l'autre; souvent même il en circulait plusieurs copies, de sorte qu'avant d'arriver au public, presque toujours un ouvrage avait son public.

Une tragédie au XVIIIe siècle, c'est simplement un sujet, une matière à versification, et rien au-delà. Ce *sujet*, Voltaire l'entrevoit tout de suite à la représentation de *Jules César*, la grande scène de la tribune aux harangues le lui livre. Il en fera *la Mort de César* en le coupant en deux et sans se douter que la bataille de Philippes était le seul dénoûment possible en pareil drame. Aux yeux d'un homme beaucoup plus préoccupé de la règle des trois unités que de la conséquence des événemens, la tragédie de Shakspeare renferme en effet deux pièces. Voltaire ne tiendra compte que de la première, et traitera uniquement pour cette fois de *la Mort de César*. Le drame tout entier se passe en beaux discours que César et Brutus symétriquement se renvoient, c'est une sorte de dialogue théâtral entre deux entêtés, finissant par un coup de poignard qui d'ailleurs ne résout rien. Voltaire a-t-il négligé de parti-pris l'enchaînement logique des faits? J'imagine autre chose, car tout superficiel qu'il fût, Voltaire n'avait point la vue trop courte pour embrasser une idée dans son ensemble, et si l'étroitesse de sa poétique ordinaire ne suffisait à l'explication, je dirais qu'il devait invinciblement répugner à sa théorie de nous montrer à Philippes le triomphe de la servitude sur la liberté.

C'est donc par la grande scène d'Antoine que Voltaire entre dans le sujet. A Londres, dès le premier jour il en prit note, la mit soigneusement de côté; puis, de retour à Paris, il ne parla que du discours de Brutus et tint précisément à l'écart la harangue d'Antoine. Voltaire avait reçu le choc électrique; tout son être nerveux avait tressauté, et, sans comprendre, il était ému. De cet état d'esprit, de ce « moment psychologique, » date la conception de ses

pièces romaines : *Brutus* d'abord, puis *Catilina,* puis *la Mort de César*. Les Romains le possèdent à fond, il ne rêve plus que Forum et Capitole, tribuns, sénateurs, conjurés. Il veut faire de vrais Romains (1). Comme tous les politiques anglais, lord Brougham savait par cœur Shakspeare, il en était nourri et prenait plaisir à vous le montrer. «Vous aimez, nous disait-il un jour, à revenir sur les beautés de ce discours d'Antoine; mais il est un point sur lequel j'ai peut-être, moi, des raisons toutes particulières d'insister : je veux parler de la somme d'éloquence virtuelle que tout cela contient, de la merveilleuse habileté professionnelle que déploie Antoine dans cette harangue, chef-d'œuvre de littérature, je vous l'accorde, mais chef-d'œuvre aussi d'art oratoire, et dont tout homme habitué à s'adresser aux foules, à les manier, devra éternellement se préoccuper. » Voltaire se figure innover en important d'Angleterre une espèce de tragédie à sensation, qui ne diffère de l'ancienne que par une plus grande pompe, et le philosophisme humanitaire de la tirade, j'allais dire de la cavatine (2). S'il a au théâtre les velléités d'un réformateur, il n'en a ni le génie ni le tempérament. Voyez-le s'incliner devant le public, ne l'aborder que chapeau bas et pour s'intituler son serviteur très humble. De toute audace, de toute infraction aux règles, il s'en défend d'avance comme d'un crime de lèse-majesté; loin de vouloir s'imposer à l'opinion au nom du beau, du vrai, il ne demande qu'à suivre la mode. « J'ai flatté en cela le goût de mon auditoire ! » Et ailleurs : « Nos usages n'admettent point tant de choses; ce n'est pas que cela ne soit dans la nature, mais Paris veut une autre espèce de simplicité. Notre délicatesse est devenue excessive, et je craindrais qu'on ne souffrît pas chez nous... » Est-ce donc ainsi qu'un réformateur s'exprime, ainsi que parle un de ces hommes ayant conscience de tout ce qui chez ses contemporains n'existe encore qu'à l'état de

(1) Rien n'est plus dans nos mœurs que ce courant latin, romain, qui circule dans ses veines. Voyez les tragédies de Corneille, les attitudes romaines du temps de la révolution, les tableaux de David : M[me] Roland traduit Tacite, Charlotte Corday meurt en citant Horace. Racine seul échappe à cette contagion; Racine est un Grec, peut-être parce qu'il est le plus Français de tous, et que c'est aux Grecs surtout que nous ressemblons. N'avons-nous pas leur mobilité, leurs colères rapides, leur esprit remuant, querelleur, n'avons-nous pas aussi leur amour de la forme et de la couleur, leur légèreté, leurs élégances dans les choses de la poésie et du style? Les Grecs de Racine ressemblent plus à de vrais Grecs que les Romains de Voltaire ne ressemblent à de vrais Romains, et cela tout simplement parce que Racine obéit à son naturel, parce qu'il crée, compose, écrit selon les conditions mêmes de la race la plus douée d'affinités avec la race grecque.

(2) Lire la lettre à M[lle] Clairon (janvier 1750) : « Le maréchal de Richelieu trouve que vous avez joué supérieurement, et que jamais actrice ne lui a fait plus d'impression; mais il trouve que vous avez un peu trop mis d'*adagio*. »

pressentiment, et poursuivant sa mission prophétique sans se mettre en peine de ce que le siècle applaudit ou désapprouve?

Sur Shakspeare, en tant qu'individu, nous savons peu de chose. Il semble même qu'en dépit de tant de recherches, la question depuis Schlegel n'ait point avancé. Qu'importe cette obscurité? Pourquoi irais-je aux renseignemens sur cette existence du poète quand son œuvre m'en livre le secret? Sa personnalité, Shakspeare l'a semée dans ses drames; aucun ne la contient tout entière, et chacun en a quelque chose. En étudiant à part, une à une, les diverses voix de la symphonie, on est bientôt en possession du maître. Son âme est le laboratoire de tout ce que son monde renferme de passions, de douleurs, de science expérimentale de la vie et de la mort. Nul, pas même Byron, n'a dévisagé la Gorgone d'un plus intrépide regard. Les nocturnes épouvantes de certains de ses tableaux, il les a ressenties, vécues, et cela sans que son front en conserve une ride, sans que sa bonne humeur en ait souffert. Les brûlantes insomnies de la pensée restent son secret, aussi bien que ces terreurs dont la Némésis humaine emplissait son cerveau et que la force titanique déployée dans la lutte. Orgueil de l'âme, élancemens joyeux de la victoire, tous ces trésors, bénédictions des dieux, qui jamais les eût soupçonnés derrière le visage paisible de William, menant la vie en brave garçon qu'il était et s'accommodant tant bien que mal du travail et de l'habitude? Mais, si les documens font défaut, l'œuvre parle. Ce *Jules César* me montre dans son auteur un homme libre, sain d'esprit et de corps, et dégagé de tout fatras littéraire. Quand Shakspeare aborde les Romains, c'est familièrement, joyeusement et de l'air d'un Palmerston se rencontrant au Forum avec un Brutus, un Antoine. Cette plèbe romaine que Plutarque lui fournit, il la parcourt, l'observe, la fréquente, plein d'entrain, de sociabilité, sachant toujours tenir son rang ni plus ni moins qu'un noble lord qui ferait une partie de cricket en vidant une pinte d'ale avec ses fermiers. Maintenant passez à Voltaire, à sa *Mort de César*, c'est tout simplement de la littérature bonne ou mauvaise, l'œuvre d'un bel esprit qui ne s'adresse qu'aux salons et laisse « à messieurs les poètes le soin de parler au peuple; » historiquement, le sujet n'est pas même abordé.

« Je ne suis point venu à la comédie pour entendre l'histoire de mon héros, je suis venu pour voir un seul événement de sa vie. » L'événement auquel Voltaire s'efforce de nous intéresser dans sa tragédie n'est rien moins qu'un parricide. Cette opinion, que Brutus passait pour être le fils naturel de César, Shakspeare, tout aussi bien que Voltaire, l'avait trouvée rapportée dans Plutarque : il l'écarte, lui, le barbare, tandis que Voltaire, l'homme de la délicatesse et

de la bienséance, l'adopte avec enthousiasme. Shakspeare avait trop de perception psychologique pour introduire une telle complication dans son sujet : nulle part il n'est fait allusion à cette prétendue paternité de César ; on n'en parle même pas comme d'un bruit quelconque. Les sentimens de César pour Brutus n'ont rien de personnel ; Brutus ne le touche pas de plus près que les autres conjurés. Ainsi l'ordonnait la vérité du caractère. Brutus ne s'aveugle pas : il sait que la grandeur du but ne justifie point la violence des moyens ; il a des mouvemens de conscience, des scrupules ignorés du scélérat capable d'immoler à son fanatisme politique les devoirs les plus sacrés de la nature. Chez lui, « le génie et ses agens physiques sont en lutte. » Son être intime recule devant l'acte. Voltaire ne se laisse pas détourner pour si peu : au lieu d'éluder la proposition, il y donne tête baissée. Brutus fils de César, quel ressort dramatique ! Un parricide, quelle bonne fortune ! Son César prodigue les détails : Brutus doit l'être à Servilie, fille de Caton ; Brutus aura l'empire après son père. Et c'est au moment où César, palpitant d'émotion, vient de lui révéler ce secret que le misérable court aiguiser son poignard pour le crime. A-t-il au moins quelque irrésolution, quelque remords ? Il ne s'interroge pas une seule fois sur l'acte épouvantable qu'il va commettre. Quel est son idéal de patrie, de liberté, le sait-il lui-même ? S'est-il jamais seulement posé la question ? Il dit aux conjurés : Voyez, jugez, prononcez ! Et les conjurés décident que rien n'est changé. Cassius seul, plus curieux que les autres, cherche à se rendre compte de son état moral, à quoi Brutus répond en parfait Romain de tragédie :

Levez le bras, frappez, je détourne les yeux !

Si *la Mort de César* laisse à désirer, c'est assurément que la perfection n'est pas de ce monde. « Nous n'avons aucune tragédie parfaite, et peut-être n'est-il pas possible que l'esprit humain en produise jamais. L'art est trop vaste, les bornes du génie trop étroites, les règles trop gênantes, la langue trop stérile et les rimes en trop petit nombre. » Question de mots, question de style et de forme, tout est là, et ni le sentiment, ni l'observation morale, ni l'étude du cœur humain et des lois universelles ne sauraient compter pour quelque chose dans une œuvre de théâtre et d'histoire. Les querelles qu'il fait à Shakspeare sont toujours des querelles de détail, de méchantes noises comme celles qu'il cherche à Corneille, dont il s'entête à corriger les vers d'après le canon de Racine. Les mots sont pour lui des étincelles électriques capables d'ébranler tout son système nerveux ; qu'au moins jamais on ne s'avise d'en prononcer de familiers, surtout « si vous faites parler des princes ! » L'ami Thiriot, que dans sa correspondance il ap-

pelle Thiriot tout court, il le nomme Hermotime dans ses épîtres : ô mon cher Hermotime ! c'est plus noble (1). Tout ce qui offre un caractère hardiment original lui échappe ou le blesse; de là son goût marqué pour le sobre et froid Addison. Ayons du scrupule sur le choix de l'expression, de l'attention à ne nommer les choses que par les termes généraux, soyons pompeux, soyons vagues, versifions; s'il se rencontre une occasion d'être poëte, évitons-la! Shakspeare, de même que Virgile, ne dit jamais tout, il vous laisse rêver. « *Wake!* » Ainsi parlent à Brutus les mystérieux avertissemens : style d'oracle, bref, elliptique. A la place d'un mot, Voltaire met des alexandrins :

> Quel billet, sous mon nom, se présente à ma vue?
> Lisons : « Tu dors, Brutus, et Rome est dans les fers! »

Et c'est ainsi qu'il s'imagine faire parler de vrais Romains, tandis que Shakspeare, en les faisant parler comme des hommes, avilit la majesté de l'histoire. « Cela est naturel, oui, mais c'est le naturel d'un homme de la populace, ce n'est pas ainsi que parlaient les grands hommes de la république romaine. » Et Voltaire se console en constatant pour la centième fois que le goût n'était pas formé. Tout à l'heure nous l'avons entendu s'écrier que les personnages de *Cinna* n'étaient ni de vrais Romains, ni de vrais sénateurs. Lisons maintenant cette variante à propos de *Jules César :* « cela n'est pas tout à fait dans le style de *Cinna;* mais chaque peuple et chaque siècle ont leur style et leur sorte d'éloquence! » Ici, une question s'offre d'elle-même : si Corneille, pas plus que Shakspeare, n'a réussi à faire de vrais Romains, « de vrais sénateurs! » qui donc, justes dieux, en élève, et vers quel fabricant se tourner pour en posséder d'authentiques? Voltaire, là-dessus, ne vous laisse aucun doute. Annotant sa *Mort de César*, c'est lui qui se charge de nous instruire que « c'est ainsi que Brutus devait parler de Cicéron, » et il ajoute : « Ce portrait est conforme à l'histoire, ce vers :

> Hardi dans le sénat, faible dans le danger,

est très vrai. » Puis il invite les partisans du beau naturel de Shakspeare à relire :

> César était au temple, et cette fière idole...

(1) Un critique anglais, comparant l'exposition d'*Iphigénie* à la première scène d'*Hamlet*, cite les beaux vers de Racine, et tout en leur rendant hommage se prend à dire que le mot de la sentinelle d'Elseneur, — Je n'ai pas entendu une souris trotter, — quoique moins classique, pourrait bien être plus naturel. — « Oui, monsieur, réplique Voltaire ébouriffé; c'est ainsi que répond un soldat dans son corps de garde; mais on ne s'exprime pas de la sorte sur un théâtre en présence des plus nobles femmes de la nation, lesquelles s'expriment noblement et devant qui on doit s'exprimer de même. »

et à comparer ce récit avec celui de la tragédie anglaise. Quant à la scène d'Antoine, il se tait sur l'emprunt qu'il en a fait,—silence d'autant plus significatif que cette scène capitale se trouve écartée comme à dessein de la traduction en vers blancs que Voltaire donna par la suite. Reste à savoir, poun constituer le plagiat, si Voltaire se comporta de manière à duper son public en lui offrant comme œuvre originale et « pièce de sa façon » ce qui n'était qu'imitation, arrangement, adaptation. En 1745 parut la première traduction de Shakspeare par La Place. Il y a certes loin de ce premier essai à la forte interprétation que vient si heureusement de publier M. Montégut. Pour un homme élevé aux jésuites anglais de Saint-Omer, ce La Place fait bien des contre-sens. Son travail est défectueux, incomplet, l'épigraphe qu'on y voit à la première page, « *non verbum reddere verbo,* » est souvent si scrupuleusement mise en pratique par l'auteur qu'il lui arrive de tronquer le dialogue et de ne donner même parfois que de simples *scenarios;* mais ce qu'il faut absolument remarquer, c'est le souffle d'admiration qui parcourt cette œuvre. Personne encore n'avait fait entendre en dehors de l'Angleterre un pareil langage sur Shakspeare, et l'Allemagne elle-même attendit vingt ans avant de trouver ce ton. On peut dire de cette préface qu'elle fut un manifeste. Shakspeare était compris, l'opinion publique renseignée, un mouvement d'initiative se déclarait, auquel les meneurs du temps, Diderot, Rousseau, allaient à divers degrés prendre part. Voltaire sentit le coup, et c'est de là que date sa vraie haine. A partir de ce jour, la querelle lui devient personnelle, et c'est assez de prononcer le nom de Shakspeare pour qu'il se regarde comme insulté dans son honneur. Sa malignité se corse, il purge son vocabulaire de toutes les honnêtetés dont jadis il accommodait son attaque; Shakspeare est banni de son Westminster; les gloires de l'Angleterre, il va vous les nommer : Newton, Locke, Addison, Swift, Pope et Milton, qu'il admet, et encore! Quant à Shakspeare, il n'existe point et n'a jamais existé. Nous sommes en 1759, et, comme s'il ne suffisait pas de l'entreprise de La Place, Letourneur, Pierre Letourneur (qu'il appelle Pierrot pour faire pendant à Gilles) est venu avec sa traduction encombrer encore le champ de foire. Avec *Sémiramis,* nous voyons se reproduire la petite manœuvre employée au sujet de la scène d'Antoine dans *la Mort de César.* Voltaire, en écrivant *Ériphyle,* se sert du spectre d'*Hamlet* et n'en dit mot; mais voici que plus tard le même fantôme trouve bon de reparaître dans *Sémiramis :* ces revenans n'en finissent jamais; il s'appelait Amphiaraüs autrefois, il se nomme aujourd'hui Ninus. Qu'était-il besoin d'une préface, puisque rien n'est changé et que d'avance nous savons de quel spectre il retourne?

Entre *Ériphyle* (1732) et *Sémiramis* (1748), le temps avait

marché; les traductions aussi. Diogène, lui, ne cherchait qu'un homme, tandis que ce diable de La Place, avec sa lanterne électrique, faisait la chasse aux fantômes, et force était de rendre à Shakspeare son revenant. Encore une amende honorable dont un moins habile s'effraierait, mais que Voltaire va tourner au profit de sa rancune. « Les Anglais ne croient assurément pas plus que les Romains aux revenans; cependant ils voient tous les soirs avec plaisir dans la tragédie d'*Hamlet* l'ombre d'un roi qui paraît sur le théâtre dans une occasion à peu près semblable à celle où l'on a vu à Paris le spectre de Ninus. » Et, sans autre terme de justification, il saisit cette entrée en matière pour déchiqueter une fois de plus à belles griffes « une pièce grossière et barbare qui ne serait pas supportée par la plus vile populace de la France et de l'Italie. » Et penser qu'aux applaudissemens de Diderot et de tant d'autres Letourneur, un faquin, s'était permis d'appeler Shakspeare le dieu créateur du théâtre ! Voltaire alors, par indignation de cette popularité croissante, se retourne du côté des anciens, il se monte la tête pour les Grecs, s'en fait des alliés contre l'ennemi commun, oubliant, avec sa légèreté ordinaire, qu'il les a traités de rudes et grossiers, et qu'il n'a pas plus ménagé l'*Iliade* et l'*Alceste* qu'il n'épargne *Hamlet* (1). « Nous leur devons tout, dit-il à la duchesse du Maine dans la préface d'*Oreste*. Aucun art n'est né parmi nous, tout y a été transplanté; mais la terre qui porte les fruits étrangers s'épuise et se lasse, et l'ancienne barbarie, aidée de la frivolité, percerait encore quelquefois malgré la culture; les disciples d'Athènes et de Rome deviendraient des Goths et des Vandales amollis par les mœurs des Sybarites sans cette protection éclairée et attentive des personnes de votre rang (2). »

A ces préfaces, avant-propos, fragmens de correspondances et dédicaces, je voudrais joindre les pages sur le théâtre anglais signées du pseudonyme *Jérôme Carré* (1761), les notes accompagnant la traduction en vers libres de *Jules César* (1762) et son hommage à l'Académie française mis en tête de sa tragédie d'*Irène* (1778), le tout formerait un volume à part, et l'on aurait ainsi le répertoire complet des diatribes de Voltaire sur Shakspeare. Un pareil extrait, fort piquant d'ailleurs comme vocabulaire d'injures et petit catéchisme de poche, porterait avec lui sa moralité, et l'on

(1) La réputation d'Homère est déclarée par lui un paradoxe! et, parlant de la *Divine Comédie*, il trouve qu'il y a « dans cet énorme ouvrage une trentaine de vers qui ne dépareraient pas l'Arioste. »

(2) Autre part il envoie Euripide et Sophocle à l'école de Racine pour s'y instruire dans l'art de faire une bonne exposition de tragédie. « Je maintiens que Sophocle et Euripide eussent regardé la première scène de *Bajazet* comme une école où ils auraient profité. On admire Sophocle, mais combien de nos bons auteurs ont-ils des traits de maître que Sophocle eût fait gloire d'imiter! »

y verrait qu'un tel langage ne saurait être inspiré par le simple et pur amour des lettres, qu'il n'y a que l'intérêt personnel qui puisse entraîner un homme à de tels excès. Je vais plus loin, je passe sur ses apostrophes et les excuse par l'idiosyncratique irritabilité d'un tempérament de vieillard malade; mais la perfidie, comment ne pas la voir, la relever, comment ne pas dénoncer le traducteur volontairement infidèle qui fausse les sens de parti-pris, altère les textes et semble ne se proposer qu'un but : appeler le ridicule sur l'auteur qu'il s'est donné à tâche de faire connaître? Voltaire savait l'anglais mieux que pas un Français de son temps. Il a même sur ce point la véritable ostentation du dilettante. Nous le voyons, à son retour de Londres, tellement *anglisé* qu'il en a, dit-il, perdu l'usage d'écrire en français et panache ses lettres de familiarités britanniques. « Je serais fort aise d'avoir votre avis sur ce que je dis de Milton : *Your lot is to be eloquent in every language, and master of every science*, etc. » Comment supposer qu'un pareil esprit, avec les lumières d'information de toute espèce que nous lui connaissons, puisse de bonne foi imputer à Shakspeare les sottises qu'il lui prête :

Good friends, go in and taste some wine with me!

dit Jules César aux conjurés, et Voltaire, sans rien vouloir comprendre au sens moral de ces paroles, qui dans la pensée du poète sont là pour aggraver encore la situation des conjurés en nous les montrant comme violant, vis-à-vis de César, les plus saintes lois de l'hospitalité, Voltaire ne rougit pas de traduire l'invitation du dictateur à ses amis par ce vers grotesque :

Allons tous au logis, buvons bouteille ensemble.

Ce n'est pas tout. Ces mots, ainsi que tant d'autres également travestis à plaisir, reviendront ensuite dans sa controverse, et il vous demandera du plus grand sérieux si ce n'est point le comble de la barbarie de faire dire à César parlant à Brutus et à Cassius : « Allons boire bouteille! » Une autre fois, citant la dernière scène d'*Othello*, il en supprimera soigneusement les passages qu'il a placés lui-même dans la bouche d'Orosmane et accusera publiquement d'avoir pillé *Zaïre* le traducteur français venant rétablir le texte de Shakspeare dans son intégrité. N'écrit-il pas, après la première version d'*Hamlet* publiée, que son *Ériphyle* et sa *Sémiramis* ont mis les spectres à la mode?

Cette traduction en vers libres de *Jules César* fut œuvre de vengeance provoquée sans aucun doute par les ennuis que le sujet avait jadis valus à Voltaire. Son motif était de se faire innocenter

des emprunts qu'il avait sur la conscience, et pour prouver qu'il n'avait rien pris, il s'arrangeait de manière à rayer du texte tout ce qu'il avait pris; réduisant les cinq actes à trois, interpolant, tronquant les dialogues, semant l'absurde à pleines mains, et ne négligeant pas une supercherie pour amener le lecteur à dire que c'était en effet là une conception à faire pitié et non envie. Cependant, malgré ce furieux antagonisme, Shakspeare chaque jour gagnait du terrain. Après les traducteurs en prose venaient les traducteurs en vers, les commentateurs académiques et autres, les Barthe, les Ducis, les Mercier, appariteurs encore bien timides, inventeurs de la dilution homœopathique appliquée à la tragédie : esprits bornés, mais braves gens dont les efforts préparaient le public à la libre et entière initiation. D'autre part, Diderot et Rousseau aidant, le drame, le roman bourgeois prenaient faveur. L'Angleterre à son tour s'engageait dans la querelle. Home, Samuel Johnson, élevaient la voix, et l'*essai* de mistress Montagu (1), très net, très sensé, très direct, eut les applaudissemens de la galerie en osant dire son fait avec grande raison et fine moquerie à cette critique du sarcasme et de la frivolité. On s'amuse à voir la façon toute doctrinaire et pédagogique dont la savante dame relève les erreurs de Voltaire, qu'elle traite à tort d'ignorant, l'ignorance de Voltaire n'étant en pareil cas que trop *voulue.* Quoi qu'il en soit, mistress Montagu nous paraît être complétement dans son droit alors qu'elle poursuit au nom du lexique et de la grammaire les ridicules contre-sens dont Voltaire émaille à plaisir ses citations. J'ajoute même qu'il ne me fâche point de l'entendre apprécier à leur valeur certaines assertions didactiques, celle-ci par exemple à propos du vers non rimé qu'emploie Shakspeare : « les vers blancs ne coûtent que la peine de les dicter; cela n'est pas plus difficile à faire qu'une lettre. » Joyeuse drôlerie à laquelle la doctoresse riposte par ces mots : « les gens qui ne s'y connaissent pas se figurent que tout ce qui est bien fait soit aisé à faire, et quiconque aura la moindre intelligence du sujet saura comme nous que le *blank verse* n'a jamais réussi qu'à deux poètes, Shakspeare et Milton. » Les lettres et les écrits de Voltaire à cette époque portent l'empreinte de la plus chagrine mauvaise humeur; il ne parle que de la barbarie envahissante, récrimine contre le monde entier, contre lui-même. N'a-t-il pas en effet tout à se reprocher? Si les choses tournent si mal, n'est-ce point au grand réformateur qu'il faut s'en prendre? Qu'avait-il besoin d'aller ainsi aux découvertes, d'ouvrir ces voies de toute sorte où le siècle maintenant « se précipite à bride abattue? »

(1) *An Essay on the writings and genius of Shakspeare, with some remarks upon the misrepresentations of M. Voltaire*, 1760.

Cette bile empoisonna ses derniers jours; il semblait ne plus vivre que pour la propagation de sa haine. Ses lettres à ses amis fulminent d'invectives : « cet abominable Shakspeare! ce Gilles de foire! ce grossier bouffon, ce saltimbanque! » Sa rage l'étouffe, il vous saisit au collet pour la répandre. « J'en parle toujours, parce que j'en suis plein! » Le roi, la reine, les princesses du sang, qui n'invoque-t-il pas au secours des héros de la patrie menacés par cet histrion barbare? Il dénonce son œuvre à la police comme un amas d'obscénités à faire brûler par la main du bourreau, force Lekain à refuser le rôle d'Hamlet dans la pièce de Ducis sous prétexte qu'il n'y a là qu'un mauvais *rifacimento* de *Sémiramis*. Heureusement que tout n'est point roses en ce vilain métier. Un jour, à l'appui de ses diatribes, Voltaire imagine d'envoyer au cardinal de Bernis des morceaux de Shakspeare et de Caldéron, et cet homme de goût, au lieu d'abonder dans la dérision, lui répond par ces paroles d'un parfait bon sens et contenant la meilleure leçon qu'u malavisé puisse recevoir : « il faut pourtant convenir que ces tragédies, tout extravagantes ou grossières qu'elles sont, *n'ennuient point*, et je vous dirai à ma honte que ces vieilles rapsodies, où il y a de temps en temps des traits de génie et des sentimens fort naturels, me sont moins odieuses que les *froides élégies de nos tragiques médiocres.* » Mme Du Deffand en pareil cas fit même réponse, et Voltaire en fut pour sa double nasarde.

Son mémoire adressé à l'Académie nous le montre au paroxysme du délire. J'entends dire chaque jour que le niveau moral s'abaisse; qui parle ainsi? Des gens à qui les scandales du passé crèvent les yeux. Le 26 juillet 1756, Voltaire envoie au secrétaire de l'Académie un factum tellement diffamatoire, obscène et révoltant, que d'Alembert, pour consentir à le lire en séance publique « et devant des dames, » exige des suppressions et des variantes. Voltaire s'y refuse, tout au plus permet-il qu'on efface le nom de Letourneur. Quant aux obscénités, elles seront maintenues dans le texte; seulement l'orateur aura la faculté de ne point les prononcer : à chaque mot infâme que la période amènera, il suspendra la mesure, prendra son temps, et l'effet ne pourra qu'y gagner, « parce que l'assemblée entendra beaucoup plus de malice qu'on ne lui en dira. » Voilà tout ce que le poète du goût et des bienséances accorde à la susceptibilité d'un auditoire composé d'hommes comme il faut et de femmes du meilleur monde, et il ajoute : « Surtout ne supprimez rien au passage où je demande justice à la reine, car c'est pour la nation que je combats. » Triste spectacle, ce vieillard moribond, rédigeant des invectives qu'il n'a plus le souffle de venir débiter, et ricanant dans la coulisse des turpitudes qui se déclament en son

nom! Chose plus triste encore, cette Académie assistant sans protester à de telles défaillances du sens moral! On dirait en littérature le sénat de Tibère! C'est à cette même Académie qu'en 1778 il dédiait *Irène*, sa dernière tragédie, qu'une dernière préface accompagne où s'exhale sa dernière imprécation. Désormais il n'appartenait à personne d'arrêter le mouvement. Voltaire n'avait pas encore fermé les yeux, et déjà des voix sorties de la génération nouvelle proclamaient Shakspeare le génie créateur de la poésie dramatique. Après sa mort que serait-ce? Comment arrêter le siècle sur sa pente? comment reprendre ce qu'il avait donné?

VI.

Car Voltaire, c'est incontestable, à ne parler que du théâtre, avait beaucoup donné, beaucoup tenté. Il a essayé d'ouvrir des voies dans tous les sens, il a l'effet dramatique, et possède en plus quelquefois l'émotion, l'accent humain; à ce compte, *Zaïre*, *Alzire* et *Tancrède* forment dans son répertoire un groupe très particulièrement intéressant. Il voudrait élargir, aérer, mais il n'ose. « Que dirait notre public si délicat, que penserait la coutume, reine du monde? » Et cependant sa vue s'étend au-delà du cercle ordinaire, sa géographie va de la Chine au Pérou, de la France aux déserts de l'Arabie; dans les *Guèbres*, il pousse l'audace jusqu'à mettre à la scène un jardinier! « De tels personnages, qui se rapprochent de la nature, ont paru devoir faire plus d'impression que des princes amoureux et des princesses passionnées. Les théâtres ont assez retenti de ces aventures tragiques qui ne se passent qu'entre des souverains. » Le voilà défendant à son profit ce qu'il a constamment combattu chez les autres; mais ses réformes ne portent que sur l'accessoire. Pour comprendre, peut-être lui eût-il suffi de vouloir; au lieu de cela, nous le voyons dénigrer ce qu'il pouvait se faire tant de gloire d'avoir découvert. Christophe Colomb d'étrange espèce qui montre à son pays le nouveau monde et s'écrie en même temps: « Gardez-vous bien d'y mettre les pieds, car vous n'y trouveriez qu'une atmosphère empoisonnée et des marécages pleins de serpens! » C'est donc dans une sphère plus bornée, au dedans du cercle des trois unités et d'un idéal dramatique toujours subordonné aux fantaisies du public qu'il convient d'examiner ses réformes.

Voltaire possède l'art de l'adaptation; c'est un arrangeur admirable. *La Mort de César*, *Zaïre*, sont des remaniemens *ad usum delphini*, et de même que Zaïre est une autre Atalide, Orosmane offre un composé d'Othello et de Bajazet. Son théâtre, à ce point de vue, est des plus riches. Comédie, tragédie, drame bourgeois,

opéra et cantate, il a tout essayé. Son OEdipe, sa Mérope, son Oreste, relèvent du mythe comme la Phèdre de Racine. *La Mort de César*, *Rome sauvée*, *le Triumvirat*, *Mahomet*, *l'Orphelin de la Chine*, se rattachent à l'histoire, *Zaïre*, *Adélaïde Du Guesclin*, *Alzire* et *Tancrède* sont des pièces romantiques dans le goût du temps. Poète, il ne l'est ni par l'imagination ni par le cœur. Ce qui est beau simplement lui échappe, il ne comprend la nature qu'embellie par un agréable artifice, met Virgile avant Homère, dont la renommée lui paraît un préjugé, place Racine et Guarini avant Sophocle, méconnaît Dante, renie Shakspeare. Il veut un Shakspeare qui ressemble à Corneille, comme il veut un Corneille qui ressemble à Racine, et c'est surtout par les belles sentences et les ingénieuses réflexions que l'auteur d'*Hamlet* et de *Jules César* le désarme. Que Voltaire ait beaucoup aimé l'humanité, j'y consens : là même est le plus beau de son histoire; mais l'amour vrai, l'amour-passion, dirait Stendhal, l'a-t-il jamais ressenti? Rousseau en ce point fut son maître. Ce que Voltaire a de noble, de sympathique, c'est son entraînement vers l'amitié, sa compassion pour toutes les souffrances. Quant aux femmes, il ne les a connues qu'en amateur, en philosophe. Froide imagination, sens éteints; pour lui, Adrienne Lecouvreur et la Gaussin sont deux grâces avec lesquelles il a passé *de doux momens*, et la marquise du Châtelet est une muse, la muse de l'astronomie et des mathématiques! Voyez plutôt son ironique indifférence lorsqu'il découvre la trahison de la divine Émilie. Deux ou trois jours après la mort de la marquise, il vient fouiller dans ses tiroirs, trouve un médaillon, présent emblématique des jours heureux. Il cherche sous la capsule un portrait; à la place du sien, c'est celui de Saint-Lambert qu'il rencontre. Un amant véritable en serait mort; Voltaire se venge par le persiflage. « Voilà bien comme elles sont toutes, s'écrie-t-il en joignant les mains; j'avais chassé Richelieu, Saint-Lambert me chasse, un clou pousse l'autre, ainsi va le monde! » Racine, également trompé par la Champmeslé, eut d'autres soupirs, d'autres retours :

. . . . . Heureux celui qui pleure!
Dieu visite le cœur dans sa peine abîmé,
Et qui ne sait pleurer n'a jamais rien aimé.

Otez ses larmes à Racine, adieu Bérénice, Monime et Junie! Voltaire n'aimait pas les femmes, et, qu'on me passe l'expression, les femmes le lui ont rendu. Ses reines, ses jeunes premières reproduisent à satiété le type racinien; Sémiramis est une Clytemnestre, Zaïre une Atalide; ni couleur ni fantaisie dans ce tableau de l'Orient, nul parfum des roses de Saron, rien qui vous parle des

frais palmiers de l'oasis, des flots de vie et de lumière qui devaient inonder cette âme née, grandie sur les bords sacrés du Jourdain. « *Zaïre,* l'ouvrage le plus éminemment tragique que l'on ait conçu ; *Zaïre,* la plus touchante des tragédies qui existent, » dit La Harpe (1), *Zaïre* est touchante, elle n'est point tragique; vous chercheriez vainement en elle cette grandeur dont ne sont point dépourvus, à beaucoup près, les plus faibles rôles du répertoire de Racine : Junie, Atalide, Aricie.

Ce qui manque aussi à Voltaire, c'est le sentiment de l'antiquité. Il n'a aux lèvres que le nom de Sophocle, et son théâtre ressemble aux conceptions du tragique grec comme une peinture de Boucher aux fresques de Pompéi. Il donne de petits airs coquins au vieux mythe abrupt et féroce, l'enjolive de galans contours; mais la vitalité de ce théâtre n'est ni dans le sens de l'idéal, ni dans la vérité des caractères, ni dans l'harmonie du vers : elle est dans les problèmes qu'il agite, dans ses débats pour l'émancipation universelle. « Dans presque tous mes écrits, vous trouverez cet amour de l'humanité, qui doit être le principal trait d'un être pensant. » Depuis Corneille et Racine, les temps ont marché, de nouveaux combats se sont ouverts, d'où la société nouvelle sortira. Comme ces tribuns dont la voix passe par-dessus la tête d'une assemblée pour aller au dehors remuer les foules, Voltaire ne s'adresse plus seulement au public de Versailles ou de Paris, il parle pour la France, pour le monde. Il a jusque sur les trônes d'Europe des affidés qu'il endoctrine de sa prose non moins que de ses vers. Sa tragédie a des visées pratiques, poursuit un but. Qu'importe la vérité de l'histoire dans *Mahomet,* œuvre de propagande, coup de canon qui répond au coup de cloche de la Saint-Barthélemy? « Mahomet montre jusqu'où le fanatisme peut conduire. » Quand Rousseau s'imagine voir, dans la scène entre Mahomet et Zopire, le modèle de l'art dramatique, l'enthousiasme du philosophe égare en lui l'esthéticien, et c'est par des lieux-communs et des redondances que cette poésie l'enflamme. Voltaire a méconnu Mahomet, comme il a méconnu Jules César, Catilina, Djengis-Khan. D'ailleurs quiconque prétend ici-bas intervenir au nom de Dieu est un hypocrite, ne croyez pas un mot de ses discours : moine déchaussé, Arabe du désert, sus à cet imposteur, écrasez l'infâme! Saisir dans Mahomet le prophète inspiré, le voyant, l'homme pénétré de sa vocation au point d'y sacrifier ses biens et sa vie, de subir onze ans la raillerie et l'outrage pour animer de sa foi les tribus arabes, cela n'était ni de Voltaire, ni de son pays, ni de son temps. Il fait du

(1) *Cours de littérature,* IX, 145.

héros de la Mecque une manière d'aventurier, de thaumaturge, « un Tartuffe ayant les armes à la main ! » Il oublie, tant sa haine de toute religion positive l'aveugle, que ce qui domine en pareil cas toujours, c'est l'enthousiasme, et que la fourberie n'est l'attribut que des esprits subalternes. Son personnage a des idées, mais il parle trop, et Napoléon, qui n'aimait point à entendre les tyrans se raconter sur la scène, a pu dire avec raison qu'un tel homme n'eût jamais conquis le monde.

Voltaire n'emploie l'histoire qu'à des fins particulières. Cette forme, appauvrie encore entre ses mains, de la tragédie classique lui sert à batailler *in tyrannos*. C'est un muezzin sur son minaret et qui d'en haut regarde se lever l'aurore, non pas dévotement, pour convoquer les peuples à la prière, mais pour leur annoncer le jour nouveau. Comparez ses conclusions à celles du passé; dans *Cinna*, c'est Auguste qui finit par avoir raison. Non content d'amnistier le sanglant despote, Corneille ose nous parler de ses vertus, de sa clémence ! Ainsi le veut la loi d'un temps où la monarchie sembl inviolable, où tout se meut dans son orbite. « Je suis maître de l'univers, » peut dire Auguste, et c'est assez pour qu'on s'incline. Il a triomphé des factions, comme Louis XIV a vaincu la fronde. Auguste est le maître, toucher à lui serait insulter à la loi qui gouverne le monde depuis des siècles, — car, ne l'oublions pas, tous les monarques sont solidaires à travers les âges. J'ai connu jadis un prince en Allemagne qui, parlant du fils de Livie, l'appelait avec respect « sa majesté l'empereur Tibère. » Voltaire a d'autres principes; les tyrans font triste figure dans sa tragédie, ils y sont mal venus, mal menés, la liberté, la justice prédominent. Polyphonte meurt sous le couteau d'Égysthe; le grand-prêtre Oroes, au dénoûment de *Sémiramis*, prononce les plus anarchiques objurgations. Je passe sous silence le discours d'Idame dans *l'Orphelin de la Chine*; mais le vers de *Tancrède*, qu'en dirons-nous ? Qu'il manque de couleur locale assurément. Je doute aussi que les chevaliers de Syracuse aient jamais tenu pareil langage, et me contente d'en faire honneur à la verve et à l'audace du publiciste.

Voltaire aime à débiter par la bouche de ses personnages les sentences de son philosophisme libéral. Souvent même aux traits généraux se mêlent des maximes directement applicables à sa propre conduite. Ainsi lorsque, jouant le rôle de Cicéron dans sa pièce de *Catilina*, il s'écriait :

Romains, j'aime la gloire et ne veux point m'en taire,

son plus grand plaisir était de voir son public d'amateurs lui prouver par un murmure favorable que l'allusion ne passait point ina-

perçue, et qu'entre le sauveur de Rome et l'auteur de *Rome sauvée* on ne distinguait pas. Comme il s'imaginait être Cicéron, il pouvait aussi bien se croire Tancrède. N'était-il pas le vengeur de Calas, n'avait-il pas toujours pris en main la cause de l'innocence, et jeté son gantelet pour toutes les Aménaïdes aux pieds de tous les Orbassans? Cœur généreux, inflammable, qu'un esprit mauvais tenait à la chaîne, avec plus d'imagination que n'eût-il été, puisque le peu qu'il en avait suffisait pour l'entraîner si loin dans l'émotion et faire taire parfois le sarcasme sur ses lèvres! Il cède au charme à son insu, l'Orient l'attire, le captive par son romantisme vaguement pressenti, et c'est à l'épopée des croisades qu'il emprunte le sujet de son plus beau poëme dramatique. Sans aucun doute, ce moyen âge-là n'a rien de vrai; mais que tout cela est noble et chevaleresque! En même temps que le clinquant de Tasse, vous y trouvez tout son or. Musset ne se lassait pas de proclamer *Tancrède* un chef-d'œuvre.

Héroïsme, chevalerie! ce poëte de soixante-sept ans brûle de toutes les flammes de la jeunesse. Il a, comme Tancrède, connu l'exil à Genève, à Versailles, à Sans-Souci, chez les rois comme chez les républicains, il a connu l'ingratitude et la calomnie, et c'est un spectacle superbe de le voir ainsi, au premier son de la trompette guerrière, s'élancer au combat pour défendre l'innocence.

Ministres de la mort, suspendez la vengeance,
Arrêtez, citoyens, j'entreprends sa défense,
Je suis son chevalier...

L'emphase même du langage semble aider à l'effet de cette noble scène; on croirait entendre du Gluck. Telle de ces tirades vaut un récitatif d'*Armide*, et le *rococo* du costume et de la déclamation ne peut rien contre ce fier élan qui vous entraîne :

Viens mourir de mes mains ou m'arracher la vie,
Je jette devant toi le gage du combat;
L'oses-tu relever?

Et à propos de ce merveilleux *Tancrède*, où je retrouve l'esprit sagace du chercheur, c'est dans la nouveauté métrique du dialogue.

Chez un disciple aussi absolu que l'était Voltaire de la tradition du XVIIe siècle, chez un tel maniaque de la règle des trois unités, cette rupture avec l'ancien rhythme reste un fait significatif. Tandis que l'Anglais et l'Allemand ont leur ïambe, qui se meut libre et sans joug dans la simple harmonie de la mesure, nous ne possédons, nous, au théâtre, que l'alexandrin, pompeux et solennel de

sa nature, ce qui nous force à déclamer quand nous ne voulons être prosaïques. Ce vers se divisant en deux parties égales, cette inévitable rime toujours attendue, souvent devinée, qui de deux alexandrins forme un couplet, autant d'obstacles, d'embarras! Notez que ces inconvéniens n'affectent pas seulement le ton et le mouvement du discours, mais qu'ils influent de la plus triste manière sur l'esprit général de la pièce : les caractères, les relations, les attitudes des personnages, tout s'en ressent, tout se subordonne à cette loi du vis-à-vis, du deux à deux. L'attention, inexorablement sollicitée, finit par succomber à la peine. Vous souffrez à voir tout sentiment, toute idée se racornir et s'amoindrir pour pouvoir entrer dans cette sorte de lit de Procuste. Schiller, dans sa correspondance avec Goethe, touche aux points les plus délicats de la question, et se prononce en parfait connaisseur de notre prosodie française : il parle en homme du métier; mais sa théorie ne saurait s'appliquer qu'à l'alexandrin classique. L'alexandrin n'est plus de notre temps ce qu'il était à l'époque de Schiller. Les romantiques ont fait pour lui ce que firent jadis pour l'orchestre les Haydn, les Mozart; ils l'ont émancipé. Socrate disait des statues de Dédale qu'elles couraient et s'enfuyaient comme d'impatiens esclaves qu'on aurait débarrassés de leurs liens. Le vers alexandrin nouveau ressemble à ces statues, il vit, se meut; ses pieds, ses membres déliés, obéissent aux lois de la nature, et l'honneur est immense, qui revient à Voltaire dans cet affranchissement de la langue poétique au théâtre. *Tancrède* donne le mot à Victor Hugo et surtout à Musset. Quelle délicieuse invention que ces rimes croisées, quelle mélodie inconnue jusqu'alors! Au sortir des hiératiques et suffocantes architectures du passé, de tout cet éternel solennel, on se sent le cœur joyeux, on respire, ce dialogue a des balancemens, des ondulations, des sinuosités d'un bois de peupliers.

Goethe a traduit *Tancrède*; il a traduit aussi *Mahomet* en vers ïambiques non rimés, ce qui ne laissait pas d'inquiéter Schiller au point de vue d'une critique d'ailleurs très avisée. L'alexandrin occupe en France tant de place dans la tragédie, que, cette ritournelle ôtée, il se demandait si l'élément humain contenu dans ces cinq actes ne s'en trouverait pas trop réduit pour supporter la pièce. Du reste le travail de Goethe à propos de *Tancrède* et notamment de *Mahomet* n'est point, au vrai sens du mot, une traduction, c'est plutôt une œuvre de combat contre le prosaïsme écœurant du théâtre alors à la mode. Ne ressentons-nous pas, nous aussi, tous les jours ce besoin d'échapper à certaines platitudes par trop envahissantes? Nous recourons à Corneille, à Racine, nous demandons à ce beau

langage, tout monotone qu'il soit, à cette action d'une noble et froide simplicité, de nous affranchir pour un temps du spectacle des vulgarités ambiantes. L'Allemagne n'avait pas eu, comme la France, son XVII[e] siècle littéraire, Schiller ni Goethe ne pouvaient puiser dans le fonds national. D'ailleurs en pareil cas les chefs-d'œuvre étrangers sont les meilleures armes à fourbir. L'école romantique de 1830 a vaillamment, chez nous, usé de ce moyen, et lorsque les Alfred de Vigny, les Auguste Barbier, les Deschamps, traduisaient *le More de Venise*, *Jules César*, *le Marchand de Venise*, *Roméo et Juliette* ou *Macbeth*, c'était affaire de tendance et de mouvement.

Ces traductions-là valent d'ordinaire ce qu'elles peuvent, d'autres viennent ensuite, plus sincères, plus libres de préoccupations à côté; peu importe, si la cause que l'on servait a prévalu. Tout poète qui traduit un autre poète y met du sien. Goethe, en se plaçant vis-à-vis de Voltaire, n'a point failli à cette loi; lui-même le confesse, il a jugé ici et là nécessaire d'inventer tel incident « qui donne de la vie à la pièce, » tantôt de supprimer une tirade, tantôt « de raffermir et d'étendre l'original. » Une femme d'esprit, Caroilne Schlegel, disait de cette traduction de *Mahomet* par Goethe : « C'est du Voltaire mis en musique. » Le mot ne me semble pas juste, et je ne vois guère ce qu'une traduction allemande, d'où la rime est absente, peut ajouter à l'harmonie métrique : toujours est-il que ce travail vaut la peine d'être étudié. A titre de remaniement, c'est admirable; à chaque instant, le style et la composition vous révèlent un homme. S'il serre le texte, sa fidélité tient du scrupule; s'il s'en écarte, c'est volontairement. Il règle à la fois et passionne le discours, creuse l'analyse, rend au sentiment sa liberté, élague en ajoutant, biffe les sentences et fait en un mot œuvre de maître en faisant œuvre d'arrangeur, ce qui généralement se rencontre peu.

Voltaire avait intitulé sa pièce *Mahomet ou le Fanatisme :* Goethe écrit simplement *Mahomet* et supprime *Fanatisme*, placé dès la première page pour dénoncer l'esprit de parti et d'invective; mais une chose pour l'histoire bien autrement curieuse encore que le titre, c'est l'avant-propos. Quelle signature du temps, Voltaire dédiant cette tragédie au pape, et Benoît XIV (le bonhomme Lambertini, comme on l'appellera plus tard dans la correspondance) acceptant le cadeau, *suaviter, hilariter!*

Dans cette harmonieuse mélopée, Musset a puisé à pleine source. Sans *Tancrède* et les vers croisés de Voltaire, nous n'aurions eu peut-être ni *Frank* ni *Rolla*. Le vers de dix syllabes employé dans *Nanine*, dans *la Prude*, dans *le Droit du seigneur*, est une inven-

tion charmante, mais qui pour se développer en tout agrément exigerait beaucoup de fantaisie dans le motif et les personnages de la pièce (1). Encore cette fois Voltaire a deviné, servi Musset, qui, lui du moins, sentit le cas qu'il fallait faire des comédies de Shakspeare, dont Voltaire ne prit jamais lecture. O crime! avoir ignoré *la Tempête, le Songe d'une nuit d'été, Comme il vous plaira!* Il découvre l'instrument et laisse de côté la partition pleine de motifs qu'un autre, soixante ans plus tard, viendra noter, varier, moduler, au clair de lune, en *adagio* suave et doux « comme le vent du sud, dont l'haleine caressante vole aux violettes leurs parfums pour nous les donner. »

Ce généreux souffle de *Tancrède* anime également *Alzire*, qui passe en Allemagne pour la plus complète des créations théâtrales de Voltaire. Ce don Guzman semble une figure empruntée à Diaz de Castillo. Il a du conquérant espagnol la roideur cérémonieuse, la bravoure et l'impitoyable cruauté. A ce héros sinistre, ombrageux, vêtu de velours noir, le poète oppose, dans leur naturel pittoresque et la sauvagerie de leur passion, Alzire et Zamore. Le tragique combat de ces trois personnages résume en quelque sorte toute la conquête de l'Amérique, et les beaux vers que Gusman prononce en expirant montrent qu'aux Européens doit nécessairement finir par rester la victoire. Telle était aussi la profession de foi de Voltaire : liberté, fraternité, ou plutôt croyance à l'émancipation du genre humain (2), telle fut la religion pour laquelle sa vie durant il combattit, et qu'au lit de mort il confessa sans avoir jamais eu l'âme assez grande pour comprendre que le Dieu du Golgotha, qu'il s'entêtait à renier, à blasphémer, n'avait entrevu ni prêché d'autre idéal.

Ses études superficielles du théâtre anglais et de celui des Grecs n'avaient servi qu'à lui donner de fausses notions sur l'art dramatique; il s'était fait une idée vague d'un mieux imaginaire, et de je ne sais quel terrible élément dont il parle sans cesse sans en avoir jamais donné une juste définition ni fourni un bon modèle. Il s'est imaginé que plus on effrayait les yeux, plus on ajoutait à l'effet théâtral. Qu'a-t-il produit par là? Ces conceptions bizarres, ces

(1) Qu'on relise, dans *Beaucoup de bruit pour rien,* la scène entre Bénédict et Béatrice. Est-il une forme en poésie qui mieux que le vers de dix se puisse prêter à rendre la finesse épigrammatique, l'ironie, les enfantillages et les escarmouches de ce dialogue plein de sonnets?

(2) Pour cette fraternité *égalitaire*, telle qu'on l'entendrait aujourd'hui, il n'en voulait à aucun prix. Ennemi-né des prérogatives féodales, il n'eût jamais compris en ce monde d'autre égalité que l'égalité devant la loi. Abolir la hiérarchie des classes lui paraissait absurde, impossible; il estime que l'homme n'est que très rarement digne de se gouverner lui-même et que la république est affaire de climat, question de mers et de montagnes.

hardiesses sans génie ont pu être applaudies, mais le prestige a été détruit quand elles sont tombées aux mains des Lemierre, des Belloy et de tant d'autres.

Ce que Voltaire appelle le grand pathétique de l'action, c'est le jeu de théâtre, la pantomime, la mise en scène, le tableau. Près de sa tragédie à lui, la tragédie de Racine devient tout simplement « une conversation quelquefois passionnée. » La préface des *Scythes* contient sur ce sujet les plus précieuses confidences. « Qui aurait osé, avant Mlle Clairon, jouer dans *Oreste* (*son Oreste*, cela va sans dire) la scène de l'urne comme elle l'a jouée? Qui aurait imaginé de peindre ainsi la nature, de tomber évanouie, tenant l'urne d'une main et laissant l'autre descendre immobile et sans vie? Qui aurait osé comme M. Lekain sortir les bras ensanglantés du tombeau de Ninus, tandis que l'admirable actrice qui représentait Sémiramis (Mlle Dumesnil) se traînait mourante sur les marches du tombeau même? Voilà ce que les petits-maîtres et les petites-maîtresses appelèrent d'abord des *postures*, et ce que les connaisseurs étonnés de la perfection inattendue de l'art ont appelé des tableaux de Michel-Ange. C'est là en effet la véritable action théâtrale, le reste était une conversation quelquefois passionnée. » Ce qui n'empêchait pas Voltaire, après avoir récité des vers de *Phèdre*, de s'écrier : « Je ne suis qu'un polisson en comparaison de cet homme-là. » La Harpe, qui raconte la chose, continue : « J'ai observé ailleurs comment il fallait entendre ce mot, qui m'a paru si remarquable! » Remarquable en effet, mais fort aisément explicable par la prodigieuse mobilité de cette nature inconsciente en ses variations. Amour-propre effroyablement irritable, la moindre censure, la simple contradiction même le pousse à la fureur.

Cependant il aimait les vers, ce fut la passion dominante de toute sa vie. Il eut ce dilettantisme que ni Boileau ni Racine n'ont connu, et par lequel il se rattache à notre âge; j'allais presque dire, il nous appartient. Les hommes du XVIIe siècle, dans leur doux et régulier commerce avec les anciens, se contentaient de sentir le beau, de le goûter. Ils lisaient, relisaient surtout, et soulignaient du bout de l'ongle, ils ne se passionnaient point. S'ils raisonnaient entre eux, c'était les pieds sur les chenets, le corps dispos, l'esprit libre et bien pondéré. La vie nerveuse ne commence qu'au XVIIIe siècle, époque de la musique, c'est-à-dire de la poésie pour tous; Shakspeare dirait : « du caviar pour le peuple. » Et quelle table de résonnance plus vibrante que Voltaire! A ce compte, bien des péchés lui doivent être remis, car, s'il s'échauffait pour haïr, il se montait aussi terriblement la tête pour admirer. Vingt beaux vers (1) le

(1) Encore, même sur ce qu'il appelait les beaux vers, faudrait-il s'entendre : il ne

mettaient hors de lui; on l'aime pour cette faculté qu'il avait de s'enivrer, de s'oublier lui-même à l'irrésistible charme de la poésie et du nombre. Rappelons-nous sa première entrevue avec Lekain en 1750. Le jeune comédien, invité par le poète à déclamer quelques vers, lui propose une scène de *Gustave*. « Point de Piron! s'écrie Voltaire d'une voix tonnante, je n'aime pas les mauvais vers; dites-moi tout ce que vous savez de Racine. » Lekain lui récite alors la première scène d'*Athalie;* mais à peine en avait-il dit quelques vers, que Voltaire, ne pouvant se contenir, s'écrie avec transport : « Ah! mon Dieu! les beaux vers, et ce qu'il y a de bien étonnant, c'est que toute la pièce est écrite avec la même chaleur, la même pureté, depuis la première scène jusqu'à la dernière, c'est que la poésie est inimitable! »

Ce qu'il y a de bien étonnant, pourrions-nous remarquer à notre tour, c'est que l'homme qui s'exprime de cette sorte ait pu écrire ensuite la préface des *Guèbres*, où le chef-d'œuvre de Racine est vilipendé ni plus ni moins que s'il s'agissait d'une élucubration foraine de ce Gilles de Shakspeare. Après avoir pendant quarante ans admiré, célébré, encensé *Athalie*, il se met à l'attaquer sur ses vieux jours avec un acharnement redoublé. Il démolit à coups de pioche et de marteau l'ouvrage jusque dans ses fondemens, et même, pour ces vers qu'il ne pouvait entendre sans pousser des exclamations, il se montre d'une sévérité des plus étranges. « Je fus, dit-il, très content du parterre qui riait à ces vers :

> Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître,
> Vous souffrez qu'il vous parle?...

non moins content de l'acteur qui les supprima dans la représentation suivante. » Shakspeare, contre lequel il se retourna si furieusement vers sa fin, n'eut donc pas le privilége de ses inconséquences. Disons-le tout de suite, la haine de Shakspeare, que Voltaire poussa plus tard jusqu'à l'extravagance, ne vint pourtant jamais qu'en seconde ligne dans cette âme orageuse et démoniaque. Il y a quelque chose que Voltaire détesta plus encore que l'auteur d'*Hamlet* et de *Jules César*, c'est la religion, et, gloire singulière pour Shakspeare, ces deux haines principales de la vie de Voltaire parcoururent dans son atmosphère une courbe parallèle, évoluant à distance respective, pour venir comme deux bombes éclater près de la fosse, — car, dans le chef-d'œuvre de Racine, c'est la religion qu'il poursuit, comme nous le verrons poursuivre dans Shakspeare l'auteur d'ini-

goûtait pas La Fontaine, le trouvait *trop naïf!* Il était plus sensible à l'élégance du style qu'au charme du vrai, du naturel, et son tempérament le portait à outrer en tout la mesure.

mitables conceptions. Si délicieux que soient les plaisirs de l'admiration, il saura s'en priver dès que son orgueil ou son amour-propre en aura souffert la moindre gêne. Et alors malheur aux plus chers, aux plus tendres objets de cette admiration! Racine apprendra lui-même à ses dépens que ses plus beaux vers cessent d'être beaux du moment que la source d'où ils jaillissent est entachée de dévotion. « Plus on est absurde, plus on est intolérant! » Voltaire en personne a dit le mot, et si j'ai un regret, c'est qu'il me fournisse une si juste occasion de le lui appliquer.

N'y aurait-il pas, pour se bien rendre compte de Voltaire, à essayer de tracer un parallèle entre l'homme et l'écrivain? L'écrivain fut méchant, perfide, implacable en ses rancunes, l'homme était bon. Encore ne faudrait-il pas que ce parallèle fût poussé trop loin; car comment séparer le génie d'un homme de son caractère? Le grand Frédéric croyait cela possible et se trompait. « Toute lumière sur le talent, disait-il, et que le caractère reste dans l'ombre! » C'était trop accorder au talent et trop peu au caractère. En même temps que le talent a ses défauts, le caractère a ses bons côtés, et les défauts comme les qualités se correspondent. Est-ce que par exemple, si le caractère eût été mieux pondéré, l'œuvre n'y eût pas gagné cette force de persuasion, d'élévation et de profondeur qui lui manque? Quoi qu'il en soit, bien des contradictions demeurent presque énigmatiques, et toujours on s'étonnera de voir que cet homme, qui frémit à la seule idée de l'injuste, et qu'un méfait commis loin de ses yeux pousse aux revendications les plus magnanimes, soit le même qu'une piqûre d'amour-propre ou le plus misérable intérêt va rendre capable d'une méchante action, — de telle sorte qu'à ce noble cœur, à cet honnête et grand citoyen, il est impossible par momens de ménager le blâme et la colère.

Socrate raconte quelque part dans Platon qu'il lui arrive souvent de se demander s'il est un animal féroce et vil, ou bien une douce et fidèle créature du bon Dieu. Il y a des deux chez Voltaire, mais le démon (pour ne pas dire l'animal féroce et vil) prime l'autre. « Entre tous les esprits de négation, le drôle m'est encore le moins à charge, » dit en parlant de Méphisto le Père éternel du prologue de *Faust*, et l'amant de Marguerite, pour combattre chez sa maîtresse certaines antipathies physiognomoniques, lui répond : « Que veux-tu? Il faut qu'il y ait en ce monde de pareils oiseaux! » En ce sens, le philosophe de Ferney devient une sorte d'instrument divin, d'homme providentiel, et c'est de ce point de vue que le commentateur allemand des Évangiles, écrivant la *Vie de Voltaire*, se plaît à considérer son héros. « Supposons, remarque le docteur

Strauss (1), une organisation formée selon les conditions d'une époque, appropriée à ses tendances, à ses besoins, qu'elle ressentira violemment et s'efforcera de satisfaire; plus l'individu sera doué suivant le temps, plus il se pénétrera de ses besoins, plus il absorbera ses élémens d'existence et de progrès, et plus son action sera profonde et rayonnante. Ce fut à la lettre le cas de Voltaire, et ses fautes même, examinées de ce côté, changent d'aspect et nous apparaissent tantôt comme des conséquences naturelles de l'esprit de son temps et de sa corruption, tantôt comme des moyens pour aider à sa transformation. Ce que voulait ce temps, ce n'était pas une lumière pure et calme, c'était l'étincelle qui met le feu, le tison embrasé. Il ne s'agissait point de tirer de la nature ou de l'esprit humain telle vérité nouvelle, il s'agissait de répandre l'ancienne, de la rendre à tous intelligible, attrayante, et de jeter bas tout ce qui s'opposait à sa diffusion : abus, préjugés, choses vermoulues, caduques, balayures d'un passé compromis! Et maintenant, si le premier de ces deux offices réclame une discussion élevée, sereine, au second la raillerie et le sarcasme conviendront bien autrement. » Or qui jamais comme Voltaire mania cette arme du sarcasme, qui jamais l'égala dans cet art de frapper, de tuer par le ridicule? Prompt à jeter sur tous les points l'attaque et la passion, à varier ses coups, infatigable à se multiplier, prêt à répondre à l'appel de toutes les questions, les plus hautes comme les moindres, ne laissant rien hors de sa portée, ne disparaissant que pour reparaître aussitôt, partout présent, et, comme ce juge des *Plaideurs*, montrant à la fois son visage dans le soupirail de la cave et sur le faîte de la maison.

Ainsi vu, étudié, Voltaire n'a plus besoin d'être expliqué, d'être absous. Ses défauts, ses péchés, lui deviennent pour son œuvre des agens capitaux. Comment concevoir cette animation fiévreuse, cette perpétuelle mobilité, sans une irascibilité organique, sans le *diable au corps?* Comment faire que la raillerie et le sarcasme aillent sans la colère, sans la haine, leurs inévitables corollaires et qu'avec de tels élémens le sérieux et la dignité de l'attitude se puissent concilier? mais ces défauts, ces vices même ont eu beau servir d'agens à son œuvre, ils n'en restent pas moins à sa charge personnelle, lourde charge qui, avant d'accabler sa mémoire, l'écrasa, vivant, de son poids. L'homme n'est heureux ici-bas que dans la mesure de ce qu'il a de bon en lui, et nos torts sont toujours expiés, quelle que soit la raison d'état qu'ils empruntent ou le prétexte que nous leur donnions. Le nom de Voltaire, synonyme

(1) *Voltaire*, von David Friedrich Strauss, p. 233.

de puissance intellectuelle, semble au premier abord l'être aussi de prospérité. En présence de cette royauté, on se dit : L'homme qui l'exerça fut un des heureux de ce monde, et nul ne songe à ce que ce grand monarque a souffert, aux atroces tortures dont il a payé sa vanité rancunière et vindicative, ses avidités de toute espèce et son égoïsme atrabilaire. Un heureux! mais qui donc, au prix de cet enfer, voudrait de cette apothéose? Le sentiment de sa force, de sa valeur, s'il l'eut jamais, il ne l'eut que par éclairs et passades; les heures qu'il vécut dans la plénitude de son être furent des plus rares, et le meilleur de son existence se perdit en mesquins détails, en odieuses petitesses.

Contradiction bizarre, tandis qu'il prêche de tous côtés le changement, qu'il révolutionne l'état, réforme les mœurs, il ne reconnaît en littérature que l'autorité, s'en remet à l'Académie, et proclame l'infaillibilité du dogme des trois unités. Il attaque Dieu et son siècle, renverse le pape; mais dès qu'il se retrouve nez à nez avec Boileau, halte-là! il s'humilie et fait ses dévotions. Pour ce grand combat qu'il prétend mener sur le théâtre au profit des idées modernes, l'ancienne forme lui suffit. Ne lui parlez pas d'inventer rien, il crierait à la profanation, au sacrilége, et c'est tout simplement avec l'aide de la vieille Melpomène, habituée à perpétrer ses forfaitures dans les vingt-quatre heures, qu'il poursuit son mouvement de rénovation. Arrachons le sceptre aux tyrans, le masque aux prêtres, mais respectons le poignard classique et montrons-nous convenables envers l'urne sacrée qui renferme la cendre des héros. C'est que cet initiateur des temps modernes avait un pied dans le passé. Voltaire est avant tout classique et monarchien, *autoritaire*, pour parler le jargon politique du présent. Aristote et Louis XIV le tiennent par les basques de son habit de chambellan. Il ne demanderait qu'à s'entendre avec les rois; « leur cause est celle des philosophes, » écrit-il à d'Alembert (1768). Peu lui importe au fond que la monarchie française n'aime pas les réformes, il s'en console avec le roi de Prusse, l'impératrice Catherine et le roi de Suède; il n'en reste pas moins fidèlement attaché à la maison de France, à la dynastie des Bourbons, qu'il chante dans Henri IV, célèbre dans Louis XIV, et chérit, adule, jusque dans Louis XV : « Trajan est-il content (1)? » Quant au peuple, il le conspue et n'at-

(1) Voltaire ne se contente pas d'avoir le goût, le culte de la monarchie, il en aime jusqu'à l'étiquette; c'est un courtisan. Il demande ses ordres pour le roi de Prusse à Louis XV, qui lui tourne le dos. Il apporte les complimens de M[me] de Pompadour à Frédéric, qui lui répond: « Je ne connais pas cette dame! » et tout en empochant le mot ne se fait aucun scrupule d'écrire à Paris nonobstant : « Je n'en mande pas moins à M[me] de Pompadour que Mars a reçu comme il le devait les complimens de Vénus. »

tend rien de là. Aux princes seuls ligués avec les philosophes et tous les honnêtes gens, l'œuvre de régénération. La masse est et restera toujours stupide et barbare, c'est le troupeau de bœufs auxquels il faut un joug, l'aiguillon et du foin.

On s'est demandé si notre littérature n'eût pas suivi une tout autre voie dans le cas où Corneille, au lieu de se tourner du côté de l'Espagne, eût regardé vers l'Angleterre : question purement oiseuse, attendu que ni le hasard ni la volonté individuelle n'eurent d'influence dans le mouvement de Corneille, lequel reçut son impulsion de la vie nationale même, alors en contact direct avec l'Espagne et parfaitement indifférente sinon hostile à ce qui se passait en Angleterre. Racine et Boileau, pas plus que l'auteur du *Cid* et d'*Horace*, ne prononcèrent les noms de Shakspeare et de Milton. C'est un fait connu que Saint-Évremond, réfugié à Londres depuis quarante ans, était incapable de mettre ensemble six mots d'anglais, tandis qu'Hamilton, un Anglais, écrivait dans notre langue de façon à en remontrer à des Français. En 1727, c'est encore un sujet d'étonnement pour Voltaire qu'on puisse être ambassadeur à Londres sans savoir l'anglais. C'est qu'en effet pour un Français du XVIIe siècle il n'y avait point de raison d'étudier la langue anglaise et sa littérature. Quel besoin avions-nous de modèles étrangers, alors que nous étions nous-mêmes les modèles par excellence, et que nous avions laissé bien loin derrière nous ces anciens qui nous avaient formés? L'Angleterre, sous les derniers Stuarts, n'était guère qu'une très humble vassale, et nous savons combien il importe qu'un pays fasse grande figure en politique pour que sa littérature pénètre chez les autres nations. A dater de Guillaume III, nos armes faiblissent, notre situation en Europe s'amoindrit, tout change. On peut à la rigueur ignorer, dédaigner la littérature d'un voisin, d'un ami ; mais dès qu'il s'agit de la littérature d'un ennemi, d'un vainqueur, c'est une autre affaire. Les temps étaient donc mûrs vers le commencement du XVIIIe siècle. Que ce soit Destouches, ou Montesquieu, ou Voltaire qui le premier ait mentionné chez nous le nom de Shakspeare, la question reste à débattre aux historiens spéciaux qui prétendent retrouver des passages de *Cymbeline*, du *Marchand de Venise* et d'*Hamlet* jusque dans l'*Agrippine* de Cyrano de Bergerac. Avoir au courant de la plume signalé dans une lettre le nom de Shakspeare ne saurait constituer un service rendu, et c'est là tout ce dont on puisse faire honneur à Montesquieu. Quant à Destouches, il paraît avoir assisté à la représentation de diverses pièces, mais sans s'être informé de l'auteur. Montesquieu connaît le nom sans les œuvres, Destouches connaît les œuvres sans le nom. C'est donc

seulement à la venue de Voltaire, et par lui, que la discussion se pose pour la première fois en France devant un public dès longtemps affranchi des modes espagnoles et curieux d'études de tout genre sur l'Angleterre.

L'enthousiasme pour Shakspeare gouverne au début sa critique, car il ne prévoit pas qu'à une distance de quarante ans cette gloire, qu'il acclame parce qu'il ne la craint point et s'imagine pouvoir l'absorber, viendra l'importuner de son éclat. Peut-être qu'à une autre époque le poète, voyant se dresser devant lui ce nouveau rival, eût courtoisement livré bataille; mais alors Voltaire n'était plus le Voltaire de *Zaïre*, d'*Alzire* et de *Tancrède;* il s'appelait le patriarche de Ferney, et ses vieilles armes suaient la rouille. Qu'on se le représente à quatre-vingts ans, assis dans ce fauteuil légendaire où l'a saisi Houdon, l'oreille au guet, et flairant le vent de sa narine entr'ouverte et fine. Un nom occupe les salons de Paris, échauffe, passionne la critique, et ce nom n'est plus le sien! Shakspeare! à ce seul mot, ses traits se contractent, grimacent, et d'une main crispée il écrit la lettre à l'Académie. Imagination surexcitée sans cesse, enfiévrée sinon riche, point d'audace dont il ne s'avise, pas de province si lointaine qu'il ne convoite. Autour de sa chaise curule tourbillonne je ne sais quelle infernale danse du sabbat, que mènent les démons de l'envie et de la vanité, et cependant tout n'est point mauvais chez cet homme! D'incroyables facultés d'esprit, un cœur foncièrement sensible et bon, se mêlent, sans les racheter, à tant de défaillances et de petitesses, et c'est parfois comme un rayonnement du beau, du bien, du vrai, qui vient pour un moment éclairer, transfigurer tout ce fantastique!

Je ne voudrais rien rabaisser, et si la fâcheuse envie du dénigrement me pouvait tenter, je n'aurais qu'à me rappeler le vers de Térence pour rendre au défenseur de Calas, de Sirven, de La Barre et de Montbailli l'hommage qui lui est dû « au nom de l'humanité, » comme dirait le don Juan de Molière. Je n'en reste pas moins à me demander si, dans ses actes les plus recommandables, les plus humains, le tempérament n'eut pas la meilleure part, et si jamais, dans quelque rencontre que ce soit, la pure morale fut son guide unique. Ce qu'il y a de certain, c'est que, si Voltaire eut en ce monde des convictions désintéressées, ce ne fut guère vis-à-vis de Shakspeare, et que sa querelle avec le grand poète britannique nous le montre désertant cette sainte cause de la vérité à laquelle il prétendait avoir voué sa vie.

HENRI BLAZE DE BURY.

ESSAIS

D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

UNE RÉFORME POLITIQUE EN AUTRICHE.

Un certain apaisement s'est manifesté depuis quelques années dans les querelles des différentes races qui peuplent le territoire de la monarchie austro-hongroise. Sans doute des esprits révolutionnaires ont encore poursuivi d'une manière plus ou moins occulte des plans séparatistes fondés sur des combinaisons artificielles ou sur des théories chimériques; mais le bon sens public a partout protesté contre de pareils entraînemens. Les récens débats qui ont groupé dans deux camps opposés les centralistes et les fédéralistes n'ont porté aucune atteinte au principe du gouvernement; les controverses des nationalités ont conservé un caractère pour ainsi dire provincial, bien que les difficultés soient loin d'avoir reçu des solutions définitives.

La question de la réforme électorale, qui vient d'être réglée, a été moins importante par elle-même que par la rivalité des partis qui en ont fait pour ainsi dire le terrain de leurs luttes. Centralistes et fédéralistes avaient choisi ce débat pour mesurer leurs forces respectives, plus encore dans la presse et devant l'opinion qu'au sein du *Reichsrath*. Étudier cette question, c'est examiner les conditions politiques dans lesquelles fonctionne la partie cisleithane de la monarchie, et faire comprendre les difficultés contre lesquelles lutte le gouvernement autrichien.

Rappelons d'abord en quelques mots le mécanisme des institutions constitutionnelles dont l'Autriche-Hongrie est dotée depuis 1867. Le système en vigueur a pris le nom de *dualisme* parce qu'il divise la mo-

narchie en deux groupes distincts : le groupe autrichien ou cisleithan, qui a son siége à Vienne, et le groupe hongrois ou transleithan, qui a son siége à Pesth. La Leitha est le cours d'eau qui sépare les deux moitiés de l'empire. Il y a dans la monarchie trois cabinets distincts, ayant chacun son président du conseil : le ministère commun, qui compte trois ministres; le ministère cisleithan et le ministère transleithan, qui comprennent chacun sept ministres. Les ministres cisleithans sont responsables devant le *Reichsrath* de Vienne, les ministres transleithans devant la diète de Pesth, les ministres communs devant les « délégations » du *Reichsrath* autrichien et de la diète hongroise, qui se réunissent tantôt à Vienne, tantôt à Pesth, avec mission de voter les dépenses communes, guerre, diplomatie, trésorerie centrale. La réforme électorale qui vient d'être adoptée ne s'applique qu'au groupe cisleithan. Ce groupe se compose de dix-sept provinces qui ont une double représentation, la représentation provinciale formée par les diètes, la représentation générale, qui est constituée par le *Reichsrath*. Cette assemblée se compose de deux chambres : la chambre haute ou chambre des seigneurs se recrute surtout dans la grande aristocratie territoriale; elle a des membres de droit et des membres héréditaires et à vie, nommés par l'empereur. La chambre des députés comptait avant la réforme 203 membres, élus par les diètes provinciales, qui les choisissaient dans leur propre sein. Il y a pour les dix-sept diètes des règlemens électoraux qui varient suivant les provinces. Elles sont formées par des députés appartenant à deux catégories distinctes. La première comprend des députés non élus qui siégent de droit, et qui ont ce qu'on appelle voix virile; ce sont les archevêques, évêques et recteurs de l'université. Les députés de la seconde catégorie sont élus par quatre groupes distincts d'électeurs : les grands propriétaires fonciers, — les villes, bourgs et centres industriels, — les chambres de commerce, — les communes rurales.

Si complexe qu'il soit, ce mécanisme fonctionnerait peut-être assez facilement sans la diversité des langues, des religions et des coutumes. D'après les dernières statistiques, les pays qui forment le groupe cisleithan ont une population d'environ 17 millions 1/2 d'âmes. Sur ce nombre, il y a près de 6 millions 1/2 d'Allemands; les Tchèques, les Polonais, les Ruthènes, les Slovènes, forment le reste de la population. Dans la Haute-Autriche, la Basse-Autriche, les pays de Salzbourg, le Vorarlberg, la Silésie, l'élément germanique est le seul qui existe. Dans le Tyrol, la Styrie et la Carinthie, il est en majorité, mais il est en minorité dans l'Illyrie, la Bohême, la Moravie, la Bukovine, la Galicie. Cette diversité de races est la principale cause de l'existence des deux partis qui, sous le nom de centralistes et de fédéralistes, se disputent le pouvoir dans le groupe cisleithan.

Depuis le mois d'octobre 1871, c'est le parti centraliste qui dirige les affaires, le précédent cabinet était au contraire composé de fédéralistes; mais pour bien comprendre l'origine de ces deux partis il faut remonter à vingt ans en arrière. Après les événemens de 1848 et de 1849, la politique unitaire et absolutiste, dont le prince de Schwarzenberg et M. de Schmerling furent les principaux champions, prévalut dans l'empire des Habsbourg. En 1860, ce système fit place à un régime plus libéral en vertu duquel l'Autriche devint une puissance parlementaire, et voulut concilier le respect des autonomies provinciales avec les conditions d'unité et d'intégrité indispensables à toute monarchie comme à toute république. Les unitaires devinrent alors centralistes, s'appuyant non plus sur l'absolutisme, mais sur le régime constitutionnel. Selon eux, la centralisation devait s'appliquer à la Hongrie aussi bien qu'aux autres régions de l'empire des Habsbourg; mais les Hongrois, forts de leur autonomie séculaire, refusèrent d'entrer dans cette voie, et, après plusieurs années d'une opposition vigoureuse, ils obtinrent en 1867 l'inauguration du dualisme. Le parti centraliste, composé presque exclusivement d'élémens germaniques, ne s'était pas résigné sans peine à une si large concession; il finit pourtant par faire la part du feu. Laissant aux Magyars la direction de l'antique royaume de saint Étienne, il voulut en échange garder l'hégémonie sur le groupe cisleithan. Sa prétention fut que les 6,300,000 Allemands qui habitent cette moitié de l'empire eussent la suprématie sur l'ensemble de la population cisleithane, composée de 17 millions 1/2 d'individus. Il fallait pour cela que l'autorité des diverses diètes provinciales fût limitée, et que l'influence du *Reichsrath* reçût un nouvel accroissement.

Tel a été depuis 1867 l'objectif du parti centraliste. Si les Allemands ont applaudi à ce programme, les autres nationalités s'y sont montrées rebelles. C'est surtout parmi les Tchèques de Bohême et parmi les Polonais de Galicie que les résistances ont été acharnées. Le gouvernement lui-même n'a pas été sans hésitation, et la lutte entre les deux opinions rivales est loin d'être terminée. Les centralistes prétendent que toutes les traditions gouvernementales sont de leur côté, et que le système préconisé par leurs adversaires sous le nom de régime fédératif n'aboutirait qu'à un travail de désagrégation et de décomposition politique. Les fédéralistes au contraire soutiennent que le fédéralisme n'est nullement en Autriche un élément révolutionnaire. Ce n'est point, disent-ils, une théorie défendue seulement par des savans et par des publicistes, c'est un principe traditionnel, inhérent à la formation de l'empire et reposant sur des droits historiques qui ont laissé dans le sol une profonde empreinte. Le fédéralisme a joué un rôle conservateur dans la crise de 1848, et c'est encore aujourd'hui une pensée d'union entre les races et de fidélité au souverain qui inspire son programme; enfin il

n'y a pas de raison pour refuser à la Bohême et à la Pologne autrichienne les satisfactions accordées aux Magyars. Pourquoi les villes de Prague et de Lemberg seraient-elles réduites à un rôle effacé, tandis que Pesth a pris le caractère d'une véritable capitale? Comment peut-on prétendre que l'autonomie hongroise n'est pas un danger pour l'empire des Habsbourg, et que cet empire serait mis en péril par l'autonomie de la Bohême et de la Galicie ? Les fédéralistes concluent en combattant le dualisme comme une combinaison injustifiable en droit et en fait, puisque les 9 millions d'Allemands et les 5 millions 1/2 de Magyars de l'Autriche-Hongrie ne peuvent avoir raisonnablement la prétention de dominer un empire dont la population totale s'élève à plus de 35 millions d'âmes; ils ajoutent que la suprématie allemande est le résultat de combinaisons arbitraires, de majorités factices, obtenues en formant des colléges à part avec des communes allemandes qui seraient restées invariablement en minorité, si on les avait laissées mêlées aux groupes électoraux où dominent d'autres races.

Le comte de Beust, bien qu'il soit l'auteur principal du dualisme, n'était pas, dit-on, très éloigné d'accorder de nouvelles concessions au système fédératif. Quand, sous la haute direction du chancelier de l'empire, le comte Hohenwart était à la tête du ministère cisleithan, c'étaient les idées fédéralistes qui semblaient devoir prévaloir dans les conseils du gouvernement, et on était entré à cet effet en pourparlers avec les hommes politiques de la Bohême et de la Galicie; mais leurs prétentions parurent trop considérables, et il en résulta une réaction contre les tendances du ministère Hohenwart. Lorsqu'au mois de novembre 1871 M. de Beust fut envoyé comme ambassadeur à Londres, la nomination de son successeur au ministère des affaires étrangères, le comte Andrassy, fut regardée comme une nouvelle consécration du dualisme et comme un succès pour les Hongrois. Quelques jours auparavant, le comte Hohenwart et ses collègues avaient donné leur démission pour faire place à un cabinet composé de centralistes, dont la présidence fut conférée au prince Auersperg. Le rôle politique de cet homme d'état date de quelques années seulement; après avoir servi dans l'armée impériale, il avait vécu dans la retraite jusqu'au jour où les grands propriétaires de Bohême le nommèrent leur représentant à la diète de Prague. Devenu peu après grand-maréchal de cette diète, il s'était fait remarquer par un mélange de circonspection et de vigueur, et il ne tarda pas à se faire un nom dans le parti désigné en Autriche sous le nom de « parti libéral allemand. »

C'est le cabinet Auersperg qui a élaboré la loi électorale récemment votée. Cette loi avait eu pour origine une résolution prise le 20 février 1872 par la chambre basse du *Reichsrath* en vue de parer aux abstentions systématiques qui avaient pour but avoué d'empêcher l'assem-

blée d'être en nombre. La résolution dont il s'agit était ainsi formulée : « si un mandat de député au *Reichsrath* vient à expirer par une raison légale quelconque pendant la durée d'une session, il est loisible à l'empereur de prescrire de nouvelles élections directes dans les circonscriptions, villes et corporations jouissant du droit d'élire les députés aux diètes, le tout conformément à la loi relative aux élections directes. » Ce fut là le germe de la dernière réforme électorale, dont la clause principale établit le principe du suffrage direct des populations.

Dès qu'il fut présenté par le ministère, ce projet devint la principale préoccupation politique dans le groupe cisleithan. Il stipulait que les populations elles-mêmes désigneraient désormais les députés au *Reichsrath*, mais que le système de votation resterait le même. On continuerait à voter par curies et par catégories; chaque province conserverait son règlement particulier pour les élections. Le corps électoral comprendrait toujours quatre colléges. Le nombre des députés serait élevé de 203 à 353. Quatre-vingt-cinq siéges au lieu de cinquante-huit seraient attribués à la grande propriété. Une innovation importante consistait à établir que tout Autrichien cisleithan inscrit sur les listes électorales de l'une des dix-sept provinces y serait éligible pour chacune d'elles.

Les centralistes applaudirent avec enthousiasme le projet; suivant eux, il devait avoir pour résultat d'introduire en Cisleithanie les habitudes de la solidarité politique et de créer un indigénat capable de constituer une véritable patrie autrichienne. Les fédéralistes n'étaient pas du même avis. Ils auraient accepté, disaient-ils, une réforme électorale établie sur des bases larges et uniformes, qui leur eût permis de tirer parti de la majorité numérique des races non allemandes; mais du moment où l'élément germanique continuait à se préparer une majorité factice et arbitraire, le principe fédératif devait recevoir par la loi nouvelle une atteinte peut-être irréparable. Enlever aux diètes provinciales le privilége de désigner les députés au *Reichsrath*, disaient-ils, n'est-ce pas diminuer de moitié leur influence morale et leur ôter le caractère qui en faisait la sauvegarde la plus efficace des diverses nationalités? Telle est la double thèse que les deux partis rivaux devaient soutenir avec une grande vivacité. Ce ne fut pas à Vienne que la lutte prit le caractère le plus ardent; ce fut en Bohême et en Galicie que le projet de réforme produisit l'émotion la plus profonde. Pour le faire comprendre, il nous suffira de rappeler brièvement les prétentions de ces deux provinces.

Lorsque le compromis austro-hongrois fut conclu en 1867, la Bohême ne critiqua pas les concessions qui venaient d'être faites aux Magyars; mais elle s'empressa de réclamer pour elle-même des priviléges analogues. Plaçant la question sur le terrain de l'histoire, elle exhuma de

la poussière des siècles les titres de sa nationalité, et prit pour point de départ de ses revendications le contrat synallagmatique intervenu en 1526 entre l'antique royaume de saint Venceslas et Ferdinand d'Autriche, frère de Charles-Quint. Au moment où il avait été reconnu roi par les états de Bohême, Ferdinand avait juré de respecter les chartes et franchises nationales, et le maintien de l'autonomie de la Bohême fut le prix de la transaction. Il est vrai qu'à la suite de la bataille de la Montagne-Blanche (1620) la Bohême fut soumise au régime absolu; mais, dans l'opinion des Tchèques, cette tyrannie n'avait pu anéantir leur droit national. Lorsqu'en 1804 l'empereur François I[er] avait érigé ses états en empire d'Autriche, il avait solennellement promis à tous ses royaumes et états de conserver leurs titres, constitutions, privilèges et situations antérieures. La Bohême fait aujourd'hui valoir ces titres en réclamant la restauration de l'ancien royaume avec la Moravie et la Silésie comme annexes. Constituer un groupe bohême ayant son siége à Prague, comme le groupe transleithan a son siége à Pesth, établir un accord direct entre le souverain et la nation, faire procéder à un couronnement solennel de l'empereur François-Joseph en qualité de roi de Bohême, telles sont les prétentions hautement formulées par les Tchèques. Ils devaient toutefois rencontrer dans la province même de nombreuses résistances ; d'après les récentes statistiques, la Bohême compte 3,200,000 Slaves contre 2 millions d'Allemands; mais c'est à ces derniers qu'appartient la supériorité au point de vue de la richesse, de l'industrie et du commerce. Les deux populations rivales sont en lutte perpétuelle, et le parti centraliste profite habilement de leurs divisions.

Le ministère Hohenwart fit luire aux yeux des Tchèques l'espoir de solutions favorables à leurs vœux. Dans un rescrit adressé à la diète de Prague le 12 septembre 1871, François-Joseph reconnaissait les priviléges du royaume de Bohême, et annonçait l'intention de les consacrer par la cérémonie d'un couronnement; il ajoutait toutefois qu'il devait tenir compte des obligations assumées vis-à-vis de ses autres peuples par la constitution de 1867. Il prenait acte des vœux exprimés dans les adresses de la diète de Prague, et promettait « de concilier les justes réclamations de la Bohême avec les nécessités qu'impose le maintien de la puissance de l'empire. » En résumé, François-Joseph n'entendait détruire ni les droits du *Reichsrath* de Vienne ni le compromis austro-hongrois; il espérait simplement, en accordant une satisfaction à l'amour-propre national des Tchèques, les réconcilier avec le gouvernement impérial. Ce moyen terme ne devait contenter ni les centralistes allemands ni les fédéralistes tchèques. L'opposition bohême ne fit qu'accentuer ses prétentions. La diète de Prague formula sous le titre « d'articles fondamentaux » un programme qui demandait carrément la reconnais-

sance d'un royaume de Bohême pourvu des mêmes privilèges que le royaume de Hongrie. Cette attitude découragea l'empereur; le ministère Hohenwart s'étant retiré au mois d'octobre 1871, le souverain adressait à la diète de Prague un second rescrit, daté du 30 octobre, dans lequel il déclarait que les lois faites sur le traitement des affaires communes et sur les rapports mutuels des deux moitiés de l'empire avaient acquis une force légale pour toute la monarchie, et ne pouvaient être modifiées que de la manière indiquée dans cet accord. En même temps, il engageait de nouveau la diète de Prague à envoyer ses représentans au *Reichsrath* de Vienne, « afin de contribuer à la grande œuvre de la réconciliation et de donner la preuve de sentimens fraternels pour tous les peuples de l'empire. » Ce langage produisit une vive émotion à Prague; M. Rieger et le comte Clam Martiniz rédigèrent un mémorandum où ils soutenaient que le second rescrit n'était pas en harmonie avec le premier, qu'il s'écartait de la base du projet de compromis, et ils déclarèrent que la nation bohême maintiendrait son point de vue « avec l'âpre ténacité d'autrefois. » Le 6 novembre 1871, la diète vota une résolution affirmant que la position constitutionnelle du royaume ne pouvait être réglée que par une assemblée légale et le roi légitime; en conséquence, elle refusait d'envoyer des députés au *Reichsrath* et protestait contre les décisions que prendrait ce parlement.

Lorsque le *Reichsrath* s'assembla au commencement de 1872, les députés bohêmes et moraves s'abstinrent d'y venir siéger. Ce qu'il y a de curieux à remarquer, c'est que les fédéralistes auraient eu la majorité au *Reichsrath,* si tous les groupes dont il se compose avaient consenti à venir combattre le parti allemand sur le terrain constitutionnel; mais l'esprit de système qui anime les Tchèques de Bohême, leur attachement opiniâtre aux doctrines du droit historique, développées par MM. Rieger et Palaçki, les empêchent de céder à des considérations de tactique parlementaire. Un instant, le gouvernement craignit que le *Reichsrath* ne réunît pas le nombre de 100 députés nécessaire pour que les délibérations pussent avoir lieu légalement. Cette appréhension ne se réalisa point, et environ 125 députés parurent dans la salle des séances. Depuis ce temps, le parti national ou parti tchèque continua énergiquement sa résistance systématique. La diète de Prague, ayant été dissoute, fut remplacée au mois de mai par une nouvelle diète où le ministère Auersperg et le parti centraliste se trouvèrent avoir la majorité; mais c'est là une victoire dont il ne faudrait pas abuser. On sait que c'est par curies que se font les votes pour les diètes cisleithanes; or c'est la catégorie des grands propriétaires allemands, ce n'est pas la majorité numérique de l'ensemble des populations qui décida du résultat des élections en Bohême. Les Tchèques, en refusant de siéger soit à

la diète de Prague, soit au *Reichsrath* de Vienne, disparaissent pour ainsi dire de la surface officielle; ils n'en cessent pas moins de remuer les profondeurs de la nation, et le gouvernement est intéressé à ne pas creuser entre eux et lui un abîme dans lequel pourraient se perdre les espérances d'accord et de pacification morale.

D'après le point de vue où les Tchèques se sont placés, il était naturel de les voir s'opposer à une réforme électorale qui a pour but de fortifier l'action du *Reichsrath* et l'influence du parti centraliste. Aussi tous les journaux tchèques firent-ils au projet du gouvernement l'opposition la plus vive. Quant à leurs députés au *Reichsrath*, ils refusèrent de se rendre à cette assemblée, et furent, en raison de cette abstention systématique, considérés comme démissionnaires. Le parti national de Bohême n'a donc pris aucune part à la réforme électorale, et cette importante question a été réglée sans aucun concours direct ou indirect de l'élément tchèque; nous allons voir qu'il en a été de même en ce qui touche la Galicie.

Si l'opposition des Polonais de Galicie n'a pas été aussi ardente que celle des Tchèques de Bohême, elle n'en a pas moins présenté un caractère très accentué. Les Polonais ne demandent pas le renversement de la constitution de 1867, et ils ne font pas au dualisme des objections absolues, mais ils réclament pour leur province une extension d'autonomie considérable. Le 20 septembre 1868, la diète de Lemberg formula ses demandes dans une résolution qui contenait les cinq points suivants : 1° l'élection des députés de la diète au *Reichsrath*, leur nombre, le mode électoral et la durée de leur mandat, seraient fixés par la législation du pays; les élections directes pour le *Reischrath* ne seraient jamais acceptées pour la Galicie; 2° on soustrairait à la compétence du *Reichsrath*, pour les faire rentrer dans les attributions de la diète, le règlement des questions commerciales, la législation sur les institutions de crédit et d'assurance, sur l'indigénat et la police des étrangers, sur la propriété intellectuelle, sur les universités, sur les principes généraux de l'organisation judiciaire et administrative; 3° la députation de la diète ne prendrait part aux débats du *Reichsrath* que pour les affaires communes à la Galicie et aux autres pays représentés dans cette assemblée; 4° il serait distrait des fonds de l'état une somme répondant aux besoins réels du pays et mise à la disposition de la diète; 5° en ce qui concerne l'administration, la justice, les cultes, l'instruction, les intérêts agricoles et la sûreté publique, la Galicie recevrait un gouvernement distinct, sous la direction d'un chancelier ou ministre spécial; le gouvernement serait responsable devant la diète de l'exécution des lois du pays.

Les Polonais de Galicie ont renouvelé plusieurs fois ces revendications; cependant ils n'ont pas retiré leur concours au gouvernement

dans des circonstances difficiles, et, lorsqu'au début de l'année 1872 le *Reichsrath* se trouvait menacé de n'être pas en nombre, ils ne refusèrent pas d'y remplir leur mandat. Les tendances fédéralistes étaient alors assez sympathiques au ministère, et l'empereur François-Joseph désirait pouvoir accorder certaines satisfactions à la Galicie comme à la Bohême. Une commission nommée par la chambre basse élabora un projet de compromis qui formulait les principes suivans : il augmentait la compétence de la diète galicienne (diète de Lemberg ou Léopol), il stipulait qu'un des membres du ministère cisleithan appartiendrait toujours à la Galicie, il déclarait que les dispositions contenues dans le compromis devraient être incorporées dans le statut provincial par un vote de la diète de Lemberg. Si ce projet n'accordait pas toutes les concessions réclamées par les Polonais, il n'en était pas moins conforme au système d'une large décentralisation administrative. Une question délicate restait toutefois à trancher. Les députés galiciens ne voulaient pas admettre que la loi destinée à étendre l'autonomie de leur pays fût subordonnée à l'insertion préalable dans le statut provincial. Ils tenaient en effet à se réserver la faculté de venir renouveler quelque jour leurs doléances dans la représentation de l'empire, et d'y revendiquer des priviléges plus étendus. Le ministère attachait au contraire beaucoup de prix à ce que les concessions fussent considérées comme un maximum qu'on ne pouvait plus dépasser, et qui mît fin à la « question polonaise » en Autriche.

La contestation n'était pas réglée lorsque le gouvernement présenta le projet de réforme électorale. Les Polonais de Galicie devaient la voir avec une répugnance marquée. Il y avait pour cela une raison spéciale qui tient à la situation ethnographique de la Galicie. A côté de 2 millions de Polonais, cette province renferme près de 2,100,000 Ruthènes. Ce sont les Polonais qui ont la supériorité au point de vue de l'aristocratie, de l'intelligence, de l'influence économique, financière et territoriale : ce sont eux qui dominent le pays et dirigent la diète; mais les Ruthènes, qui diffèrent par la religion, par la race, par la langue, cherchent de leur côté à prendre une position politique. L'ancien système d'élection avait été favorable aux Polonais, qui, disposant de la majorité dans la diète de Lemberg, n'envoyaient au *Reichsrath* que des députés appartenant à leur nationalité. Ils craignaient que le suffrage direct des populations ne donnât tout à coup à la nationalité ruthène une importance inattendue, et c'est pour cela qu'ils demandaient avec tant d'insistance que le système des élections directes ne fût en aucun cas appliqué à la Galicie, alors même qu'il serait mis en vigueur dans les autres provinces cisleithanes. Obtenir une exception de cette nature n'était pas chose facile, et l'on comprend que le ministère Auersperg, malgré les pressantes démarches des députés galiciens, n'ait pas voulu

enlever au projet de réforme électorale son caractère de généralité. Les députés polonais déclarèrent alors qu'ils considéraient le projet comme attentatoire aux priviléges des diètes, et qu'ils ne prendraient aucune part aux débats. Le gouvernement fit les plus grands efforts pour les décider à se rendre aux séances du *Reichsrath*, ne fût-ce qu'à titre de comparses muets, et il leur offrit des concessions étendues en échange de cet acte de complaisance; ce fut en vain. Bien que prévue, l'attitude hostile de la députation galicienne ne laissa pas de provoquer une vive irritation. On accusa les Polonais d'opposition stérile, d'hostilité irréconciliable, de parti-pris contre la monarchie des Habsbourg. Les députés galiciens ne tinrent pas compte de ces critiques, et, quand la réforme électorale fut votée le 6 mars dernier, ils se retirèrent de la salle des séances au nombre de 40 environ.

Le parti centraliste se trouva ainsi le seul maître du terrain, et la loi fut adoptée par 122 voix contre 2. Elle fut votée quelques jours plus tard à la chambre des seigneurs par 88 voix contre 17, et devint définitive après avoir reçu la sanction impériale. Le président de la chambre des députés enjoignit alors aux Galiciens de venir reprendre leurs siéges dans un délai de quinze jours ou de justifier de leur absence. Ceux-ci, n'ayant rien répondu, ont été déclarés déchus de leur mandat, et il sera procédé à leur remplacement d'après le système que la nouvelle loi organise. Dans la séance de clôture du *Reichsrath*, l'empereur François-Joseph a exprimé le regret que les démarches faites pour accorder à la Galicie l'extension d'autonomie compatible avec l'unité et la puissance de l'état n'aient pas abouti au but désiré; il a cependant ajouté que la nomination d'un Galicien dans les conseils de la couronne serait considérée comme une preuve de la sollicitude impériale pour les intérêts de cette province.

Les Polonais de Galicie seraient peut-être mal inspirés, s'ils donnaient à leur opposition un caractère trop accentué; leur province ne doit pas oublier en effet qu'elle jouit déjà d'une somme d'autonomie considérable. Elle a un gouvernement polonais; l'immense majorité de ses fonctionnaires sont des enfans de la Galicie; ses universités, ses écoles, sont nationales; la langue officielle de l'administration et de la justice est le polonais; l'élément polonais est représenté dans les administrations centrales, enfin les affaires locales sont traitées en dernier ressort dans le pays même. Ce sont là des concessions très importantes, et il y aurait ingratitude pour la Galicie à n'en pas reconnaître la valeur. Placée entre trois grands empires, elle est tenue à une attitude particulièrement prudente; son intérêt est de ne pas rêver une décentralisation exagérée, qui susciterait des embarras diplomatiques au cabinet de Vienne, et qui ne serait pas compatible avec les conditions indispensables à l'unité et à l'intégrité de la monarchie austro-hongroise.

La réforme électorale produira-t-elle les résultats qu'en attend le parti centraliste? Il est très permis d'en douter. Dès le lendemain du jour où elle a pris force de loi, deux opinions se sont manifestées parmi les adversaires qui l'avaient combattue. D'après les uns, il faudrait opposer à la loi nouvelle une résistance passive, une abstention systématique; d'après les autres, on ne devrait pas déserter le terrain légal et constitutionnel. Tout en blâmant la réforme, on devrait tenir compte des faits accomplis, accepter franchement les luttes parlementaires, siéger avec résolution dans les diètes provinciales et au *Reichsrath*, essayer de prendre par des moyens corrects et pacifiques, par le jeu régulier des institutions, la revanche des récentes défaites que le parti fédéraliste a subies. C'est peut-être là en effet la manière de procéder la plus pratique. L'inaction n'est pas de l'habileté, et ce n'est pas se montrer digne de la victoire que déserter le champ de bataille. Les fédéralistes, fussent-ils même en minorité, seraient plus influens au sein du *Reichsrath* qu'en dehors de cette assemblée. En venant y remplir leur mandat, ne seraient-ils point en mesure d'y former ces groupes compactes qui acquièrent vite de l'importance dans le régime constitutionnel? Cette idée paraît du reste devoir faire son chemin. On pense que, lors des élections d'après la nouvelle loi, toutes les nationalités, tous les partis, Tchèques, Polonais, Ruthènes, Slovènes, fédéralistes, cléricaux, féodaux, Allemands, libéraux de la veille et du lendemain, s'empresseront de prendre part au vote. Si cette prévision se réalise, les Allemands ou centralistes en viendront peut-être à regretter l'ancienne loi qui leur permettait d'être seuls dans la chambre des députés du *Reichsrath* et de mener les affaires avec 110 voix environ. Les fédéralistes vaincus ont d'ailleurs encore entre leurs mains bien des élémens d'influence qui leur permettent de reprendre la lutte. Leur parti a pour champions non-seulement les Slaves en général et les Tchèques en particulier, mais aussi les représentans de l'ancien régime, l'aristocratie territoriale et le clergé, qui voient actuellement leur action neutralisée au *Reichsrath* par le libéralisme et par la bourgeoisie.

D'autre part, ce qui fait la faiblesse des fédéralistes, c'est que jusqu'à ce jour ils n'ont pas établi d'entente entre les divers groupes dont leur parti se compose. Il n'y a pas assez de cohésion entre les différentes tribus de la grande famille slave. Lorsque le congrès panslaviste se réunit à Prague en 1848, les membres de cette assemblée ne parvinrent pas à se comprendre. Le dialecte des uns était inconnu aux autres, et il leur fallut se servir, dans les débats, de la langue allemande, familière à tous. On n'a point parlé jusqu'à présent d'un accord prochain entre les Tchèques de Bohême et les Polonais ou les Ruthènes de Galicie. On n'a point dit que les députés fédéralistes du Tyrol et de la Carniole aient concerté leur action avec les autres adversaires des centralistes.

Au contraire, ces derniers ont agi avec discipline, ils ont groupé dans un faisceau commun toutes les forces qui sont à leur disposition ; toutefois ils ne manqueraient pas de compromettre leur succès, s'ils voulaient en exagérer les conséquences. Sans doute l'élément germanique doit jouir en Autriche d'une somme d'influence considérable, mais il ne faut pas que cette influence dégénère en une prépondérance abusive, qui serait difficile à soutenir alors même que les deux nationalités dominantes, les Allemands et les Magyars, concerteraient toujours leurs efforts vers un but commun. Dans les 35 millions 1/2 d'âmes qui forment la population de l'Autriche-Hongrie, les Allemands comptent pour 9 et les Magyars pour 5 millions 1/2; 21 millions d'âmes appartiennent aux autres nationalités. C'est là un élément dont il serait puéril de ne pas tenir compte. Si donc dans les provinces allemandes il y a des *exagérés* qui souhaiteraient pour la race germanique une suprématie sans limites, en revanche il y a des *modérés* qui se contentent de réclamer pour cette race une part légitime d'influence. De même dans les autres provinces cisleithanes, notamment en Galicie et en Bohême, les hommes modérés ne manquent pas à qui les intérêts spéciaux de chaque race ne font pas perdre de vue les intérêts généraux de la monarchie.

Une autre considération est de nature à rassurer les esprits sur l'avenir de l'empire des Habsbourg, c'est que le sentiment dynastique survit jusqu'à présent à toutes les crises. On comprend aujourd'hui que l'empereur François-Joseph ne peut être d'une manière exclusive ni Allemand, ni Hongrois, ni Croate, ni Tchèque ; son pouvoir est un élément supérieur et pondérateur qui maintient l'équilibre entre des forces rivales, et empêche une désagrégation dont l'équilibre général aurait autant à souffrir que l'Autriche elle-même. Enfin les questions en litige restent purement intérieures et ne prennent pas, quant à présent du moins, le caractère international qui en aurait doublé la gravité. Il importe que les populations ne se tournent ni du côté de Berlin, ni du côté de Saint-Pétersbourg, et que la nationalité autrichienne, planant au-dessus des autonomies provinciales, dont elle est à la fois le centre et la garantie, demeure en dehors de toute atteinte. Bien que souvent forcé à des modifications politiques, l'empereur François-Joseph ne change pas les grandes lignes de son règne. Qu'il mette à la tête du ministère les fédéralistes ou les centralistes, il n'en désire pas moins concilier l'ordre et la liberté, en combinant les droits des différentes races avec les conditions essentielles à l'intégrité de l'empire. Il faut faire des vœux pour que ce programme s'accomplisse.

***

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 août 1873.

Cependant tout suivait paisiblement son cours. L'assemblée quittait à peine Versailles. A l'heure fixée, aux premiers jours d'août, l'occupation étrangère se repliait de nos villes et de nos campagnes, de Nancy et de Belfort, des revers, des seuls revers restés français de nos Vosges et des Ardennes; elle se retirait pour un mois encore dans son dernier camp de Verdun. Les maires des villes et des villages délivrés s'empressaient d'adresser des dépêches à M. Thiers dans sa retraite; ils y mettaient même une certaine affectation, car, en dehors de ce qu'on doit de reconnaissance au négociateur de la libération du territoire, il est toujours doux pour un maire de province de correspondre par le télégraphe avec un homme illustre, de voir le lendemain son nom dans le journal et de paraître narguer un peu le gouvernement existant. M. le président de la république s'en allait sans éclat et sans bruit à Calais ou à Tarbes pour assister à des expériences d'artillerie. M. Batbie, pour son coup d'essai de grand-maître de l'université, venait de présider au concours de la Sorbonne et de donner congé à cette vive, à cette aimable et bruyante jeunesse des lycées en lui prêchant le respect de la discipline, de l'autorité et du vers latin. On commençait à se laisser aller aux fascinations calmantes des vacances sans penser à rien, en se disant que pour sûr pendant ces trois mois rien n'arriverait. C'est alors qu'est survenu à l'improviste un événement à la fois naturel et inattendu, simple et extraordinaire, qui a ravivé soudain toutes les préoccupations et qui devait les raviver, qui a certainement dès aujourd'hui une importance politique de premier ordre, qui dans tous les cas et de toute façon crée une situation nouvelle en France. M. le comte de Paris, récemment parti pour Vienne, s'est rendu à Frohsdorf auprès de M. le comte de Chambord, réalisant de son propre mouvement, par une démarche directe et personnelle, cette fusion ou cette réconciliation dynastique dont on a parlé si souvent, et qui ressemblait jusqu'ici à un des

plus décevans mirages de la politique. L'événement de ces derniers jours est là tout entier en quelques mots.

Comment s'est accomplie cette œuvre de rapprochement entre des princes d'une même famille dont les révolutions intérieures de la France avaient fait les représentans de deux principes presque opposés, de deux monarchies différentes? Elle n'a point été certes improvisée, ou du moins le dénoûment seul de la dernière heure a pu être improvisé. Depuis vingt ans et plus, depuis la révolution de 1848 à vrai dire, des hommes politiques du parti légitimiste ou du parti demeuré fidèle par ses souvenirs à la royauté de 1830 se sont attachés à cette combinaison, toujours abandonnée, toujours reprise et toujours fuyante. Ils n'ont cessé de travailler à refaire une monarchie avec deux monarchies. C'était leur rêve, qu'ils ne pouvaient jamais transformer en réalité, parce que probablement il y avait un peu plus de difficulté qu'ils ne le supposaient. Depuis deux ans surtout, depuis que la France, éprouvée par une guerre désastreuse et par une révolution difficile à fixer, s'est trouvée dans ce provisoire qui dure encore, où il n'est plus resté debout que l'assemblée souveraine sortie du scrutin du 8 février 1871, on s'est remis à l'œuvre sous la sauvegarde de ce pacte de Bordeaux qui permettait tout, qui promettait la vie à la république si elle était sage, selon le mot de M. Thiers, mais qui ne décourageait pas la monarchie. On a fait plus d'un essai, et à chaque tentative on aurait dit qu'un incident imprévu venait ironiquement déjouer les transactions les mieux préparées. Autant qu'on puisse suivre le fil de ces combinaisons intimes, le point de départ semble avoir été, il y a deux ans, l'abrogation des lois d'exil votées par les légitimistes de l'assemblée. Dès ce moment, il aurait été admis en principe que M. le comte de Paris, comme représentant de la famille d'Orléans, devait faire une visite à M. le comte de Chambord. Seulement le manifeste sur le drapeau blanc paraissait alors, et la visite devenait plus difficile; elle a été successivement ajournée depuis. Que s'est-il passé plus récemment? Il est clair que depuis assez longtemps les dispositions personnelles des princes n'étaient plus en cause. Au commencement de cette année, les princes d'Orléans témoignaient leurs sentimens par leur présence à la cérémonie funèbre de la chapelle expiatoire le 21 janvier, et le comte de Chambord montrait qu'il n'était point insensible à cet acte. De la fusion réelle, politique, on continuait cependant à ne rien dire, comme si on avait craint de toucher à un problème insoluble. On en a même peu parlé après le 24 mai, qui n'a point été évidemment accompli, surtout de la part des bonapartistes qui y ont aidé, avec la préméditation fixe d'une restauration royale, mais qui, par la force des choses, devenait une dernière occasion ou, si l'on veut, une dernière tentation pour les partis monarchiques, une sorte d'appel muet et indirect à un rapprochement de famille sans lequel rien n'était pos-

sible. Le 24 mai, en prenant pour programme le maintien des institutions existantes, en conférant le pouvoir au maréchal de Mac-Mahon dans les conditions où M. Thiers l'avait exercé, ne changeait rien; seulement il rappelait que l'avenir était réservé, et par cela même il laissait la porte ouverte à toutes les espérances comme à toutes les combinaisons.

C'est alors que M. le comte de Paris, n'écoutant que son inspiration, écartant tous les intermédiaires et les négociateurs, non toutefois sans s'être entendu avec les autres princes d'Orléans, s'est rendu à Frohsdorf, où il a été reçu avec un affectueux empressement, où il a pris place aussitôt dans l'intimité de la maison. Le lendemain, M. le comte de Chambord est allé à son tour voir M. le comte de Paris à Vienne. Dès lors tout a été accompli. On n'a pas besoin de chercher le secret de cette entrevue, il s'échappe de toute une situation, il éclate dans cette démarche même, il est dans les paroles par lesquelles M. le comte de Paris aurait inauguré et caractérisé lui-même sa visite. M. le comte de Paris n'a point parlé pour lui seul, il a parlé pour tous les siens; il aurait dit à M. le comte de Chambord, en l'abordant, qu'il venait non-seulement saluer en lui le chef de la maison de Bourbon, mais reconnaître dans sa personne le principe monarchique dont il était le représentant, et lui donner en même temps l'assurance qu'il ne rencontrerait aucun compétiteur parmi les membres de sa famille. Ainsi ce qui a semblé si longtemps impossible a été réalisé en un instant, et d'une façon beaucoup plus complète, beaucoup plus étendue qu'on ne le supposait. Ce n'est plus même ce qu'on a jusqu'ici appelé la fusion, c'est-à-dire un rapprochement plus ou moins diplomatique, résultant plus ou moins de transactions convenues, de concessions mutuelles; c'est la reconstitution pure et simple, sans aucune espèce de condition, de la maison royale de France dans son unité; 1830 est effacé. Il n'y a plus deux dynasties, il n'y a qu'une dynastie, une monarchie devant laquelle disparaissent tous les souvenirs des divisions du passé. M. le comte de Paris n'est plus l'héritier du duc d'Orléans, son père, et du roi Louis-Philippe, son aïeul; il est, si l'on veut, le dauphin, l'héritier présomptif de la royauté traditionnelle. La visite à Frohsdorf clôt une parenthèse de l'histoire; elle supprime toutes ces dénominations de légitimistes, d'orléanistes, sous lesquelles se désignaient les partis, et elle ne laisse place, pour peu qu'on le veuille, qu'à des royalistes réconciliés sans doute comme leurs princes.

On ne peut assurément se dissimuler l'intérêt et l'importance d'un événement comme celui qui vient de s'accomplir dans un château de l'Autriche, resté depuis plus de quarante ans l'asile d'un prince à qui semblait réservée la couronne du roi Charles X et qui n'a connu que l'exil, qui dans le cours de près d'un demi-siècle n'a passé que trois jours en France, à Chambord, il y a deux ans. On pourrait dire que

c'est un des curieux et dramatiques spectacles du temps. Qu'on réfléchisse un moment à tout ce qui s'est accumulé de vicissitudes, de révolutions, d'épreuves, de déceptions, avant que ces deux princes aient pu se retrouver ainsi en présence, renouant un lien de famille rompu par tant de catastrophes diverses! M. le comte de Chambord et M. le comte de Paris n'ont pu se rencontrer sans que tout un passé fût là, témoin muet et invisible de l'entrevue et de la réconciliation. C'est là précisément ce qu'il y a d'étrange et de saisissant dans cette scène, qui résume toute une histoire. Politiquement, l'entrevue de Frohsdorf a sans nul doute une importance qu'on ne peut méconnaître. Jusqu'ici, en dehors de tout le reste, une des forces, une des garanties de la république était dans les divisions dynastiques, dans la multiplicité des compétiteurs à une même couronne. On pouvait dire et on disait : Vous n'avez qu'un trône pour plusieurs prétendans. La monarchie n'est pas une solution, puisqu'elle n'est que le morcellement des partis conservateurs par l'anarchie des compétitions dynastiques. Maintenez la république, puisque seule elle peut rallier sur un même terrain toutes les forces conservatrices. — Désormais l'anarchie des prétentions a diminué, cela est vrai; il n'y a plus qu'une monarchie, au moins de ce côté, et on sait à quoi s'en tenir, on sait qu'il n'y a plus qu'une royauté. L'entrevue de Frohsdorf a certainement sous ce rapport simplifié ou déblayé la situation. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'une difficulté, qui n'était pas la moins sérieuse, se trouve écartée. Ce qui regardait personnellement les princes est fait, la réconciliation est accomplie. Théoriquement, l'unité de famille ou de dynastie est reconstituée. Il ne reste plus en vérité qu'un petit nombre de questions : quelles sont les conséquences possibles de cette réconciliation? quel est le rôle du pays en tout cela? quelle est même cette monarchie qu'on laisse entrevoir à la France sans la définir, sans dire ce qu'elle doit être ou comment on se propose de la faire?

Il y a des questions sur lesquelles on peut s'exprimer en toute franchise. Ce n'est pas au point où nous en sommes qu'on peut éliminer la monarchie de l'avenir de la France, et dès que la monarchie est seulement possible, rien de ce qui peut lui donner le caractère d'une institution sérieuse, régulièrement acceptée, n'est indifférent. Malheureusement c'est ici que commencent les malentendus et les méprises. Il y a des esprits un peu pressés, fort dédaigneux de la réalité, qui se figurent déjà que, parce qu'un honorable rapprochement a eu lieu à Frohsdorf entre M. le comte de Chambord et M. le comte de Paris, il n'y a plus rien à demander, que tout est fini et réglé par cela même. Ils font ce qu'ont fait si souvent les républicains, ils ne voient que ce qui flatte leurs illusions et leurs espérances; ils mettent tout dans un nom et dans une forme. Pour beaucoup de républicains, il suffit que la république soit proclamée, qu'elle existe, qu'on puisse l'invoquer sans cesse

pour que tout soit sauvé. Il y a des monarchistes qui ressemblent étrangement à ces républicains. Pour eux, c'est la monarchie qui sauve tout; dès qu'ils l'entrevoient, ils ne s'inquiètent plus de rien. Avec la royauté, l'Internationale disparaît, le radicalisme cesse d'être un danger, le bonapartisme n'est plus qu'un fantôme avec lequel on n'a plus même à compter. Pourvu qu'on ait le roi, c'est l'essentiel. La famille royale a retrouvé son unité à Frohsdorf, que veut-on de plus? Eh! sans doute l'entrevue de Frohsdorf est quelque chose. Que le pacte de famille des princes soit signé, ce n'est pas tout cependant. Le pays est un peu plus difficile ou un peu plus positif, parce que, malgré des entraînemens de circonstance, il n'a ni les fanatismes de parti ni les illusions des coteries politiques. Le pays aurait certainement accepté et il accepterait encore la république, si elle lui offrait les garanties d'un gouvernement sérieux et régulier, si elle lui donnait la paix et la sécurité; mais il est bien clair qu'il est peu disposé à goûter tout ce qu'on lui présente sous ce nom, et si la république est aujourd'hui assez précaire, si M. Thiers a échoué dans sa tentative, beaucoup de républicains peuvent se flatter d'avoir contribué à créer cette situation. De même sans doute le pays accepterait la monarchie, mais sûrement il ne la cherche pas à tout prix, à toutes les conditions; il est encore moins prêt à se laisser entraîner dans toutes les aventures. Il est fondé à demander où on veut le conduire, par quels chemins on veut le faire passer. C'est là précisément le mystère de la situation de la France aujourd'hui.

Une chose est bien certaine : l'entrevue de Frohsdorf a posé des problèmes qu'on ne peut plus éluder. La question est maintenant de savoir ce qu'on peut faire et comment on veut le faire. Précisons le point essentiel et décisif. Par la démarche de M. le comte de Paris, l'idée constitutionnelle n'a plus pour le moment ce qu'on pourrait appeler sa représentation particulière et dynastique dans l'ensemble des combinaisons possibles en France. Il s'agit de savoir si cette monarchie reconstituée dans son unité par l'entrevue de Frohsdorf est décidée à être elle-même la vivante et large représentation de ces idées, de ces garanties qui se résument dans ce mot de régime constitutionnel. Voilà au fond la première de toutes les questions. Ah! sans doute, si on le veut, si on offre à la France un régime fait pour la désintéresser dans ses idées et dans ses instincts, réunissant les garanties d'une certaine stabilité de pouvoir traditionnel et les garanties de sérieuses institutions libérales, si à ce pays éprouvé, fatigué et en définitive toujours sensé, on sait parler le langage d'une virile et cordiale sincérité, l'opinion peut se laisser convaincre. La France, qui a tout essayé, qui n'a point de parti-pris, peut arriver à comprendre que la différence n'est pas si grande entre une république constitutionnelle, conservatrice, et une monarchie parlementaire, libérale, que celle-ci, largement et fidèlement pratiquée, a de moins l'inconvénient des périodiques compétitions de pouvoir, des

crises de souveraineté. Si c'est là ce qu'on veut, il faut le dire simplement, sans diplomatie, sans arrière-pensée, comme des hommes sérieux qui traitent sérieusement des intérêts les plus essentiels de leur pays.

On préviendrait peut-être en parlant ainsi bien des méprises et des confusions facilement exploitées par tous les partis hostiles, et qu'on se préoccupe trop peu de dissiper. Que disons-nous? Au lieu de s'efforcer de les dissiper, on les entretient, on les favorise, on laisse croire qu'il s'agit de la restauration d'une monarchie devant laquelle le pays doit s'incliner, à laquelle il n'a rien à demander, qu'il doit s'estimer trop heureux de recevoir comme la réalisation de l'état paternel et chrétien en France. — Des garanties! Quelles garanties a-t-on à obtenir d'un pouvoir qui puise en lui-même tous ses droits? Une constitution! On n'a pas à s'en occuper, le roi fait la constitution. Et puis les chartes sont une invention moderne, il n'y a qu'à revenir aux lois fondamentales du royaume, à reprendre en le rectifiant le mouvement de la fin du dernier siècle, à défaire tout ce qui a été fait ou à peu près depuis 1788. Les lois traditionnelles, l'alliance de l'église et de l'état, la réaction contre l'esprit et les institutions modernes, voilà la monarchie dont on traçait le programme l'autre jour à Paray-le-Monial, dans une correspondance échangée entre cent députés légitimistes de l'assemblée et le pape Pie IX! Ce qu'on entreprend, nous devons le dire tout de suite, est d'une exécution difficile même pour des hommes d'état d'un aussi puissant génie que les légitimistes « intransigeans » de l'assemblée de Versailles. Que M. le comte de Chambord, accoutumé à vivre dans le sentiment religieux de la royauté dont il est l'héritier, éloigné de la France depuis quarante-trois ans, puisse quelquefois se faire illusion et se méprendre sur le véritable état moral, religieux, politique, de notre pays, ce n'est pas étonnant; on lui doit de l'éclairer, de lui dire que la France avec ses grandeurs et ses défauts n'est pas telle qu'on la lui représente. Telle qu'elle est, la vraie France vivante et palpitante, c'est la France moderne. Se fût-elle égarée depuis près d'un siècle, eût-elle cédé à des entraînemens qu'elle a d'ailleurs trop expiés, se laissât-elle aller à une superstition de cœur en tenant à un drapeau qu'elle a couvert de son sang, qu'elle a suivi avec passion dans la défaite comme dans la victoire, tout cela, c'est désormais sa vie, c'est son essence. C'est avec cela qu'il faut s'arranger et gouverner, si l'on veut rester dans la réalité des choses. Parlons franchement : prétendre ramener tout un pays en arrière, lui répéter chaque jour qu'il doit désavouer les idées qui lui ont été le plus chères et faire amende honorable d'une existence de près de quatre-vingts ans, c'est une arrogance que personne n'a le droit d'avoir, et dans tous les cas c'est une manière bien étrange de travailler au rétablissement de la monarchie que de la présenter comme une pénitence publique. Le meilleur moyen d'éclairer M. le

comte de Chambord, c'est de lui montrer les deux chemins qu'il a devant lui, l'un où il peut trouver la France, l'autre où il ne trouvera qu'une poignée de vieux enfans et de sectaires.

On ne voit pas qu'en répandant de telles idées sur la monarchie on la rend impossible moralement, et on ajoute aux difficultés d'exécution qui restent le dernier écueil à franchir. Ce n'est pas tout en effet de dire qu'on va proposer la restauration de la monarchie. Par quel procédé arrivera-t-on à réaliser la transition? Déjà les esprits semblent fort en mouvement à Versailles. On n'a parlé de rien moins que de hâter la réunion de l'assemblée. Il y a nécessairement un vote à enlever; mais un vote, c'est un risque sérieux dans une assemblée où le gouvernement actuel ne s'est formé qu'avec un appoint de 14 voix. La chambre, telle qu'elle est, compte une minorité assez considérable plus ou moins ralliée à la république. Est-on sûr d'une majorité? Par la façon étrange dont on représente cette monarchie nouvelle qu'on veut rétablir, on ne prend pas peut-être le moyen de grossir cette majorité. Et si on échoue, que peut-il arriver? On y a réfléchi sans doute. C'est l'idée monarchique elle-même compromise pour longtemps, et dans tous les cas, c'est la fin inévitable, immédiate de l'assemblée qui aurait tenté ce grand coup sans réussir. Cela vaut la peine d'y songer au nom de la France, dont les destinées sont toujours en jeu dans ces redoutables parties.

Un des plus graves dangers est de laisser entrevoir que la politique peut prendre une couleur religieuse, soit sous une monarchie restaurée, soit même sous un régime qui serait simplement conservateur sans porter le nom de monarchie. On court ainsi, on le sent bien, aux plus redoutables complications. On s'engage dans une voie qui ne peut conduire qu'à des crises extérieures ou intérieures d'une incalculable portée, à de véritables folies si on veut agir, à un aveu d'impuissance si on ne fait rien, à une diplomatie inquiète, aigrie, toujours agitée d'une mauvaise humeur stérile, et après tout indigne d'un pays comme la France, qui ne doit parler que de ce qu'il peut accomplir. Allons droit au fait, au point vif et décisif. Le vrai péril est d'agiter sans cesse tous ces programmes où l'on fait entrer une hostilité acerbe contre l'Italie, des projets de restauration du pouvoir temporel du pape. Qu'on se rappelle un instant que nous ne sommes pas en 1815, qu'il n'y a plus de sainte-alliance conservatrice et religieuse, que la France serait seule dans ces croisades rêvées par quelques esprits chimériques et exaltés, qu'elle n'aurait pas des alliés sympathiques, bien qu'inutiles, comme elle en eut en 1823 pour la guerre d'Espagne, qu'elle aurait sans doute au contraire plus d'un ennemi. En présence d'une telle situation, on ne ferait rien, c'est infiniment vraisemblable; ceux-là même qui sont le plus absolument dominés par l'ardeur de leur foi religieuse reculeraient, s'ils étaient au pouvoir, devant les événemens qu'ils s'exposeraient à provoquer. On s'en tiendrait tout simplement le lende-

main comme la veille à la politique qui a été pratiquée depuis deux ans, que le dernier gouvernement a eu la sagesse d'inaugurer, que le gouvernement du 24 mai a recueillie et qu'il suit encore. Qu'ont fait ces deux gouvernemens? Ils ont senti l'un et l'autre la nécessité de ne pas revenir sans cesse sur des transformations accomplies, d'éviter les ombrages, les susceptibilités, les froissemens entre deux nations faites pour être des alliées, non des ennemies. On leur a créé plus d'une fois des difficultés par des manifestations peu mesurées, par des excitations irréfléchies, ils ne se sont pas écartés de cette prudente modération qui était une dignité pour la France; M. le duc de Broglie a refusé de changer notre ministre à Rome, et la conséquence a été de maintenir les relations de la France et de l'Italie dans des conditions faciles et amicales.

On ne ferait rien de plus, parce qu'on ne va pas d'un esprit léger au-devant de toutes les impossibilités, parce qu'il n'est pas de gouvernement qui osât aujourd'hui courir cette aventure d'une guerre pour la restauration du pouvoir temporel du souverain pontife. On ne ferait rien, seulement on laisse croire qu'on ferait tout, et sait-on en définitive quel est le résultat inévitable de cet étrange système? On ébranle nos relations les plus naturelles, les plus essentielles; on met un singulier et triste zèle à entretenir, à développer cette situation où à des manifestations d'hostilité, à des menaces mal déguisées venant d'un parti qui peut arriver au pouvoir en France, les Italiens répondent nécessairement par de la réserve, par des défiances, par une certaine inquiétude de l'avenir. On n'a pas réussi encore à jeter l'Italie dans une alliance avec l'Allemagne, on fait penser à cette alliance. Est-ce à dire que l'Italie de penchant ou d'instinct incline dans ce sens, qu'elle soit hostile à la France? Nullement; le ministère qui a existé jusqu'à ces derniers temps, le ministère nouveau dont M. Minghetti est le chef et où M. Visconti-Venosta est resté comme ministre des affaires étrangères, ces deux cabinets ont la même pensée, les mêmes inclinations pour notre pays. Tous les vrais libéraux italiens n'ont cessé un instant d'être favorables à la France; c'est leur goût, c'est leur tradition, c'est leur politique; mais il est bien certain que le jour où l'on prétendrait toucher à ce qui existe au-delà des Alpes, où l'on parlerait de restaurer la souveraineté temporelle du pape, tout changerait. Ceux qui sont des alliés, des amis pour nous deviendraient des adversaires, et ils resteraient encore des adversaires attristés. C'est là au fond la pensée développée avec autant d'élévation que d'habileté dans une série de *Lettres politiques*, récemment publiées sous ce titre : *la France et l'Italie*, par M. Boncompagni, un des hommes les plus éminens de la péninsule, un de ceux qui ont aidé Cavour à faire l'Italie. M. Boncompagni garde toutes ses sympathies pour la France, il ne les cache pas, il les avoue bien haut. Tout ce qu'il demande à cette France qu'il aime, c'est de respecter l'Italie à Rome comme ailleurs, en étant chez elle « un peu plus libérale et un peu

moins révolutionnaire. » C'est là sûrement un programme auquel la politique la plus conservatrice peut souscrire pour le bien de la France aussi bien que de l'Italie.

Le dernier parlement européen resté ouvert après tous les autres, le parlement de Londres, vient de se clore à son tour, et cette session, qui s'achève après s'être traînée péniblement, finit en laissant la politique de l'Angleterre dans une certaine atonie, dans un certain désarroi. La fatigue et le désordre se font sentir un peu de tous les côtés, dans le gouvernement comme dans les partis. La chambre des communes va se reposer sans avoir rien fait. Le ministère est occupé depuis quelques jours à se réorganiser ou à se disloquer. Le banquet du lord-maire, qui couronne ordinairement chaque saison politique, ce banquet a été cette fois assez terne, comme la situation. Ni M. Gladstone, ni lord Granville, n'ont paru au festin. Le représentant du cabinet, le lord-chancelier, pour répondre au toast traditionnel par la récapitulation obligée des derniers événemens et des plus récentes œuvres parlementaires, n'a eu d'autre ressource que de parler du traité avec le sultan de Zanzibar, des négociations avec la Chine et du voyage du shah de Perse. Du rôle de l'Angleterre dans le monde, de la politique du ministère, des réformes réalisées ou préparées, on n'a pas dit un mot, on n'avait rien à dire au terme d'une session qui ne s'est distinguée que par son insignifiance et sa stérilité, pendant laquelle on a paru beaucoup plus occupé d'éviter les questions de quelque importance que de les rechercher. La chambre des communes se ressent peut-être de son âge respectable; elle compte déjà cinq ans d'existence, elle touche à une dissolution prochaine et inévitable. Elle a expédié modestement les affaires, voilà tout. Ce qu'elle a fait de plus marquant a été un bill qui transfère à une cour suprême indépendante la juridiction d'appel attribuée jusqu'ici à la chambre des lords : c'est le *judicature bill*. Pour le reste, elle a passé son temps à discuter des motions sur le vote des femmes, sur le mariage des veufs avec leurs belles-sœurs, sur l'extension du suffrage dans les comtés, sur la séparation de l'église et de l'état, et, avant de s'en aller en vacances, elle a été réveillée un instant par la question de l'apanage attribué au prince Alfred à l'occasion de son prochain mariage avec la grande-duchesse Marie de Russie. Le ministère proposait d'élever la dotation annuelle du prince Alfred de 15,000 à 25,000 livres sterling. Le républicain sir Charles Dilke a fait des façons, et dans les communes de la « loyale » Angleterre il s'est trouvé une vingtaine de membres qui, sans être républicains, ont persisté jusqu'au bout à refuser de grossir l'apanage du fils de la reine Victoria. Ce n'était qu'une petite minorité dont l'unique succès a été d'impatienter M. Gladstone, qui s'est cru obligé d'intervenir pour mettre fin à des discussions qu'il a même appelées « indécentes. » Le symptôme n'est pas moins curieux dans un pays comme l'Angleterre.

Ce n'est là au surplus qu'un détail dans une session dont le caractère évident est une stérilité singulière, stérilité qui est elle-même le résultat d'une désorganisation croissante de la majorité, d'un affaiblissement du ministère. Le fait est que depuis la crise qui a éclaté au printemps à l'occasion du bill sur l'université d'Irlande et qui a failli emporter le cabinet, la situation est restée incertaine et laborieuse pour tout le monde. M. Disraeli ne s'est pas senti alors assez fort pour prendre le pouvoir. M. Gladstone, après avoir donné un instant sa démission, a repris la direction du gouvernement; mais il s'est maintenu à la condition de ne rien faire, en se sentant menacé et paralysé. Le parti libéral ne s'est pas relevé de cet échec, il a glissé dans toutes les divisions, dans toutes les incohérences. La discorde est entrée dans le gouvernement lui-même. Des froissemens, des antipathies ont éclaté entre les membres du cabinet. La conséquence ne s'est pas fait attendre, elle se manifeste aujourd'hui par cette sorte de crise qu'aucun vote parlementaire n'a provoquée, qui n'est peut-être que l'indice d'un malaise intime et profond, un commencement de décomposition. Le secrétaire-général de la trésorerie, M. Baxter, a donné le signal de la débâcle en se retirant pour cause d'incompatibilité avec le chancelier de l'échiquier, M. Lowe, dont il trouvait les procédés blessans. Ce n'était là en réalité que le prélude de tout un remaniement. Le marquis de Ripon s'est retiré de la présidence du conseil privé et il est remplacé par le ministre de l'intérieur, M. Bruce, qu'on élève à la pairie. M. Childers de son côté renonce à la chancellerie du duché de Lancastre. M. Ayrton quitte les travaux publics. M. Lowe, dont la position semble devenue difficile, passe au ministère de l'intérieur, où ses manières un peu cassantes n'auront peut-être pas plus de succès, et il est remplacé comme chancelier de l'échiquier par M. Gladstone lui-même, qui garde toujours, bien entendu, le poste de premier lord de la trésorerie.

Est-ce de la part de M. Gladstone un moyen de donner à son cabinet plus d'homogénéité et une vie nouvelle? Tous ces remaniemens laborieux ne seront-ils pas au contraire un acheminement vers la crise définitive? M. Gladstone semblait se douter de sa fin prochaine et peut-être même la préparer lorsqu'il disait récemment dans une réunion que son ministère « avait dépassé la limite moyenne assignée à l'existence des cabinets, » lorsqu'il ajoutait : « Il est des personnes dans l'opinion desquelles nous donnons des signes d'épuisement. » Assurément tout est changé depuis l'époque où ce cabinet arrivait il y a cinq ans au pouvoir avec une majorité libérale compacte et résolue; le ministère n'a plus peut-être le souffle favorable pour lui, et le signe le plus clair, le plus caractéristique de ce changement, c'est le progrès sensible du parti conservateur dans les élections partielles qui se sont succédé récemment. Il y a cinq ans, M. Gladstone était élu presque triomphalement à Greenwich, dont il est un des représentans aux communes. Ces jours derniers, une

élection a eu lieu à Greenwich pour remplacer un membre du parlement mort il y a peu de temps. Le candidat conservateur, M. Boord, a réuni plus de voix que tous ses concurrens libéraux réunis, et son apparition au parlement dans les derniers jours de la session a dû être pour M. Gladstone comme un signe du déclin de sa fortune ministérielle. L'East-Staffordshire vient aussi d'élire un conservateur. Les élections conservatrices se multiplient ainsi de façon à modifier singulièrement la situation; elles ne changent pas encore la majorité dans le parlement, elles sont de nature à raviver toutes les espérances du parti tory et à inquiéter les libéraux aux approches des élections générales, qui ne peuvent plus être indéfiniment retardées. M. Disraeli reculait il y a six mois devant la dissolution du parlement, il ne reculerait plus maintenant sans doute, si le pouvoir lui était offert. De toute façon, le puissant mouvement d'opinion qui a si longtemps soutenu M. Gladstone semble se ralentir ou se détourner. L'Angleterre n'est pas devenue moins libérale, elle souffre peut-être au fond du rôle qu'on lui a fait jouer dans ces dernières années, de la position effacée qu'on lui a créée dans les affaires du monde. Le déclin de la popularité du ministère de cinq ans tient en partie à ce malaise intime, inavoué, d'une grande nation qui tient sans doute profondément à la paix, mais qui sent aussi qu'on lui a fait acheter cette paix assez cher en l'isolant de tous les intérêts continentaux, en lui imposant des sacrifices d'influence auxquels elle n'était pas accoutumée avec un Canning ou même avec un Palmerston.

Les affaires de l'Espagne sont arrivées à ce degré de complication et de confusion où elles ne peuvent certes se simplifier et s'éclaircir de sitôt. L'anarchie sous toutes les formes, avec tous ses excès, règne des Pyrénées à Gibraltar; tous les instincts de révolte, toutes les passions violentes, ont fait explosion à la fois au nord et au sud, et se sont disputé cette malheureuse nation. Depuis quelques jours cependant, on dirait qu'il y a comme un semblant d'amélioration, ou, si l'on veut, toute cette démagogie, qui s'est répandue dans le midi de l'Espagne, commence à montrer de la fatigue, elle laisse voir son impuissance. Dès qu'elle se sent serrée de près, elle ne tient pas longtemps, ou du moins elle ne tient que pour retarder sa défaite. Les troupes du gouvernement, conduites par le général Martinez-Campos, ont fini par entrer à Valence après un bombardement de plusieurs jours. Le général Pavia a repris Séville, qu'il a dû aussi enlever de vive force. Cadix a cédé à son tour. Les insurgés espagnols se sont défendus tant qu'ils ont pu à l'abri de leurs murailles et de leurs barricades, avec tous les moyens de guerre qu'ils ont trouvés dans les arsenaux. Ils avaient leurs canons, leurs bataillons de fédérés ou de volontaires. Ils ont eu leur siége à l'instar de la commune de Paris, et c'est assurément une chose étrange de voir ces épidémies de meurtre et d'incendie, ces contagions révolu-

tionnaires se répandre en certains momens d'un pays à l'autre. Les insurgés de l'Andalousie ont-ils agi d'eux-mêmes? avaient-ils dans leur camp des auxiliaires étrangers? Toujours est-il qu'ils ont suivi de point en point le programme des communeux parisiens : ils ont pris des otages, ils ont levé des contributions, ils ont appelé le pétrole à leur secours, et en se retirant ils ont brûlé les maisons, les monumens. Ils ont tenu, selon la tradition de la démagogie nouvelle, à illustrer leur défaite par le feu et le sang! Maintenant le dernier foyer de l'insurrection est à Carthagène; mais ici en vérité la lutte se complique d'un incident singulier, d'une intervention des marines étrangères.

Tout est bizarre dans cette anarchie espagnole. Les insurgés avaient réussi à s'emparer de quelques navires de l'état dont ils espéraient bien se servir. Ils avaient compté sans le capitaine Werner, commandant de la frégate allemande le *Frédéric-Charles*, qui commençait par arrêter en mer un de ces navires sous prétexte qu'il était sans pavillon, sans papiers réguliers. Il y avait encore à Carthagène deux autres frégates espagnoles, la *Vittoria* et l'*Almansa*. Le chef de l'insurrection, le général Contreras, partait à son tour avec ces deux bâtimens, croyant être plus heureux et se proposant ni plus ni moins d'aller lever des contributions sur la côte, de rançonner, fût-ce par voie de bombardement, les villes du littoral. Déjà Almeria avait essuyé le feu de cet écumeur de mer, Malaga était menacée. Cette fois les commandans de la marine allemande et de la marine anglaise s'entendaient pour faire la police. Ils mandaient Contreras à leur bord, ils le retenaient provisoirement, et ils ramenaient sous bonne escorte l'*Almansa* et la *Vittoria* à Carthagène, avec injonction de ne pas recommencer. Le commandant du bâtiment français en station dans ces parages semble avoir reçu pour instruction de se borner à protéger nos nationaux sans aller jusqu'à une coercition aussi active et aussi directe. Jusqu'à quel point en effet cette intervention des marines étrangères était-elle correcte et s'accordait-elle avec les lois de la neutralité que notre gouvernement paraît avoir surtout en vue d'observer? On ne peut trop le dire; de telles aventures prouvent simplement la confusion et l'impuissance où est tombée l'Espagne, réduite à voir faire la police de ses côtes par des navires allemands et anglais qui peuvent se croire légitimement autorisés à sauvegarder un intérêt général d'humanité en protégeant leurs nationaux. Il n'en est pas moins vrai que les insurgés se sont vus notablement déconcertés dans leurs plans d'expéditions maritimes et de déprédations; ils se sont trouvés à peu près bloqués par mer, et aujourd'hui le gouvernement de Madrid, maître de Valence, de Séville, de Cadix, peut diriger les forces dont il dispose sur Carthagène, ce dernier repaire de l'insurrection fédéraliste et socialiste. Il réussira sans doute, il finira par réduire Carthagène comme il a réduit les autres villes. Contreras ira rejoindre un autre chef de la révolution qui était à Séville et qui a fui en Portugal; mais sait-on dans quelles condi-

tions se trouve ce malheureux gouvernement de Madrid? Il n'est point arrivé encore à dompter d'une manière complète ce soulèvement qui s'est signalé par toute sorte d'excès, qui menace l'Espagne de dissolution, et déjà les députés de la gauche dans l'assemblée réclament impérieusement une amnistie pour les insurgés qui n'ont pas même déposé les armes. Ils parlent de quitter les cortès, de ne prendre aucune part à la discussion de la constitution qui se prépare, si avant tout on ne leur donne pas satisfaction. Le gouvernement, il faut le dire, tient bon jusqu'ici, il refuse l'amnistie, il a même demandé une autorisation de poursuite contre un certain nombre de députés qui sont allés se mêler à l'insurrection. M. Castelar, redevenu simple député, fait des discours pour prouver que ces mouvemens sont criminels, que toutes les idées d'émancipation et de progrès ne sont jamais réalisées dans ce qu'elles ont de possible que par des conservateurs. Malheureusement ce ne sont là que des paroles qui ne peuvent ni convaincre ni surtout désarmer les « intransigens » de Carthagène.

La meilleure chance pour le gouvernement est d'en finir le plus tôt possible par la force avec cette démagogie insurgée, de retrouver un noyau d'armée qui aura refait son apprentissage de fermeté et d'obéissance dans ces combats nécessaires. Seulement après avoir vaincu les insurgés de Séville et Carthagène, il reste toujours en face des carlistes dans le nord. Ici la lutte est bien autrement difficile, parce que les carlistes ont précisément ce qui manque à leurs adversaires, la discipline, une certaine unité de direction, une confiance accrue par de récens succès. Une chose pourtant devient de plus en plus frappante : soit qu'ils n'aient pas réellement les forces qu'ils se vantent de compter sous leur drapeau, soit qu'ils manquent d'argent, les carlistes ne gagnent pas de terrain en dehors des provinces du nord, ils n'ont fait aucun progrès sensible depuis l'arrivée du prétendant don Carlos, et s'ils n'avancent pas malgré tout ce qui a pu les favoriser, si surtout ils n'ont pas su profiter des dernières convulsions de l'Espagne du midi, de la désorganisation publique de tous les pouvoirs à Madrid, c'est que la cause carliste est évidemment impuissante, antipathique au sentiment populaire. Les bandes de don Carlos peuvent prolonger la guerre civile dans le nord, la difficulté pour elles est d'aller plus loin, de tirer parti d'une victoire de rencontre, de quelque succès tout local qui ne peut avoir une influence décisive. Qu'une réaction très énergique doive se produire au-delà des Pyrénées, c'est certainement vraisemblable, après les excès qui viennent d'ensanglanter le pays, au milieu de la désorganisation qui a été la triste suite de la république. Il commence à devenir fort douteux que cette réaction aille jusqu'au carlisme, parce qu'en Espagne comme partout on ne revient pas à l'ordre en tombant de la révolution dans l'absolutisme, pas plus qu'on n'arrive à la liberté en tombant de l'absolutisme dans la révolution. CH. DE MAZADE.

REVUE MUSICALE.

—

L'Africaine fut représentée pour la première fois en 1865, environ un an après la mort de Meyerbeer. Dire que l'exécution, à laquelle nous assistâmes à cette époque, réalisait la perfection serait beaucoup. Il n'en est pas moins vrai que ce premier ensemble fut le meilleur qu'il nous ait été donné d'entendre. Meyerbeer, sans doute, n'était plus là pour présenter son œuvre au public; mais il avait tout prévu, pourvu à tout avec le zèle d'un fondateur de dynastie qui ne veut pas quitter le trône sans avoir assuré la transmission directe. Tous les sujets d'une troupe admirablement ordonnée figuraient à leur poste : Mme Sasse, Mlle Battu, M. Obin, M. Faure, alors en pleine maturité, en plein éclat de l'âge et du talent, M. Naudin, comédien ridicule et très capricieux chanteur, mais dont la voix avait par rencontres des suavités exquises. C'était uniquement pour son duo du quatrième acte que Meyerbeer en délicat l'avait choisi, et certes la valeur du morceau justifiait une telle préoccupation. Cette scène entre Vasco et Sélika, si elle n'égale le duo de Valentine et de Raoul, y touche de bien près. Le duo des *Huguenots* est plus dramatique; l'ivresse des sens et les épouvantes de la mort y forment un conflit sublime; dans le duo de Vasco et de Sélika, c'est l'amour, l'amour seul qui s'exhale et se répand, doux, tendre, passionné, voluptueux jusqu'à l'extase! Le premier de ces deux splendides morceaux me représente un acte de tragédie, l'autre un chant de poème érotique, le quatrième livre d'une *Énéide* romantique. Cette note de vibrante et délirante volupté, nul avant Meyerbeer ne l'avait touchée; c'est bien là sa découverte, son nouveau monde à lui. Et quel délicieux complément du tableau, quand le chœur des jeunes Indiennes survenant enveloppe le couple heureux de son mélodieux susurrement, plus léger que la gaze de ses voiles!

A propos d'analogies, on en trouverait bon nombre encore dans cette partition. J'ai dit les rapports entre les deux duos des *Huguenots* et de *l'Africaine;* veut-on d'autres affinités, songeons au quatrième acte du *Prophète* et comparons la scène de la cathédrale à la grande scène des brahmines; dans la disposition des masses chorales, comme dans la situation, identité partout. D'un côté, ce Jean de Leyde, sous le poignard des trois anabaptistes, suppliant sa mère du regard, — de l'autre, cette reine dont la vie est entre les mains de Nélusko, qui, pareil à Fidès, se sacrifie pour obéir à l'imploration muette qu'on lui fait en présence de tout un peuple menaçant. Rien ne fait juger un ouvrage comme ces reprises, si rapprochées d'ailleurs qu'elles soient. Vous croyez venir pour le chanteur, et c'est la musique qui vous ressaisit. Dès qu'une partition se

comporte de la sorte, vous y pouvez voir œuvre de maître et vous dire : cela tient. Jadis mon premier mouvement vis-à-vis de *l'Africaine* fut un élan d'admiration, et je n'hésitai pas à l'exprimer dans la *Revue*. De ce que j'écrivais alors, je ne rabattrais pas un mot ; au contraire, *les Huguenots* restant hors de cause, je balançais autrefois entre *l'Africaine* et *le Prophète*. Il me semble aujourd'hui que c'est décidément *l'Africaine* qui l'emporte. Je trouve ici plus d'unité dans le style, un art plus simple, jamais pesant, et qui, toutes les dix mesures, ne déménage pas pour passer d'une manière dans une autre. Les motifs n'ont rien d'embryonnaire, et concentrent vigoureusement leur action sur le drame au lieu de se fractionner en arabesques et curiosités. Quelle large et puissante page que ce septuor *a Capella* du second acte, et ce chœur des prêtres : Brahma, Vichnou, Schiva ! Connaît-on quelque chose de plus tragique et de plus inspiré que cette phrase qui passe en vous éblouissant de sa grandeur ! Oh ! ces chefs-d'œuvre, quand une fois ils vous tiennent, ils ne vous lâchent plus, et c'est à peine si vous prenez souci de l'interprétation : l'idéal n'étant point de ce monde, vous tâchez de vous contenter de ce qu'on vous donne, et pourvu que ce soit convenable ou à peu près, vous n'en demandez pas davantage.

L'Africaine n'a donc guère que huit années d'existence au théâtre, et nous avons vu déjà se succéder bien des Sélikas. Après Marie Sasse, Mlle Battu, puis Mlle Hisson, sans compter toutes celles que les capitales étrangères ont proclamées, et dont la Lucca fut la plus illustre. Aujourd'hui le rôle échoit à Mlle Mauduit, et personne assurément ne s'en plaindra. Ce que nous écrivions naguère sur M. Achard peut également s'appliquer à la jeune cantatrice, elle est de ces artistes qui savent se tirer de toutes les épreuves. Si j'excepte Marie Sasse, qui fut à l'Opéra, pendant plus de cent cinquante représentations, l'incarnation du personnage, je ne vois pas quel souvenir Mlle Mauduit aurait à redouter. Sa voix timbrée et métallique porte ferme et juste ; à quelque moment que vous l'interrogiez, elle est toujours présente, rare avantage dans un rôle qui presque jamais ne chante à découvert. Au quatrième acte, elle attaque l'impétueuse phrase de son duo avec une bravoure à se rompre le cou, et la fortune, toujours favorable aux grandes audaces, a semblé jusqu'ici lui sourire. Je n'ai qu'à féliciter M. Lasalle pour la façon très dramatique dont il compose et rend la partie de Nélusko ; sa voix, si belle dans le haut, y réussit à déployer ses avantages ; le malheur est que son intonation laisse trop souvent à désirer plus de justesse, et s'il veut des exemples, je lui citerai l'invocation à Brahma au second acte, et au troisième le commandement de la manœuvre. Mlle Devriès représente Inès avec distinction dans le septuor, sa voix élégante et pure se dégage et plane délicieusement au-dessus de l'ensemble. Quel dommage que, sur tant de charmantes qualités, l'amour de l'art n'ait point soufflé

sa flamme! Il est vrai qu'à cela Mlle Devriès pourrait répondre qu'elle n'a que faire du compliment, surtout à cette heure où son vœu le plus cher paraît être de quitter le théâtre.

On juge les arbres par leurs fruits, et probablement aussi les concours par leurs résultats. Or cette année, les bulletins du Conservatoire sont des moins consolans : pas de première médaille de solfége pour les hommes, pas de premier prix d'harmonie, pas de premier prix de fugue, pas de prix d'orgue. Ceci pour les concours à huis-clos; dans les concours publics, pas de premier prix de chant pour les hommes, pas de prix d'opéra, pas de prix de tragédie, pas de premier prix de flûte, de basson, de cor, de trompette, pas de premier prix de piano pour les hommes! Entrer à fond dans la discussion aujourd'hui, cela nous mènerait trop loin; le temps et l'espace nous manquent pour nous bien rendre compte et des côtés critiques du système et de l'affligeante médiocrité des hommes. Nous reviendrons à loisir sur ce sujet; en attendant, ce qu'il faut constater, c'est que le niveau s'est encore abaissé au-dessous de ce qu'il était du temps d'Auber. Je plains sincèrement les directeurs de nos grandes scènes lyriques, trop chichement subventionnés désormais (du moins à ce qu'ils nous racontent) pour maintenir le régime des *étoiles*, et qui se voient réduits à fonder tout leur avenir sur les produits d'une institution nationale qui au demeurant ne produit plus rien. Pas un ténor d'opéra, pas une cantatrice; en revanche, beaucoup de *chanteuses légères*, des petites voix en quantité. Il semble qu'on ne travaille que pour l'opérette, et qu'il n'y en ait que pour les *filles de madame Angot!* N'importe, M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts se réjouit, et son contentement frise l'enthousiasme. Tout le monde a fait son devoir : directeur, professeur, élèves couronnés ou non, tous ont bien mérité de la patrie; c'est si beau, ce qui se passe cette année à notre Conservatoire de la rue Bergère, que M. Batbie voudrait pouvoir aller le dire à l'exposition de Vienne! Rhétorique officielle, que nous veux-tu, et qu'est-ce donc que la vérité des choses, si les plus désolans *fiascos* doivent maintenant compter pour des triomphes? Au fond, ce que cela prouve, c'est qu'on se moque du public aussi bien que des jeunes élèves, et de pareilles harangues pourraient à merveille se résumer par ce vers légendaire du *Roi s'amuse*, dernier terme de la pensée intime du ministre actuel des beaux-arts :

Je m'en soucie autant qu'un poisson d'une pomme.

ESSAIS ET NOTICES.

—

***Palmetto Leaves*, par Mme H. Beecher Stowe; Boston 1873.**

On peut se demander pourquoi Mme Beecher Stowe n'a pas simplement intitulé *la Floride* ses *Palmetto Leaves*, qui, grâce aux réclames des *magazines* et des journaux, avaient d'avance séduit le public, à la façon d'un recueil de poésies ou de nouvelles. Ce livre, annoncé bruyamment depuis plusieurs mois, gâté par de puériles vignettes, alourdi par une carte du fleuve Saint-John, désappointa d'abord ceux qui attendaient une de ces études puissantes du cœur humain où excelle Mme Stowe. Elle a beau nous conduire dans un pays paré du plus poétique prestige, défendu par les récifs de ses côtes, par l'immensité de ses marais contre la curiosité des voyageurs, et où la nature magnifiquement fertile, mais jalouse, dérobe ses trésors sur une grande étendue aux mains, aux regards même de l'homme, nous n'en donnerions pas moins toutes ces descriptions pour la vivante peinture d'un épisode dramatique ou d'un caractère original, d'autant que Mme Stowe, comme la plupart de ses compatriotes, n'entend rien au paysage. Elle entasse couleur sur couleur pour ne produire que des effets confus ou papillotans, et la forme épistolaire qu'elle prête à certaines parties de son journal ne fait que mieux ressortir cette maladresse de pinceau en rappelant nos inimitables *Lettres d'un voyageur*.

Mme Stowe a du moins le mérite de la sincérité; dès les premières pages, elle combat les illusions que l'on est trop disposé à nourrir en Europe et même dans les États-Unis du nord sur cette terre promise, connue surtout par de chimériques récits; elle explique que la Floride, de même qu'une tapisserie, présente deux faces, l'une terne, irrégulière et rugueuse, l'autre fraîche et resplendissante de fleurs et d'arabesques. Les touristes, à leur arrivée, cherchent partout les palmiers ondoyans, les bosquets d'orangers, les pommes d'or des Hespérides mûrissantes e toute saison; ils ne découvrent que des sables plats, derrière lesquels s'étendent des prairies à l'herbe rude, des pins dont les sommets sont si élevés qu'ils semblent ne pas devoir donner d'ombre; au-dessous quelques broussailles, puis, bordant le chemin de fer, les plus misérables cabanes, et, autour, de maigres bestiaux qui ont l'air de mourir de faim. L'aspect sera triste surtout en hiver: cette saison, dans les contrées semi-tropicales, offre l'image d'un lamentable désordre. La gelée ne fait pas comme ailleurs justice des feuilles flétries qui doivent attendre que les bourgeons de l'année suivante viennent les chasser. On se demande en décembre : — Est-ce l'hiver, est-ce l'été? — car la na-

ture ne prend pas le soin de vous en avertir précisément; par caprices néanmoins elle est sévère. Mme Stowe constate qu'en cinq ans il a gelé deux fois assez fort pour nuire à la récolte des oranges, sinon aux orangers. Ce qui manque surtout à la vue, c'est le gazon, et l'extrême nudité du sol est un mal sans remède; le soleil de mai se charge de réduire à néant toutes les tentatives de culture en ce genre. — Que dire des mois d'été formidables, juillet, août et septembre, féconds en fièvres, qui portent le nom caractéristique de *shakes?* Les inconvéniens, les dangers même ne manquent pas dans cette bienheureuse Floride; si l'on veut en revanche faire connaissance avec ses charmes, il faut y accompagner Mme Beecher Stowe vers la fin de janvier, au temps des fleurs et des chants d'oiseaux, il faut s'embarquer sur son « coche d'eau » pour fendre le fleuve Saint-John, qui brille comme une nappe liquide de lapis-lazuli. La rivière a environ 5 milles d'un rivage à l'autre, et forme une sorte de lac qui s'enfonce dans les forêts.

C'est un lieu particulièrement propice à la pêche, à la chasse, et le séjour favori des alligators; mais les alligators se cachent le plus souvent, bien qu'on puisse prendre pour leurs écailles sombres les racines des lis d'eau gigantesques qui flottent le long du rivage. La flore et la faune ont une ressemblance originale en ces régions, comme si elles s'appliquaient à se contrefaire l'une l'autre. Il serait difficile par exemple de distinguer d'un serpent noir telle racine de palmier nain qui ondule, se soulève, s'accroche puissamment à la terre çà et là par de fortes racines, et jaillit plus loin en gracieux éventails.

Mme Stowe a pu étudier les *palmetto-hammocks,* comme on les nomme, dans le voyage qu'elle a fait de Pilatka à Entreprise sur un de ces bateaux à vapeur qui durant la saison sillonnent le fleuve Saint-John et nous font pénétrer à peu de frais dans les mystères des forêts tropicales. Il faut choisir de préférence pour ces *grands tours* l'époque où les magnoliers commencent à fleurir et où la verdure a un brillant particulier qui rappelle le vert métallique de l'aile de certains oiseaux, le mois de mai. Jusqu'à Pilatka, le fleuve est si large que l'on distingue à peine les arbres qui le bordent des deux côtés; peu à peu les rives se rapprochent et le feuillage prend un caractère plus décidément tropical. Les cyprès surtout frappent par leur beauté toute particulière. Ils atteignent des dimensions prodigieuses. Le tronc, les branches d'un vieux cyprès sont blancs et unis, tandis que ses feuilles, légères autant que des plumes, sont d'un vert doré tout à fait éblouissant. Il s'y mêle de longues mousses grisâtres qui flottent comme des voiles en prêtant aux profondeurs de la forêt l'aspect de grottes où se suspendraient des stalactites du règne végétal. Quant au palmier, il apparaît sous toutes ses formes depuis l'enfance, où il ressemble à un faisceau d'éventails, jusqu'à l'âge où il atteint 60 ou 70 pieds de haut. Vieux, il

se distingue par son tronc lisse, mais les jeunes arbres présentent des écailles, des anneaux que l'on croirait entrelacés par l'art du vannier. Des fougères et des lianes s'en échappent souvent, leur formant des chapiteaux fleuris. Sous ces *palmetto-hammocks*, les chasseurs campent agréablement, le sol étant un sable blanc et sec, et les feuilles protégeant mieux qu'aucune tente contre la pluie et la rosée.

Mme Stowe sait parler des fleurs, elle les aime avec exagération à en croire son étrange aveu que les fleurs d'Italie l'ont impressionnée plus que les galeries, les ruines et tous les chefs-d'œuvre de l'art. Ici elle est dans son élément : tout en vaquant à sa moisson de magnolias, elle se représente les *everglades*, ces milliers de petites îles plates semées sur un désert d'eau où des forêts entières éclatent à la fois en une blanche floraison, et les bois accessibles à ses pas ne lui suffisent plus; elle nous grise des capiteux parfums de ses vergers d'orangers, de son jasmin du Cap, qu'elle appelle joliment « un camellia doué d'une âme, » et de cet autre jasmin jaune, l'Ariel des fleurs, qui s'élance, court, se suspend partout, se mêle à tous les feuillages qu'il semble prendre plaisir à déguiser, jusqu'à prêter au chêne vert ses touffes d'or qui rivalisent d'éclat avec le *sparkleberry*, l'arbuste à paillettes. N'allons pas croire cependant qu'on parvienne sans peine à la conquête des plus belles parmi ces plantes dont un grand nombre sont encore innomées, n'allons pas tomber dans la même erreur qu'une charmante miss qui, haut perchée sur ses talons pointus, parée de tous les colifichets qui peuvent faire ressembler une fille d'Ève à quelque brillant oiseau des tropiques, s'écriait en s'appuyant avec découragement sur son bâton d'oranger que terminait une dent d'alligator : « Mais on appelle la Floride le pays des fleurs, je me demande où elles sont! » Pour arriver aux fleurs, il faut s'enfoncer dans les bois, chaussé de grandes bottes en caoutchouc, et admirer à distance respectueuse, en attendant qu'on les draîne, les *swamps* (marais) où la nature prend ses ébats comme une bacchante folle, mais magnifique, cachant dans des jongles inextricables de saules, d'érables, d'ormes, de cyprès, d'azalées, de lauriers-roses, peuplés d'oiseaux pareils à des gemmes, les plus malfaisans de tous les reptiles. L'art de l'horticulture domptera et dirigera sans doute avec le temps cette exubérance de végétation; il y en a déjà des exemples à Saint-Augustin, le Newport de la Floride, où l'on se rassemble pour prendre des bains de mer avec les précautions voulues contre le voisinage des requins. Saint-Augustin est la ville la plus ancienne de ces parages; elle s'élève au milieu de sables plats qu'encadrent à perte de vue des broussailles de toute sorte, parmi lesquelles domine le palmier nain (*palmetto*). Autrefois la ville entière n'était qu'un berceau d'orangers, mais en 1835 la gelée les a tous détruits, et on n'a jamais songé à les remplacer. Il en est de même sur plusieurs autres

points, et rien ne prouve mieux le peu d'élan donné jusqu'ici à l'agriculture, car la récolte des oranges est l'une des plus importantes. La reine Élisabeth fit bombarder Saint-Augustin; il fut pris et pillé en 1605 par les boucaniers, assiégé en 1702 par les gens de la Caroline, et en 1740 par le général Oglethorpe de Georgie. Sa supériorité sur un grand nombre de villes américaines est d'avoir un passé historique sinistre et ensanglanté de reste. Pour ne citer qu'un fait, son premier gouverneur espagnol, Menendez, ordonna le massacre pour la gloire de Dieu de plusieurs centaines de huguenots naufragés qui s'étaient placés sous sa protection. Aussi la légende veut-elle que la passe Mantazas, où fut consommé ce forfait, soit encore hantée au coup de minuit par des âmes en peine qui gémissent et se plaignent en langage étranger.

L'aspect de Saint-Augustin diffère de tout ce qui existe aux États-Unis: on dirait une petite ville morte d'Espagne avec son fort, ses portes, ses beffrois mauresques, ses rues tortueuses; elle est l'asile naturel des robes noires, de la vie de couvent immobile et morne, de l'indolence espagnole, de ces beaux types sombres enfin qui émerveillent les étrangers; elle se tient isolée sans qu'aucune grande route de terre ou de mer la relie au monde actif. La vue même de l'Océan est fermée pour elle par l'île Anastasia, une longue barre sablonneuse; mais l'Océan, si peu visible qu'il soit, menaçait la ville les jours de tempête, tant elle est basse; il a fallu construire pour la défendre une muraille de granit qui est devenue la promenade favorite des habitans. Mme Stowe recommande aux malades le délicieux climat de Saint-Augustin et le séjour des nombreuses *boarding-houses* telles que Magnolia, Hibernia, échelonnées le long de ce grand chemin aquatique du fleuve Saint-John. Une société nombreuse y mène à peu près la vie des eaux en d'autres climats. Le temps se passe sur les vérandahs, qui servent de salons de conversation et de lecture, quand les promenades à cheval ou sur l'eau n'alternent pas avec ces parties de *crocket* chères aux Américains comme aux Anglais. Les terrains de *crocket* de la Floride, avec leur encadrement de chênes verts, sont décrits avec amour par Mme Stowe. Elle paraît d'ailleurs se proposer de mettre sous tous les rapports la Floride à la mode, d'y attirer non-seulement les touristes, mais les colons; pour cela, elle ne craint pas d'aborder la grave question de l'exploitation territoriale, qui gagnerait à être traitée avec plus de précision et de sérieux; elle donne les prix du terrain, elle cite les expériences de ses amis pour la culture des pommes, des poires, des pêches, de la vigne, voire des choux et des concombres ou de tout autre humble légume, et après avoir exhorté au jardinage en vue du marché, avec une insistance excessive sur la nécessité d'engraisser soigneusement un coin de terre plutôt que d'entreprendre d'abord la culture sur une grande étendue, elle retourne à son sujet favori, la question négrophile, qui est au fond de tous ses

ouvrages, et qui nous paraît devenir de plus en plus l'idée fixe de sa vieillesse.

« Qui travaillera pour nous? se demandent les planteurs dans cet état nouveau, où il faudrait dessécher des marais, abattre des forêts, défricher des plaines entières couvertes de palmiers nains, sous la chaleur torride d'un soleil tropical.

« — Des Chinois! disent ceux-ci.

« — Des Suédois, disent ceux-là, ou encore des Allemands.

« Considérons les faits : le thermomètre, ces jours derniers, a dépassé 30 degrés. Aucun blanc n'ose rester dans les champs après dix heures; le sable incandescent semble pouvoir cuire des œufs. Cependant les laboureurs noirs s'acquittent de leur tâche plus activement, plus gaîment peut-être que dans les mois tempérés. Le soleil réveille toute leur vigueur, toute leur jovialité; à midi, ils s'installent non pas à l'ombre, mais sous ses rayons directs pour prendre leur repas et faire ensuite la sieste.

« ... Nous nous rappelons que, par une journée brûlante, notre bateau à vapeur s'arrêta devant Fernandina. Vu l'état de la marée, le quai dominait le bateau de huit à dix pieds, et la planche du débarcadère formait une pente inclinée au moyen de laquelle des montagnes de marchandises de toute nature devaient être frétées. Une bande de nègres, tous de haute taille et vigoureux, se faisaient un amusement de cette tâche, sous laquelle aurait succombé à pareille heure n'importe quel blanc. Ils riaient et poussaient des cris d'allégresse, tandis que l'un après l'autre recevait sur ses épaules des sacs de coton ou de lourdes caisses pour les porter à bord, en courant sur la planche rapide. Enfin certain colosse trapu, ramassé, avec les membres et les muscles d'un cheval de haquet, se plaça devant un large camion où ses camarades empilèrent les sacs de coton à une hauteur énorme; retenant ce chargement avec une force prodigieuse, il descendit à pas comptés jusqu'à ce qu'atteignant le bas de la passerelle il s'élança soudain en avant jusqu'au milieu du bateau.

« Cette prouesse fut répétée maintes fois, sans effort apparent et avec de gros rires. Jamais plus rude travail ne fut fait de meilleure humeur.

« ... Les nègres sont les laboureurs naturels des régions tropicales. Extraordinairement forts, ils échappent à peu près aux fièvres qui déciment la race blanche, ils prospèrent, se multiplient là où nous ne saurions vivre bien portans... Les hommes du nord qui arrivent avec les habitudes de travail de leur pays prétendent cependant que le nègre ne vaut rien comme laboureur. Sans doute certaines influences climatériques et constitutionnelles, jointes aux influences si récentes encore de l'esclavage, rendent les habitudes des cultivateurs du sud très différentes de celles qui ont cours au nord, où l'on est obligé, par la brièveté

de l'été, à mesurer rigoureusement le temps du travail. Au sud, où la végétation s'épanouit toute l'année, il est inutile de mettre en œuvre tant d'énergie et de vigilance...

« Après un accès de fièvre ou deux, le planteur du nord commence à comprendre qu'on ne travaille pas sous un soleil tropical comme dans les montagnes du nouvel Hampshire, et il finira par louer volontiers Cudjo ou Pompée pour labourer ses champs, bien qu'ils ne labourent pas aussi vite que des fermiers du nord. »

Quant aux mœurs des nègres de la Floride, Mme Stowe n'hésite point à affirmer que des blancs qui pendant deux ou trois générations auraient travaillé sans gages et sans avoir le droit de se former légalement une famille sortiraient de l'épreuve pires que leurs frères noirs. Elle montre les débris de l'esclavage se purifiant au baptême de l'émancipation, le goût du travail et de l'épargne faisant de tels progrès que dans la seule année 1872 la caisse des affranchis (*the Freedman's Savings and Trust Company*), institution patronnée par le gouvernement, a reçu des cultivateurs nègres des divers états du sud la somme de 31,264,499 dollars! — Elle montre les anciennes plantations renouvelées et perfectionnées peu à peu, sans que l'on brave trop ouvertement la routine, car les nègres, comme tous les gens sans éducation, sont de grands conservateurs. Il ne faut les détourner que graduellement et sans qu'ils s'en doutent des vieilles coutumes. La coutume nouvelle la plus difficile à acclimater paraît être le mariage : Moïse dit qu'il a une femme dans la Virginie, une autre dans la Caroline, et qu'il ne sait trop celle qu'il préfère; Mandy prétend de son côté ne pouvoir se marier faute du voile de dentelle qui lui paraît faire partie essentielle du sacrement, bien qu'il soit difficile de se figurer voilée de blanc Mandy, qui porte un chapeau d'homme à l'ordinaire. Cela ne les empêche pas de vivre décemment en famille et de se réunir pour des chants religieux.

Cependant, s'il est difficile de réformer des gens élevés dans l'ignorance, la réforme se fera sans peine par les enfans, dont le vif esprit s'ouvre à tout ce qu'on y veut semer. Mme Beecher Stowe termine en répétant que la prospérité des états du sud dépend en grande partie de l'éducation de la population noire. — Soit! elle nous l'a dit souvent déjà, et nous ne doutons ni de sa sincérité, ni de ses bonnes intentions; aussi eût-il été plus nouveau et plus intéressant de nous parler de la Floride, de nous initier aux mystères des *hammocks*, des savanes, des *terres à pins*, des *everglades*, où l'agriculture et l'industrie ont à faire de si belles conquêtes. Peut-être croit-elle naïvement que les deux chapitres intitulés *de la vente des terrains* et *notre expérience en fait de récoltes* suffisent à combler cette lacune. Le fait est qu'elle a préféré revenir à son éternelle apologie de la race nègre assaisonnée d'anecdotes comico-sentimentales sur Cudjo et Minnah, d'historiettes

intimes dont ses chats sont les héros, de récits de pique-niques avec ses jeunes amies, de recettes de ménage, de nomenclatures sans fin où s'enchevêtrent toutes les fleurs et tous les feuillages dans un inextricable fouillis.

TH. BENTZON.

Histoire de la révolution de 1848, par M. Henri Gradis, 2 vol. in-8°, Paris 1872; Michel Lévy.

L'auteur de ce livre est avant tout un esprit modéré : il regarde la monarchie constitutionnelle comme le gouvernement qui convient le mieux à la France; cependant, tout en ne dissimulant pas ses préférences, il reste impartial pour tous. Le gouvernement de février, dit-il, fut un gouvernement d'honnêtes gens; il n'eut jamais recours à la violence, et fit pour le maintien de la paix en Europe des efforts dont il lui faut savoir gré. L'éloge est certes très mérité pour quelques-uns des hommes de 48; mais les événemens n'ont que trop prouvé que ceux qui déchaînent les tempêtes sont impuissans à les calmer. L'histoire de la révolution de février n'est en réalité qu'une lutte de la modération contre la violence, du bon sens public contre les utopies politiques et sociales d'une minorité aussi ardente, aussi ambitieuse de s'emparer du pouvoir pour elle seule qu'elle était incapable de l'exercer. Quand on lit le récit calme et sévère de M. Gradis, qui laisse toujours parler les faits, on est frappé d'un étonnement douloureux en voyant l'ascendant que les rhéteurs et les sophistes prennent sur la foule par des phrases sonores et vides, combien il est facile de nous duper par des promesses irréalisables, et avec quelle effrayante uniformité se reproduisent les mêmes enthousiasmes irréfléchis, les mêmes fautes et les mêmes malheurs.

Placés entre deux partis extrêmes, l'un qui s'attache obstinément au passé, l'autre qui veut tout détruire et tout renouveler, nous avons traversé depuis tantôt un siècle toutes les formes de gouvernement, nous les avons épuisées toutes, et à chaque nouveau changement politique, tout en croyant faire table rase du passé, nous lui empruntons ses plus mauvaises traditions. La montagne de 1848 n'a été que la contrefaçon puérile de la montagne de 1793, comme les deux empires ont été la contrefaçon de la monarchie de Louis XIV, frelatée de fausse démocratie; la politique, qui est une science exacte, basée sur l'observation des hommes et des faits, la conciliation des intérêts et le respect des droits de chacun, a été transformée, par certaines écoles et certains partis, en une sorte d'empirisme aveugle qui sacrifie tout aux théories préconçues. Ce sont là des vérités qui ressortent à chaque page du livre de M. Gradis. Dès les premiers jours de la révolution de février, la partie modérée du gouvernement provisoire est débordée par les ultra-révolu-

tionnaires. Les clubs, comme en 93, entrent en lutte avec l'assemblée légale, et marchent contre elle au 15 mai comme les sections au 13 vendémiaire. Les dernières couches sociales, pour lesquelles le mot de révolution est trop souvent synonyme de dévastation, mettent au pillage les châteaux de Neuilly et de Suresnes; elles coupent des ponts, enlèvent les rails sur les chemins de fer du Nord, de l'Ouest et de Saint-Germain. Le gouvernement est réduit à placer les propriétés publiques et privées sous la sauvegarde de la république, et, comme les abstractions politiques ne peuvent rien contre les malfaiteurs, il est forcé d'envoyer des troupes pour réprimer les brigandages.

M. Victor Hugo, du haut de la tribune, constata, dans son discours du 20 juin 1848, la déplorable situation du pays : « plus de confiance, plus de crédit, plus de commerce, la demande a cessé, les débouchés se ferment, les faillites se multiplient, les loyers et les fermages ne se paient plus; tout a fléchi à la fois. Les familles riches sont gênées, les familles aisées sont pauvres, les familles pauvres sont ruinées. » La France avait, il est vrai, pour se consoler, les bœufs aux cornes dorées, les vierges en robes blanches des fêtes de l'agriculture, les représentans en gilet à la Robespierre, le journal *la Commune*, le journal *la Guillotine*, les conférences du Luxembourg sur l'organisation du travail, et comme spécimen de cette organisation les ateliers nationaux et les ateliers égalitaires. Elle jugea qu'il lui fallait autre chose; la dictature de l'empire sortit de l'anarchie néo-montagnarde, comme elle était sortie de l'anarchie du directoire, et la commune de 1871 à son tour sortit tout armée de la dictature de l'empire.

Nous arrêterons-nous enfin dans cette voie funeste, et verrons-nous s'accomplir la révolution de l'ordre, de la stabilité, du progrès calme et rationnel? On est en droit de l'espérer, si nous avons la sagesse de secouer le joug des funestes doctrines du jacobinisme, qui ont perdu la première république, compromis la seconde, et qui menacent encore la troisième, car l'on peut dire des néo-terroristes ce que Napoléon disait des partisans quand même de l'ancienne monarchie : qu'ils n'ont rien appris ni rien oublié. Le livre de M. Gradis, depuis la première page jusqu'à la dernière, le prouve avec l'irréfutable autorité des faits.

CHARLES LOUANDRE.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENT SIXIÈME VOLUME

SECONDE PÉRIODE. — XLIIIe ANNÉE.

JUILLET — AOUT 1873

Livraison du 1er Juillet.

Paris souterrain et les égouts de la grande ville, par M. Maxime DU CAMP. 5

La France du nord. — I. — Les côtes de la Picardie, l'ensablement des ports, un chateau de la féodalité et les ruines de l'invasion, par M. Charles LOUANDRE. 35

Études sur les travaux publics. — Le bassin de la Seine, par M. H. BLERZY. 62

Silex, scènes de la vie dévote dans le Comtat, par M. Henri de La MADELÈNE. 85

Le paiement de l'indemnité prussienne et l'état de nos finances, par M. Victor BONNET. 156

La traite des coulies chinois, par M. Edmond PLAUCHUT. 178

La grande armée a Moscou d'après les récits de témoins moscovites recueillis dans une publication russe de 1872-1873, par M. Alfred RAMBAUD. 194

Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire. 220

Livraison du 15 Juillet.

La Guerre de France. — 1870-1871. — VII. — Le Siége de Paris et le général Trochu. — III. — Champigny et Villiers, par M. Ch. de MAZADE. 241

Les Conquêtes germaniques. — L'abbé Dubos et Montesquieu, l'école romaniste, par M. A. GEFFROY. 280

La France du nord. — La Picardie. — II. — La vallée de la Somme, Abbeville, Saint-Quentin, Saint-Riquier et la guerre dans le nord, par M. Charles LOUANDRE. 317

Manzoni, sa vie et ses œuvres, par M. MARC-MONNIER. 349

Le Chatiment, par M. Henri RIVIÈRE. 385

Les nouvelles matières explosives d'après les plus récens travaux, par M. Fernand PAPILLON. 407
La Politique allemande a propos des grèves d'ouvriers, par M. Louis REYBAUD, de l'Institut de France. 430
Revue littéraire. — Le roman réaliste et le roman piétiste, par M. Paul BOURGET. 454
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire. 470
La Guerre de Sumatra. 484
Essais et Notices. 491

Livraison du 1er Août.

Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV et le baron de Bunsen. — I. — Les affaires de Suisse et la principauté de Neufchatel d'après la correspondance du roi, par M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER, de l'Académie Française. 497
Le Déterminisme. — La responsabilité morale et le droit de punir dans les nouvelles écoles philosophiques, par M. E. CARO, de l'Institut de France. 531
Impressions de Voyage et d'Art. — Souvenirs du Bourbonnais. — Moulins, l'église de Notre-Dame et les verrières, par M. Émile MONTÉGUT. . . 565
Les Missions extérieures de la Marine. — III. — La station du Levant. — VII. — La destruction des janissaires, par M. le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE. 589
Silvéria, scènes de la vie mexicaine, par M. Lucien BIART. 614
La France du nord. — La Picardie. — III. — Amiens, ses vicissitudes historiques et révolutionnaires, la bataille du 27 novembre 1870, par M. Charles LOUANDRE. 648
La légende de Pierre le Grand dans les chants populaires et les contes de la Russie, par M. Alfred RAMBAUD. 679
High Life, stances satiriques, par M. Henri BLAZE DE BURY. 715
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire. 722
Essais et Notices. 735

Livraison du 15 Août.

La Russie et les Russes. — I. — La nature russe, le tchernoziom, les steppes et la population, première partie, par M. Anatole LEROY-BEAULIEU. 737
Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV et le baron de Bunsen. — II. — L'origine et la fondation du nouvel empire d'Allemagne, d'après la correspondance du roi, par M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER, de l'Académie Française. 770
La France du nord. — La Picardie. — IV. — Seconde campagne de l'armée du nord, le Santerre, Doullens, Montdidier, Péronne, par M. Charles LOUANDRE. 818
Récits de la Petite-Russie. — La barina Olga, par M. SACHER-MASOCH. . 854
L'Hérédité au point de vue physiologique et moral, son rôle dans le développement des nations, par M. Fernand PAPILLON. 893
Shakspeare et Voltaire. — Jules César au théatre, a propos d'un livre du docteur Strauss, par M. Henri BLAZE DE BURY. 916
Essais d'histoire contemporaine. — Une réforme politique en Autriche. . . 955
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire. 967
Revue musicale. — Reprise de *l'Africaine*. 980
Littérature américaine. — *Les Feuilles de palmier*, de Mme Beecher Stowe. 983

Paris. — J. CLAYE, Imprimeur, 7, rue Saint-Benoît.